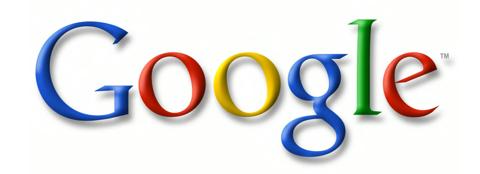
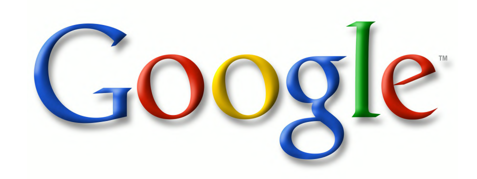
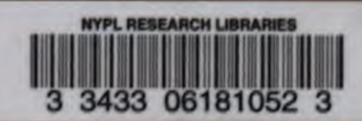





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181052 3

(Walckenaer)



COLLECTION
DE VOYAGES
EN AFRIQUE.

TOME VIII.

COLLECTION

DE VOYAGES

EN AFRIQUE.

TOME VIII.

Imprimerie d'Auguste Desrez, rue Lemercier, 24, Batignolles-Monceaux.

COLLECTION

DES RELATIONS

DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'AFRIQUE

DEPUIS 1400 JUSQU'A NOS JOURS,

mise en ordre et publiée

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME VIII.

A PARIS

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE LAFFITTE, 40.

1842

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

LIVRE IX.

PREMIERS VOYAGES EN GUINÉE, OU SUR TOUTE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS SIERRA-LEONE JUSQU'AU CAP LOPEZ-GONZALVO.

Nous avons, dans les six Livres précédents, donné l'histoire et l'analyse de tous les voyages qui ont été faits dans la Sénégambie; nous consacrerons ce Livre et le suivant aux premières relations particulières à la Guinée proprement dite, qui comprend toutes les contrées bordées par la côte qui s'étend depuis le cap de Sierra-Leone jusqu'au cap Lopez-Gonzalvo. Comme tous les peuples navigateurs de l'Europe ont simultanément et successivement formé des établissements sur cette côte, et y ont concurremment fait le commerce, lorsqu'ils étaient en paix entre

eux, nous devons ranger chronologiquement tous les voyages, sans nous trouver obligé de réunir, comme nous l'avons fait pour la Sénégambie, ceux qui appartiennent à une seule et même nation.

CHAPITRE I.

Voyage de Villault, sieur de Bellefond, aux côtes de Guinée (1).

La relation de Villault, à laquelle on donne ici le premier rang, est française dans son origine, et doit avoir été bien reçue du public, puisque, dans le cours d'une seule année, on en vit paraître deux éditions à Londres. Elles sont sans préface, sans table des matières et sans figures. On y trouve plusieurs remarques utiles, mais qui paraissent copiées de celles d'Arthus, sans aucun aveu de cet emprunt.

Villault commence son ouvrage par exhorter les Français à renouveler leur commerce dans la Guinée, et il leur reproche d'avoir laissé prendre trop d'ascendant sur leur courage à certains préjugés qui

(1) Le titre est : *Relation des Côtes d'Afrique, appelées Guinée, avec la description du pays, des mœurs, des usages, des productions, etc., remarquées par le sieur Villault, écuyer, sieur de Bellefond, dans le voyage qu'il y a fait en* 1666 et 1667; in-12, 1669. L'édition de Londres a été imprimée chez Jean Starkey, en 1670. Cette traduction anglaise fut réimprimée la même année, mais sans additions. Villault a dédié sa relation à Colbert.

leur font croire ce climat pernicieux. Il a, dit-il, observé avec beaucoup de regret que les Anglais, les Hollandais et les Danois, par leur adresse à décrier l'air du pays, ont presque persuadé aux Français d'abandonner une côte qui a sept cents lieues d'étendue, depuis le cap Vert jusqu'au cap Lopez-Gonzalvo (1), et leur ont fait perdre le goût d'un commerce dont ils tirent eux-mêmes des profits considérables. Il en prend occasion de demander quel Français peut être assez insensible pour voir sans douleur, au long de cette côte, un grand nombre de baies que les habitants nomment encore baies de France, telles que le Petit Paris, le Petit Dieppe, et plusieurs autres entièrement abandonnées par les négociants de France.

Il confesse que, sous le règne de Henri IV, les guerres civiles ayant empêché les Français de renforcer leurs garnisons dans cette contrée, ils y perdirent des établissements dont ils étaient en possession depuis le temps de Louis XI. Les Portugais leur enlevèrent toutes leurs possessions sur la Côte-d'Or; et, pour assurer leurs conquêtes, ils bâtirent un château sous le nom de Saint-Georges-del-Mina. Mais entre plusieurs preuves qui ne peuvent laisser aucun doute des anciens droits de la France, Villault parle d'une belle église qui subsiste encore avec les armes et les monuments de la nation; sans compter, dit-il, qu'aujourd'hui même la principale batterie du côté de la mer porte en-

(1) Villault, p. 2, écrit Lopo Gonsalvès.

core, entre les habitants, le nom de Batterie de France. Il est certain d'ailleurs que les Français étaient autrefois maîtres d'Akra, de Cormentin, du Cap-Corse, et de Takoray. C'est dans la dernière de ces places que les Suédois élevèrent un fort sur les ruines de celui des Français; mais les guerres de la Suède l'ont empêché de s'y soutenir. D'un autre côté, les Hollandais ont empiété aussi sur l'établissement de la France à Commendo, qui n'est qu'à deux lieues de Mina. L'auteur, dans son voyage, y vit encore deux Français qui habitaient une belle maison, et qui étaient si estimés dans le pays, que les Hollandais ne purent obtenir d'être reçus à Commendo qu'après leur mort. Il reste aux habitants un fonds d'amitié pour les Français. Leurs tambours battent encore une marche de France.

L'air du pays, suivant Villault, n'est dangereux que pendant trois mois de l'année. Il l'est ensuite si peu, qu'avec le moindre soin on y peut vivre en aussi bonne santé qu'en France, et peut-être avec moins de maladies; car l'Europe en a plusieurs qui ne sont pas connues en Guinée. Villault conclut que la mauvaise réputation du climat n'est qu'une invention des Hollandais, pour éloigner les vaisseaux de France d'une côte dont ils voudraient se réserver le commerce, après en avoir reconnu les avantages. Il n'est pas vraisemblable, dit-il, qu'une nation aussi intéressée que les Hollandais eût voulu s'engager dans une guerre contre les Anglais, à l'occasion du fort de Cormentin dont ils s'étaient emparés, si elle ne tirait, du commerce de cette

côte, des profits considérables. Elle pousse si loin la jalousie, qu'elle n'aurait pas même admis les Anglais et les Danois à la participation de ses avantages, si elle n'y avait été forcée par les habitants. Villault ajoute que la conduite de Walkembourg, général hollandais de Mina, dans un temps où la Hollande était en paix avec la France, marque assez que les Français ne doivent rien attendre de généreux ni d'humain de cette nation, lorsqu'elle est poussée par le motif de l'intérêt.

Le soin même que les autres nations apportent à fermer aux Français les ports de la Guinée, paraît une preuve incontestable, aux yeux de Villault, qu'ils sont regrettés dans le pays, et qu'ils ont plus de conformité avec le caractère et l'humeur des habitants. S'ils y reparaissaient, dit-il, ils seraient bientôt en possession de tous les avantages du commerce. Quelle vaste quantité d'ivoire et de poudre d'or n'en apporteraient-ils pas tous les ans, sans compter l'utilité qu'ils tireraient du commerce des esclaves pour leurs colonies d'Amérique? Il conclut que rien ne devrait être capable de les arrêter, d'autant plus qu'après avoir une fois passé les Canaries les vents ne cessent plus d'être favorables, et que l'ancrage est si bon sur cette côte, qu'une ancre de neuf ou dix pouces suffit pour la sûreté d'un bâtiment de quatre cents tonneaux.

§ I.

Départ de l'auteur, et son journal jusqu'au cap de Monte.

La compagnie française des Indes occidentales ayant fait équiper en Hollande, pour son propre service, un bâtiment de quatre cents tonneaux, nommé l'Europe, Villault s'y procura l'office de contrôleur. Il partit de Paris le jour de Saint-Mathieu 1666. Étant arrivé à Amsterdam le 13 septembre, il y passa deux mois, tandis qu'on achevait de fréter le vaisseau. Enfin, le 11 de novembre, il se rendit au Texel avec le capitaine, qui se nommait Wilembourg, avec Mathys, secrétaire du vaisseau, et deux commis-marchands nommés Vantestk et Vandenberg. Le jour suivant, ils montèrent à bord, et le 13 ils mirent à la voile. Mais en passant devant le fort du Texel, qu'ils saluèrent de trois coups de canon, ils prirent le parti d'arborer pavillon d'Ostende, parce qu'ils craignaient d'être arrêtés en vertu d'un nouveau règlement des états-généraux, qui défendait aux vaisseaux de Hollande de servir les étrangers sur cette côte. Ils passèrent le canal de la Manche à la faveur d'un brouillard qui les déroba aux Anglais.. La guerre, qu'ils avaient alors avec la Hollande, faisait appréhender leur rencontre. On eut le vent favorable jusqu'à la hauteur de quelques îles qui sont à vingt lieues de la rivière de Lisbonne. Mais, par une erreur du pilote, on manqua l'île de Madère, où l'on s'était proposé de relâcher,

et l'on tomba sur la côte de Barbarie, au golfe de Santa-Cruz, près du cap Guer. Ensuite, prenant entre les Canaries et le cap Bojador, on passa le tropique du Cancer le 10 de décembre. Le 12, après avoir passé le cap Blanc (1), on s'approcha de la côte au dix-huitième degré de latitude du nord. On la suivit jusqu'au seizième, au long d'une côte basse et sablonneuse. Le 14, au soleil levant, on fut arrêté par un calme à l'embouchure du Sénégal. Le 15, on découvrit les mamelles du cap Vert; et le jour d'après on doubla le cap, dans le dessein de relâcher à Rio-Fresco (2), ville de la côte à six lieues du cap (3).

Le cap Vert tire son nom de sa verdure, qui le rend un des plus agréables lieux du monde. Du côté du nord il est montagneux, mais revêtu d'arbres toujours verts. Sa pointe orientale est un roc escarpé et pointu vers la mer, qui en arrose doucement le pied, parce qu'elle a perdu toute sa force contre plusieurs rochers dont il est environné, et qui ne se font point apercevoir. Ces deux pointes s'avançant comme deux montagnes, forment entre elles une terrasse verte, dont la perspective est admirable. Elle n'est pas moins belle du côté du sud. La terre y est basse; mais les arbres y sont plantés si régulièrement, qu'ils paraissent avoir été rangés au cordeau.

(1) Villault, p. 39.
(2) L'auteur écrit Rio-Fresca.
(3) L'auteur parle ici du baptême de mer que nous avons déjà décrit plusieurs fois.

On s'avança trois lieues plus loin jusqu'à l'île de Gorée, que Villault nomme Gouré (1), et qui était alors entre les mains des Hollandais. Ils avaient un fort sur la montagne à la pointe de l'ouest. Aussitôt qu'on eut salué la colonie de Hollande, on vit paraître une barque que le gouverneur envoyait pour reconnaître le vaisseau. L'officier parlait fort bien la langue française. Il vanta son île comme le plus beau lieu de l'univers, et le plus favorable au commerce. Il représenta le cap Vert comme un pays amusant par la quantité de gibier dont il est rempli; perdrix, lièvres, daims, et divers animaux inconnus en Europe, dont la chair est excellente. Après avoir dîné à bord, il retourna dans l'île; mais ce ne fut pas sans avoir averti le capitaine d'éviter la Gambra ou Gambie, où les Anglais avaient un petit fort armé de huit canons.

On gagna Rio-Fresco, et l'on y jeta l'ancre dans la baie de France, dont le fond est d'un gravier ferme, et n'a pas plus de six brasses en basse marée. Le secrétaire du vaisseau fut envoyé au gouverneur ou à l'alkaïde de la place, avec un présent d'eau-de-vie et de quelques couteaux, pour obtenir des rafraîchissements et la liberté du commerce. Cet officier nègre reçut civilement le député, et lui fit servir une collation de fruits et du vin du pays, avec promesse d'envoyer le lendemain des provisions fraîches au vaisseau, et de faire avertir les marchands du canton, particulièrement les Portugais; mais à con-

(1) Villault, p. 44.

dition que le vaisseau ne s'arrêterait pas moins de quinze jours.

Tandis que le secrétaire était au rivage, il vint à bord quantité de canots avec du poisson que les nègres paraissaient charmés d'échanger pour des couteaux et de l'eau-de-vie (1). L'alkaïde même eut la politesse d'en envoyer un, mais équipé d'une manière qui surprit l'auteur. Les matelots, dit-il, étaient d'une noirceur surprenante; leur air était celui d'une troupe de mendiants, et leur habit une simple petite toile qui leur cachait le devant du corps, et qui laissait tout le reste nu. Ils demandèrent d'où était le vaisseau, et s'il venait dans le dessein de s'arrêter, ou seulement pour renouveler ses provisions. On leur répondit qu'on ne désirait actuellement que des provisions, mais qu'on se proposait de revenir bientôt pour s'arrêter. Bon, bon, reprirent les nègres en langue française, les Français valent mieux que toutes les nations du monde.

On fit soigneusement la garde pendant toute la nuit, dans la crainte de quelque surprise. Le 18 au matin, l'alkaïde, qui se nommait Abdonsech (2), vint à bord dans son canot, accompagné des principales personnes de la ville. C'était un homme d'environ quarante ans, de belle taille, et fort entendu dans le commerce. Son habillement était une robe blanche de coton, fermée aux poings et au cou. Elle lui tombait jusqu'aux genoux, et les manches

(1) Villault, page 57, nomme ces poissons dorades, bonites, corcovades et aloses, colas et sardines.

(2) Villault, p. 51.

en étaient fort larges. Il avait des hauts-de-chausses rouges, et pour bonnet une espèce de capuchon. Les gens de sa suite étaient enveloppés dans des mantes de coton rayé de bleu et de blanc. On les aurait pris pour une troupe d'Égyptiens. L'alkaïde fit avec les officiers du vaisseau une convention qui fut signée. Il leur dit que le roi du pays se nommait le Damel Biram; que le nom du royaume était Cayor; qu'il faisait sa résidence à trois journées de chemin dans l'intérieur des terres, et qu'il aimait les Français. L'alkaïde parlait en perfection l'anglais, le français et le hollandais.

Quoique les nègres soient naturellement menteurs, et qu'il y ait peu de confiance à prendre à leurs promesses, l'alkaïde fit donner avis de l'arrivée du vaisseau à tous les marchands du pays. Mais si l'on trouva de la bonne foi dans les nègres, on fut trompé par un bâtiment d'Amsterdam, qui persuada aux Français de ne pas se fier à l'alkaïde, tandis qu'il fit son profit de leur crédulité. Ils se contentèrent d'acheter quelques poules, quelques chevreaux, etc.; et la défiance que les Hollandais leur avaient inspirée leur fit rappeler tous leurs gens à bord par un coup de canon. Dès la nuit suivante, ils remirent à la voile pour Sierra-Leone, où ils arrivèrent le 26 de décembre, sans avoir relâché dans aucun autre lieu. Le lendemain, avec le secours de la marée, ils entrèrent dans la baie de France, qui est la quatrième après le cap Ledo, du côté méridional de la rivière. Ils y jetèrent l'ancre sur six brasses, à une portée de mousquet de la fon-

taine, dont ils trouvèrent l'eau excellente. On prit encore le parti de se couvrir sous le pavillon d'Ostende, pour éviter toutes sortes de différends avec un vaisseau anglais qui arrivait dans une des îles, et dont le capitaine y était établi dans une fort belle maison, défendue par quatre pièces de canon, sous la protection du roi du pays.

Le 28 décembre, on dépêcha deux officiers du bâtiment au roi de Bouré, avec les présents ordinaires, pour obtenir de ce prince, qui faisait sa résidence à dix lieues dans la rivière, la liberté du commerce et celle de prendre de l'eau et du bois. En même temps la chaloupe fut envoyée au rivage pour commencer d'avance à se procurer ces deux nécessités. L'auteur descendit avec l'écrivain du vaisseau et un domestique.

Pendant son absence, il vint à bord cinq ou six canots, dans l'un desquels était un capitaine anglais nommé Jean Thomas, commandant d'une des petites îles qui sont dans la rivière. Il apportait de l'ivoire à vendre. Le capitaine du vaisseau, qui était alors le seul officier à bord, lui fit un accueil civil, mais refusa d'acheter son ivoire, par la seule raison qu'il le trouva trop cher : Thomas en fut si offensé, qu'étant parti brusquement, il retourna au rivage, accompagné de quinze ou seize nègres. Villault et l'écrivain revenaient dans leur chaloupe, qu'ils avaient fait charger de lest; les travailleurs étaient restés à couper du bois : Thomas, qui observa le retour de la chaloupe, prit la résolution d'attaquer les travailleurs. Le capitaine du vaisseau,

se défiant de son dessein, avait fait tirer un coup de canon pour avertir ses gens. Mais Villault s'imagina tout autre chose; il crut que ce signal pouvait marquer quelque révolte à bord, et se hâta d'y retourner. Heureusement les travailleurs n'étaient pas sans armes; ils avaient un mousquet qui leur servit d'abord à contenir les nègres; et leurs haches firent un si bon effet entre leurs mains, qu'ils n'eurent personne de tué ni de blessé. Le vaisseau n'ayant pas perdu de temps pour s'avancer à leur secours, il ne resta point aux nègres d'autre ressource que la fuite. Ils demeurèrent cachés dans les bois pendant le reste du jour; mais la nuit suivante on leur entendit faire beaucoup de bruit aux environs de la fontaine.

Le 29 de décembre, l'écrivain et le contre-maître, escortés de vingt matelots et de plusieurs valets, retournèrent au rivage pour l'eau et le bois. A leur arrivée, les nègres abandonnèrent la fontaine, et regagnèrent l'épaisseur des arbres : cependant ils continuaient encore d'y faire un bruit étrange; mais les gens du vaisseau s'en étant approchés à grands pas, tirèrent au hasard quelques coups de fusil, qui firent disparaître entièrement leurs ennemis.

Dans le cours de l'après-midi, on vit arriver les deux officiers qui avaient été députés à la cour du roi de Bouré. Ils avaient employé toute la nuit dans leur voyage, et revenaient accompagnés de plusieurs canots chargés d'ivoire, que les nègres vendirent à des prix raisonnables. Le jour suivant on reçut à bord le frère du roi de Bouré. Ce

prince se fit distinguer à son approche par les trompettes qu'il avait dans son canot; il était accompagné d'un Portugais que les deux officiers du vaisseau avaient vu à la cour, et qui faisait toutes les affaires du roi. On se hâta d'envoyer la chaloupe au-devant d'eux; ils entrèrent avec un trompette et un tambour, au bruit de l'artillerie du vaisseau.

Le frère du roi de Sierra-Leone était âgé de cinquante ou soixante ans. Ses cheveux commençaient à blanchir; mais, quoique d'une taille médiocre, il avait la contenance fort noble. Son habillement ressemblait beaucoup à celui de l'alkaïde de Rio-Fresco, excepté par la couleur, qui était rayée de noir et de bleu; sa tête était couverte d'un bonnet gris. Il portait un grand bâton, sur lequel il s'appuyait pesamment. Les gens de son cortége étaient vêtus de robes de coton; mais le Portugais avait les habits de son pays. Après avoir reconnu que le prince entendait fort bien les affaires, on lui fit des plaintes du capitaine Thomas; il répondit que cet Anglais était un rebelle et un mutin, que le roi même souhaitait de voir humilié, et que si les gens du vaisseau pouvaient s'en saisir, le pays leur aurait de l'obligation. Le dîner fut servi fort proprement; ensuite le prince tira d'une bourse vingt petites pierres, qu'il jeta sur la table, et demanda autant de barres pour les droits du roi, et pour la permission de prendre du bois et de l'eau.

Le capitaine satisfit le prince sur toutes ses prétentions. Il lui donna douze barres en fer, quatre en eau-de-vie, deux en chaudrons, et deux en cha-

peaux. Aux droits, il joignit un présent volontaire de deux bouteilles d'eau-de-vie pour le prince même, et de quelques couteaux pour son cortége. Il célébra le traité par une nouvelle décharge de l'artillerie, et la satisfaction parut mutuelle. Ce prince était fort respecté de ses gens; il ne paraissait jamais sans son trompette et son tambour. On vit arriver après son départ quantité de Portugais, dont Villault tira des informations sur les usages du pays.

Les Anglais avaient, dans une des îles qui sont à l'embouchure de la rivière, un magasin, dont le facteur, nommé Abraham, écrivit plusieurs fois au capitaine pour lui proposer quelque commerce; on lui répondit qu'il pouvait venir à bord sans crainte: il y vint le 31 décembre, dans sa propre barque, sans autre escorte que trois nègres et trois blancs, dont l'un était portugais. Le capitaine le reçut d'abord civilement; mais, contre la foi de ses promesses, il le fit arrêter après souper, lui et les trois blancs de sa suite. Le jour suivant, qui était le premier de janvier 1667, il se mit avec trente hommes dans sa grande chaloupe; et, prenant un seul canon, il entreprit d'assiéger et de piller le comptoir anglais. Cet édifice était de brique et de pierre crue. Il était défendu par quatre pièces d'artillerie de quatre livres de balle, environné d'un grand nombre de palmiers, et couvert, d'un côté, par un village nègre de quinze ou vingt maisons; de l'autre côté, il y avait une fontaine.

Les Hollandais s'approchaient de la rive pour débarquer, lorsqu'ils découvrirent un corps de deux

cents nègres, qui semblaient disposés à défendre la maison; et plus loin, dans les bois, une troupe encore plus nombreuse. Ils remontèrent plus haut, pour gagner l'avantage du vent. Les nègres s'étant imaginé que la chaloupe hollandaise avait dessein de s'avancer jusqu'à Bouré, dépêchèrent un canot à Boulom pour répandre l'alarme. Les Hollandais fondirent sur ce canot, et s'en saisirent; mais ils apprirent des rameurs qu'il appartenait aux Portugais de la suite d'Abraham. Cependant on faisait feu de toute l'artillerie du comptoir, et trois boulets vinrent tomber à dix pas de la chaloupe. Le capitaine hollandais prit le parti de jeter l'ancre hors de la portée du canon, et d'attendre que la marée favorisât sa retraite. Le temps était calme. Une heure après, on vit paraître dans un canot deux nègres d'une île voisine, qui s'approchèrent de la chaloupe à la portée du pistolet, mais qui s'obstinèrent à ne pas s'avancer davantage. Le comptoir tira deux coups pour les avertir du danger; et, dans leur étonnement, ils se baissèrent comme s'ils eussent été menacés de leur propre feu. Les Anglais continuèrent de tirer, quoique sans espérance de nuire à la chaloupe; mais leur dessein, suivant l'opinion de l'auteur, était de faire connaître aux nègres qu'ils voulaient se rendre les défenseurs du pays.

Enfin la marée vint faciliter le retour des Hollandais. En arrivant à bord ils y trouvèrent quelques Portugais et quelques Maures, entre lesquels était le prince Bombo, fils du roi de Boulom, et fort ami d'Abraham. Ce prince, qui était âgé de trente ou

quarante ans, et d'une figure assez majestueuse, était venu solliciter les Hollandais de rendre la liberté à son ami. Le lendemain il apporta cent dents, du poids d'environ neuf cents livres, et deux civettes qu'il offrit pour la rançon d'Abraham. Il lui fut rendu, lorsque ce prix eut été délivré; et le capitaine fit présent au prince d'un petit baril d'eau-de-vie, d'un rouleau de tabac et d'un fromage. A son départ il le salua de trois coups de canon.

Le vaisseau devait remettre à la voile le 6 de janvier; mais le temps étant devenu fort calme, on ne put surmonter la marée qui était contraire. Le soir du même jour, il vint à bord, dans un canot, deux nègres qui se disaient de Boulom. Ils apportaient quelques fruits; mais, comme ils n'avaient pas d'ivoire, le capitaine les prit pour des espions, et les congédia sur-le-champ. On leva l'ancre la même nuit; et, doublant le cap de Ledo, on porta au sud-est, pour éviter les bancs de Sainte-Anne (1). Le lendemain, on joignit un bâtiment hollandais qui faisait la même route, pour se rendre au cap de Monte, à soixante milles de Sierra-Leone. Le 7, on traversa l'embouchure de la rivière Madre Bomba (2), où les Anglais ont une belle loge. Le même jour on eut la vue de Rio das Gallinas, qui tire ce nom d'une si grande quantité de poules, que les nègres en donnent deux ou trois pour un couteau d'un sou. Les Hollandais y avaient autrefois un comptoir, et les habitants firent

(1) Villault, p. 73 à 97, a donné une description de Sierra-Leone, que nous avons insérée t. IV, p. 36 à 42.

(2) C'est Scherbro.

divers signes pour engager le vaisseau à s'approcher de leur côte; mais le capitaine, alarmé du voisinage des Anglais, continua sa course à l'est, jusqu'au 9 de janvier, qu'il découvrit le cap de Monte, à dix lieues, dans un temps fort clair. Cependant le vent ne permit pas de gagner le rivage; et l'on fut obligé, vers la nuit, de jeter l'ancre à une demi-lieue de la terre, sur un fond de sable, où l'on trouva douze brasses après la marée.

Le cap de Monte a pris son nom d'une pointe de terre qui, s'élevant vers la mer, forme une montagne ronde, dans un lieu où toutes les côtes voisines sont fort basses. On n'aperçoit de la mer ni village ni la moindre cabane. Mais, le 19, en abordant au rivage, on découvrit à quelque distance quatre ou cinq maisons, où les nègres faisaient du sel. Ils parurent effrayés à l'arrivée du vaisseau. On apprit d'eux que la résidence de leur roi était à trois journées dans les terres. Ils offrirent d'y porter avis de l'arrivée du vaisseau, et de faire paraître en peu de jours de l'ivoire sur le rivage. Le capitaine crut qu'il suffisait de tirer deux coups de canon pour le signal, et d'allumer des feux à terre. En effet, les nègres de quelques villages voisins s'empressèrent de venir dans leurs canots; et le jour suivant fut employé à faire des échanges à bord.

Le 12, Villault se rendit à terre, mais avec beaucoup de difficulté. La mer battait avec tant de violence, que la chaloupe ayant été laissée à sec à vingt pas, les matelots furent obligés d'en sortir, et de porter les officiers sur leurs épaules. Les habitants avaient

eu la précaution de construire sur le rivage une grande halle de branches et de feuilles, pour mettre les marchandises à couvert. On commença le commerce avec eux. Mais tandis qu'on négociait tranquillement, on entendit un bruit subit, qui fut suivi d'un grand mouvement parmi les nègres. Villault, se défiant de quelque trahison, fit sortir ses gens de la halle avec leurs armes. Il apprit bientôt que c'était le roi qui venait lui-même au marché. Ce prince était précédé d'un tambour et d'un trompette, avec quelques officiers. Ses femmes et ses filles marchaient à ses côtés. Après lui, venaient ses esclaves et plusieurs femmes, qui portaient son dîner dans des plats de bois et d'étain qu'elles tenaient levés sur leur tête. Quatre esclaves, qui marchaient près du roi, le couvraient de larges boucliers. D'autres portaient ses flèches, son arc et sa sagaie. Villault envoya quelques uns de ses gens au-devant du cortége royal, et le salua d'une décharge de cinq ou six mousquets. Les nègres, de leur côté, se divisèrent en deux troupes, l'une des hommes et l'autre des femmes, pour faire leurs sauts et leurs danses, avec des gestes et des contorsions ridicules. Le roi prit un dard, et feignit de le lancer vers eux. Ils se jetèrent à terre, mais ce fut pour se relever aussitôt. Ceux qui étaient venus à sa suite commencèrent alors à danser et à chanter à leur tour. Bientôt le roi prit une flèche qu'il lança dans l'air. Toute l'assemblée courut avec beaucoup d'empressement du côté qu'elle était partie; et le bonheur de celui qui la prit et qui la rapporta au roi fit beaucoup de jaloux. Ensuite il feignit en-

core de vouloir tirer sur eux. Ils se jetèrent tous à terre, avec de grandes exclamations. Ce passe-temps dura un quart d'heure. Le roi s'approcha au milieu de cette pompe. C'était un vieillard grave et vénérable, qui se nommait Falam Bouré. Son habit ne différait de celui de ses gens que par la couleur. Il était tout-à-fait bleu, au lieu que celui des autres était rayé de bleu et de blanc. Villault lui rendit tous les respects qu'il crut convenables, et lui fit les présents ordinaires. Ce prince se retira ensuite dans une autre salle de verdure que ses sujets lui avaient dressée, et voulut que le marché fût continué sans interruption.

Villault, après avoir expédié une partie de ses affaires, se rendit à la salle du roi, et lui fit son compliment en portugais. Ce bon prince lui dit qu'il n'avait pas vu de blancs depuis quatre ans entiers; et, versant des larmes de joie, il l'assura que les Français seraient toujours reçus volontiers dans ses états; qu'il les trouvait à la vérité un peu vifs et capricieux, mais honnêtes gens; que lui et son pays, qu'il ne croyait pas méprisables, seraient toujours à leur service. Pendant son dîner, Villault prit la liberté de boire à la santé d'une des femmes de son fils, qui lui répondit en français, Monsieur, je vous remercie. Elle lui dit ensuite en portugais que le père de son mari avait toujours eu des Français à sa cour; qu'ils avaient des établissements dans le pays, et qu'elle avait aisément distingué, à l'air de Villault et de son domestique, qu'ils étaient les seuls de cette nation dans la compagnie.

§ II.

Description du cap de Monte. Cap Mesurado. Petit Dieppe. Rio de Sestos. Côte de Malaguette, etc.

L'Afrique serait préférable à l'Europe, si toutes les parties de cette vaste région ressemblaient aux environs du cap de Monte. En descendant sur la côte, on a la vue d'une belle plaine, qui est bordée de toutes parts par des bois toujours verts, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du laurier. Du côté du sud la perspective est terminée par la montagne du cap, et du côté du nord par une vaste forêt, qui couvre de son ombre une petite île à l'embouchure de la rivière. Du côté de l'est, l'œil se perd dans la vaste étendue des prairies et des plaines, qui sont revêtues d'une verdure admirable, parfumées de l'odeur qui s'en exhale sans cesse, et rafraîchies par un grand nombre de petits ruisseaux qui descendent de l'intérieur du pays. Le riz, le millet et le maïs, sont ici plus abondants que dans aucune partie de la Guinée. On y voit des oranges, des amandes, des cerises, des melons, des gourdes, et une sorte de prunes semblables aux brignons, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait de si bon goût. La volaille et le gibier n'y sont pas moins communs que les poules, les pigeons, canards, pintades, chèvres, porcs; enfin l'abondance de tous ces animaux fait qu'au lieu de s'y vendre, ils s'y donnent presque pour rien. Le poisson de mer et de rivière y est si bon, que les habitants le

préfèrent à la chair de leurs bestiaux. Les tortues y sont excellentes, mais l'écaille n'en est pas estimée (1).

Quoique Villault n'eût aperçu que cinq ou six cabanes en prenant terre au rivage, dans l'espace de deux jours toute la plaine, à plus d'une lieue de circonférence, se trouva couverte de huttes dressées pour les négociants du pays. L'ivoire, le riz et les nattes parurent de tous côtés. L'espèce en était excellente, et le prix médiocre. Cependant le roi promit à Villault que s'il voulait attendre seulement trois jours, le marché serait infiniment plus riche en ivoire, et les nègres en beaucoup plus grand nombre. Ces offres n'empêchèrent point qu'on ne levât l'ancre le 13 pour gagner le cap de Mesurado (2). Le jour suivant, on jeta l'ancre à trois lieues du rivage, dans l'opinion que la terre était plus proche. On tira deux coups de canon pour avertir les gens du pays. Mais le lendemain, qui était le 15, on reconnut l'erreur; et le temps étant fort calme, on fut obligé de demeurer à l'ancre jusqu'à midi. Dans cet intervalle, il parut un canot conduit par deux nègres, qui invitèrent les officiers du vaisseau à s'approcher, mais qui ne voulurent monter à bord qu'après leur avoir vu tourner la voile vers le rivage. Ils s'excusèrent sur le doute où ils étaient de l'amitié des blancs, parce que depuis un an ils n'en avaient pas vu sur leur côte.

Le capitaine leur fit quelques petits présents, et mouilla l'ancre sur six brasses, à une demi-lieue du

(1) Villault, p. 108.
(2) Villault, p. 113, écrit Miserado.

rivage, près d'une petite rivière nommée Duro, au pied même du cap. Comme la rivière de Duro n'a tiré son nom que du caractère des habitants, il fit mettre un canon dans la chaloupe, pour leur servir de frein. Cette rivière est si petite, qu'elle ne peut recevoir que des canots.

En arrivant au rivage, Villault trouva que les habitants y avaient dressé une hutte, pour mettre les marchandises à couvert. Leur capitaine, ou leur prince, était à fumer sous un arbre, avec quelques nègres qui paraissaient former sa garde ou son cortége. Villault lui présenta deux bouteilles d'eau-de-vie, qui furent avalées presque à l'instant. Il fut conduit ensuite dans une maison, pour y passer la nuit. Le chef était un homme d'une taille puissante, et d'une physionomie sévère. Il était vêtu comme l'alkaïde de Rio-Fresco, excepté que sa robe était rouge, et son bonnet de la même couleur. Il avait pour escorte cinquante ou soixante nègres, tous armés de grands dards, d'arcs, de flèches et d'épées, avec quelques femmes, qu'il renvoya dans le bois. Ayant remarqué le canon de la chaloupe, il demanda aux officiers s'ils venaient en qualité d'amis ou d'ennemis; mais comme ses propres gens étaient armés, il sentit que c'était une juste excuse pour des étrangers. Aussi promit-il de faire apporter des marchandises au rivage.

Quelques unes de ses femmes s'approchèrent des Hollandais avec leurs enfants, et l'on ne put se dispenser de leur faire quelques présents. Cependant le chef mit son ivoire à si haut prix, qu'il parut impossible de s'accorder. Tous les nègres qui se présen-

tèrent pour le commerce parlaient la langue portugaise, et n'étaient pas mal vêtus.

Le chef demanda pendant son dîner s'il y avait quelqu'un du vaisseau qui voulût demeurer avec lui. Villault répondit hardiment qu'il y consentait volontiers. Alors le chef lui prit la main, la mit dans celle de sa fille, et lui dit qu'il la lui donnait pour épouse. L'amitié étant devenue fort étroite après ce traité, il présenta Villault aux autres nègres, qui le traitèrent d'ami et de parent. Ils lui promirent de lui donner des esclaves; et, le plaçant au milieu de leur troupe, ils lui firent boire du vin de palmier. Villault observa qu'un de leurs chefs répandit du vin par terre avant que d'en boire. A la curiosité qu'il marqua d'en savoir la raison, le nègre répondit que si son père, qui était mort, avait soif, il viendrait se désaltérer dans ce lieu. Il vit aussi parmi eux quelques prêtres qu'ils traitaient avec beaucoup de respect, et qu'ils écoutaient comme des oracles. Leurs habits ressemblaient à ceux qu'il vit ensuite à la Côte d'Or. Tandis qu'il les observait, le principal chef, qui remarqua son attention, lui dit qu'il y avait entre eux un grand prophète, et que s'il avait perdu quelque chose, cet homme le lui ferait retrouver. Toute la nation respecte beaucoup les fétiches. Le principal commerce du pays est en ivoire, et en riz, qui est d'un goût fort agréable. Les Anglais avaient un magasin de l'autre côté du cap, et s'étaient acquis tant de considération dans le pays, que si les Hollandais avaient à se plaindre d'être mal reçus, c'est parce qu'ils étaient leurs ennemis.

En retournant à bord, ils promirent de revenir le lendemain au rivage; mais ayant remarqué qu'une partie de l'ivoire qu'on avait d'abord présenté ne paraissait plus, ils commencèrent à former quelques soupçons. En effet, les Anglais cherchaient à les amuser par des espérances de commerce, pour se donner le temps de rassembler leurs forces. Le capitaine hollandais en demeura si persuadé, que sans écouter les plaintes d'un de ses officiers, qui avait laissé un anneau d'or au chef nègre pour gage de son retour, il fit lever l'ancre la nuit suivante, et mettre à la voile pour Rio Sestos (1).

Après avoir passé le cap, on découvrit des feux au long du rivage. C'étaient autant d'invitations que les habitants faisaient au vaisseau, pour l'engager au commerce. Le lendemain à dix heures, on mouilla directement à l'opposite d'un de ces feux, sur la côte de Rio Junco, et l'on tira aussitôt deux coups de canon. Comme il ne parut aucun canot, on fit avancer la chaloupe avec quelques marchandises; mais la violence des flots ne lui permit pas d'aborder au rivage. On fit alors divers signes aux nègres : quelques uns firent la moitié de l'espace à la nage; mais ils retournaient aussitôt, comme si la crainte les eût arrêtés. Enfin, trois des plus hardis se hasardèrent dans un canot. Ils furent reçus civilement. Trois autres risquèrent de passer à la nage, et furent encore mieux traités. On leur fit présent d'une bouteille d'eau-de-vie. On leur montra des chaudrons et d'autres marchandises qui leur causèrent des transports de joie.

(1) Villault, p. 125, écrit Sextos.

Ils demandèrent de la rassade blanche de la plus grande largeur. Leurs compagnons, qui les observaient du rivage, montraient plusieurs grosses dents d'éléphants, pour exciter la chaloupe à s'approcher. Mais les difficultés de l'abordage ne paraissant pas diminuer, on prit le parti de renvoyer les nègres qui étaient à bord, et de lever l'ancre. Rio de Junco est à cinq degrés cinquante minutes de latitude du nord. L'embouchure de cette rivière se reconnaît à trois grands arbres, et à trois grandes montagnes qui leur sont opposées dans l'intérieur des terres. Elle n'a pas moins de cent pas de largeur; mais elle est peu profonde. Ses rives sont ornées d'arbres et de fleurs, qui, joints à la lenteur de son cours, forment un paysage charmant : des deux côtés, le pays est couvert d'orangers, de citronniers et de palmiers, dans un ordre admirable. La volaille et le vin de palmier ne manquent jamais aux habitants. Mais comme il y avait peu d'apparence de commerce, on continua de faire voile pendant la nuit; et le matin du jour suivant on arriva devant le Petit Dieppe.

Cette ville n'est pas éloignée d'une rivière qui forme une fort jolie petite île à son embouchure. Elle était possédée autrefois par les Français; mais ils l'ont abandonnée depuis long-temps. A l'entrée de la rivière, on trouve plusieurs écueils qui la rendent dangereuse. Les Hollandais découvrirent au long de la côte un petit vaisseau, auquel ils donnèrent inutilement la chasse. Ils arrivèrent le 22 de janvier à Rio Sestos.

On assure que Rio Sestos vient de fort loin dans

les terres, du côté du nord et du nord-ouest. Il n'a pas moins d'une demi-lieue de largeur à son embouchure. Ses rives sont fort agréablement revêtues de grands arbres. Les Anglais y avaient autrefois, à trois lieues de la mer, une maison dont il ne reste aujourd'hui que les murs. Cette rivière est navigable l'espace de douze lieues pour les grandes barques.

Villault apprit ici, de quelques pêcheurs nègres, que depuis quinze jours on avait vu passer sur la côte deux vaisseaux flamands qui allaient à Mina. Ils l'assurèrent aussi que leur pays n'était pas sans ivoire, mais que leurs canots étant trop petits pour les moindres fardeaux, il fallait que les marchandises du vaisseau fussent transportées au rivage. Le capitaine consentit à mouiller sur six brasses à une demi-lieue de la terre, et quelques officiers se mirent dans la chaloupe avec diverses marchandises. Ils remontèrent l'espace de trois lieues dans la rivière, jusqu'à la première habitation, où le roi, qui faisait sa demeure plus loin, vint exprès pour les voir, ou plutôt pour recevoir leurs présents.

L'écrivain du vaisseau fit à son retour le récit de ce qui s'était offert à sa curiosité. Le roi était un homme de haute taille, qui avait l'air fier et sérieux. Il faisait profession d'aimer beaucoup les Anglais; ce qui ne l'avait point empêché d'apporter avec lui beaucoup d'ivoire; mais, comme il avait fait depuis peu un commerce avantageux avec les deux vaisseaux flamands, il mettait ses prix si haut qu'il était difficile de traiter avec lui. Sa nation paraissait beaucoup moins douce que les nègres du cap Me-

surado. La beauté de la rivière ne diminuait pas dans les terres, et ses rives étaient couvertes de petites pierres de la nature du caillou, mais plus dures, dont on tirait du feu.

Pendant que la chaloupe était à commercer, il était venu au vaisseau douze ou quinze canots chargés de brochets de mer d'une bonté extraordinaire, et de plusieurs autres sortes de poissons (1).

Les nègres de cette côte sont généralement bien faits et robustes. Comme ils portent tous le nom de quelque saint, Villault voulut être informé de l'origine de cet usage. Quelques verres d'eau-de-vie qu'il distribua lui firent apprendre qu'au départ de tous les vaisseaux dont ils avaient reçu quelque bienfait ils avaient demandé les noms des officiers et de tous les gens de l'équipage, pour les faire porter à leurs enfants par un sentiment de reconnaissance. L'auteur se crut en droit de conclure que ce peuple n'est point aussi méchant qu'on l'a représenté. Il apprit aussi qu'à la mort d'un marchand anglais, le roi avait pris possession de son ivoire et de tous ses biens; mais qu'un vaisseau anglais étant arrivé sur la côte, il avait restitué volontairement toute la succession au capitaine. Villault, charmé de ce récit, donna deux couteaux au nègre qui le lui avait fait, pour lui témoigner le plaisir qu'il avait pris à l'entendre. Ce pauvre Africain, surpris de cette générosité, lui demanda son nom, et lui promit de le faire porter au premier enfant mâle qu'il aurait de sa femme, qui était près d'accoucher.

(1) Villault mentionne encore ici les corcovades, les bonites et les sardines, p. 135.

Le 23 de janvier, à la pointe du jour, on découvrit une petite flotte d'environ quarante canots, qui environnèrent le vaisseau dans l'espace d'un quart d'heure. Il s'en détacha un qui apporta quelques dents à bord; mais il en mit le prix si haut, que, l'ayant congédié sans avoir traité, on fit voile aussitôt vers Rio Sanguin, douze lieues plus loin. Pendant quatre heures on porta au sud pour éviter les rocs qui sont en grand nombre entre les deux rivières; mais on reprit ensuite à l'est quart nord.

Les noms de plusieurs baies et quantité d'autres monuments de la nation française ne peuvent laisser aucun doute que les Français n'aient été les premiers négociants sur cette côte. Ce sont les Portugais aujourd'hui qui en tirent tous les avantages, par le moyen de sept ou huit comptoirs. Les Portugais avaient d'abord succédé aux Français; mais ayant été chassés des côtes par les Anglais et les Hollandais, ils se retirèrent vers l'année 1604 dans l'intérieur du pays, où, se mariant sans distinction avec les enfants des nègres, ils ont produit une race de mulâtres. L'ascendant que leur postérité n'a pas cessé de conserver sur les habitants est devenu fort pernicieux aux découvertes et au commerce. Ces demi-Portugais ferment l'entrée d'une si belle région à tous les étrangers; et l'on ne pourrait entreprendre d'en partager avec eux les avantages, sans s'exposer aux insultes des nègres. Ils commercent ainsi sans rivaux, et remontent le Niger (1) jusqu'au royaume de Benin, c'est-à-dire l'espace d'environ huit cents

(1) Villault, p. 142. Par le nom de Niger, Villault paraît désigner ici le Rio Grande.

lieues. Ils ont enlevé aux Danois l'île de Cantozy, qu'ils possédaient dans l'embouchure du Niger.

Leur autorité sur les nègres a tant de force qu'ils les conduisent à leur gré, sans qu'on les ait jamais vus se révolter contre eux, comme il leur est arrivé tant de fois à l'égard des autres nations de l'Europe. Enfin les Portugais sont si absolus dans cette grande contrée, qu'ils se font quelquefois servir par les enfants du roi de Rio Sanguin. Si quelque blanc d'une autre nation insulte un de leurs chefs, il n'y a rien à quoi la vengeance ne soit capable de les porter. Un de ces Portugais se trouvant à Sierra-Leone pour le commerce, dit à l'auteur qu'il faisait tous les ans un voyage au Sénégal, c'est-à-dire à deux cents lieues de son séjour ordinaire, et que si les commodités lui manquaient pour faire ce voyage par eau, il se faisait porter par des nègres, lui et toutes ses marchandises. Les mulâtres portugais ont ordinairement de petites chapelles près de leurs maisons, et n'épargnent rien pour faire des prosélytes à la religion chrétienne. Ils leur font porter des chapelets autour du cou, et prennent ordinairement soin d'eux pendant le reste de leur vie.

C'est à Rio Sanguin que commence la côte des Graines, de Malaguette ou Manigette, pour s'étendre l'espace de soixante lieues, jusqu'au cap de las Palmas, à trois degrés quarante minutes de latitude du nord. Elle comprend les places suivantes : Rio Sanguin, Sestre-Crou, Brova, Bassou, Zino, Crou, Crou-Sestre, Ouapo, Batou, Grand Sestre, Petit Sestre, et Goyane. Le vaisseau hollandais parcourut tous ces lieux en dix-neuf jours.

Rio Sanguin se décharge dans la mer au sud sud-est, et peut recevoir une barque l'espace de douze lieues. Il a sur ses bords une ville d'environ cent maisons, environnée de grands arbres. Rio Sanguin n'a pas plus de cinq cents pas dans sa plus grande largeur.

Dès la première nuit, on vit arriver à bord, dans un canot, trois nègres, dont l'un était frère du roi. On le retint civilement à bord. Il avait fait le voyage de Hollande, où il avait passé trois ans. Il parlait fort bien la langue de ce pays. Dans les entretiens qu'on eut avec lui, il raconta qu'un vaisseau hollandais étant venu sur la côte un mois auparavant, pour faire sa provision d'eau et de bois, avait regagné la haute mer à l'approche d'un vaisseau anglais, qui faisait voile vers Rio Sestos. Il décrivit si bien ce bâtiment, qu'on ne put douter que ce ne fût celui qu'on avait vu croiser sur les côtes du Petit Dieppe. Le prince nègre ajouta que les Anglais avaient abandonné depuis quelques années une maison qu'ils avaient à Rio Sanguin, et qu'un petit vaisseau, qui avait passé depuis peu de jours, avait surpris et enlevé douze Maures près de Crou-Sestre.

Le 26 de janvier, un canot, escorté de deux autres, amena au vaisseau le roi même avec une suite de dix ou douze nègres. C'était un vieillard vénérable, qui avait les cheveux blancs et la taille fort grosse. Il était vêtu d'une robe bleue. Pendant tout le dîner, il ne voulut boire que de l'eau. Il demeura sur le vaisseau jusqu'à l'entrée de la nuit, et partit avec son frère après avoir reçu quelques présents.

Le 3 de février on alla jeter l'ancre à Ouapo. Le lendemain, au lever du soleil, on aperçut en mer un vaisseau qui s'avançait à pleines voiles. Les Hollandais s'imaginèrent d'abord que c'était l'armateur qu'ils avaient déjà vu, et se préparèrent à le recevoir; mais, vers la fin du jour, ils le perdirent entièrement de vue. Le 5 on alla mouiller à Batou, d'où l'on découvrit encore un bâtiment qui s'approchait de la rade avec toutes ses voiles. A mesure qu'il s'avançait, on reconnut qu'il n'était pas moins gros que celui de Hollande. Le capitaine, Villault, et tous les officiers, prirent la résolution de l'attaquer; ils renvoyèrent au rivage tous les nègres qui étaient déjà venus à bord pour le commerce, et s'avancèrent avec beaucoup de résolution. Les deux vaisseaux n'étaient plus qu'à une lieue l'un de l'autre, lorsque l'étranger arbora le pavillon de Hollande, et fit entendre son cornet : l'Europe présenta le pavillon de France. Bientôt on reconnut que c'était une frégate d'Amsterdam, de quatre cents tonneaux, et de trente-six pièces de canon, équipée aux frais d'un négociant particulier, et partie pour la côte d'Ardra avec une permission de la compagnie hollandaise des Indes Orientales.

Le capitaine de ce bâtiment, qui se nommait Wileré, s'était vanté, tandis que l'Europe était encore au Texel, de le couler à fond s'il le rencontrait dans sa course. De part et d'autre, on s'efforça de gagner le vent. Vers le coucher du soleil, Wileré, qui était assez mauvais voilier, voyant l'Europe à deux cents pas avec l'avantage du vent, prit le

parti de faire des signes d'amitié, et de s'armer d'une bouteille et d'un verre pour boire à la santé de ceux qu'il avait cru pouvoir braver. Ils ne firent pas difficulté de lui répondre en buvant à la sienne; après quoi il continua sa course vers Mina. L'Europe mouilla cette nuit devant le Grand Sestre, où Villault continua son commerce. Il se trouve au Grand Sestre des ouvriers qui travaillent fort bien en fer. Ils raccommodèrent pour le vaisseau les gros ciseaux de mer qui s'appellent forces, dont on se sert pour rogner les barres, et les rendirent d'une meilleure trempe.

Toutes les villes de cette côte sont bâties sur le bord de quelque rivière dont elles tirent leur nom. Les principales rivières sont Rio Sanguin et le Grand Sestre ; cette dernière vient d'assez loin dans les terres, et est assez profonde pour recevoir une patache. Les marchands de Dieppe donnaient le nom de Paris à la ville, par la seule raison que le poivre y est en abondance. La côte se nomme Malaguette ou Manigette, à cause du poivre de Rio Sestos, que les Français nomment Malaguette. Cette marchandise, qui est la principale du pays, rapporte plus de profit qu'on ne se l'imagine, surtout lorsque le retardement des flottes de l'Inde la rend plus chère. Le poivre de ce canton est plus fort, et meilleur que le poivre commun, surtout le blanc.

Outre le poivre, cette côte fournit du riz et du millet, dont les habitants font leur pain ; d'excellents pois, des fèves, des citrons, des oranges, et des

noix dont l'écaille est un peu plus épaisse que celle des noix de France. Le vin de palmier y est excellent. On y trouve aussi des prunes d'un goût extrêmement agréable. Les bœufs, les vaches, les chèvres, les porcs et la volaille y sont à très bon marché.

Toutes ces côtes sont bordées d'une infinité de grands arbres. La terre est basse et plate, arrosée d'un grand nombre de ruisseaux et de petits torrents, qui contribuent à rendre l'air fort malsain; c'est pourquoi il y a peu d'Européens qui puissent y faire un long séjour sans essuyer quelque maladie. L'auteur ne put se procurer d'autres informations sur les propriétés de la côte de Malaguette, ni sur la religion et les usages du pays; il s'imagine seulement qu'on y peut prendre autant de femmes qu'on est capable d'en nourrir, parce qu'un nègre de Rio Sanguin lui assura que son frère en avait cinquante, et que lui-même en avait quinze.

Comme les gens du vaisseau ne comprenaient rien au langage des habitants, ils furent obligés d'avoir recours aux signes. Ces nègres ont la taille fort belle, et les traits du visage assez réguliers. Ils vont nu-pieds et nu-tête, sans autre habit qu'une petite pièce d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Quoique le climat soit si peu favorable aux étrangers, les habitants naturels ont beaucoup de force et de santé. Villault en vit un qui était incommodé d'une furieuse hernie, et qui avait à la tête une blessure qui lui découvrait le crâne. Dans cet état, il venait tous les jours à bord; il fumait, il

Petit Tabo, Grand Drouin, Tao, Rio Saint-André, Giron, Petit Drouin, Bortrou, Cap-la-Hou, Jacques la Hou, Vallochk et Gommo. Le vaisseau hollandais employa dix-sept jours à visiter tous ces lieux, sans autre accident que celui qu'il ne put éviter à Cap-la-Hou. Le 26 de février, étant tranquilles sur leurs ancres, quelques gens de l'équipage découvrirent un vaisseau qui s'avançait vers eux avec toutes ses voiles. Dans l'opinion que ce pouvait être l'armateur anglais dont on avait entendu parler à Rio-Sanguin, on se hâta d'arborer le pavillon français. Sur quoi l'armateur commença par lâcher sa bordée, et présenta aussitôt pavillon hollandais. L'Europe répondit d'une volée de canon. Mais lorsqu'on doutait encore à quoi ce prélude allait aboutir, on vit partir la chaloupe de l'armateur, qui s'approcha fort près de l'Europe. L'officier qui la commandait n'eut pas de peine à reconnaître que la plus grande partie de l'équipage était composé de Hollandais; et, dans cette supposition, il ne devait pas faire difficulté de venir à bord : cependant il prit le parti de se retirer. Peu de temps après, on vit venir dans la même chaloupe le lieutenant du vaisseau, qui s'avança jusqu'aux échelles, et qui monta sans témoigner aucune défiance. Il fut reçu civilement. On apprit de lui que son vaisseau était de Bretagne, quoique commandé par un capitaine zélandais. L'équipage était composé de cent hommes, l'artillerie de huit pièces, et le bâtiment était du port d'environ cent tonneaux. Comme il avait l'air d'une pinace et le mouvement fort léger, il fit le tour du vaisseau tambour battant, trompettes sonnantes,

avec d'autres démonstrations de joie. Le lieutenant ne fut pas moins de deux heures à bord. Il raconta qu'ils avaient été séparés, par un orage, de vingt-six autres armateurs, avec lesquels ils étaient venus en Afrique : qu'ayant relâché à Sierra-Leone, ils avaient trouvé le petit bâtiment que l'Europe y avait laissé : qu'il se plaignait beaucoup du facteur Abraham et du capitaine Thomas, qui, avec le secours des Portugais, s'étaient saisis de sa chaloupe et de neuf de ses matelots : que, pour en tirer satisfaction, il avait attaqué la maison des Anglais à coups de canon, et tué plusieurs nègres qui s'étaient présentés pour la défendre; mais que cette vigueur n'ayant pu lui faire restituer ses gens, qui avaient été emmenés dans les bois, il avait été forcé de donner pour leur rançon trente quintaux d'ivoire. Le lieutenant retourna sur son bord après avoir accepté une légère collation.

Vers minuit, le capitaine zélandais vint sur l'Europe, et demeura jusqu'au jour à boire avec les officiers. Il leur dit que les nègres qui étaient près de leur vaisseau, lorsqu'ils avaient levé l'ancre pour aller à sa rencontre, l'avaient averti que s'il était anglais, il devait courir les hasards d'un combat, mais que s'il était hollandais, il était en sûreté; après quoi ils s'étaient remis dans leurs canots pour attendre l'événement, avec l'espérance d'avoir part au butin, si l'un des deux vaisseaux était coulé à fond. Au départ du zélandais, on lui fit présent de deux barils de poudre, de quatre barils de balles et d'un fromage. On le salua de trois coups de canon, auxquels il répondit par le même nombre. Il faisait voile à Mina,

d'où il comptait de se rendre à Ardra, et au cap Lopez-Gonzalvo, pour gagner de là les îles de l'Amérique, s'il ne faisait aucune prise sur les côtes d'Afrique. Mais Villault et ses compagnons apprirent dans la suite, à Saint-Thomas, qu'on l'avait vu passer avec quatre cents nègres qu'il avait enlevés sur deux vaisseaux, près du cap Lopez, où il s'était arrêté pour faire de l'eau. Le premier s'était laissé prendre sans résistance; l'autre avait coulé à fond après avoir perdu son mât.

Le même jour, les nègres de Cap-la-Hou s'apercevant que les deux vaisseaux étaient en bonne intelligence, retournèrent à bord pour finir leurs marchés. Le lendemain on fit voile vers la Côte d'Or.

Le 26 de février, on jeta l'ancre à l'embouchure de Rio Saint-André, et l'on employa trois jours à renouveler la provision d'eau. On trouve sur la côte une source très pure, mais couverte d'un grand arbre, dont les feuilles tombent dans le bassin et rendent pendant quelque temps l'eau fort amère. La provision qu'on en fit dura presque jusqu'à Saint-Thomas. On ne remit à la voile que le 27 de février; le lendemain au soir on découvrit la Côte d'Or, vers laquelle on porta directement, et l'on mouilla sur seize brasses près d'Asbini (1) (Assini ou Issini), première place de cette côte. Le pays est fort bas aux environs. La ville est située à l'embouchure d'une rivière du même nom, qui coule assez long-temps au nord-ouest entre les montagnes, et qui se jette dans

(1) Villault, p. 185, écrit Asbini, et non Assini, comme il est dit dans Prevost.

la mer vers le sud. On s'y arrêta trois jours pour le commerce de la poudre d'or.

Le 4 de mars on passa devant Albiani, Tabo, et d'autres villes, en continuant de trouver la terre basse et couverte de bois, mais sans rivières. Les canots, qui venaient à la suite du vaisseau, n'apportant point d'or et ne donnant aucune espérance d'en trouver, on ne cessa point d'avancer, dans la vue de doubler avant la nuit le cap Apollonia. Mais deux canots qui se présentèrent ayant promis de l'or, on prit le parti de mouiller dans le même lieu. En effet, le jour suivant fit trouver une petite quantité de cette précieuse poudre.

Le cap Apollonia s'avance assez loin dans la mer, en s'élevant par degrés jusqu'à former une montagne, qui rend la perspective fort agréable. La mer y vient battre avec tant de violence, que l'approche en est fort dangereuse. On leva l'ancre pendant la nuit; mais un calme qui survint ne permit point de gagner Axime jusqu'au 6 de mars après midi. Axime est un fort qui appartient aux Hollandais, à douze lieues du cap Apollonia. On s'y arrêta deux jours; mais, s'apercevant que les Hollandais de cette place empêchaient les nègres de se rendre à bord, on leva l'ancre le 8, et l'on doubla le cap de Tres-Puntas, qui tire son nom de trois montagnes dont la position forme deux petites baies. Le même jour, après midi, on arriva devant Botrou, autre fort des Hollandais, situé au-delà du cap, sur une éminence qui ne laisse pas d'être arrosée d'un ruisseau fort agréable. Après y avoir passé trois jours à faire le commerce dont on trouva l'occasion, on partit, le 11, pour aller jeter l'ancre

six lieues plus loin, entre Sacondé et Takorai. Ces deux places sont situées entre deux montagnes, qui sont si près de la rivière qu'elles semblent se pencher sur ses bords. On reçut ici des lettres du gouverneur de Frederichsbourg, proche du cap Corse, par lesquelles cet officier offrait une retraite au vaisseau dans sa rade, en considération de l'alliance qui subsistait alors entre la France et le Danemarck. Il faisait prier aussi le capitaine de conserver pour lui quelques marchandises.

Pendant deux jours qu'on passa dans la même situation, Villault eut la curiosité de voir les ruines du fort français de Takorai. Il était situé sur une montagne qui commandait tout le pays. Mais les environs sont secs et sans la moindre verdure. La couleur des rocs est rougeâtre.

Le 13, on arriva dans l'espace de deux heures à la rade de Comendo, dont les habitants ont plus d'affection pour les Français que pour toute autre nation. Le comptoir que les Français y avaient autrefois était à l'extrémité de la ville du côté du nord. Il n'y a point de caresses et de témoignages d'affection que les nègres ne fissent éclater en venant à bord. Leur roi, qui tenait sa cour quatre lieues plus loin, dans une autre ville nommée le Grand-Comendo, envoya aux Français de la viande fraîche et d'autres présents, les fit inviter à se rendre dans sa ville, et leur en offrit toutes les commodités. Il leur fit dire qu'il avait refusé le pavillon de Walkembourg (1), gé-

(1) Prevost, ou plutôt les abréviateurs anglais qu'il a traduits, convertissent ce nom en celui de Willembourg.

néral de Hollande à Mina, et qu'il lui avait répondu que les Français ayant été de tout temps en possession de son pays, ils étaient les seuls qu'il y voulût recevoir (1). Après avoir fait de justes remercîments au roi nègre pour tant de politesse, on mit à la voile le 16 de mars pour Frederichsbourg; et vers le commencement de la nuit on arriva devant le château de Mina, où l'on trouva trois petits vaisseaux dans la rade. Deux heures après, on doubla le cap Corse, où les Anglais avaient un petit fort; et une heure après on mouilla dans la rade de Frederichsbourg.

En arrivant devant Frederichsbourg, on dépêcha un officier à celui qui commandait pour le Danemarck (2), avec des compliments du capitaine et

(1) Villault, p. 193.

(2) Les auteurs anglais et Prevost ont mis *au général hollandais*, tandis qu'au contraire Villault, page 196, dit positivement que ce fort appartenait au Danemarck. Il est évident que ces auteurs ont confondu Frederichsbourg, qui est à l'ouest du cap Tres-Puntas, marqué sur la carte de d'Anville, et le fort du même nom dont parle ici Villault, qui se trouvait beaucoup plus à l'orient, et à une portée de fusil du cap Corse, et dont la carte de d'Anville ni aucune autre carte ne fait mention. Malachy Postlethwayte, auteur du *Dictionnaire du Commerce*, dans un ouvrage posthume intitulé *The national and private advantage of the African trade*, 2e édition, in-8°, p. 34 et 63, nous apprend que ce fort de Frederichsbourg, construit sur le sommet d'une montagne, fut acheté des Danois, par la Compagnie africaine de Londres, pour la somme de 4,597 livres sterling, afin de mieux assurer la défense de Cape-Coast, ou cap Corse. Les Anglais le nommèrent Fort-Royal, au lieu de Frederichsbourg. L'autre Frederichsbourg, près du cap des Trois-Pointes, fut acheté de la Prusse, pour les Hollandais, la somme de 30,000 livres sterling, puis détruit par les natifs, et rétabli de nouveau par les Hollandais. (Voyez p. 59 de l'ouvrage de Postlethwayte.)

des Français du vaisseau. Ce général, qui se nommait Henri d'Albreckhe, était natif de Hambourg, homme vif et hardi dans sa petite taille, mais spirituel et civil. Il envoya aussitôt à bord son teneur de livres, nommé Dasse, qui occupait depuis cinq ou six ans cet emploi dans le fort. On le vit arriver dans un canot avec huit rameurs esclaves qui ne faisaient que chanter en ramant, suivant l'usage des nègres lorsqu'ils mènent quelque blanc dans leurs canots. Ils firent trois fois le tour du vaisseau avant que de monter à bord. On salua Dasse de trois coups de canon. Il fut traité pendant le reste du jour et toute la nuit sur le vaisseau. Vers minuit, le vent devint si impétueux, qu'on fut obligé de jeter la plus grande ancre. Le lendemain, après avoir choisi les marchandises qui convenaient au général, Dasse retourna fort satisfait au rivage.

Le matin du jour suivant, tandis que l'écrivain du vaisseau se rendait tranquillement à terre avec les marchandises du général, on lui tira un coup de canon du cap Corse, et le boulet vint tomber à cinq ou six pieds de la chaloupe. Le général, irrité de cette action, fit feu, de Frederichsbourg, sur la batterie anglaise. Les Anglais comprirent alors qu'il prenait le vaisseau sous sa protection, et lui rendirent un autre coup, mais en forme de salut et sans boulet. Quoique la guerre fût déclarée entre l'Angleterre et le Danemarck, à l'occasion des Hollandais, les généraux des deux nations étaient convenus d'une neutralité qui s'observait parfaitement.

Le 22 de mars, Villault descendit au rivage pour

rendre au général hollandais les devoirs de la civilité et de l'amitié. Il en fut reçu avec beaucoup d'honnêteté. La conversation fut en latin, que le général parlait facilement; mais il ignorait la langue française. Villault apprit de lui que depuis quatre ans les rois du pays s'étaient fait une guerre cruelle, qui avait causé beaucoup de préjudice au commerce; qu'il y avait actuellement trois vaisseaux anglais dans la rade d'Ardra, et que le fort de Frederichsbourg était obligé de fournir des provisions à Christiansbourg, fort danois, où la guerre avait causé tant de ravages, que le pays était demeuré sans culture. Le reste du mois de mars et les quatre premiers jours d'avril furent employés au commerce. Le 5, on aperçut une patache qui passait vers Mina, avec une felouque remplie de soldats, que le général hollandais envoyait à Cormantin, fort de Hollande. Villault apprit ensuite des nègres que le gouverneur de ce fort étant allé à Anambou, ou Anemabon, pour y boire, avec quelques soldats de sa garnison, du vin de palmier du pays, qui est le meilleur de l'Afrique, avait été arrêté avec toute sa suite par le roi de cette contrée. Deux de ses soldats avaient été tués en voulant se défendre. Le nom de ce royaume est Fantin. Le roi s'était engagé avec les Anglais du cap Corse à les mettre en possession du fort Cormantin, et leur avait livré son fils pour garant de cette promesse. L'ayant ensuite redemandé, les Anglais avaient refusé de le rendre jusqu'à l'exécution du traité; et le roi avait fait arrêter le gouverneur hollandais pour l'échanger contre son fils.

Le 7, on reçut avis que le contrôleur-général des Hollandais avait été tué à Axime, et que les habitants de ce canton s'étaient déclarés pour les Anglais. Le même jour, Villault fit arrêter deux nègres à bord, et les retint prisonniers, pour la sûreté d'une somme qui lui était due par deux marchands du pays. Il les fit garder pendant deux jours; mais le général danois s'entremit pour obtenir leur liberté, et fit payer la somme dans l'espace de huit jours.

On quitta Frederichsbourg le jour du Vendredi-Saint, pour s'avancer à Eniacham, quatre lieues plus loin. Le fort danois salua le vaisseau à son départ, et reçut de lui les mêmes honneurs. On passa devant Mouré (1), où les Hollandais ont un petit fort nommé Nassau. Dans l'après-midi, on mouilla près d'Eniacham. Les Anglais y ont un petit fort sur une petite éminence, à six cents pas du rivage. Le pays appartient au roi de Sabou, dont la ville capitale n'est pas éloignée d'Eniacham.

Le 10, jour de Pâques, quelques habitants apportèrent à bord une bonne provision de vin de palmier, et promirent aux marchands du vaisseau de revenir le lendemain avec de l'or. Le lendemain ils y envoyèrent une fricassée de poulets, aussi bien accommodée qu'elle le serait en France; mais ils firent dire aux officiers que, la même nuit, les soldats du roi de Fantin étaient entrés dans leur ville, y avaient tué quatre hommes et fait plusieurs prisonniers; sur quoi tous les habitants avaient pris les armes, et mis leurs femmes et leurs enfants en

(1) Les auteurs anglais et Prevost écrivent Mauri, selon l'usage anglais.

sûreté dans les bois voisins. Villault et tous les officiers du bâtiment ne doutèrent pas que cet avis ne fût une manière d'implorer leur assistance; et, pour éviter des instances plus ouvertes, ils résolurent de retourner la nuit suivante à Frederichsbourg. Il y avait peu d'espérance de commerce du côté de Cormantin, à cause des Hollandais; et moins encore dans la rade d'Akra, parce que le roi de ce pays était en guerre avec Takorai.

D'Eniacham, Villault découvrit Cormantin (1), mais à trop de distance pour en distinguer les fortifications; il est situé sur une colline. Les Hollandais, qui en étaient les maîtres, avaient un comptoir à Fantin, et un autre à Anemabon, dans le même royaume.

Le 12 d'avril, à la faveur d'un vent nord de terre, qui souffle constamment sur cette côte depuis minuit jusqu'à midi, on retourna heureusement à Frederichsbourg, et l'on y demeura jusqu'au 20; mais l'épuisement des provisions fit prendre le parti de gagner l'île Saint-Thomas, où l'on espérait d'en trouver en abondance. On mouilla, le 6 de mai, à la vue du château. Le 8, Villault et quelques autres officiers rendirent visite au gouverneur, qui les reçut civilement, mais sans leur permettre d'entrer dans la ville. Il se nommait Acosta, petit homme

(1) Alors il est certain que l'Eniacham de Villault est l'Injasian de la carte de Guinée de d'Anville, dressée en 1775, c'est-à-dire il y a plus d'un demi-siècle; et cependant c'est encore aujourd'hui la meilleure, ou plutôt la seule où l'on puisse suivre les relations des voyageurs,

de quarante ou cinquante ans, bien fait, vif et passionné, mais civil; il prit prétexte d'une indisposition, pour se reposer sur son lieutenant du soin de traiter les Français. La nuit suivante, le contrôleur du château se rendit à bord; on lui présenta un mémoire des provisions dont le vaisseau avait besoin, et le gouverneur donna ordre qu'elles fussent fournies dans peu de jours.

Pendant que le vaisseau fut à l'ancre, les matelots allaient prendre de l'eau chaque jour dans une petite rivière qui coule jusqu'à la mer, et qui passe pour la meilleure de l'Afrique; elle se garde une année entière, aussi fraîche que le premier jour. Villault fut le seul à qui les Portugais permirent, pour sa santé, de descendre librement au rivage. Lorsqu'il demanda la même faveur pour l'écrivain du vaisseau, le gouverneur répondit qu'il ne pouvait l'accorder aux Hollandais, parce qu'il avait trop de plaintes à faire de cette nation; que sa ville portait encore des marques de leurs ravages, surtout les églises, qui avaient été très belles, et qu'on était actuellement occupé à les rebâtir.

On leva l'ancre le jour de l'Ascension, en saluant le château de cinq coups, dont il ne rendit que trois. La course du vaisseau ayant été réglée au sud-ouest, on découvrit, dès le lendemain, Annobon, autre île qui appartient aux Portugais; et l'on commença de ce point à changer de route pour tourner les voiles vers l'Europe. En arrivant dans les mers du Nord, on n'eut pas d'autre parti à prendre, pour éviter les Anglais, que de faire le tour de l'Irlande

et de l'Écosse. On passa par les îles de Ferro, qui appartiennent aux Danois; et l'ignorance des pilotes, dans une course si détournée, les fit avancer trop loin de deux cents lieues. Mais, sur la côte de Norwége, on rencontra quelques vaisseaux hollandais, de qui l'on apprit l'heureuse nouvelle de la paix de Breda. Le 29 août on arriva au Texel, et le 4 de septembre à Amsterdam, après avoir employé neuf mois et demi dans le voyage, sans autre accident que la perte d'un homme, qui mourut, en passant la ligne, d'une dyssenterie qu'il avait gagnée à Saint-Thomas, pour avoir mangé trop de sucre.

CHAPITRE II.

Voyage du capitaine Thomas Phillips au royaume de Juida, et dans l'île de Saint-Thomas.

Le journal de Phillips se trouve dans la collection de Churchill (1), sous ce titre : *Journal du voyage fait sur l'Annibal de Londres, en* 1693 *et* 1694, d'Angletere au cap Mesurado, et, de là, au long de la côte de Guinée, jusqu'au royaume de

(1) Churchill's *Collection*, t. VI, p. 239. Le Voyage de Thomas Phillips a été traduit en allemand sous le titre suivant : *Reise nach Guinea von Thomas Phillips*. Cette traduction a été insérée dans la collection allemande qui porte le titre de *Algemeine Historie der Reisen zu Wasser und Lande*. Leipsic, 1747, in-4°.

Whida, à l'île de Saint-Thomas, et à la Barbade, avec des observations sur le pays, sur les habitants et sur leurs mœurs, par Thomas Phillips, commandant du vaisseau.

Ce journal contient quantité de remarques curieuses; mais en général il est fort mal écrit, et plein de petites circonstances nautiques qui, n'ayant rapport qu'aux situations passagères de l'auteur et du vaisseau, ne sont d'aucune utilité pour l'histoire, ni même pour la navigation. Aussi a-t-on pris le parti de les retrancher entièrement. Il est accompagné d'un plan de Porto-Praya, et de quelques perspectives, telles que le Pic de Ténériffe, Mayo, la pointe nord de Saint-Iago, les caps de Monte, de Mesurado et de Lopez-Gonzalvo. L'auteur est fort exact à donner les latitudes et les distances des lieux.

Son voyage en Afrique n'était pas son essai de navigation. Il avait parcouru les mers du Levant pendant les guerres du roi Guillaume, et sa mauvaise fortune l'avait fait tomber entre les mains des Français, à son retour de Venise et de Zante. Il commandait alors le William, bâtiment de vingt pièces de canon et de deux cents tonneaux. Trois vaisseaux de guerre français, qui étaient tombés sur lui à soixante lieues au sud-ouest du cap Clear en Irlande, l'avaient forcé de se rendre sans résistance. Son vainqueur avait été la Couronne, vaisseau de soixante-dix pièces de fonte. Un boulet, qui avait percé son arrière, ne lui avait pas laissé le temps de délibérer sur sa défense. Il avait été conduit à bord du commandant français, nommé le che-

valier de Monbrun, qui, l'ayant traité fort civilement, l'avait mené à Brest, et lui avait donné l'occasion de connaître un pays pour lequel il avait eu jusqu'alors une parfaite aversion.

Après son retour en Angleterre, il était demeuré quelque temps sans emploi jusqu'à ce que le chevalier Jeffry-Jeffreys, dont il loue la générosité, lui confia le soin d'acheter l'Annibal, vaisseau de quatre cent cinquante tonneaux et de trente-six pièces de canon. Jeffreys paya la somme entière; mais, ayant fait entrer dans son entreprise Jean Jeffreys son frère, Samuel Stanger, sous-gouverneur de la compagnie royale d'Afrique, et quelques autres négociants distingués, il leur recommanda particulièrement l'agent qu'il avait employé. Une protection si déclarée fit choisir Phillips par les marchands associés, pour faire le voyage de Guinée sur le même vaisseau. Sa commission était de se procurer des dents d'éléphants, de l'or et des esclaves nègres.

Il partit de Londres le 5 de septembre 1693. Le 13, étant arrivé aux Dunes, il y trouva l'amiral Nevil, qu'il salua d'onze coups de canon. L'amiral lui en rendit neuf, et partit le même jour sur un vaisseau de guerre du troisième rang, pour se rendre à Copenhague en Danemarck, où il était appelé par des affaires importantes. Phillips, demeuré dans la rade avec cinq vaisseaux marchands, qui se préparaient aussi à faire voile, convint avec eux de lever l'ancre ensemble le 9 d'octobre. L'un était un bâtiment de trente pièces de canon, commandé par le capitaine Thomas Shurley, qui partait pour l'Inde

Orientale. Le second, de vingt-quatre canons, allait à Angola, sous la conduite du capitaine Daniel. Les trois autres, de différentes grandeurs, étaient destinés aussi pour l'Afrique. Comme le capitaine Shurley connaissait les côtes de Guinée par une longue fréquentation, tous les autres commandants s'accordèrent à le choisir pour leur chef, c'est-à-dire à recevoir de lui l'ordre de navigation, et à faire voile sous son pavillon et sous ses yeux.

Le vent ayant changé au sud et au sud-est quart de sud, avec tous les pronostics d'un fort mauvais temps, on prit le parti de retourner aux Dunes. Mais, dans l'obscurité d'un brouillard fort épais, Shurley eut le malheur d'échouer à deux milles au sud-est de la pointe du sud. Phillips, qui se hâta d'aller au secours, trouva les gens de Shurley peu disposés à l'obéissance. Ils parurent également insensibles aux ordres de leurs officiers et au péril du vaisseau; ce qui venait apparemment de quelque sujet de plainte qu'ils avaient reçu de leur capitaine. Phillips en prend occasion de faire regarder aux officiers d'un vaisseau, surtout d'un vaisseau marchand, l'humanité et la douceur pour leur équipage, comme des qualités indispensablement nécessaires. Il leur recommande particulièrement de prendre soin que la portion de vivres soit distribuée fidèlement, et qu'il n'y ait pas de plainte à faire de la qualité des provisions, parce qu'il n'y a rien, dit-il, qui rende un matelot si content que d'avoir l'estomac rempli, ni qui le révolte plus que la dureté et les injures. Qu'on leur rende justice, et qu'on

leur permette leurs chansons et leurs plaisanteries de mer, en y joignant quelquefois un mot de bonté et d'amitié, ils s'exposeront au feu et à l'eau pour le service de leur capitaine. D'un autre côté, il faut qu'ils soient employés sans ménagement, tandis qu'il reste quelque travail à finir; mais on doit bien se garder de les fatiguer par des travaux inutiles, et de leur faire sentir que la tyrannie et l'humeur y ont plus de part que le besoin. C'est néanmoins, ajoute l'auteur, ce qui n'arrive que trop souvent, au préjudice extrême des propriétaires du vaisseau.

Le vendredi 27 d'octobre, on passa l'île de Wight, et ce fut la dernière partie d'Angleterre dont on eut la vue. Un vent frais écarta quelques vaisseaux de l'escadre marchande; Phillips découvrit plusieurs bâtiments qui passaient à pleines voiles; mais il ne parla qu'à un portugais de deux cents tonneaux, qui se rendait à Londres avec sa cargaison de vin d'Oporto. Son intention aurait été d'en acheter quelques barils, si le vent ne l'en eût empêché. Il avait à bord soixante-dix hommes qui appartenaient au vaisseau, et trente-trois passagers de la compagnie d'Afrique, pour le service des forts de Guinée; ce qui montait au nombre de cent trois hommes.

Le lundi 30, on rencontra le capitaine Hereford, qui se joignit à l'escadre. Le premier de novembre, on découvrit quatre grands bâtiments, chacun de soixante ou soixante-dix pièces de canon, qu'on prit pour des vaisseaux de guerre français. Shurley, que tous les autres commandants consultèrent sur cette

rencontre, fut d'avis de prendre le large, et de les éviter. On le fit sans peine, à la faveur d'un temps obscur et d'un vent impétueux qui semblait être l'avant-coureur d'un orage. En effet, il devint si violent, que Phillips eut deux de ses mâts fendus, et que Jean Southern, un de ses meilleurs matelots, fut emporté dans la mer, sans pouvoir être sauvé par aucune assistance. Cette perte fut extrêmement regrettée. La fureur des flots ne fit qu'augmenter, avec d'autant plus de danger pour Phillips, qu'il n'avait plus de voile qui pût commander le vaisseau. Le jour suivant, on s'aperçut que le mât de misaine était pourri jusqu'au centre. Phillips ayant consulté ses officiers, les trouva tous d'avis d'aller se radouber à Plymouth. Mais il fut si choqué de cette proposition, que, pour en faire perdre jusqu'à l'idée, il déclara brusquement qu'à toutes sortes de risques, sa résolution était de continuer son voyage. Toute l'habileté des ouvriers fut employée à réparer les mâts. Dans cette tempête, Phillips perdit de vue le capitaine Shurley.

Le 18, on découvrit qu'un des soldats qui passait pour le service de la compagnie de Guinée était une femme. Elle s'était engagée sous le nom de Jean Brown; et, depuis trois mois qu'elle était à bord, on n'avait pas eu la moindre défiance de son sexe, parce qu'elle était continuellement dans la compagnie des passagers, et qu'elle avait toujours mis fort ardemment la main au travail. Mais une maladie trahit son secret. On la pressa de déclarer la vérité. Elle fit cet aveu les larmes aux yeux. Phillips

donna ordre qu'elle fût logée à part, et lui fit faire par le tailleur du vaisseau un habit de femme de quelques vieilles étoffes. Elle se rendit utile à l'équipage en lavant le linge, et dans d'autres emplois convenables à son sexe, jusqu'au cap Corse, où elle fut mise à terre. C'était une femme d'environ vingt ans, qui avait le teint fort basané.

Le 21, on aperçut le pic de Ténériffe à vingt-cinq lieues sud-ouest quart d'ouest. Le lendemain, à quatre heures du matin, on se trouva fort près de la rade d'Oratava (1), et l'on découvrit entre la côte et le vaisseau deux bâtiments : l'un, qui paraissait un grand vaisseau; l'autre, une barque longue. Phillips, croyant remarquer que le vaisseau l'attendait, louvoya au nord pour gagner du temps et se mettre en état de défense. Vers midi, après avoir fait ses préparatifs, il ne balança point à s'avancer vers ceux qui paraissaient si impatients de lui parler. Mais le vent était si bas, qu'à trois heures après midi, à peine se trouva-t-on à la portée du canon. On distingua que le vaisseau inconnu était une belle et grande frégate; de sorte qu'on ne douta plus que ce ne fût quelque ennemi.

Phillips arbora son pavillon, et tira un coup de canon, auquel l'autre ne répondit qu'en arborant aussi le pavillon anglais. Mais on fut bientôt éclairci, lorsque, présentant le flanc, et faisant voir une bordée de neuf canons, il leva au même instant le pavillon français. Comme on n'était plus qu'à la

(1) Churchill, t. VI, p. 180.

portée de la carabine, Phillips ne vit pas d'autre ressource que dans son courage. Il anima ses gens en leur faisant avaler quelques rasades d'eau-de-vie; donnant l'ordre à tous les postes, il attendit la première décharge de l'ennemi. Elle commença presque aussitôt, avec un feu ardent de la mousqueterie. Phillips l'essuya d'un air ferme, et rendit le compliment avec beaucoup de vigueur. Alors l'armateur le serrant de plus près, lui envoya une seconde décharge qui le mit dans un grand désordre. Cependant il la lui rendit encore. Le feu continua de part et d'autre jusqu'à dix heures de nuit. Enfin l'armateur, après avoir sans doute essuyé quelque perte, et s'être efforcé inutilement de venir à l'abordage, tomba sous le vent, et prit le parti d'abandonner sa proie. Les Anglais remercièrent le ciel de les avoir délivrés du danger. Mais leur bâtiment se trouvait dans un état fort misérable. Il avait été percé d'un si grand nombre de coups, qu'à peine les matelots purent suffire à boucher les voies d'eau. On n'avait perdu que cinq hommes, mais le nombre des blessés approchait de quarante. Mâts, voiles, antennes, tout était en pièces. La lumière du jour fit apercevoir l'armateur à la distance d'environ trois lieues, sans aucune apparence qu'il fût disposé à recommencer le combat. Phillips, après son retour en Europe, apprit du capitaine Peter Wall, qui avait été pris par le même vaisseau, et qui était à bord, pendant l'action, avec tous ses gens prisonniers comme lui, que c'était un vaisseau de Saint-Malo, nommé le Louis, de cinquante pièces de canon et

de deux cent quatre-vingts hommes d'équipage. Il avait perdu plus d'hommes que les Anglais, et n'en avait pas eu moins de blessés. Après le combat, il avait mis à terre, dans l'île de Ténériffe, Wall et quelques autres prisonniers, pour aller se radouber plus librement à Lixa.

Phillips employa deux jours entiers aux réparations d'un bâtiment auquel il ne restait pas une seule partie saine. Entre les voies d'eau, il y en avait quatre si terribles, que l'agitation de la mer et la nécessité d'employer la plus grande partie des matelots à pomper sans cesse, ne permit pas de les reboucher parfaitement. Pour comble de disgrâce, le charpentier avait eu le bras emporté dans l'action. On ne vécut pendant quelques jours que de pain et de fromage, parce que le canon ayant démoli les fourneaux, il n'y eut aucun moyen de préparer les aliments. Les barils d'eau-de-vie n'avaient pas été moins maltraités, et les Anglais regrettèrent beaucoup cette perte.

Le 26, après avoir reconnu l'île de Ferro, à douze lieues du nord-est, on mit à la voile pour Saint-Jago, où Phillips se proposait de rétablir son vaisseau, de renouveler ses provisions, et de faire guérir ses blessés. Malgré les réparations qu'on avait faites à ses voiles, il fallut des soins continuels pour en assurer l'usage. Le 27, on découvrit un vaisseau à deux lieues en mer, et l'on se crut menacés d'un nouvel engagement. Les préparatifs du combat se firent en moins d'une heure; car il semblait que la dernière disgrâce n'eût fait qu'augmenter l'ardeur et

l'habileté des matelots : mais le bâtiment qu'on avait aperçu prenant le large avec beaucoup de légèreté, on ne douta point que ce ne fût la Méditerranée, vaisseau anglais commandé par le capitaine Daniel. Le même jour, on coupa la jambe à quelques matelots, que leurs blessures avaient réduits à cette triste opération.

Le 30, on découvrit les îles de Sal, de Saint-Jago et de Bona-Vista. Celle de Mayo parut le jour suivant; et le 2 de décembre on jeta l'ancre à Saint-Jago, dans la baie de Porto Praya. De cette rade on voyait à l'ouest l'île de Fuego, qui jetait de la fumée pendant le jour, et des étincelles pendant la nuit. Le 5, on perdit quelques hommes, qui moururent de leurs blessures, entre lesquels on regretta extrêmement Cronow, homme d'honneur et de courage, qui avait eu du même coup une jambe entière et la moitié de l'autre emportées.

En descendant au rivage, Phillips et ses gens furent reçus par une douzaine de soldats, à demi morts de faim, qui les conduisirent à leur commandant par un chemin rude et fort escarpé. Cet officier était un vieillard de fort bonne mine. Il les reçut avec beaucoup de civilité, et les fit monter dans sa maison par un fort mauvais escalier, qui les conduisit dans une assez grande chambre. Là, il leur fit des excuses d'avoir tiré sur eux à balle, tandis qu'ils entraient dans son port; il les avait pris pour des pirates. Enfin, ils lui trouvèrent autant de politesse que d'esprit. C'était un Flamand d'Ostende que le gouverneur de Lisbonne avait engagé, dans l'office qu'il exerçait,

par de belles promesses, dont il attendait encore l'exécution.

Au même moment ils virent arriver le lieutenant du gouverneur, sur une mule qui marchait à grands pas entre les rocs et les précipices de la montagne, et qui paraissait aussi ferme que le meilleur cheval dans le terrain le plus uni. Le lieutenant était un jeune homme de vingt ans, fier et plein de vanité. Phillips fut indigné de ses manières, et de l'air d'insolence avec lequel il traitait un homme aussi respectable que le vieil officier flamand.

Le dimanche 3 de décembre, Phillips partit dans sa pinace pour la ville de Saint-Jago, avec quelques uns de ses Anglais. Après avoir ramé l'espace de sept milles, ils arrivèrent près d'une pointe qui couvre la ville. Phillips ne balança point à s'avancer directement vers la porte, en faisant sonner ses trompettes. Ce bruit amena aussitôt un officier, qui le conduisit au palais du gouverneur, situé dans la partie haute de la ville. Les Anglais ne rencontrèrent en chemin que des femmes, dont ils admirèrent l'impudence; elles savaient, en langue anglaise, quelques mots infâmes qu'elles répétaient avec des attitudes et des gestes de la même saleté. Le gouverneur était à l'église; mais, alarmé par le son des trompettes, il se hâta de sortir à la tête de l'assemblée. Il avait à ses côtés le prêtre et deux jeunes officiers; derrière lui ses gens menaient en bride un cheval fort bien équipé. Après quelques compliments il conduisit les Anglais au travers d'une cour, dans une grande maison, à laquelle néanmoins l'auteur ne donne que

le nom de grande cabane, revêtue d'un balcon de fer qui fait face à la mer, et d'où la perspective est charmante. On servit au capitaine et à son frère une collation à la mode portugaise; elle consistait dans un grand pain blanc, et une boîte de marmelade, présentés sur une nappe. Pour liqueur, on apporta une bouteille de vin de Madère à demi pleine, mais dont le vin était si chaud, si épais et si trouble, que l'auteur se fit violence pour en goûter.

Lorsqu'il eut proposé d'acheter quelques bestiaux pour sa provision, le gouverneur lui déclara qu'il fallait les payer en argent, et que dans toute l'île il était le seul à qui le droit appartînt d'en vendre. Le vieil officier de Praya avait déjà fait la même déclaration à Phillips; cependant il obtint la permission de prendre, des habitants, quelques chèvres et quelques moutons en échange pour marchandises. Le gouverneur acheta de lui deux ou trois cannes de roseau; et lui en voyant une à la main, qui était garnie d'une pomme et de quelques petits clous d'argent, il lui dit que les capitaines anglais qui revenaient des Indes Orientales étaient accoutumés à lui faire de pareils présents. Phillips se crut obligé de suivre l'exemple des officiers de sa nation, et fit présent de sa canne au gouverneur, qui la reçut avec de grandes marques de satisfaction. Il l'invita ensuite à dîner à bord; mais cette proposition fut écoutée plus froidement. On avait à Saint-Jago l'exemple de quelques pirates, qui, ayant attiré les gouverneurs à bord, ne leur avaient permis de retourner au rivage qu'après s'être fait apporter toutes les provi-

sions dont ils avaient besoin. A la vérité ils donnaient en paiement des lettres de change, mais sur des noms chimériques, à Londres ou dans d'autres lieux. Le pirate Avery en avait laissé une, payable par le gouverneur de l'île de Saint-Thomas; enfin le gouverneur, trop bien instruit par l'expérience de ses prédécesseurs, refusa l'offre des Anglais. Phillips s'entretenant avec lui sur le balcon, lui demanda si l'on apportait de bon vin de Madère dans son île. Il répondit qu'il s'y en trouvait d'excellent; et voyant un Portugais assez bien vêtu, qui se promenait dans la rue au-dessous de lui, il l'appela aussitôt pour lui demander s'il avait du vin de Madère à troquer pour des marchandises. Le Portugais, à la vue du gouverneur, ôta son chapeau, fit une profonde révérence, et se mit à deux genoux. Dans cette posture, il répondit qu'il avait un baril de vin de Madère, mais qu'il ne voulait s'en défaire que pour de l'argent. On lui dit que Phillips n'avait que des échanges à proposer; il se leva, fit une seconde révérence, et s'éloigna promptement, le chapeau toujours à la main, jusqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue. Phillips quitta le gouverneur assez satisfait de ses politesses, et lui promit pour le lendemain quelques fromages d'Angleterre.

Ce commandant portugais était de fort petite taille, âgé d'environ cinquante ans, et d'une famille noble de Portugal. Il avait le teint fort basané et la physionomie basse. Ses habits étaient aussi fort communs, à l'exception d'une grande perruque qui lui tombait jusqu'au bas du dos, mais dont le temps

avait aplati la frisure. Cependant cet extérieur négligé paraissait couvrir beaucoup d'esprit et d'expérience.

Phillips eut le temps, jusqu'au 7 de décembre, de remettre son vaisseau en état de supporter les flots; et comme la mort l'avait délivré des blessés les plus incommodes, il quitta les îles du cap Vert avec de meilleures espérances. Le 10, il essuya un tornado, ou violent ouragan; n'en ayant jamais vu de cette sorte dans d'autres mers, ce spectacle le surprit beaucoup. Dans l'espace d'une demi-heure, l'aiguille fit le tour entier du cadran; et le tonnerre, accompagné d'éclairs terribles, rendit le ciel et la mer une scène d'horreur et d'épouvante. Des traces de soufre enflammé, qui paraissaient de tous côtés dans l'air, firent craindre à Phillips que le feu ne prît au vaisseau. Cependant il s'accoutuma par degrés à ces affreux phénomènes; et dans la suite, en ayant éprouvé beaucoup d'autres, il se contenta, lorsqu'il était menacé de l'orage, d'amener toutes ses voiles, et d'attendre patiemment que le feu du ciel, les flots et les vents, eussent exercé leur furie; ce qui dure rarement plus d'une heure, et même avec peu de danger, surtout près des côtes de Guinée (1), où les tornados viennent généralement du côté de la terre. On les regarde comme un signe que la côte n'est pas éloignée. Dans son voyage de l'île Saint-Thomas à celle de la Barbade, Phillips fit quatre cents lieues au sud de la ligne, entre deux et trois degrés de latitude du sud,

(1) Plusieurs voyageurs y ont passé jusqu'à cinq ou six mois sans voir aucun tornado.

sans aucune apparence de tonnerre ni d'éclairs, avec des vents frais d'entre sud sud-est et est sud-est.

Le 22, on découvrit le cap de Monte (1) à sept lieues de distance est quart de nord-est nord. A midi, la latitude était de six degrés trente-six minutes du nord, et l'on avait alors le cap est quart de nord-est nord à quatre lieues; de sorte qu'en étant à six minutes sud, et six ouest, Phillips ne crut pas se tromper dans son observation en le plaçant à six degrés quarante-six minutes de latitude du nord; position néanmoins qui ne s'accorde pas avec celle qu'on lui donne ordinairement dans les cartes.

On se trouva, le 23, à la hauteur du cap Mesurado. Le capitaine Shurley, qui avait été séparé de Phillips par la première tempête, était arrivé heureusement à ce cap; mais ce n'était pas sans avoir beaucoup souffert du tornado. Dans la joie de reconnaître le vaisseau de Phillips, il se hâta de lui envoyer sa pinace, pour le supplier de relâcher au même lieu, et de lui accorder son assistance. Son mât de misaine avait été fendu d'un coup de tonnerre, et la voile de son perroquet consumée par les éclairs. Quoique Phillips se fût proposé d'aller prendre du bois et de l'eau douze lieues plus loin, à Junco, où l'eau de la rivière est excellente et le bois en abondance, il ne balança point à satisfaire son ami. Le lieu qu'il choisit pour jeter l'ancre fut un bon fond de sable, un demi-mille au sud-est de l'embouchure de la rivière. Il y trouva un vaisseau d'interlope, commandé par Gub-

(1) Philipps, p. 190, écrit cape Mount.

kins de la Barbade, et chargé presque uniquement de rum, pour le commerce de l'or et des esclaves. Il en acheta cinq cents gallons à si bon marché, qu'il le revendit lui-même avec beaucoup d'avantage. Il trouva aussi la felouque le Slander, commandée par Colker, agent de Sherboroug, qui exerçait le commerce au long de la côte.

Le cap de Mesurado (1) est à seize lieues du cap de Monte, sans aucune terre haute qui les sépare. C'est une montagne ronde, mais moins haute que celle du cap de Monte. Le mouillage y est fort bon au nord nord-est, sur douze, dix et huit brasses d'eau. Cependant le meilleur est sur neuf brasses, à deux milles du cap, en le mettant à l'ouest, et le vaisseau au sud et demi-sud.

Un jour, au matin, Phillips s'étant mis dans sa pinace avec quelques uns de ses officiers, remonta l'espace de huit milles dans la rivière, pour se rendre à la cour du roi André. Au long des rives il vit quantité de singes sur les arbres, sautant d'une branche à l'autre; et de plusieurs coups qu'il tira successivement, il n'en put tuer un seul. La ville est sur la droite en remontant, éloignée de la rive d'environ un quart de mille; le lieu du débarquement est entre deux grands arbres, où le roi André vint au-devant des Anglais avec sa noblesse, et les conduisit au travers des bois dans une plaine ouverte, où la ville est située. C'est le seul terrain sans bois que Phillips remarqua dans le pays; de sorte qu'il ne pouvait com-

(1) Phillips, p. 190, écrit Mounseradoe.

prendre d'où venait la grande quantité de riz qu'il voyait parmi les nègres. Il fut reçu dans la ville avec beaucoup de caresses. On le fit monter dans la salle du conseil, qui était élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée. Le roi et deux ou trois de ses grands s'assirent sur des blocs de différentes formes. On en présenta de pareils à Phillips et à ses gens. Le reste de l'assemblée s'assit à terre, les jambes croisées.

Phillips, qui était pressé de la faim, donna ordre à ses gens de faire du punch, et leur fit tirer de leurs sacs quelques langues salées, et d'autres provisions qu'ils avaient eu la précaution d'apporter. Il invita le roi et ses courtisans à manger avec lui, et leur distribua quelques morceaux de ses aliments. Mais il fut fort surpris de les voir aller successivement vers un trou qui était au milieu de la salle, et jeter une petite partie de ce qu'ils devaient boire et manger, et revenir avec beaucoup de dévotion et de modestie. Ensuite ils se mirent à manger, ou plutôt à dévorer, tout ce qui leur fut présenté par les Anglais. Sa majesté et tous les grands recevaient, avec une avidité extrême, les peaux, les os, et tous les restes de Phillips et de ses gens. A l'égard de la cérémonie du trou, ils lui apprirent que leur dernier roi ayant été enterré dans ce lieu, et ce qu'ils jetaient par le trou tombant sur son corps, ils se faisaient un devoir de lui donner les prémices de tout ce qui devait servir à leur nourriture.

Après le repas, Phillips donna ordre à ses gens de faire quelques décharges du canon qu'il avait ap-

porté sur la pinace. Le roi parut fort satisfait de cette galanterie, et donna de son côté, aux Anglais, le plaisir de voir faire l'exercice militaire à ses nègres. Leurs armes étaient l'arc et la lance; mais Phillips ne remarqua pas beaucoup d'ordre dans leurs mouvements et leurs évolutions. Il se trouvait, parmi les soldats du roi André, quelques auxiliaires, de la rivière de Junco, qui étaient venus le secourir dans ses guerres. Deux de ces nègres étrangers étaient armés de fusils, et marchaient derrière deux autres, qui portaient de larges targettes, composées d'une pièce de bois carrée, de quatre pieds de longueur sur deux de large. Le bout des deux fusils passait entre les deux targettes, comme si elles n'eussent été destinées qu'à couvrir les deux fusiliers. Dans cette posture, ils s'avancèrent avec beaucoup de lenteur et de silence, en feignant d'aller à la découverte de l'ennemi. Après avoir fait quelques pas, les fusiliers firent feu; et le reste de la troupe, qui venait à leur suite, lança aussitôt une grêle de flèches, avec des cris et des mouvements fort hideux. Ils retournèrent ensuite à leur premier poste, mais avec beaucoup de confusion. Les fusiliers rechargèrent; et s'étant remis dans le même ordre, ils recommencèrent plusieurs fois cet exercice. Au reste, Phillips jugea que cette manière était assez convenable au pays, qui est couvert d'arbres et de bois. Il prit plaisir à tirer lui-même une sorte de petits oiseaux, qui ressemblent beaucoup aux bécassines pour la grosseur et la forme. Le nombre en était si grand, qu'il en tuait quelquefois sept ou huit d'un seul coup. La chair en est

assez bonne, quoiqu'ils soient ordinairement fort maigres. Mais les Anglais se trouvèrent mieux de la pêche, et laissèrent à Colker, agent de Sherborough, le soin de faire tuer tous les jours un ou deux daims par ses gromettes. Ils tendirent des filets à l'embouchure de la rivière, et se procurèrent quantité d'excellent poisson. Ils avaient pour interprète un des nègres de Colker; car les habitants du canton n'entendaient ni l'anglais ni le portugais.

Pendant le séjour qu'ils firent au cap de Monte, un nègre du pays accusa quelques matelots de lui avoir dérobé un sac de riz. Sur les plaintes qu'il en fit au roi, ce prince vint lui-même au rivage; et marquant beaucoup de mécontentement, il demanda au capitaine que le riz fût restitué. Phillips fit assembler tout ce qu'il y avait de matelots à terre, et n'épargna rien pour découvrir l'auteur du vol; mais ne trouvant personne qui voulût se déclarer coupable, il en fit son rapport au roi avec des excuses fort civiles. Cette conduite ne fit qu'irriter ce prince nègre. Il prit un ton plus impérieux, en protestant qu'il ne souffrirait pas que ses sujets fussent insultés, et demandant une prompte satisfaction. Enfin, les Anglais crurent s'apercevoir que leur patience le rendait plus insolent. Ils résolurent d'affecter aussi de la mauvaise humeur. Phillips donna ordre que tout le monde parût le fusil à la main. L'agent Colker, qui connaissait les usages du pays, déclara au roi, en secouant sa canne, qu'il fallait faire apporter sur-le-champ de l'eau rouge, sorte de breuvage que les nègres emploient pour la vérification des

crimes, et qu'il en ferait boire à tous les Anglais pour faire connaître leur innocence; mais qu'après ce témoignage il ne répondait pas des effets d'un juste ressentiment, pour l'outrage que sa majesté faisait à la nation. A peine eut-il fini cette déclaration, que le roi changea de langage. Il ne douta point que les Anglais ne fussent innocents, puisqu'ils étaient résolus d'avaler la liqueur; et devenant humble et soumis, il jura de punir l'accusateur par un bannissement perpétuel. Cependant, ajoute l'auteur, s'il eût consenti à l'offre de Colker, il n'y avait point un Anglais qui eût voulu faire l'essai de sa liqueur rouge.

A leur arrivée, ils avaient dressé deux tentes pour la commodité du commerce, et pour servir de retraite à leurs charpentiers pendant la nuit. Un jour qu'ils y étaient à se reposer tranquillement, ils y virent arriver un roi de l'intérieur du pays. Phillips le représente comme le plus beau nègre qu'il eût jamais vu. Sa taille était fort haute et parfaitement bien prise, ses traits réguliers, son port majestueux, enfin toute sa figure capable d'exciter l'attention, quoiqu'il fût dans un âge si avancé qu'il avait la barbe et les cheveux tout-à-fait blancs. Sa tête était hérissée de plus de cent petites cornes, d'environ la longueur d'un pouce, attachées à sa chevelure, et couvertes d'une pâte ou d'un vernis rouge qui ne changeait rien à leur forme. C'étaient ses fétiches, c'est-à-dire les dieux sous la protection desquels il avait mis son royaume et sa personne. L'auteur fixa d'abord les yeux sur lui, par la seule impression de sa figure;

et ne lui voyant rendre aucun honneur par le roi André et par ses nobles, il était fort éloigné de deviner sa naissance et son rang. Il passa plus d'une heure sans être mieux éclairci. Enfin le hasard lui ayant fait apprendre que c'était un grand roi, il fut si surpris de la conduite d'André, qu'il ne balança point à lui en faire quelques reproches. S'apercevant qu'il en était peu touché, il s'avança vers le monarque étranger pour le prier de s'approcher de la compagnie. Il ne put lui persuader d'entrer dans la tente; mais ayant fait porter dehors un flacon de punch, il l'engagea facilement à boire avec lui. Après avoir vidé la première bouteille, Phillips voulait passer à la seconde; le roi nègre s'excusa sur la longueur du chemin qu'il avait à faire avant la nuit. Il fit présent à Phillips d'une belle peau de léopard, qui lui fut payée sur-le-champ de quelques bouteilles de rum. Il partit fort content des Anglais, mais sans avoir eu la moindre communication avec le roi André. Phillips apprit ensuite que les deux rois avaient mutuellement divers sujets de plainte, et ne vivaient pas en bonne intelligence.

Il trouva parmi les nègres un Écossais qui lui parut fort embarrassé à rendre compte de son séjour dans un pays barbare. On fut informé, dans la suite, que c'était un brigand arrivé sur la côte dans un petit vaisseau commandé par Herbert, qui, ayant enlevé ce bâtiment dans quelque colonie de l'Amérique, avait embrassé le métier de pirate. Il s'était élevé des querelles si sanglantes entre les gens de l'équipage, que, s'étant massacrés les uns les autres, il

n'était resté que cet Écossais. Dans l'impossibilité de conduire plus long-temps le vaisseau, il l'avait fait échouer au sud-est du cap; et tandis que ses compagnons expiraient de leurs blessures, il avait eu le bonheur de gagner le rivage. Il offrit ses services aux Anglais en qualité de matelot; mais il portait sur son visage des traits si marqués de friponnerie, que Phillips et Shurley refusèrent ses offres. Colker le prit sur sa chaloupe, et l'engagea pour Sherborough.

Le 3 de janvier, Colker, après avoir remis à Phillips un paquet adressé au chevalier Jeffry-Jeffreys, partit pour Sherborough. Gubbins mit à la voile de son côté pour la Côte-d'Or, et se chargea des lettres de Phillips pour les principaux facteurs de la compagnie d'Afrique au comptoir du cap Corse. Il leur apprenait qu'il était venu avec l'agrément de la compagnie, et la permission d'acheter des esclaves sur la Côte-d'Or. Comptant même sur leur assistance pour s'en procurer un grand nombre, il les priait de les tenir prêts pour son arrivée, avec d'autres marchandises dont il avait besoin. Mais, après avoir rendu service au capitaine Shurley, il fut obligé de s'arrêter quelques jours de plus pour réparer son propre vaisseau. Enfin, ils mirent ensemble à la voile pour la Côte-d'Or. Le 11, ils passèrent le cap Mesurado; et le jour suivant ils jetèrent l'ancre sur treize brasses, à la vue de Pikinini Setro, ou du Petit Sestos. Il leur vint plusieurs canots pour les inviter au commerce, avec promesse de leur faire trouver de l'ivoire en abondance; mais

ayant profité d'un petit vent pour s'avancer jusqu'au rivage, on ne leur apporta que quelques dents médiocres, dont on demandait le double de leur juste valeur, avec un petit nombre de poules, d'oranges et de bananes. Le samedi 13, ils mouillèrent à trois milles du cap Baxos, qui fait la pointe est du Grand Sestos. Elle est basse, mais hérissée de rocs. Phillips se rendit au rivage dans sa pinace, avec quelques marchandises propres au commerce. Shurley, qui était fort incommodé de la fièvre, y envoya aussi sa chaloupe, sous la conduite de son trésorier.

Sur la pointe même du Grand Sestos, en entrant dans la rivière, on trouve un village de trente ou quarante maisons, dont le chef s'appelait Dick-Lumley, nom qu'il avait pris d'un vieux capitaine anglais, qui avait exercé long-temps le commerce sur la côte de Guinée. Huit milles plus haut, on arrive à la résidence du roi Peter, monarque du pays. L'auteur n'alla pas si loin, parce qu'il avait appris que les habitants sont perfides et cruels, et que plusieurs négociants de l'Europe en avaient fait une triste expérience. Les marchandises qu'on désire ici sont des chaudrons de cuivre, des bassins de différentes grandeurs, des fusils, des étoffes rouges et bleues, des couteaux, etc. Phillips avait porté des échantillons de chaque espèce; mais, à la réserve de quelques veaux et d'un petit nombre de dents que les nègres tenaient à fort haut prix, il ne trouva rien qui pût faire l'objet de son commerce. Dans son absence, ses gens exercèrent leurs filets à l'em-

bouchure de la rivière, et lui préparèrent, à son retour, quantité d'excellent poisson.

Il observa que la manière de saluer entre les habitants est, comme au cap Mesurado, de prendre le pouce et le premier doigt de celui qu'on salue, et de les faire craquer, en criant *akki ô! akki ô!* Tous les nègres du canton avaient la physionomie si mauvaise, que Phillips, bientôt fatigué de leur compagnie, revint à bord vers le soir, et ne se crut bien à couvert que sous son canon. Ils s'assemblèrent en si grand nombre sur le rivage, armés d'arcs et de javelines, que, se défiant plus que jamais de leurs intentions, il fit lever l'ancre, malgré toutes les instances par lesquelles ils s'efforcèrent de l'arrêter.

Vis-à-vis du cap Baxos, on trouve une chaîne de rocs qui s'étend à plus de deux lieues dans la mer. Le courant y était si fort au sud-est, qu'il jeta le vaisseau trois lieues à l'est du cap. A cette distance de la pointe de Sestos, on aperçut un grand rocher blanc qui avait l'apparence d'une voile, et deux lieues plus loin un autre roc, cinq lieues au-dessous de Sanguin. La première vue que Sanguin offre de la mer est un peloton de grands arbres, entre lesquels et Sestos toute la côte est parsemée de rocs. On n'y trouve point de mouillage à moins de vingt-cinq brasses.

Le 15, on jeta l'ancre à la vue de Battowa (1), où

(1) Bottoa sur la carte de Guinée de d'Anville, 1775.

la terre commence à s'élever plus que depuis Sanguin. On s'aperçut ici qu'on était poussé par le courant près de trois milles au sud-est dans l'espace d'une heure. Plusieurs canots, sortis de la rivière de Sanguin, s'approchèrent hardiment du vaisseau; mais, quoique ce soit ici que commence la côte de Malaguette, ils n'apportèrent rien à vendre. A dix heures, on était vis-à-vis de la rivière Sino, qui est à douze lieues de Sanguin. Elle se reconnaît aisément par un arbre qui se présente sous la forme d'un vaisseau. On en vit sortir plusieurs canots chargés de malaguette, c'est-à-dire d'une espèce de poivre qui ressemble beaucoup à celui de l'Inde, et qui est peut-être aussi bon. Les nègres l'apportent dans des paniers d'osier. Phillips en acheta dix quintaux pour une barre de fer de la valeur de trois schellings et demi d'Angleterre, et pour un ou deux couteaux dont il fit présent au courtier nègre. Ce poivre lui servit pour assaisonner la nourriture de ses esclaves, et les garantir du flux de ventre et des tranchées auxquelles ils sont fort sujets. Vers midi, il fit porter au sud-est quart d'est, pour gagner le cap de las Palmas. On se trouva le lendemain à la hauteur de Ouapo, d'où l'on vit venir quantité de canots chargés de malaguette. Phillips en acheta trois cents livres pour trois bassins d'étain.

Le mercredi 17, on doubla la pointe du cap Palmas, qui est environnée de rocs. C'est là que finit la côte de Malaguette, et qu'on cesse de trouver du poivre. Phillips perdit dans ce lieu son frère, qui était attaqué depuis huit jours d'une fièvre maligne.

Le lendemain, à six heures du matin, le corps fut cloué dans son cercueil, et mis dans la pinace, où le capitaine, le chapelain et le trésorier descendirent pour l'ensevelir dans les flots, au bruit des trompettes, des tambours et du canon des deux vaisseaux. Ils s'éloignèrent du bâtiment à la distance d'un quart de mille; et les cérémonies ecclésiastiques (1) étant finies, le capitaine aida lui-même à précipiter le corps de son frère dans le sein des flots.

Le 19, étant à l'ancre, on essuya un tornado fort violent, qui dura l'espace d'une heure. Deux canots se présentèrent avec de l'ivoire; mais il fut impossible d'engager les nègres à monter à bord pour le commerce, quoiqu'on leur fît voir les marchandises qu'ils aiment le mieux, et qu'on leur offrît de l'eau-de-vie. Le jour suivant, après avoir souffert les secousses d'un autre tornado, on alla jeter l'ancre vis-à-vis Drouin, à trente lieues du cap Palmas. Ce lieu se reconnaît sans peine à l'épaisseur de ses arbres et à la haute terre qui borne la perspective; car la côte est basse et couverte d'un beau sable blanc. A midi, les deux vaisseaux se trouvèrent à l'opposite du premier des Monts rouges. On en compte onze d'une hauteur médiocre, et peu éloignés l'un de l'autre. Depuis qu'on avait doublé le Cap, il n'était pas venu un seul canot à bord, quoiqu'on ne manquât point de mouiller l'ancre chaque nuit pour se faire apercevoir, et que pendant le jour on suivît de fort près le rivage.

(1) Sur les vaisseaux anglais, c'est le chapelain et le chirurgien qui disent l'office des morts suivant leur liturgie.

Le 21, à huit heures, on arriva devant Coëtre (1), terre fort basse, trois ou quatre milles au-dessus du cap Laho (2). Il s'y présenta plusieurs canots avec quantité de belles dents; mais les nègres, avant que de monter à bord, exigèrent que le capitaine se mît dans les yeux trois gouttes d'eau de mer pour gage d'amitié. Il y consentit, dans l'espérance de faire un commerce avantageux. Cependant la vue d'un grand nombre de matelots que la curiosité amena sur les ponts, leur causa tant d'inquiétude, qu'ils se hâtèrent de rentrer dans leurs canots. Phillips n'eut pas peu de peine à les rappeler. Il leur fit voir ses marchandises; il leur offrit quelques verres d'eau-de-vie; enfin, ils se laissèrent persuader d'apporter quelques dents. Mais tandis qu'ils convenaient des échanges, un grand chien que Phillips avait à bord, entendant du bruit sur le tillac, s'avança la gueule ouverte, et fit retentir le vaisseau de ses aboiements. Il n'en fallut pas davantage pour jeter l'alarme parmi les nègres. Ils se précipitèrent dans la mer; et, laissant leur ivoire sur le vaisseau, ils regagnèrent leurs canots à la nage. Phillips les pressa de retourner en leur présentant leur ivoire du bord du vaisseau, et leur faisant divers signes d'amitié. La crainte paraissait les rendre immobiles. Il se mit trois gouttes d'eau dans les yeux; cette cérémonie même ne les touchait pas. Enfin, il s'avisa de prendre le chien, et de le frap-

(1) Coutrou de la carte de Guinée de d'Anville, 1775.

(2) Phillips écrit cap Caba-Laho; c'est le cap Lahou de la carte de d'Anville.

per avec quelques marques de colère. Alors les nègres ne firent pas difficulté de revenir; mais la défiance était peinte sur leur visage; ils avaient les yeux sur tous les coins du vaisseau, et le moindre mouvement qu'ils voyaient faire aux Anglais leur en faisait faire un pour se jeter dans la mer. Cependant ils n'en furent pas moins subtils dans le commerce; et le prix qu'ils mirent à leur ivoire fut si excessif, que Phillips en acheta fort peu.

Ces nègres se rendent fort difformes par une sorte de vernis rougeâtre, dont ils se peignent différentes parties du corps, et par leur parure de tête, qui consiste à tresser leurs cheveux avec un mélange de lin. Quelques uns les laissent flotter sur leurs épaules; d'autres les relèvent sur le sommet de la tête. Phillips fut surpris, à leur arrivée, de n'entendre sortir de leur bouche que *qua, qua, qua*, comme d'une troupe de canards. Il juge que c'est de là qu'on a donné à leur côte le nom de Pays ou côte de Quaqua. Elle s'étend depuis le cap de Palmas jusqu'à Bassam-Picolo (1), où l'on commence à trouver de l'or.

Les habitants de ce canton passent pour anthropophages. Robson, contre-maître du vaisseau, qui avait commercé long-temps avec eux, assura Phillips qu'ils mangent leurs ennemis, c'est-à-dire les prisonniers qu'ils font à la guerre, et qu'ils traitent de même leurs amis après leur mort. En effet, ils ont l'air farouche et vorace. Leurs dents sont poin-

(1) Probablement l'Abassan de la carte de d'Anville, près de la rivière d'Issini.

tues, apparemment parce qu'ils les aiguisent dans cette forme ; car les nègres des pays voisins les ont différentes. Ils sont robustes et bien faits, mais de la plus hideuse figure que Phillips eût jamais vue. Chaque canot a son courrier, qui, en entrant dans le vaisseau, commence par demander un daschi, c'est-à-dire un présent d'un ou deux couteaux. A chaque marché qui se conclut, il demande un nouveau daschi, sous prétexte qu'il n'a pas d'autre salaire. En effet, les marchands ne récompensent point autrement ses services. L'auteur n'avait point encore vu de nègres si défiants et si difficiles que sur cette côte; ce qui lui fit juger qu'ils avaient été trompés par quelque corsaire qui en avait enlevé quelques uns sous ombre de commerce. Les marchandises qu'ils désirent sont de grands pots et de grands bassins d'étain, du fer en barre, et des couteaux de toutes sortes de formes.

Le 23, tandis que les deux vaisseaux étaient à la voile, il leur vint trois canots de Pikinini-Laho (1), six lieues à l'est du cap Laho. L'un s'adressa au vaisseau de Shurley, et les deux autres à celui de Phillips, avec quantité de fort belles dents; mais ils les tinrent à si haut prix, qu'on n'en put acheter beaucoup. Ils demandèrent les mêmes marchandises qu'au cap Laho. Ce fut le dernier endroit où les Anglais trouvèrent de l'ivoire; mais ils remarquèrent que les nègres n'apportaient les grosses dents que pour la montre, et qu'ils s'obstinaient à ne vendre que les petites et les médiocres.

(1) C'est le Jacques-Lahou de la carte de Guinée de d'Anville, 1775.

Le 25, on vit arriver deux canots de Bassam-Picolo, pour offrir le commerce de l'or. Phillips en acheta trente atchis pour du fer en barre, à deux barres pour trois atchis. La valeur de chaque atchis est d'environ cinq schellings. Tout l'or que les Anglais prirent ici était en fétiches, c'est-à-dire en petites pièces ornées de jolies figures, que les nègres emploient pour leur parure, et qui sont ordinairement d'or très pur. On n'y voit point de poudre ni de lingots. Le 26, quelques canots vinrent offrir des esclaves, mais n'en apportèrent aucun. Le jour suivant, il vint à bord un canot de Bassam, qui y passa toute la nuit. Phillips en tira trente-six atchis d'or. Deux autres canots, qui arrivèrent le jour suivant, lui en fournirent seize onces. Il se servait ici de ses propres poids; mais en remontant, il trouva les nègres mieux instruits. Ils avaient des poids, des balances, et d'autres mesures, auxquelles ils comparaient soigneusement celles des Anglais. Le prix des marchandises leur parut augmenter aussi à mesure qu'ils avançaient, parce que les nègres trouvent moins souvent l'occasion de s'en fournir.

La maladie qui avait emporté le frère de Phillips s'était répandue dans les deux équipages; mais celui de Shurley fut le plus maltraité. Il perdit huit hommes; et le capitaine même tomba dans une langueur mortelle, avec la plupart de ses gens. Un calme, qui dura plusieurs jours, accompagné d'un brouillard épais et d'une chaleur pesante, sans le moindre vent, rendit leur situation encore plus dangereuse. Pendant dix jours il fallut résister au

courant, qui poussait les deux vaisseaux plus d'un mille à l'ouest dans l'espace d'une heure. Pour comble de disgrâce, on se crut menacé d'un combat. Phillips aperçut un bâtiment, qui s'était fort approché avant qu'il l'eût pu découvrir. Il fit tirer un coup de canon pour l'avertir de mettre à l'ancre; et choqué qu'il n'y parût pas faire d'attention, il lui tira un second coup. Sa fabrique et ses peintures en blanc le lui avaient fait prendre pour un français; mais on le reconnut enfin pour un armateur de Hollande. William Flemming, qui le commandait, était revêtu d'une commission particulière du roi Guillaume. Il y avait plus de neuf mois qu'il exerçait le commerce sur la côte, sans avoir pu se défaire encore de sa cargaison. Il revenait d'Angola. Son vaisseau, qui se nommait Jacob Hendrik, était de seize pièces de canon, et de quarante-deux hommes d'équipage. Il apprit à Phillips que le capitaine Gubbins et son chapelain étaient morts dans leur voyage à la Côte-d'Or; que tout le pays était troublé par la guerre, et les rades si peu sûres, qu'il paraissait peu d'or sur la côte; que les nègres s'étaient saisis du fort d'Akra, après avoir tué le principal facteur, et blessé l'autre fort dangereusement; enfin, qu'il y avait peu d'apparence que les Danois pussent se rétablir dans cette place. Phillips, déjà fort affligé de tant de fâcheuses nouvelles, fut bientôt forcé de tourner sa compassion sur lui-même. Il fut pris d'une extinction de vue qui ne lui permettait plus de voir à dix pas devant lui, et d'un étourdissement qui lui ôtait le pouvoir de marcher et de se soutenir sans appui.

Le mercredi 8, on entendit le bruit de plusieurs canons; et presque aussitôt on découvrit un vaisseau, qui se fut bientôt approché de celui de Phillips. Comme on l'avait d'abord reconnu pour hollandais, on ne fut pas surpris de voir monter familièrement le capitaine à bord. Il appartenait à la compagnie hollandaise des Indes occidentales, qui l'envoyait à Mina; mais il avait été retenu cinq mois à Plymouth, et depuis qu'il en était parti, il avait employé neuf semaines entières dans sa navigation. Il raconta qu'il avait été aux prises avec un armateur français à cinquante lieues des Sorlingues, et que le comte de Torrington s'était sauvé d'Angleterre. Phillips ne douta point que cette dernière nouvelle ne fût d'une fausseté absolue. Il savait que les Hollandais n'avaient jamais été bien disposés pour ce brave officier, depuis que par leur propre imprudence ils avaient été si maltraités, en 1693, par la flotte française, à la vue de Beachy. Ce vaisseau était de vingt-quatre pièces de canon, et de quatre-vingts hommes, soldats et matelots. Les canonnades qu'on avait entendues venaient de lui; mais il n'en avait voulu qu'à l'armateur de la même nation, qui avait quitté depuis peu Phillips, et qui s'était éloigné à force de voiles.

Quoique la compagnie hollandaise eût le privilége exclusif du commerce sur cette côte, avec le droit d'attaquer tous les marchands particuliers, et de saisir leurs vaisseaux et leurs marchandises, il y avait alors plus d'une douzaine de bâtiments d'interlope qui bravaient toutes les défenses et tous les droits. Phillips assure que les matelots de ces vaisseaux,

lorsqu'ils avaient le malheur d'être pris, étaient renfermés dans les cachots de Mina, et le capitaine, avec les principaux officiers, condamnés au dernier supplice par le gouverneur-général de la Hollande, qui avait sur eux le droit de vie et de mort, à la tête d'une cour martiale, sans aucun appel en Europe. La même autorité s'étendait sur tous les nègres voisins, particulièrement sur ceux de la ville même de Mina, qui achètent à ce prix la protection dont ils jouissent sous le canon du fort. Aussi le nom d'un gouverneur hollandais est-il fort respecté dans toutes ces régions, tandis que le pouvoir des agents anglais se réduit à faire arrêter les coupables, et à les envoyer chargés de chaînes en Europe, pour y être jugés suivant les lois. Il est certain que les interlopiers hollandais ont été quelquefois traités avec la dernière rigueur; mais cette crainte n'est pas capable de les rebuter. Ils ont des bâtiments si légers, qu'à la voile ils échappent toujours aux vaisseaux de la compagnie. Ils sont ordinairement bien fournis d'armes et de munitions. Le courage est si bien établi parmi leurs matelots et leurs soldats, qu'ils périraient jusqu'au dernier, sans penser à se rendre. Phillips rend témoignage qu'il en a vu quatre ou cinq à l'ancre, devant le fort de Mina, pendant des semaines entières, exerçant ouvertement le commerce, comme pour affronter le gouverneur et sa garnison.

Les deux vaisseaux anglais s'étaient avancés jusqu'à la rade d'Asthanie (1), à douze lieues de Bas-

(1) Probablement le vieil Issini de la carte de d'Anville.

sam; mais, n'y voyant aucune apparence de commerce, ils gagnèrent le cap Apollonia (1), où la fortune ne leur fut pas plus favorable. Leur étonnement fut extrême de trouver cette stérilité dans des lieux qui étaient autrefois célèbres par l'abondance de l'or et la facilité des marchés (2).

Le 13, ayant doublé le cap, ils jetèrent l'ancre au cap d'Axime, deux milles au-dessous du fort hollandais. Rawlisson, chef du comptoir de Hollande, vint à bord pour demander des nouvelles de l'Europe. On le pressa de s'arrêter. Il y consentit; et, se livrant à sa bonne humeur, il but, dansa, et chanta de fort bonne grâce. Mais sa joie fut changée tout d'un coup en inquiétude, à la vue d'un grand canot à douze rameurs, portant des banderoles de diverses couleurs, qui s'avançait de l'est vers le vaisseau. Phillips, surpris de son trouble, lui en demanda la raison; il lui offrit même de faire feu sur le canot, s'il se croyait menacé de quelque danger. Mais le facteur le conjura de s'en bien garder; et, sans s'expliquer davantage, il se jeta dans un petit canot de pêcheur, où il se coucha sur le ventre. Il donna ordre aux nègres de ramer vers l'ouest avec toute la diligence possible; et prenant un grand tour, il alla gagner la terre un quart de mille au-dessus du fort. Phillips apprit bientôt la cause de tant d'alarmes. Rawlisson s'était imaginé que le grand canot était celui du fiscal hollandais de Mina, officier d'une autorité supérieure à la sienne, dont l'emploi consiste à visiter tous les comp-

(1) La pointe Sainte-Apollonie de la carte de d'Anville.
(2) Phillips, dans Churchill, t. VI, p. 200.

toirs de Hollande, pour examiner l'état du gouvernement, et veiller surtout à la gestion des facteurs. Cette visite se fait avec tant de rigueur, que les coupables ne manquent jamais d'être arrêtés, et conduits dans les prisons de Mina, où leur moindre punition est de payer une amende considérable, et souvent de se voir condamnés à porter le mousquet pour la garde du fort, en qualité de simple soldat. Ce n'est pas seulement le commerce clandestin qu'on punit avec cette sévérité dans les facteurs : ils doivent veiller au bon ordre dans leur comptoir; empêcher, par exemple, qu'on ne couche dehors, et qu'on n'y fasse entrer des femmes pendant la nuit. Les Anglais négligent dans leurs établissements cette partie de la bonne police, mais elle est rigoureusement observée parmi les Hollandais; ce qui n'empêche pas que les uns et les autres n'aient des femmes libres ou esclaves, dont ils changent à leur gré.

Le grand canot arriva bientôt à bord. Il amenait un Anglais nommé Frank, que les agents de la compagnie anglaise, au cap Corse, envoyaient à Phillips pour recevoir de lui les lettres et les paquets qu'il leur apportait de l'Europe, et prendre les nouveaux facteurs qui venaient occuper les postes de la compagnie dans ses divers comptoirs. Il avait relâché à celui de Dicki, où il avait engagé Buckerige, qui en était le chef, à l'accompagner. Les agents marquaient à Phillips, par ce canot, qu'ils lui conseillaient de disposer de sa cargaison avant que d'arriver au cap Corse, parce que les guerres du pays anéantis-

saient le commerce de l'or, et qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il pût se procurer des esclaves sur la côte.

Rawlisson, que nous avons laissé au rivage, ne manqua point de renvoyer son canot à bord pour y prendre des informations. Il apprit bientôt son erreur; et, riant de ses propres craintes, il se hâta de rejoindre les Anglais. La nuit fut employée à se réjouir. Le facteur de Hollande ne retourna que le lendemain dans son comptoir, bien lesté, suivant l'expression de l'auteur, c'est-à-dire ivre de punch et de vin. Mais, avant son départ, il engagea Buckerige, Shurley et Phillips à lui rendre le lendemain une visite dans le fort. Ils s'y rendirent à l'heure dont ils étaient convenus. Rawlisson les attendait sur le rivage avec son chapelain, qui était un jeune Français. Il les conduisit à la porte du fort, où ils furent salués de neuf coups de canon. Avant le dîner, il leur proposa de faire un tour de promenade autour de la place. C'est une espèce de château bâti sur un roc, à la manière des Portugais, des mains desquels il est passé dans celles des Hollandais. Il est à quatre flancs, sur chacun desquels on voit quelques pièces de canon, dont le nombre total monte à dix-huit. Ceux qui regardent la mer sont assez gros. Phillips en distingua quelques uns de fonte. Les murs sont d'une bonne hauteur, et la porte capable de quelque défense. Elle fait face au continent. Au milieu du fort, sont le magasin, la cuisine et le logement des soldats, sur lequel on a ménagé trois ou quatre petites chambres pour les

facteurs. Celle où les Anglais furent traités n'avait que la moitié de ses murs, c'est-à-dire qu'ayant été ruinés par le temps, ou par d'autres causes, personne ne s'était cru intéressé à les rétablir. La bonne chère ne parut pas si négligée. On servit aux Anglais plusieurs sortes de viandes et de poissons. Ce que Phillips trouva de meilleur, fut un pudding d'yam ou d'ignames, assaisonné par le chapelain français avec du sucre et du jus d'orange. Le vin du Rhin et le punch ne furent point épargnés; mais Phillips préféra beaucoup à l'un et à l'autre une sorte de vin de palmier, nommé cocoro, qu'on prendrait à la couleur pour du petit-lait, et au goût pour du vin blanc de Florence (1). On but à la santé du roi d'Angleterre et à celle de la compagnie d'Afrique, en accompagnant chaque toast d'une décharge de sept coups de canon; après quoi, les Anglais furent invités à sortir du château pour voir une danse de nègres, sous quelques gros cotonniers, dont ils font leurs canots. Tous les voyageurs qui ont été à Juida ou Whidaw, remarquent que c'est ici le lieu où l'on peut se fournir de canots à meilleur marché.

Rawlisson y avait fait porter des siéges et des liqueurs. Les Anglais y trouvèrent madame Rawlisson, femme ou maîtresse du facteur, jeune mulâtresse qui avait beaucoup d'agréments. Elle était couverte au milieu du corps d'une riche écharpe de soie. Sur la tête elle avait un bonnet à fleurs d'or et d'argent, sous lequel ses cheveux tombaient de toute leur

(1) Phillips, dans Churchill's *Collection*, t. VI, p. 20.

longueur; car les mulâtres affectent de les porter comme les blancs pour se distinguer des nègres. Elle était accompagnée de la femme du second facteur et de celle du chapelain français, qui étaient de jeunes négresses de douze ou quinze ans. Ces trois dames commencèrent la danse au son de trois instruments composés de dents d'éléphants creuses, et d'un tambour de cuivre. Elles dansèrent successivement, avec des gestes et des mouvements ridicules de la tête, des épaules et des bras; de sorte que leurs pieds avaient la moindre part à l'action. Le commencement de leur danse fut assez modéré; mais, s'échauffant par degrés, elles s'agitèrent à la fin comme autant de folles ou de furieuses. D'autres femmes parurent ensuite sur la scène. Les hommes eurent leur tour. Entre les plus galants, il en parut deux qui avaient l'os d'une mâchoire d'homme attaché à la poignée de leur épée. On apprit aux Anglais que c'était un trophée militaire, et qu'ayant tué dans un combat quelques fameux guerriers, ils se faisaient honneur de porter sans cesse cette marque de leur victoire. Enfin les Anglais, fatigués du spectacle, prirent prétexte de la fin du jour pour retourner à bord.

La ville est à l'est du château, et contient environ cent maisons. Elle est située au long des bords de la rivière, qui se décharge dans la mer au-dessous du château. Phillips observa sur la rive une centaine de nègres des deux sexes, avec des pelles, qui leur servaient à remuer le sable pour en tirer de la poudre d'or. Cependant le commerce n'y étant pas fort avantageux, on remit à la voile, le 16, pour

gagner le cap de Tres-Puntas, en se tenant sur vingt-quatre brasses, dans la crainte des rocs qui s'étendent assez loin vis-à-vis le milieu du cap. Vers midi, on se trouva devant un comptoir de Brandebourg (1); et, trois heures après, on jeta l'ancre à la vue du comptoir de Dicki, dans l'anse même où il est situé, environ trois lieues à l'est du cap Tres-Puntas. Les Anglais n'ont pas de comptoir sur la côte où le débarquement soit si facile.

Buckerige, chef du comptoir de Dicki, s'occupait actuellement à construire un petit fort sur un grand roc plat, un demi-mille à l'est de la ville. Quoique cette entreprise fût fort éloignée de sa perfection, il avait déjà planté près du fort quelques pièces de canon qui faisaient toute sa défense. La ville est assez grande. Phillips descendit un jour au rivage pour répondre aux civilités de Buckerige qui l'avait invité à dîner. Il prit du bois, de l'eau et quelques pierres dures, pour s'en servir à broyer les grains du pays. Mais, les habitants marquant peu d'empressement pour le commerce, il leva l'ancre, et se trouva vers midi devant Tagaratha (2), dernière place où les instructions de la compagnie l'obligeaient de se défaire de sa cargaison. S'il eût observé cet ordre, il serait retourné en Europe avec la plus grande partie des marchandises qu'il en avait apportées. A peine en avait-il vendu pour la valeur de trois cents livres sterling, quoiqu'il en eût pour

(1) C'était Frederichsbourg.
(2) Tacorari de la carte de d'Anville.

trois mille. Aussi, ne balança-t-il point à violer ses instructions.

Le même jour, à deux heures après midi, il mouilla sur sept brasses dans la rade de Succandi (1), à deux milles du rivage. Les Hollandais y ont, sur la pointe, un petit fort qui commande le lieu du débarquement, à la portée du canon du fort anglais. Shurley, qui n'avait pas cessé d'accompagner Phillips, se rendit le 20 au château anglais, où il trouva Johnson, premier facteur de ce comptoir, non seulement malade au lit, mais furieux d'un affront qu'il avait reçu de Vanhukeline, marchand de Mina. Il apprit du second facteur le détail de cette aventure.

Une femme du pays, nommée Taguba, avait eu de quelque soldat anglais du fort une fille mulâtresse qui avait été élevée assez soigneusement jusqu'à l'âge de dix ou douze ans. Johnson, qui était alors facteur du cap Corse, conçut de l'inclination pour cette jeune fille, et proposa de la prendre pour sa femme, de la manière, ajoute l'auteur, dont les Européens (2) prennent des femmes en Guinée. Dans le même temps, ayant été nommé premier facteur de Succandi, il y mena la petite mulâtresse avec lui, pour y être élevée sous ses yeux, jusqu'à ce qu'elle fût en âge de servir à ses plaisirs. Il la traita pendant deux ou trois ans avec beaucoup de tendresse. Lorsqu'elle touchait à l'âge qu'il

(1) Sacondé de la carte de d'Anville.

(2) Ils n'ont point d'autre engagement que celui de leur inclination. C'est un usage établi contre toute sorte de lois.

s'était proposé, Vanhukeline, qui avait entendu vanter sa beauté, gagna Taguba, sa mère, à force de présents, et la fit consentir à se rendre au comptoir de Succandi, sous prétexte de voir sa fille, mais en effet pour l'engager adroitement à s'approcher du rivage, où il devait envoyer un canot fort léger, et les faire enlever toutes deux. Taguba ne manqua point d'adresse pour exécuter ce plan. Elle fut reçue civilement de Johnson, qui, n'ayant aucun sujet de défiance, laissa volontiers sortir sa fille avec elle. Lorsqu'elles furent au bord de l'eau, quelques matelots, qui les attendaient, enlevèrent la fille malgré ses cris; et sa mère la suivit, en feignant de céder à sa douleur. Elles furent menées toutes deux à Vanhukeline, qui recueillit bientôt le fruit des soins et des espérances de Johnson. Phillips avait vu cette petite créature au château de Mina, lorsqu'il y avait dîné chez le général hollandais. Elle avait dansé devant lui dans une parure fort brillante, sous le nom de madame Vanhukeline (1). Cette aventure, et quelques autres démêlés avec les Hollandais, avaient troublé la tête de Johnson jusqu'à le rendre presque fou. Quelque temps après, ce malheureux facteur fut surpris par les nègres, qui le taillèrent en pièces avec tous ses gens, se saisirent du fort, et pillèrent toutes les marchandises. Son lieutenant, que les Anglais appelaient M. le second, n'ayant pas laissé de traiter fort civilement Phillips et Shurley, ils ne retournèrent à

(1) Phillips, dans Churchill, t. VI, p. 202.

bord que vers le soir. Le premier objet qu'ils virent approcher fut reconnu aussitôt pour un paquebot anglais nommé l'Aigle, qui était parti des Dunes avec eux, chargé de paquets et de lettres pour la Gambra, Scherborou et le cap Corse. Le capitaine de ce petit bâtiment était mort à la Gambra. Brown, qui lui avait succédé, apprit à Phillips que l'agent de Colker avait eu de grands démêlés avec son second en arrivant à Scherborou, et qu'il avait eu besoin d'employer la force pour s'y faire recevoir.

Le 21, Phillips alla jeter l'ancre entre la pointe d'Abady et Schuma (1), où il lui vint quelques canots, avec lesquels il fit des échanges avantageux pour de l'or. Les marchands nègres paraissaient craindre que leurs marchandises ne fussent confisquées par les agents de Hollande, pour avoir exercé le commerce avec les Anglais. Ils avaient essuyé, plus d'une fois, cette insulte, non seulement à l'occasion des vaisseaux anglais qui étaient attirés sur leur côte, mais pour s'être fournis de quelques marchandises à Succandi; et, lorsque, sur leurs plaintes, les facteurs anglais avaient demandé satisfaction au général de Mina, en l'assurant que les marchandises appartenaient à la compagnie, ils n'en avaient pu obtenir que de vaines promesses.

Les Hollandais portaient si loin l'insolence au long de cette côte, surtout depuis la révolution, qu'ils s'efforçaient, par toutes sortes de moyens, de ruiner le commerce des Anglais, sans en avoir reçu

(1) Entre Aboag et Chama de la carte de d'Anville, ou peut-être entre Chama et Abroby de la même carte.

le moindre sujet de plainte. Ils ont enlevé Comendo à la compagnie anglaise, c'est-à-dire l'endroit le plus favorable de toute la côte pour le commerce de l'or (1). Ils le gardent encore, quoique les agents de la compagnie aient des titres par écrit, signés de tous les princes du pays; sans compter le droit d'une longue possession. Sur des fondements si justes, elle tenta, il y a quelques années, de s'y rétablir; mais, lorsque son vaisseau passait devant Mina, chargé de matériaux pour bâtir un nouveau comptoir, les Hollandais eurent la témérité de lui tirer plusieurs volées de canon, sans respecter le pavillon royal qu'ils ne pouvaient méconnaître à si peu de distance. Cependant les Anglais ne continuèrent pas moins leur entreprise, et commencèrent à se fortifier avec assez de succès; mais avant que leurs ouvrages fussent en état de défense, les nègres, suscités par le général hollandais, leur causèrent tant de troubles et d'embarras, qu'ils se virent dans la nécessité de se retirer avec perte de plusieurs hommes.

Le 22, Phillips et Shurley arrivèrent devant les hautes montagnes qui sont entre Schuma (Chama) et Comendo. Le commerce fut d'abord assez avantageux avec les habitants de ces deux places; mais la crainte des Hollandais les arrêtait encore. S'ils achetèrent trois ou quatre balles de pertuisanes, ce fut avec des précautions extrêmes pour les emporter. Ils les divisèrent, et mirent chaque partie dans

(1) Phillips, dans Churchill's *Collection*, p. 203.

des sacs qu'ils avaient avec eux, dans l'espérance de les passer plus facilement. Phillips, rebuté de leurs incertitudes, alla mouiller à la pointe d'Ampeni, qui est entre Comendo et la ville de Mina, à deux lieues de la ville. Cette situation lui parut favorable pour commercer également avec ces deux places; et, dans l'espace de deux jours, il se procura effectivement plus de trente marcs d'or.

Le 25, il passa devant le château de Mina, qu'il salua de sept coups; et, ne prévoyant aucun obstacle, il jeta l'ancre entre cette place et le cap Corse, à moins d'une lieue de l'une et de l'autre. Il y trouva le meilleur commerce de toute la côte, par l'empressement que les nègres de toutes les villes à l'est, jusqu'à Cormantin, eurent les deux jours suivants à venir à bord. Le 27, il alla mouiller dans la rade du cap Corse, après avoir salué le château de sept coups, qui lui furent rendus.

Pendant vingt-neuf jours qu'il passa dans cette rade, il leva un plan exact du fort et du comptoir anglais. C'est le plus considérable des établissements de la compagnie sur cette côte.

Les agents, les facteurs et les autres officiers, n'osant s'éloigner de leur poste, dans la crainte des accidents qui pouvaient arriver pendant leur absence, Phillips et Shurley leur donnèrent à dîner, dans un beau cabinet de verdure, qui est au centre du jardin de la compagnie. Ils avaient fait débarquer chacun six canons, pour donner plus d'éclat à cette fête, en accompagnant chaque santé d'une décharge. Des trente soldats que Phillips avait ame-

nés pour le service de la compagnie dans le fort, il n'y en avait pas un qui ne fût en aussi bonne santé qu'au départ d'Angleterre; mais, dans l'espace de deux mois, les maladies du climat en firent périr la moitié. Klayton, chef du comptoir danois de Frederichsbourg (1), mourut aussi de la fièvre. Il fut enterré avec beaucoup de pompe dans le jardin de Blackjack, qui est voisin du fort, et qui sert de sépulture commune aux Européens. Klayton eut pour successeur John Rootsey, barbadien, qui était arrivé depuis peu avec les vaisseaux danois.

Un trompette du vaisseau de Phillips, nommé William Lord, ayant pris querelle, dans l'ivresse, avec un sergent du château, lui fit au ventre une blessure qu'on crut d'abord très dangereuse. Il fut chargé de fers dans une tour qui servait de prison; mais sur le rapport du chirurgien, qui ne jugea point la plaie mortelle, Lord obtint la liberté. Ce trompette était non seulement fort vigoureux, mais si querelleur et si intraitable, que Phillips se vit obligé de le faire enchaîner sur la poupe depuis Saint-Thomas jusqu'à la Barbade. Son dessein était de le mettre sur un vaisseau de guerre en arrivant dans cette île; mais sa bonté l'ayant fait céder ensuite aux sollicitations qu'il reçut en faveur de ce misérable, il eut lieu de s'en repentir. A peine fut-on arrivé à la Barbade, que Lord, se trouvant libre, sortit secrètement du vaisseau, et se cacha dans la ville jusqu'à ce qu'il eût dépensé tout son argent. Il était

(1) Voyez sur ce fort la note ci-dessus, p. 41.

arrivé au port une frégate de la Nouvelle-Angleterre, petite, mais bien équipée pour la guerre, excellente voilière, et montée de vingt pièces de canon. Quelques marchands de l'île l'avaient achetée; et, sous prétexte de l'envoyer à Madagascar pour le commerce des esclaves, non seulement ils avaient obtenu une commission de Russel, gouverneur de la Barbade, mais ils l'avaient excité à s'associer avec eux dans cette entreprise. Lord s'engagea sur ce bâtiment, et son exemple fut suivi de plusieurs matelots de Phillips. Au reste, le voyage de Madagascar n'était qu'un prétexte. Phillips fut informé, par des avis certains, que la frégate devait se rendre à l'entrée de la mer Rouge, pour y chercher des profits plus considérables dans le pillage des vaisseaux marchands du Mogol, et revenir ensuite avec quelques esclaves nègres, pour couvrir les apparences en rentrant à la Barbade. La commission d'un gouverneur qui était proche parent de l'amiral d'Angleterre, mettait ce petit bâtiment en droit d'incommoder beaucoup tous les vaisseaux du port. Sous prétexte du service du roi, il engagea tous les matelots qui étaient disposés à quitter leurs marchands. Ceux mêmes qui pensaient le moins à rompre leurs engagements avec d'autres capitaines, en prirent du moins occasion de faire augmenter leurs gages; et l'on n'en aurait pas trouvé un, dans cette circonstance, qui voulût faire le voyage de l'Europe à moins de trente livres sterling.

Avant que de quitter le cap Corse, Phillips prit une partie du blé d'Inde qui est réglé pour la provi-

sion des nègres jusqu'à la Barbade. La mesure pour chacun est de quatre boisseaux; et le prix de la compagnie, deux atchis par mesure. L'huile de palmier est à meilleur marché sur la côte de Juida ou Whidaw qu'au cap Corse; mais elle coûte moins encore dans l'île de Saint-Thomas.

Phillips vit arriver au cap Corse le roi de Sabo (1), et Nimfa, général des Arcanis (2), qui furent bientôt suivis d'un autre prince, frère du roi de Futtou (3). Le roi de Sabo, à la tête de vingt mille nègres, avait défait le roi de Futtou dans une bataille, l'avait détrôné, et lui avait donné pour successeur le prince son frère, qui venait jurer devant les Anglais de porter une haine constante à son prédécesseur, de favoriser les intérêts de la compagnie anglaise, et de ne pas troubler le commerce des Arcanis, qui avait fait le sujet de la guerre.

Il se fit au cap Corse un mariage fort remarquable. Le canonnier du château, fatigué de sa femme, ou mécontent de sa conduite, la chassa de sa maison pour en prendre une autre, qui était fille du capitaine Amo, un des cabaschirs du château. La cérémonie ne consista que dans un festin qu'il donna aux officiers, et une robe dont il fit présent à sa nouvelle compagne. Ils devaient vivre ensuite dans la plus parfaite liaison du mariage. Mais la jeune femme, qui n'avait pas plus de douze ans, et qui se sentait peu d'inclination pour son mari, ne voulut jamais con-

(1) Sabou de d'Anville.
(2) Akanni, dans d'Anville.
(3) Fetu de d'Anville.

sentir à se mettre au lit avec lui. Le canonnier en conçut une furieuse colère. Cependant, ayant fait réflexion que la violence servirait peu, il acheta sur le vaisseau trois ou quatre aunes de taffetas rouge qu'il fit voir à sa femme, en lui promettant d'en faire le prix de sa complaisance. La beauté de ce présent la rendit traitable; et dès le lendemain on la vit non seulement parée de ce nouvel ornement, mais dans une parfaite intelligence avec son mari.

Enfin, Shurley et Phillips partirent du cap Corse pour retourner à bord, dans la résolution de lever l'ancre en y arrivant; mais tandis que leur chaloupe avançait tranquillement à la rame, ils furent surpris par un violent tornado qui rendit en un moment la mer fort grosse. Leur inquiétude pour deux caisses d'or qu'ils avaient avec eux, leur fit prendre le parti de se laisser entraîner par le vent qui les repoussait vers la terre, et d'y joindre même le secours des rames. Ils furent jetés sur la côte à quelque distance. L'orage ayant cessé vers dix heures du soir, ils voulurent retourner sur leurs traces; mais ils trouvèrent leurs vaisseaux à l'ancre sous Frederichsbourg. Étant rentrés à bord, ils prirent congé du château le lendemain par une décharge de toute leur artillerie. Le 26, ils passèrent par Maury (1), ou le fort de Nassau, possédé par les Hollandais, à une lieue du cap Corse. Ce fort est élevé, et présente l'apparence d'une fortification moderne, revêtue de seize ou vingt pièces de canon. Vers neuf heures, ils passèrent devant

(1) Phillips écrit ainsi; c'est le Mouré de d'Anville.

Anischen (1), où la compagnie anglaise avait alors un petit comptoir, qui n'était qu'une maison couverte de chaume. Une heure après, ils arrivèrent à Animabo, une lieue plus loin.

Phillips ayant salué le château de sept coups, qui lui furent rendus dans le même nombre, descendit au rivage pour demander au facteur, nommé Searle, le reste du blé d'Inde qui lui avait été assigné dans ce lieu par les facteurs du cap Corse. Il trouva dans les soins de Searle, et dans ceux de Cooper, facteur d'Aga, petite loge couverte en paille, à une demi-lieue à l'est d'Animabo, toute la satisfaction qu'il désirait. Ils dînèrent tous deux avec lui, accompagnés de leurs femmes, qui étaient mulâtresses comme celles des facteurs du cap Corse. Phillips ne se lassa pas d'admirer des mariages si commodes. La liberté que les maris ont de changer de femmes à leur gré rend celles-ci fort complaisantes et fort douces. Elles lavent le linge; elles entretiennent la propreté dans leur maison. Il n'y a point d'emploi ni de travail qu'elles osent refuser; et la dépense qui regarde leur personne se réduit presque à rien.

Phillips et Shurley virent souvent au château d'Animabo le gouverneur hollandais de celui de Cormantin, qui se nommait Fasleman. Ce dernier les engagea même à le visiter dans son fort. Cet établissement est fort beau. Sa défense consiste dans vingt pièces de canon. Il est situé dans un lieu beaucoup plus haut que celui des Anglais, du côté de l'est, à la distance d'une lieue.

(1) C'est l'Iniasian de d'Anville, l'Eniacham de Villault. Voyez ci-dessus, p. 45.

Les facteurs d'Animabo firent présent à Phillips de deux petits nègres. Il avait reçu la même politesse de ceux du cap Corse, avec quantité de canards et d'autres rafraîchissements.

Le 3 de mai, les deux capitaines s'étant procuré chacun cent quatre-vingts mesures de blé d'Inde, mirent ensemble à la voile. Le 4, ils mouillèrent à Ouiniba, où Nicolas Buckrige, facteur de ce comptoir, leur avait fait espérer des canots pour le voyage de Juida (Whidaw). Ils y en prirent deux à cinq rameurs, un pour chaque vaisseau; et leur premier soin fut de les fortifier par une bonne charpente. Ils réparèrent leur barque longue, à laquelle les vers s'étaient attachés, et qui faisait eau dans plusieurs endroits. Ils prirent de l'eau fraîche et leur provision de bois à brûler; mais ce ne fut qu'après avoir obtenu la permission de la reine du pays. Cette princesse, âgée d'environ cinquante ans, était aussi noire que le jais, et d'une grosseur extraordinaire. Les deux capitaines allèrent lui faire leur cour avec Buckrige. Ils la trouvèrent assise sous un grand arbre, où elle les reçut avec beaucoup de bonté. Elle fit danser devant eux tous les gens de sa suite; et dans l'intervalle des danses elle prodiguait des baisers à Buckrige, qu'elle paraissait aimer beaucoup. En effet, ajoute l'auteur, ce jeune Anglais avait tant d'esprit et d'agrément dans l'humeur, qu'il s'attirait la considération de tout le monde. D'ailleurs il savait parfaitement la langue et les usages du pays. Ils présentèrent à la reine un baril d'eau-de-vie et quelques rouleaux de tabac, qu'elle parut charmée de

recevoir. Elle poussa la civilité jusqu'à leur offrir à chacun, pour compagne, une de ses filles d'honneur, pendant tout le temps qu'ils voudraient s'arrêter à terre; mais ils se dispensèrent modestement d'accepter cette offre, et passèrent la nuit avec Buckrige. Le jour suivant, ils se virent forcés de garder un jeûne involontaire. Tandis que le cuisinier leur préparait à dîner, le feu prit si subitement aux branches de palmier dont la cuisine était composée, que dans moins d'un quart d'heure l'édifice et toutes les viandes furent réduits en cendres.

Buckrige n'avait pas d'autre logement qu'une maison de terre, couverte de branches et de chaume, en danger continuel d'être pillé par les Quamboërs, espèce de nègres qui habitent l'intérieur du pays, et qui se répandent souvent vers le rivage pour y chercher leur proie. Ils avaient déjà tenté de l'effrayer par leurs menaces; mais il était rassuré par les promesses de la reine, qui protestait ouvertement qu'elle perdrait plutôt la vie que de lui voir souffrir une insulte. Cependant il paraissait charmé d'avoir quelque vaisseau dans la rade, et son sommeil en était beaucoup plus tranquille. Il avait commencé à bâtir un fort pour sa sûreté, sur une éminence à cent pas du rivage; les murs avaient déjà huit pieds de hauteur; mais faute d'ouvriers, et par la lenteur des agents du cap Corse à lui envoyer des matériaux, l'édifice avançait si peu, qu'il en ressentait beaucoup de chagrin. Les briques qu'il y employait ne promettaient pas une longue durée; mais il faisait un ciment d'écailles d'huîtres, qui paraissait excellent.

Phillips admira ici la quantité de pintades et d'autres oiseaux dont les campagnes étaient remplies. Il prit encore plus de plaisir à voir des légions de daims qui traversaient les plaines. Un jour il en compta jusqu'à cinq cents dans une seule troupe, mais si farouches, qu'il ne put en tirer un seul. Buckrige lui dit que la méthode des nègres était de se coucher près des fontaines où ces animaux se rassemblent pour boire, et qu'avec un peu d'adresse et beaucoup de silence, ils en tuaient un grand nombre à coups de flèches. Sur ce récit, les deux canonniers du vaisseau, qui se vantaient d'avoir été d'habiles braconniers en Angleterre, entreprirent de faire la même chasse. Ils partirent avec tous les secours qu'ils pouvaient désirer; mais ils reparurent le lendemain avec beaucoup d'excuses et sans venaison. Phillips vit aussi quantité de gros singes qui vont en troupes de cinquante, et même de cent. Il est dangereux de les rencontrer, surtout pour les femmes. On assura l'auteur qu'ils s'en saisissent, et qu'ils les violent l'une après l'autre avec une brutalité furieuse.

Buckrige faisait ici le commerce de l'or avec beaucoup d'avantage. Les marchandises recherchées par les nègres sont les mêmes que sur le reste de la côte.

Le 9, Shurley et Phillips remirent à la voile, accompagnés de Buckrige, qui s'était offert à les conduire jusqu'au comptoir d'Akra. Ils y arrivèrent le 12. John Bloome, facteur de ce comptoir, fit distribuer aux deux vaisseaux le reste de blé qui leur appartenait. La bonté de l'eau et d'assez belles apparences de

commerce les encouragèrent à s'arrêter jusqu'au 17. Dans cet intervalle ils reçurent quatorze marcs d'or, comme ils en avaient reçu treize depuis qu'ils étaient partis du cap Corse. Toute leur course leur en avait produit cent treize, tant pour le compte de la compagnie que pour celui des propriétaires du vaisseau. Phillips acheta un canot à cinq rameurs, d'un prince nègre qui s'était saisi du fort danois dans ce canton, et qui avait forcé le facteur de se réfugier chez les Hollandais après avoir massacré, à ses yeux, son second et plusieurs soldats. Le nègre, établi dans le fort, exerçait tranquillement le commerce avec les interlopiers de Hollande, qui recevaient de lui leur eau, et d'autres commodités qu'ils ne pouvaient trouver qu'à Saint-Thomas ou dans l'île du Prince. Lorsque le château avait été surpris, les Danois y avaient un magasin rempli de toutes sortes de marchandises, et plus de cinquante marcs d'or. Phillips tenait ces circonstances de la bouche même du facteur, qui avait bientôt quitté les Hollandais pour se retirer au cap Corse, dans l'espérance d'y voir arriver quelque vaisseau de sa nation. Mais Phillips lui ayant offert le passage gratis, il avait accepté cette offre, quoiqu'il craignît beaucoup qu'en arrivant dans sa patrie on ne le rendît responsable de son infortune. Il confessa aux Anglais qu'il avait été surpris par un peloton de nègres, qui s'étaient présentés au comptoir sous de belles apparences de commerce. Ils avaient commencé par massacrer son second, tandis qu'il leur montrait des marchandises; ensuite ils s'étaient répandus dans le fort, pour surprendre de même un petit nombre

de soldats et de domestiques, dont ils pouvaient appréhender quelque résistance. Le facteur, alarmé par le bruit, était sorti de sa chambre l'épée à la main; mais il s'était vu attaquer aussitôt par deux nègres, contre lesquels il s'était défendu quelque temps, en criant au secours. Ne voyant paraître aucun de ses gens, et le nombre des nègres augmentant autour de lui, il avait pris le parti de se précipiter par une fenêtre après avoir reçu plusieurs blessures, et de chercher un asile chez les Hollandais.

Le prince nègre, qui avait pris le titre de gouverneur depuis qu'il se voyait tranquille dans son fort, envoya deux de ses gens à bord, pour inviter le capitaine Phillips, Buckrige et Bloome à dîner. Ils acceptèrent cette étrange invitation. A la porte du fort, la garde leur demanda leurs épées, qu'ils ne firent pas difficulté de donner, à la réserve de Phillips. Comme son refus causa quelque altercation, le gouverneur parut lui-même, et lui déclara que tel était l'usage à sa porte. Phillips répondit que cela pouvait être, mais que l'usage d'un capitaine anglais n'était jamais de quitter son épée. Sa résolution paraissant ferme, le gouverneur feignit d'en être satisfait, et conduisit ses hôtes dans la salle à manger, où l'on montait par une échelle et l'on entrait par un trou, comme par une espèce d'écoutille. Lorsqu'on y fut arrivé, il but à la santé de tous les convives, et l'artillerie du château se fit entendre. On se promena ensuite l'espace d'un quart d'heure; après quoi Phillips tirant volontairement son épée, la mit entre les

mains d'un de ses gens. Cette galanterie parut plaire beaucoup au gouverneur.

Le dîner fut servi avec une grande abondance de punch et de toutes sortes de viandes. Les mets n'étaient pas mal préparés. Phillips apprit que le gouverneur avait été cuisinier dans un comptoir anglais; aussi quittait-il souvent la compagnie pour aller donner ses ordres à la cuisine. Il ne laissa pas de paraître à table avec beaucoup de pompe. Outre plusieurs nègres qui se tenaient derrière lui, il en avait un de chaque côté, le pistolet à la main, pour garder sa personne. Il but souvent à la santé du roi d'Angleterre, à celle de la compagnie et de ses hôtes, avec autant de volées de canon. Phillips compta plus de deux cents coups pendant le temps qu'il passa dans le fort. Le drapeau qui fut arboré était blanc, et portait la figure d'un nègre armé du cimeterre. Il y avait peu d'endroits du château où l'on n'aperçût quelques marques de sa vieillesse, et de la négligence du maître à le réparer. De seize pièces qui composaient l'artillerie, la moitié était sans affûts. Cette place est éloignée de quatre milles, à l'est, du fort anglais. En revenant à bord, les gens de Phillips tuèrent quatre lièvres à coups de bâton, et remarquèrent que tous les buissons voisins en étaient remplis. Ils avaient un petit épagneul, qui en aurait pris seul un grand nombre en fort peu de temps; mais l'essai qu'on en avait fait au dîner du gouverneur avait appris à Phillips que leur chair est fort insipide.

Le jour suivant on vit arriver deux vaisseaux da-

nois, chacun de vingt-six canons. Ils venaient traiter de la restitution du fort avec le gouverneur nègre, dans la vue de relever cet établissement, et d'y former un nouveau comptoir. Ils avaient amené un gouverneur et des soldats, avec des munitions, des vivres et des marchandises. Phillips ne fut pas témoin du traité, parce que le gouverneur se rendit long-temps fort difficile sur les conditions; mais il apprit ensuite que le fort avait été livré aux Danois, sur un acte solennel, par lequel ils dispensèrent le gouverneur de toutes sortes de restitutions, de satisfactions et de réparations, s'engageant même à lui payer cinquante marcs d'or le jour qu'ils rentreraient en possession de leurs anciens droits. Ces conditions furent observées fidèlement, et le général danois remit le château en état de défense. De là il fit le voyage des côtes de Juida, pour acheter des esclaves. Mais voulant prendre, à son retour, par les Indes occidentales, il relâcha malheureusement dans l'île du Prince, où le pirate Avery fondit sur ses deux vaisseaux, les prit, les pilla, et les détruisit par le feu. Telle fut la fin de cette fatale entreprise. L'ancien gouverneur danois avait quitté Phillips pour se joindre à ses compatriotes.

Il y avait long-temps que le capitaine Shurley languissait de la même maladie qui avait emporté une partie de ses gens. Il mourut enfin sur son bord, à la vue du château d'Akra. On lui fit des obsèques militaires dans le château, où il fut décemment enterré. Bloome, Phillips, Buckrige, et le chef du comptoir hollandais, portèrent les coins du poêle,

au bruit de toute l'artillerie des deux vaisseaux et des forts. Shurley marqua beaucoup d'aversion pour toutes les formalités d'un testament, et prit même en mauvaise part le soin que Phillips prit de l'en faire souvenir. Il se contenta de nommer Clay son contre-maître, pour lui succéder au commandement. A l'égard des marchandises et de ses propres intérêts, il déclara qu'il se reposait de tout sur Price, son trésorier.

Bloome assura Phillips qu'il se trouve, aux environs d'Akra, plus de lions, de tigres, de civettes et d'autres animaux farouches, que dans toute autre partie de la Guinée. Le même facteur avait envoyé à ceux du cap Corse un jeune tigre privé, dont ils firent présent à Phillips. Ce bel animal fut mis à bord dans une cage de bois, où il fut nourri d'intestins d'oiseaux, parce qu'il refusait tout autre aliment que de la chair. Il était si doux qne tous les blancs badinaient avec lui de la main, au travers des barreaux de sa cage; mais il devenait furieux à la vue d'un nègre. Phillips mettait souvent la main dans sa gueule, et lui prenait la langue, sans en recevoir le moindre mal. Il était absolument de la forme du chat, mais marqueté de belles taches, comme un léopard, et de la grandeur d'un lévrier. A la fin, on s'aperçut qu'il prenait par degrés la férocité de son espèce, et qu'il ne faut pas se promettre de changer la nature. Phillips s'était aussi procuré deux civettes. Elles avaient exactement la figure du renard, et la même grandeur, sans autre différence que la couleur, qui était d'un gris clair. On les gardait dans des cages

de bois, où elles étaient nourries de farine bouillie dans l'eau; mais elles jetaient une odeur si forte, qu'on ne prenait pas de plaisir à s'en approcher. Phillips acheta plusieurs singes, et quantité de perroquets, d'un bâtiment hollandais d'interlope qui revenait d'Angola, où se trouvent les plus beaux perroquets verts.

Le 16, il s'éleva un si furieux tornado que le vaisseau de Phillips eut deux câbles rompus. Le fond, d'ailleurs, est si mauvais sur cette côte, qu'il y a peu de vaisseaux assez heureux pour n'y pas laisser quelques ancres. Le lendemain, ayant mis à la voile, Phillips fut poussé par le courant à quatre lieues d'Akra vers l'est. Mais, après s'être dégagé le 18, il s'avança heureusement à la vue de la rivière de Volta, où les basses étant en grand nombre, il fallut se conduire la sonde à la main. Lorsqu'on eut passé le banc de sable, que le cours impétueux de cette grande rivière a poussé plus de trois lieues dans la mer, on trouva l'eau plus profonde. On avait assuré l'auteur que le courant portait de l'eau douce à la même distance; mais l'essai qu'il en fit ne s'accorda point avec ce témoignage.

Le 19, sur la côte d'Alampo (1), on vit arriver à bord un canot chargé de trois femmes et de quatre enfants, que les nègres apportaient à vendre; mais ils les mirent à si haut prix qu'on ne fut pas tenté de les acheter. D'ailleurs, c'étaient autant de squelettes, si affaiblis par la faim, que la force leur

(1) Lampi de d'Anville.

manquait pour se soutenir. Le chef du canot promit deux ou trois cents esclaves aux Anglais, s'ils voulaient s'approcher du rivage et s'y arrêter quelques jours; mais on jugea des autres par la montre. La prudence, d'ailleurs, ne permettait pas de se fier à des peuples avec lesquels on n'avait pas de commerce établi, et dans un pays où la nation anglaise n'avait pas de comptoir. Phillips observe que les nègres de cette côte passent aux Indes occidentales pour les plus faibles et les plus mauvais de l'Afrique. Ce sont aussi ceux qui se vendent le moins, ou qui se donnent au plus bas prix. Il ajoute qu'il n'en a pu trouver la raison, et qu'ils lui ont paru aussi bien faits que dans les autres cantons. La seule différence qu'il y ait remarquée, est celle de la couleur, qui n'est pas si noire. Ils sont tous circoncis, ce qui ne doit rien changer à leur force; mais c'est ce qui les distingue encore des nègres de toute la côte, où l'on ne s'est jamais aperçu que la circoncision soit en usage. Les nègres de la Côte-d'Or, qu'on appelle aussi nègres de Cormantin, sont les plus recherchés à la Barbade. Ils s'y vendent trois ou quatre livres sterling de plus que ceux de Juida, qui sont connus autrement sous le nom de Papas, ou nègres de Papa. Ceux-ci sont préférés à ceux mêmes d'Angola.

Le 20 au soir, on arriva sur la côte de Juida (1), environ soixante lieues à l'est d'Akra (2). Dès le lendemain, les deux capitaines, accompagnés de leurs

(1) Autrement nommée Whida, Queda et Fida. D'Anville écrit Juda.

(2) Phillips, dans Churchill, t. VI, p. 214.

chapelains, de leurs trésoriers, et d'une douzaine de matelots bien armés, se rendirent au rivage, dans la résolution de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'occasion d'acheter treize cents esclaves; c'est-à-dire sept cents pour le vaisseau de Phillips, et six cents pour celui de Clay, successeur de Shurley. Telles étaient les conventions des propriétaires avec la compagnie.

Le comptoir anglais étant à trois milles de la côte, Joseph Peirson, qui en était le chef, envoya aux deux capitaines toutes les commodités nécessaires pour leur débarquement, avec une garde de plusieurs nègres pour leur sûreté. Les commodités consistaient dans des espèces de hamacs suspendus à de longues perches, dont les nègres portent les deux bouts sur leurs épaules. On s'y couche, et l'on y est assez à l'aise. Les porteurs marchent fort légèrement. Cette voiture n'est guère connue qu'en Afrique.

La situation du comptoir est dans des marais où l'air est très malsain. Mais les deux capitaines s'estimèrent fort heureux de trouver cette retraite pour leurs marchandises, qui, ayant été débarquées fort tard, ne pouvaient arriver avant la fin du jour à la ville royale, où les facteurs avaient leur magasin. Elles auraient été fort exposées au pillage des nègres, et de ceux mêmes qui les portaient; car ils ont tant de subtilité à voler ce qui excite leur convoitise ou leur curiosité, que, pendant le jour même, on a besoin de veiller continuellement sur eux. Comme ils en veulent particulièrement aux cauris, ils ne sont jamais sans une

espèce de coins, qui leur servent à séparer les planches du baril pour en faire tomber les coquilles. S'ils voient paraître quelque blanc qui les observe, ils retirent aussitôt leur coin; et les planches se resserrant d'elles-mêmes, tout se retrouve dans son état naturel. Ces porteurs sont ordinairement suivis de leurs femmes et de leurs enfants, qui emportent le fruit de leur larcin. En vain les facteurs adressent-ils leurs plaintes au roi; l'autorité et les punitions mêmes ne sont pas capables de faire renoncer les nègres à leurs vieilles habitudes.

Le comptoir devint encore utile aux deux capitaines pour y loger les esclaves, lorsqu'ayant été conduits au rivage, le mauvais temps ne permettait point aux canots de les venir prendre, et de les transporter à bord; car il s'en trouvait quelquefois cent qui devaient être embarqués à la fois. C'était, d'ailleurs, une triste habitation que ce comptoir. Les marais y produisent une puanteur continuelle, et des essaims de mosquites si insupportables, que si l'on n'a recours au laudanum ou à quelque autre soporifique, il faut renoncer au sommeil. La nuit que Phillips fut obligé d'y passer, lui parut la plus longue et la plus fâcheuse de sa vie. A peine était-il au lit qu'il fut tourmenté cruellement par ces cruels animaux. Il fut forcé de se lever, de reprendre ses habits, de se couvrir les mains avec des gants, et le visage d'un mouchoir, pour attendre le jour dans cette situation; et toutes ces précautions mêmes ne le garantirent pas de l'aiguillon des mosquites.

Peirson, qui avait l'esprit vif et entreprenant,

s'était acquis du crédit à la cour du roi, et de la considération dans le pays. Il avait appris à connaître le caractère des habitants; et l'expérience lui servait de guide suivant les occasions. La plupart des esclaves qui appartenaient au comptoir étaient des nègres de la Côte-d'Or, nation hardie, brave, et capable de sentiment. Il les traitait si bien que, se les étant fort attachés, il aurait été sûr, avec dix de ces fidèles Africains, de battre quarante soldats des meilleures troupes du pays.

La ville royale de Juida (Whida) est à quatre milles du comptoir anglais. Le chemin est une belle plaine, couverte de blé d'Inde et de Guinée, de patates, d'ignames et d'autres fruits dont le pays produit deux moissons chaque année. On y rencontre plusieurs petits villages, que les nègres appellent croums, et qui ont chacun leur capitaine ou leur chef. Les maisons n'ont guère plus de quinze pieds de longueur. Elles sont sans lumière, excepté celle du chef, qui est éclairée par un trou dans le mur. On peut les comparer à nos étables. N'ayant qu'une seule chambre, les nègres y mangent, y dorment sur la terre comme les moutons. Les cabaschirs, c'est le nom qu'ils donnent à leurs chefs, ont des nattes qui leur servent de lit, avec une pierre pour oreiller.

A l'arrivée des deux vaisseaux, le roi envoya au comptoir anglais deux de ses cabaschirs, ou de ses nobles, chargés d'un compliment pour les facteurs. Phillips et Clay, qui étaient déjà débarqués, firent répondre au monarque qu'ils iraient le lendemain

lui rendre leurs devoirs. Cette réponse ne le satisfit pas. Il fit partir sur-le-champ deux autres de ses grands, pour les inviter à venir dès le même jour, et les avertir non seulement qu'il les attendait, mais que tous les capitaines qui les avaient précédés étaient venus le voir dès le premier jour; sur quoi, dans la crainte de l'offenser, les deux capitaines, accompagnés de Peirson et de leurs gens, se mirent en chemin pour la ville royale.

Ils furent reçus à la porte du palais par plusieurs cabaschirs, qui les saluèrent à la mode ordinaire des nègres, c'est-à-dire en faisant d'abord claquer leurs doigts, et leur serrant ensuite les mains avec beaucoup d'amitié. Lorsqu'ils eurent traversé la cour, les mêmes seigneurs se jetèrent à genoux près de l'appartement du roi, firent claquer leurs doigts, touchèrent la terre du front, et la baisèrent trois fois; cérémonie ordinaire lorsqu'ils approchent de leur maître. S'étant levés, ils introduisirent les Anglais dans la chambre du roi, qui était remplie de nobles à genoux; ils s'y mirent comme tous les autres, chacun dans son poste, et s'y tinrent constamment pendant toute l'audience. C'est la situation dans laquelle ils paraissent toujours devant le roi.

Sa majesté, qui était cachée derrière un rideau, ayant jeté les yeux sur les Anglais par une petite ouverture, leur fit signe de s'approcher. Ils s'avancèrent vers le trône, qui était une estrade d'argile de la hauteur de deux pieds, environnée de vieux rideaux sales qui ne se tirent jamais, parce que le monarque

n'accorde point à ses cabaschirs l'honneur de le voir au visage. Il avait près de lui deux ou trois petits nègres qui étaient ses enfants. Il tenait à la bouche une longue pipe de bois dont la tête aurait pu contenir une once de tabac. A son côté il avait une bouteille d'eau-de-vie, avec une petite tasse d'argent assez malpropre. Sa tête était couverte, ou plutôt liée d'un calico fort grossier; et pour habit il portait une robe de damas rouge. Sa garde-robe était fort bien garnie de casaques et de manteaux, de drap d'or et d'argent, de brocarts de soie, et d'autres étoffes à fleurs, brochées de grains de verre de différentes couleurs; présents qu'il se vantait d'avoir reçus des capitaines blancs que le commerce avait amenés dans ses états, et dont il prenait plaisir à faire admirer le nombre et la variété; mais, de toute sa vie, il n'avait jamais porté de chemise, ni de bas et de souliers.

Les Anglais se découvrirent la tête pour le saluer. Il prit les deux capitaines par la main, et leur dit d'un air obligeant qu'il avait eu beaucoup d'impatience de les voir; qu'il aimait leur nation; qu'ils étaient ses frères, et qu'il leur rendrait tous les bons offices qui dépendraient de lui. Ils le firent assurer par l'interprète de leur reconnaissance personnelle, et de l'affection de la compagnie royale d'Angleterre, qui, malgré les offres qu'elle recevait de plusieurs pays, où les esclaves étaient en abondance, aimait mieux tourner son commerce vers le royaume de Juida, pour y faire apporter toutes les commodités dont il avait besoin. Ils ajoutèrent qu'avec de

tels sentiments, ils se flattaient que sa majesté ne ferait pas traîner en longueur leur cargaison d'esclaves, principal objet de leur voyage, et qu'elle ne souffrirait pas que ses cabaschirs leur en imposassent sur le prix. Enfin, ils promirent qu'à leur retour en Angleterre ils rendraient compte à leur maître de ses faveurs et de ses bontés.

Il répondit que la compagnie royale d'Afrique était un fort honnête homme; qu'il l'aimait sincèrement, et qu'on traiterait de bonne foi avec ses marchands. Cependant il tint mal sa parole; ou plutôt, malgré les témoignages de respect qu'il recevait de ses cabaschirs, il fit voir par sa conduite qu'il n'osait rien faire qui leur déplût.

Dans cette première audience, il ne manqua rien à ses politesses. Après avoir fait asseoir les Anglais près de lui sur un banc, il but à la santé de son frère le roi d'Angleterre, de son ami la compagnie royale d'Afrique, et des deux capitaines. Ses liqueurs favorites étaient l'eau-de-vie et le pitto. Celle-ci est composée de blé d'Inde long-temps infusé dans l'eau. Elle tire sur le goût d'une espèce de bière que les Anglais nomment ale (1). Il y en a de si forte, qu'elle se conserve trois mois, et que deux bouteilles sont capables d'enivrer. On apporta bientôt devant le roi une petite table carrée, sur laquelle un vieux drap tenait lieu de nappe, garnie d'assiettes et de cuillers d'étain. Il n'y avait ni couteaux ni four-

(1) On prononce aile. C'est une bière claire et limpide comme du vin blanc, où on met peu de houblon, et qui est cependant très forte.

chettes, parce que l'usage du pays est de déchirer les viandes avec les doigts et les dents. On servit ensuite un grand bassin d'étain de la même couleur, dit Phillips, que le teint de sa majesté, rempli de poules étuvées dans leur jus, avec un plat de patates bouillies, pour servir de pain. Leurs poules étaient si cuites, qu'elles se dépeçaient d'elles-mêmes. Des mets de cette espèce n'excitèrent pas beaucoup l'appétit des Anglais; cependant ils eurent la complaisance d'avaler deux ou trois cuillerées de bouillon, où la malaguette et le poivre rouge n'étaient pas épargnés. Ils eurent l'honneur de boire plusieurs fois à la santé de sa majesté dans une tasse de coco. Toute l'argenterie royale se réduisait à la petite tasse qui lui servait à boire de l'eau-de-vie. Le roi saluait souvent les Anglais par des inclinations de tête, baisait sa propre main, et poussait quelquefois de grands éclats de rire. Lorsqu'ils eurent cessé de manger, il prit dans le bouillon quelques pièces de volaille qu'il donna à ses enfants. Le reste fut distribué entre ses nobles, qui s'avancèrent en rampant sur le ventre, comme autant de chiens. Leurs mains leur servirent de cuiller pour pêcher la viande dans le bouillon. Ils les léchaient ensuite avec beaucoup d'avidité. Ce spectacle fit soulever le cœur à Phillips.

Après le dîner, le roi demanda des nouvelles du capitaine Shurley. On lui dit qu'il était mort à Akra. Il se mit aussitôt à crier, à se tordre les mains, et à se frotter les yeux, quoiqu'il n'en sortît pas de larmes, en répétant qu'il avait beaucoup perdu, et

que Shurley était son ami. Il ajouta que la Côte-d'Or l'avait empoisonné. Ensuite il parla de peintures, de mortiers de cuivre et de quantité d'autres présents que Shurley lui avait promis. Clay ayant répondu qu'il n'avait rien de cette nature à bord, le monarque parut de fort mauvaise humeur, et lui soutint que les présents étaient sans doute sur le vaisseau, mais que, depuis la mort de Shurley, il voulait les faire tourner à son profit. Clay, pour l'apaiser, déclara qu'il y avait sur le vaisseau d'autres présents qui lui étaient envoyés par la compagnie, tels que des arquebuses, des étoffes de soie, etc. Enfin, lorsque le roi se fut informé quelles sortes de marchandises ils apportaient, et de combien d'esclaves ils avaient besoin, ils lui demandèrent la permission de se retirer.

Le lendemain, suivant leurs promesses, ils retournèrent au palais avec des essais de leurs marchandises, et l'on convint du prix des esclaves. Ces conventions ou ces traités portent à Juida le nom de *palavera* (palaver), quoique, dans les régions occidentales de l'Afrique, le même mot signifie au contraire dispute ou querelle. Après beaucoup de difficultés, on convint de cent livres de cauris pour chaque esclave. Alors le roi fit assigner aux marchands anglais des magasins, une cuisine et des logements. Mais toutes les chambres étant sans porte, ils furent obligés d'en faire à leurs frais, et d'y mettre des verroux et des serrures. Le jour suivant, ils payèrent les droits ordinaires au roi et aux cabaschirs; après quoi, les officiers du commerce firent avertir

les habitants de la ville, au son d'une cloche, d'amener leurs esclaves au marché. Cette cloche, qui est de fer, a la forme d'un pain de sucre, et contiendrait environ cinquante livres de cauris. On frappa dessus avec un bâton qui en tira un son très faible et très sourd.

Chaque jour au matin, le roi invitait les deux capitaines à déjeuner, et leur offrait toujours ses deux plats de poules étuvées et de patates bouillies à l'eau; mais il leur envoyait tous les jours, pour leur table, un porc, une chèvre, une brebis et une bouteille de pitto. De leur côté, ils lui faisaient porter avec la même régularité quatre bouteilles d'eau-de-vie, qu'il recevait comme le souverain bien. Comme ils avaient leur cuisinier dans la ville, et que les provisions y étaient en abondance, ils faisaient fort bonne chère. Mais divers accidents leur firent bientôt perdre l'appétit. La plupart de leurs gens furent attaqués de la fièvre. Phillips fut atteint lui-même d'un violent mal de tête. A peine se trouva-t-il capable d'aller jusqu'au marché sans être soutenu; et la mauvaise odeur du lieu lui causait quelquefois des évanouissements dangereux. Cette halle, que les habitants appellent trunk, était un vieux bâtiment, où l'on faisait passer la nuit aux esclaves, dans la nécessité d'y faire tous leurs excréments. Trois ou quatre heures, que Phillips était obligé d'y passer tous les jours, ruinèrent tout-à-fait sa santé.

Les esclaves du roi furent les premiers qu'on offrit en vente; et les cabaschirs exigèrent qu'ils fussent achetés avant qu'on en produisît d'autres, sous pré-

texte que, étant de la maison royale, ils ne devaient pas être refusés, quoiqu'ils fussent non seulement les plus difformes, mais encore les plus chers. Mais c'était une des prérogatives du roi, à laquelle on était forcé de se soumettre. Les cabaschirs amenaient eux-mêmes ceux qu'ils voulaient vendre, chacun selon son rang et sa qualité. Ils étaient livrés aux observations des chirurgiens anglais, qui examinaient soigneusement s'ils étaient sains, et s'ils n'avaient aucune imperfection dans les membres. Ils leur faisaient étendre les bras et les jambes; ils les faisaient sauter, tousser, et les forçaient d'ouvrir la bouche et de montrer les dents, pour juger de leur âge; car, étant tous rasés avant que de paraître aux yeux des marchands, et bien frottés d'huile de palmier, il n'était pas aisé de distinguer autrement les vieillards de ceux qui étaient dans le milieu de l'âge. La principale attention était à n'en point acheter de malades, de peur que leur infection ne devînt bientôt contagieuse. Le pian (1) est fort com-

(1) Prevost dit « la maladie qu'ils appellent *yaws* »; mais ce sont les Anglais et non les natifs qui donnent ce nom à cette maladie. Les Français la nomment *pian;* les Portugais de la côte, *boba;* les Mandingues, *manfira;* les Sousous, *dokkiti* ou *kota;* chez les Bouloms, on la nomme *bihl;* chez les Timanis, *tirri* ou *catirri.* Thomas Winterbottom, dans son ouvrage sur les maladies des nègres, déclare que c'est peut-être la seule maladie qu'on puisse affirmer avec certitude être indigène à l'Afrique. Elle se communique de la même manière que la maladie siphilitique, et est accompagnée d'éruptions et de pustules; mais elle n'attaque un individu qu'une seule fois en sa vie. On prétend qu'elle peut être inoculée par la piqûre d'une mouche qu'on nomme *mouche de pian.* Voyez Winterbottom, *Account of the Natives africans*, t. II, p. 139.

mun parmi ces malheureux nègres. Cette maladie a presque les mêmes symptômes que la maladie vénérienne; ce qui oblige le chirurgien d'examiner les deux sexes avec la dernière exactitude. On met les hommes et les femmes à part, séparés par une cloison de grosses barres de bois, pour prévenir les querelles.

Après avoir fait le choix de ceux qu'on veut acheter, on convient du prix, et de la nature des marchandises. Mais la précaution que les facteurs avaient eue de commencer par cet article, leur épargna les difficultés qui naissent ordinairement. Ils donnèrent aux propriétaires des billets signés de leur main, par lesquels ils s'engageaient à délivrer les marchandises en recevant les esclaves. L'échange se fit le jour d'après. Phillips et Clay firent marquer cette misérable troupe avec un fer chaud, à la poitrine et sur les épaules, chacun de la première lettre du nom de son bâtiment. La place de la marque est frottée auparavant d'huile de palmier; et cette opération est si peu douloureuse, que trois ou quatre jours suffisent pour fermer la plaie, et pour faire paraître les chairs fort saines.

A mesure qu'on a payé pour cinquante ou soixante, on les fait conduire au rivage. Un cabaschir, sous le titre de capitaine d'esclaves, prend soin de les embarquer et de les rendre sûrement à bord. S'il s'en perdait quelqu'un dans l'embarquement, c'est le cabaschir qui en répond aux facteurs; comme c'est le capitaine du trunk ou du marché qui est responsable de ceux qui s'échapperaient pendant la vente, et jusqu'au moment du départ de la ville. Dans le

chemin jusqu'à la mer, ils sont conduits par deux autres officiers que le roi nomme lui-même, et qui reçoivent de chaque vaisseau, pour prix de leur peine, la valeur d'un esclave en marchandises. Tous les devoirs furent remplis si fidèlement que, de treize cents esclaves achetés et conduits dans un espace si court, il ne s'en perdit pas un.

Il y a aussi un capitaine de terre, dont la commission est de garantir les marchandises du pillage et du larcin. Après les avoir débarquées, on est quelquefois forcé de les laisser une nuit entière sur le rivage, parce qu'il ne se présente pas toujours assez de porteurs. Malgré les soins et l'autorité du capitaine, il est difficile de mettre tout à couvert. Il l'est encore plus d'obtenir la restitution de ce qu'on a perdu.

Lorsque les esclaves sont arrivés au bord de la mer, les canots des vaisseaux les conduisent à la barque longue, qui les transporte à bord. On ne tarde point à les mettre aux fers, deux à deux, dans la crainte qu'ils ne se soulèvent, ou qu'ils ne s'échappent à la nage. Ils ont tant de regret à s'éloigner de leur pays, qu'ils saisissent l'occasion de sauter dans la mer, hors du canot, de la barque, ou du vaisseau, et qu'ils demeurent au fond des flots jusqu'à ce l'eau les étouffe. Le nom de la Barbade leur cause plus d'effroi que celui de l'enfer, quoiqu'au fond, dit l'auteur, ils y mènent une vie beaucoup plus douce que dans leur patrie. On en a vu plusieurs dévorés par les requins, au moment où ils s'élançaient dans la mer. Ces animaux sont si accoutumés à profiter du malheur des nègres, qu'ils suivent quelque-

fois un vaisseau jusqu'à la Barbade, pour faire leur proie des esclaves qui meurent en chemin, et dont on jette les cadavres hors du bord. Phillips raconte qu'il voyait tous les jours quelques uns de ces monstres marins autour de son bâtiment; mais il ne peut assurer, dit-il, que ce fussent les mêmes.

Les deux vaisseaux perdirent douze nègres, qui se noyèrent volontairement, et quelques autres qui se laissèrent mourir par une obstination désespérée à ne prendre aucune nourriture. Ils sont persuadés qu'en mourant ils retournent aussitôt dans leur patrie. On conseillait à Phillips de faire couper à quelques uns les bras et les jambes, pour effrayer les autres par l'exemple; d'autres capitaines s'étaient bien trouvés de cette rigueur; mais il ne put se résoudre à traiter avec tant de barbarie de misérables créatures qui étaient comme lui l'ouvrage de Dieu, et qui n'étaient pas, dit-il, moins chères au Créateur que les blancs. Il ajoute qu'il ne voit aucune raison de les mépriser pour leur couleur, puisqu'ils l'ont reçue de la nature, et qu'il ne comprend pas pourquoi les blancs croiraient valoir mieux dans l'intérieur. Tous les hommes, dit-il encore, sont portés à juger favorablement d'eux-mêmes. Les nègres s'estiment, et se croient même supérieurs à nous, puisque, par mépris pour notre couleur, ils se figurent le diable blanc, et le représentent de même.

Les cabaschirs sont obligés, pour chaque esclave qu'ils vendent publiquement, de payer au roi des droits et des coutumes, qui consistent dans une partie du prix qu'ils ont reçu. Pour s'exempter de ces

impôts, ils amenaient souvent, pendant la nuit, à la maison du capitaine, deux ou trois esclaves qu'ils lui vendaient secrètement; et les marchandises d'échange leur étaient envoyées avec les mêmes précautions. Cependant Phillips avait peu de penchant pour ce commerce clandestin, par la crainte d'offenser le roi, qui défendait toute sorte de trafic et de traité hors du marché public. Quelquefois ce prince, après avoir vendu, dans un mouvement de colère, une de ses femmes ou quelqu'un de ses sujets, revenait à lui-même, et priait les facteurs d'accepter d'autres esclaves à sa place. Ils avaient la complaisance de lui accorder cette satisfaction, et le plaisir de remarquer qu'il y était sensible.

Phillips, qui avait entendu vanter tant de fois les poisons des nègres, et l'art avec lequel ils en infectent leurs flèches, eut la curiosité de prendre là-dessus des informations; mais, pour les rendre plus certaines, il engagea un cabaschir à le visiter dans le magasin. Là, il commença par lui faire avaler plusieurs verres de liqueurs fortes; et le voyant échauffé par le plaisir de boire, il lui marqua une vive affection, il lui fit divers présents, enfin il le pressa de lui apprendre de bonne foi comment les nègres empoisonnaient les blancs, quel était leur secret pour communiquer le poison jusqu'à leurs armes, et s'ils avaient quelque antidote dont l'effet fût aussi sûr que celui du mal. Tout l'éclaircissement qu'il put tirer fut que les poisons en usage dans le pays venaient de fort loin, et s'achetaient fort cher; que la quantité nécessaire pour empoisonner un homme revenait à la valeur de trois ou quatre escla-

ves; que la méthode ordinaire pour l'employer, était de le mêler dans l'eau ou dans quelque autre liqueur qu'il fallait faire avaler à l'ennemi dont on voulait se défaire; qu'on se mettait la dose de poison sous l'ongle du petit doigt, où elle pouvait être conservée long-temps sans nuire au travers de la peau; qu'on trouvait adroitement le moyen de plonger le doigt dans la calebasse, ou la tasse, qui contenait la liqueur; qu'au même instant le poison ne manquait pas de se dissoudre, èt que son action était si forte, lorsqu'il était bien préparé, qu'il n'y avait point d'antidote qui pût être assez tôt employé. Le cabaschir ajouta que les empoisonnements n'étaient point si communs dans le royaume de Juida que dans les autres pays nègres; non que les haines y fussent moins vives, mais à cause de la cherté du poison. Phillips avait prié le roi, dès sa première audience, de ne pas permettre que les Anglais fussent exposés au poison. Ce prince avait ri de cette prière, et l'avait assuré que ce barbare usage n'était pas connu dans ses états. Cependant l'auteur observa qu'il refusait de boire dans la même tasse dont les Anglais et ses cabaschirs s'étaient servis, et que si on lui présentait une bouteille de liqueur, il voulait que celui dont il l'avait reçue en essayât le premier. Au contraire, les cabaschirs avalaient sans précaution tout ce qui leur venait de la main des Anglais. Ils allaient deux ou trois fois le jour au magasin, où chaque visite était payée d'un verre d'eau-de-vie. Les deux capitaines ne paraissaient jamais au trunk sans y faire porter trois ou quatre bouteilles, qui servaient comme de sceau à tous les traités. Sou-

vent les cabaschirs venaient demander des liqueurs au magasin, sous prétexte de quelque mariage qui les obligeait à se réjouir, ou de quelque maladie pour laquelle ils ne connaissaient pas de meilleur remède. L'envie de se conserver leur amitié faisait toujours accorder une partie de leur demande.

L'auteur rapporte, à cette occasion, que le voluptueux et vieux monarque de Juida le fit appeler une fois secrètement, pendant la nuit, pour lui dire qu'ayant épousé une jeune fille qu'il devait recevoir cette nuit même, il avait besoin d'un petit baril d'eau-de-vie pour donner une fête aux parents de sa belle, et de quelque potion qui le rendît propre à la caresser. Ses deux demandes lui furent accordées. Le chirurgien du vaisseau lui donna un cordial qui répondit à ses intentions, et reçut de lui, pour récompense, deux robes le jour suivant.

Dans l'île Saint-Thomas, les Portugais sont des empoisonneurs si habiles, que, si l'on s'en rapporte aux informations de Phillips, en coupant une pièce de viande, le côté qu'ils veulent donner à leur ennemi sera infecté de poison sans que l'autre s'en ressente; c'est-à-dire que le couteau n'est empoisonné que d'un côté. Cependant l'auteur fait remarquer avec soin qu'il n'en parle que sur le témoignage d'autrui, et qu'en relâchant dans l'île Saint-Thomas, ni lui, ni ses gens, n'en firent aucune expérience.

Les femmes du roi de Juida sont renfermées dans un quartier séparé. L'auteur s'en approcha plusieurs fois avec quelques uns de ses gens, et, jetant les yeux par-dessus le mur, il vit plusieurs de ces reines

occupées à divers ouvrages. Il lia même quelque entretien avec elles. Mais un facteur français de la compagnie, se laissant entraîner par sa curiosité, tenta d'ouvrir la porte, qui était fermée avec quelques liens d'osier. Toutes les femmes prirent la fuite en jetant un cri. Quelques cabaschirs, envoyés par le roi, vinrent prier les blancs de garder plus de mesure, et de tourner d'un autre côté leur promenade. Ils y consentirent volontiers, à l'exception du Français, qu'on eut peine à faire entrer dans des vues plus raisonnables.

Le lendemain, en déjeunant avec eux, le roi leur fit un reproche fort doux de leur curiosité, et leur déclara que les lois du pays ne permettaient à personne d'approcher si près du quartier des femmes. Il ajouta qu'il les trouvait excusables, en qualité d'étrangers, mais qu'il les priait néanmoins de ne pas retomber dans la même faute. Leurs excuses furent aussi polies que le reproche. Il en parut fort satisfait; mais il marqua un peu plus de ressentiment contre le facteur français, qui devait mieux connaître les lois du royaume. Phillips, voyant l'embarras du facteur, prit sur lui tout le blâme, et protesta que c'était lui-même qui avait mené sa compagnie dans un lieu qu'il était curieux de voir, pour rendre témoignage de la galanterie du roi, à son retour en Angleterre. Le monarque le prit par la main, et lui dit que si sa compagnie n'avait point eu d'autre vue, il était fâché d'en avoir fait des plaintes, et qu'il pardonnait volontiers au facteur français.

Ce facteur et son associé, ou son lieutenant, ha-

bitaient une petite cabane près du palais du roi. Comme on n'avait pas vu, depuis trois ou quatre ans, de vaisseaux français sur la côte, il vivait des libéralités du roi, sans aucun moyen de retourner dans sa patrie. Phillips l'avait presque tous les jours à dîner, et lui offrit de le conduire à la Barbade, d'où il pourrait gagner facilement la Martinique. Mais l'Angleterre étant en guerre avec la France, il n'osa passer dans une île ennemie.

A peu de distance de la ville royale, on trouve trente ou quarante gros arbres qui forment la plus agréable promenade du pays. L'épaisseur des branches ne laissant point de passage à la chaleur du soleil, y fait régner une fraîcheur continuelle. C'était sous ces arbres que Phillips passait la plus grande partie du temps. On y tenait un marché. Entre plusieurs spectacles bizarres, il eut celui d'une table publique, ou d'un ordinaire, qu'il a cru digne d'une description. Le nègre qui avait formé cette entreprise avait placé, au pied d'un des plus gros arbres, une grande pièce de bois de trois ou quatre pieds d'épaisseur; c'était la table; elle n'était soutenue sur la terre que par son propre poids. Les mets étaient du bœuf et de la chair de chien bouillis, mais enveloppés dans une peau crue de vache. De l'autre côté on voyait, dans un grand plat de terre, du kanki, espèce de pâte molle, composée de poisson pourri et de farine de maïs, pour servir de pain. Lorsqu'un nègre avait envie de manger, il venait se mettre à genoux contre la table, sur laquelle il exposait huit ou neuf coquilles de cauris. Alors le cuisinier cou-

pait fort adroitement de la viande pour le prix. Il y joignait une pièce de kanki avec un peu de sel. Si le nègre n'avait pas l'estomac assez rempli de cette portion, il donnait plus de coquilles, et recevait plus de viande. L'auteur vit tout à la fois, autour de la table, neuf ou dix nègres que le cuisinier servait avec beaucoup de promptitude et d'adresse, et sans la moindre confusion. Ils allaient boire ensuite à la rivière; car l'usage des nègres est de ne boire qu'après leur repas.

Le roi avait deux nains, qui venaient souvent demander des cauris aux Anglais. On n'osait leur en refuser, quoiqu'ils méritassent la corde plutôt que des présents. Ils troublaient continuellement le sommeil des facteurs par des hurlements auxquels ils donnaient le nom de prières, et qu'ils faisaient toutes les nuits, sous quelques arbres qui touchaient au magasin. Ils imploraient, disaient-ils, la puissance des fétiches en faveur du roi. Ils prétendaient que ces divinités leur parlaient souvent par la bouche d'une grande idole de bois, qui était à la porte du palais, et qu'ils s'étaient efforcés de tailler en figure d'homme, quoiqu'ils n'eussent réussi, dit l'auteur, qu'à lui donner celle du diable.

Phillips, ayant entendu souvent assurer que cette figure parlait toutes les nuits aux cabaschirs et à ses dévots, déclara naturellement qu'il serait charmé d'assister à des cérémonies si merveilleuses, et demanda la permission de les y accompagner. Ils lui répondirent qu'il fallait s'y trouver la nuit. Il ne manqua point de s'y rendre avec eux la nuit suivante;

mais, craignant quelque mauvais tour, il prit avec lui quatre de ses gens, bien armés de pistolets et de sabres. Les nègres, arrivant de plusieurs côtés, firent quantité de profondes salutations à l'image, tandis qu'il attendait la voix et les discours qu'on lui avait promis. Après s'être ennuyé pendant plus d'une heure, il demanda pourquoi il n'entendait rien. On lui demanda un peu de patience. Il attendit encore deux heures sans être plus satisfait. Les nègres parurent fort surpris, et l'assurèrent que leur fétiche n'avait jamais été si long-temps muet. L'indignation prenant l'ascendant sur lui, il donna du bout de sa canne dans la bouche de l'idole, et recommença plusieurs fois le même jeu, malgré les instances des nègres, qui témoignaient beaucoup d'inquiétude pour lui. Il leur dit que, ne voyant qu'une pièce de bois, il n'avait aucune raison de craindre; mais que, s'il était vrai qu'elle fût capable de parler, il allait la forcer à faire usage de cette qualité. Là-dessus il prit un de ses pistolets, et tirant à l'idole, il lui mit une balle dans l'œil gauche. Les nègres prirent tous la fuite. Phillips et ses gens passèrent encore une demi-heure dans le même lieu, et se retirèrent enfin sans avoir pu faire rien perdre de son insensibilité à la pièce de bois.

Le jour suivant, les nègres parurent fort étonnés de voir le capitaine anglais en bonne santé. Il raconta lui-même son aventure au roi, qui l'assura gravement que la figure parlait aux nègres, mais qu'elle gardait le silence devant les blancs. Phillips répondit que, si elle avait été capable de parler,

elle n'aurait pas manqué de faire entendre quelque menace ou quelque plainte lorsqu'il l'avait si maltraitée à coups de canne et de balle. Le monarque répliqua que ce n'était à la vérité qu'une figure de bois, mais qu'il était certain que les fétiches s'expliquaient souvent par sa bouche; qu'il en avait été souvent témoin lui-même, et qu'il souhaitait que les Anglais ne se repentissent point de l'avoir maltraitée. Phillips lui dit qu'il défiait également les fétiches et la statue de lui nuire, et qu'il ne redoutait que le poison de ses sujets. Vous n'avez rien à craindre du poison, reprit encore le roi; mais je ne vous réponds pas des fétiches.

Phillips voyait souvent, autour des maisons du pays, de petites figures de terre, et devant elles du riz, du blé, de l'huile et d'autres présents qu'on leur avait offerts. Quelquefois c'étaient des chèvres éventrées et suspendues aux arbres. Les nègres ont tant de choses auxquelles ils donnent la qualité de fétiches, qu'il ne put comprendre l'idée qu'ils attachent à ce nom. Sur la Côte-d'Or, lorsqu'il se fait quelque promesse solennelle ou quelque serment, le prêtre mêle des poudres de différentes couleurs, dont il jette cinq ou six cuillerées sur un des principaux fétiches. Ce mélange doit causer la mort à celui qui violerait son serment. Les nègres en sont si persuadés, que plusieurs capitaines ont pris le parti de faire jurer leurs esclaves, par les fétiches, qu'ils ne se jetteraient pas dans la mer pour regagner le rivage, et leur ont fait ôter leurs chaînes après ce serment. Cependant Phillips conseille aux

marchands de se reposer moins là-dessus que sur de bonnes chaînes de fer.

Au cap Corse, il avait vu les fétiches employés solennellement par les trois facteurs de la compagnie, Platt, Ronan et Melross, pour engager la foi du nouveau roi de Futtou, du roi de Sabo, et de Nimfa, général des Arcanis. Voici les détails qu'il donne de cet incident. Les Arcanis, qui sont de tous les marchands nègres ceux dont les Anglais aiment mieux le commerce, et dont l'or est le plus pur, habitent l'intérieur des terres; de sorte que pour se rendre aux forts et aux vaisseaux, ils ont quelques autres pays à traverser (1). Le pays de Futtou en était un; et le roi leur avait accordé le passage assez longtemps, sans leur causer aucun chagrin. Mais ses sujets, à l'instigation des Hollandais de Mina, leur fermèrent les chemins, et les voulurent forcer d'acheter d'eux à plus haut prix des marchandises de moindre

(1) Les Arcanis de notre voyageur sont les Akannis de la carte d'Afrique et de la carte de Guinée de d'Anville. Ce géographe les place à peu de distance de la côte, un peu au nord-ouest des Fantins (Fantini), et au sud-est des Asiantés (Achantis). Cette position nous prouve que c'est le pays nommé Assin des voyageurs modernes, de MM. Bowdich et Dupuis. Ce pays d'Assin ne doit pas être confondu avec celui d'Issini, qui est beaucoup plus à l'ouest, et dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant. La rivière qui arrose ce dernier pays est nommée Assinee (Assini) par Bowdich et Dupuis; mais leur carte ne fait pas mention du pays. D'Anville, sur sa carte de Guinée, donne Dahou pour capitale à Assin, ou aux Akannis; mais le nom de cette ville ne se trouve pas sur les cartes de Dupuis et de Bowdich. Voyez *a Map of Northwestern Africa, by Bowdich*, deux feuilles, et *Map of Wangara*, dans l'ouvrage de Dupuis, intitulé *Journal of a Residence in Ashantee*, in-4°, part. 2, page 1.

valeur, qu'ils recevaient des Hollandais. Les Arcanis, ayant refusé de se soumettre à cette tyrannie, se virent exposés au pillage et à toutes sortes de mauvais traitements, en traversant le royaume de Futtou. Leur mécontentement produisit la guerre. Ils choisirent pour général un de leurs principaux négociants, nommé Nimfa, qui avait toutes les qualités nécessaires à cet emploi. Les Anglais du cap Corse, à qui ils communiquèrent leur dessein, s'engagèrent à leur fournir des armes et des munitions. D'un autre côté, les Arcanis eurent recours au roi de Sabo, de qui ils louèrent un corps de troupes auxiliaires. Ce prince avait la figure la plus majestueuse et la plus guerrière que Phillips ait jamais vue parmi les nègres. Sa conduite et son courage répondaient merveilleusement à son air. Les Arcanis, soutenus par un secours si puissant, et par quelques nègres du cap Corse, qui les joignirent sous la conduite des capitaines Hansico et Amo, composèrent une armée de vingt mille hommes, et marchèrent contre le roi de Futtou, qui n'avait pas attendu leur arrivée pour assembler aussi ses meilleures troupes. Il y eut quelques légères escarmouches entre les deux partis; car il n'arrive guère aux nègres de décider leurs querelles par de véritables batailles. Le pillage, les embuscades, les surprises sont les principaux événements de leurs guerres. La fortune se déclara si heureusement pour les Arcanis, qu'ils forcèrent le roi de Futtou de chercher asile et protection au château de Mina. Nimfa et le roi même de Sabo profitèrent de sa retraite pour s'approcher

de sa ville capitale. Ils y entrèrent sans résistance. Ils la pillèrent, ils en brûlèrent une partie; et pour assurer le fruit de la guerre, ils élevèrent sur le trône le frère du roi fugitif. Tous les cabaschirs du royaume de Futtou jurèrent, par les fétiches, d'être fidèles à leur nouveau maître. Ensuite les vainqueurs amenèrent ce monarque au cap Corse, pour lui faire jurer à son tour d'être constamment attaché aux Anglais, et de favoriser leurs intérêts dans toutes sortes d'occasions; de porter une haine immortelle à son frère; d'entretenir une paix inviolable avec les Arcanis, et de leur accorder la liberté du passage dans son pays, avec leur or et leurs autres marchandises. Ces articles furent écrits sur du parchemin, au nom de la compagnie royale d'Angleterre, de Nimfa, et du roi de Sabo. Le roi de Futtou (1) les signa, par une marque qui tint lieu de son nom. Shurley et Phillips, qui se trouvaient alors au château du cap Corse, les facteurs, et plusieurs cabaschirs, signèrent aussi en qualité de témoins. Après quoi le roi de Futtou s'étant mis à genoux, jura solennellement par les fétiches d'être fidèle à l'observation du traité. On joignit au serment la cérémonie des poudres. Le prêtre des fétiches prit cinq ou six cuillerées d'eau, dans lesquelles il jeta plusieurs sortes de poudres, dont il connaissait seul la composition. Après les avoir bien mêlées, il déclara

(1) Dupuis, dans sa carte du Wangara (1824), met aussi Fetu à l'ouest de Fantis, à l'est de Ahanta, immédiatement au nord du cap Coast. Bowdich a exclu ce nom de Fetu de sa carte dressée en 1820, et y substitue ceux de Tufel et Abra.

au roi de Futtou qu'à la moindre infraction des articles, il tomberait mort sur-le-champ comme un clou de porte. Ce prince parut fort persuadé de la vérité de cette menace. Il avait la physionomie basse et stupide. Un ver qu'il avait au pied ne lui permettant pas de se soutenir sur ses jambes, il était porté sur les épaules d'un nègre.

En arrivant au cap Corse, le roi de Sabo et Nimfa furent salués de neuf coups de canon, par le château et les bâtiments qui étaient dans la rade. Ils y répondirent par une décharge de leur mousqueterie. Leur entrée se fit sous un dais, auquel on avait suspendu plusieurs queues de cheval; et leurs gens ne cessèrent point de tirer jusqu'à la porte du château. Là, le monarque nègre et le général des Arcanis mirent le sabre à la main; et trouvant les facteurs anglais, qui étaient venus au-devant d'eux, ils leur baisèrent les mains avec de grands témoignages de joie. Les Anglais prirent les leurs, et les secouèrent à la mode du pays; mais, pour donner plus de force à leurs félicitations, ils firent porter hors des murs un tonneau d'eau-de-vie, qui fut enfoncé, et bu par toute l'armée à la santé de la compagnie royale d'Angleterre.

Le roi de Sabo s'était fait accompagner de deux de ses femmes pendant toute la guerre. Elles l'avaient suivi au château anglais; et suivant l'usage du pays, où l'on ne se fait pas honte d'être chargé de vermine, elles lui nettoyaient souvent la tête en public, et prenaient plaisir à manger ses poux.

Phillips n'ayant rien épargné pour découvrir tout ce qui appartenait aux fétiches, ajoute à son récit

les circonstances suivantes. Les nègres ont de petites pièces d'or, d'un travail fort recherché, qui représentent diverses figures, et qu'ils portent attachées à leur chevelure, au cou, au poignet, et à la cheville du pied. Ils donnent à ces figures le nom de fétiches. Ils ont des créatures particulières qui font l'objet de leur dévotion; et chaque nègre a la sienne, qu'il regarde comme sa divinité tutélaire, et qu'il appelle aussi son fétiche. Celle du général Nimfa était la vache. Les facteurs en ayant fait tuer une pour traiter les princes nègres avant leur départ, il fut impossible de lui en faire manger; et pour excuse, il confessa que cet animal étant son fétiche, il n'avait pu le voir égorger sans regret. D'autres ont pour fétiches, le chien, le mouton, le léopard, et tout ce que leur imagination leur peint de plus puissant ou de plus respectable. Au cap Mesurado, l'auteur apprit d'un nègre de qualité, qui portait autour du bras une aiguillette de peau de léopard, que c'était le fétiche dont la protection le garantissait du tonnerre. D'autres portent une dent de tigre, une corne de bouc enduite de pâte rouge, quelque os de poisson, etc.; et chacun attribue à son fétiche des vertus particulières contre les maux ou les dangers qu'il appréhende le plus. Cette superstition a beaucoup de rapport avec celle qui est en usage sur le Sénégal et la Gambra, pour les grisgris.

Le prêtre des fétiches du roi s'attribue une puissance et des lumières extraordinaires. Dans la saison des pluies, où la mer est fort agitée, elle le devint si excessivement que, pendant près de trois semaines,

les canots ne purent apporter de marchandises au rivage. Les cabaschirs voyant les Anglais hors d'état de payer les esclaves, et ne voulant pas les livrer à crédit, tenaient les facteurs en suspens. Phillips en fit des plaintes au roi, qui le pria d'être tranquille, et de compter que, par les mesures qu'il allait prendre, la fureur des flots s'apaiserait dès le jour suivant.

Pour exécuter cette étrange promesse, il envoya son prêtre au rivage, avec un bassin d'huile de palmier, un sac de riz et de blé, une bouteille de pitto, une bouteille d'eau-de-vie, une pièce de toile peinte, et divers autres présents qu'il voulait faire à la mer. Le prêtre chargé de toutes ces richesses s'avança sur le bord de l'eau. Là, il fit un discours aux vents et aux flots pour les assurer que son roi, qui était leur ami, avait beaucoup d'affection pour les blancs, et s'intéressait au succès de leur cargaison; que les blancs étaient de fort honnêtes gens, et se rendaient utiles au pays en y apportant toutes sortes de commodités. Il pria la mer de ne pas se fâcher plus long-temps, et de ne pas s'opposer au débarquement des marchandises. Il lui dit que si elle avait besoin d'huile de palmier, son roi lui en offrait un bassin. Alors il jeta le bassin d'huile dans la mer; et répétant la même offre pour le riz, le blé, le pitto, l'eau-de-vie, le calico, etc., il les y jeta aussi successivement.

Il arriva, le jour suivant, que les flots étant devenus un peu plus tranquilles, on profita de ce changement pour apporter quelques marchandises

au rivage. Le roi ne manqua point d'en faire honneur à ses fétiches, quoique la cause en fût tout-à-fait naturelle. On était au décours de la lune. Les voyageurs n'ignorent pas que, dans les régions méridionales, le vent perd alors beaucoup de sa force, et que la mer est plus calme que dans les lunes pleines ou nouvelles. Cependant Phillips, charmé de pouvoir recommencer son commerce, ne disputa point aux fétiches la gloire qu'on leur attribuait. Le prêtre se vanta d'être assez puissant pour faire pleuvoir, quand il voudrait, du blé et du sel. Les Anglais lui offrirent de grandes récompenses pour leur accorder une seule fois ce spectacle; mais les instances et les offres ne leur firent rien obtenir.

Peirson raconta l'histoire suivante à Phillips. Il avait été envoyé à Juida pour servir de second facteur au comptoir, sous Smith, qui en était alors le chef. Quelques jours après son arrivée, Smith fut dangereusement attaqué d'une fièvre maligne. Le roi, qui aimait beaucoup cet Anglais, lui envoya aussitôt son prêtre, pour chasser la mort par ses enchantements et par l'invocation des fétiches. En approchant du malade, le prêtre commença par lui expliquer sa commission. Ensuite s'étant rendu au cimetière des blancs avec sa provision d'eau-de-vie, d'huile, de riz, etc., il s'écria d'une voix fort haute : O vous, blancs morts, qui reposez ici, vous voulez avoir parmi vous le facteur Smith! mais il est aimé de notre roi; il l'aime, et son intention n'est point encore de le quitter pour venir demeurer avec vous. S'étant approché de la sépulture du capitaine Wi-

burn, fondateur du comptoir, il lui dit du même ton : O vous, capitaine de tous les blancs qui reposent ici, la maladie de Smith est encore un de vos coups! Vous voudriez qu'il vînt bientôt vous tenir compagnie, parce que c'est un honnête homme; mais notre roi ne veut pas qu'il le quitte encore, et vous ne l'aurez pas. Après cette harangue, il fit un trou sur la fosse, dans lequel il versa de l'eau-de-vie et de l'huile, en disant à Wiburn que s'il avait besoin de ces présents, on les lui offrait volontiers; mais qu'il ne devait pas s'attendre qu'on lui livrât le facteur, et qu'il fallait renoncer à cette prétention. Il revint ensuite au comptoir, où il eut la hardiesse d'assurer Smith que sa maladie ne serait pas mortelle. On fit d'abord peu d'attention à ses ridicules promesses; cependant, comme il commençait à se rendre incommode, Peirson le força de se retirer; et, deux jours après, on perdit le pauvre Smith.

Le roi de Juida était âgé d'environ soixante ans, autant du moins que Phillips fut capable d'en juger; car les nègres ne connaissent point leur âge, et ne tiennent aucun compte de la mesure du temps. Ce prince était d'une taille médiocre. Il avait les cheveux gris et la physionomie fort commune. L'auteur ne lui trouva pas les sentiments plus relevés. Cependant il était d'un fort bon naturel et d'une humeur assez douce, surtout lorsqu'il voulait obtenir quelque présent. Pendant que le vaisseau fut sur la côte, il ne sortit point une seule fois de son palais; mais il se promenait souvent dans les cours, pieds

nus au milieu de la boue, avec aussi peu d'attention pour sa personne que le plus pauvre de ses sujets, quoiqu'on le prétende si puissant que, dans l'espace de vingt-quatre heures, il peut rassembler une armée de quarante mille hommes. Son principal cabaschir se nommait Springgatha, vieillard de quatre-vingts ans, consommé dans la politique, qui gouvernait absolument son maître, et qui s'attendait à monter sur le trône après lui. Les Anglais trouvèrent plus d'obstacle de sa part à l'établissement de leur commerce, que de celle du roi et de tous les autres cabaschirs. Le second seigneur de la cour se faisait appeler capitaine Charter, nom qu'il avait pris d'un Anglais au service duquel il avait été dans sa jeunesse, et qu'il se faisait honneur de porter par reconnaissance pour son ancien maître. Son âge ne surpassait pas trente ans. Il était d'une figure agréable et d'un fort bon naturel. Les Anglais se trouvèrent si bien de sa générosité et de sa douceur, qu'ils achetèrent de lui plus d'esclaves que de tous les autres cabaschirs ensemble. Comme Springgatha était trop vieux pour faire espérer qu'il pût survivre au roi, c'était à Charter que toute la nation destinait la couronne. Les autres seigneurs, c'est-à-dire ceux avec qui Phillips eut quelque rapport, se nommaient capitaine Tom, capitaine Biby, capitaine Agwa. Le roi marquait une considération particulière pour un prince étranger, frère du roi d'Arda, qui, ayant été banni des états de son frère pour quelque entreprise séditieuse, était venu chercher un asile dans le Juida.

La mer est toujours si grosse au long de la côte, que les canots n'allaient jamais du bord anglais au rivage sans qu'il y en eût quelqu'un de renversé. Mais l'habileté des rameurs nègres est surprenante; d'ailleurs ils nagent et plongent avec tant d'adresse, que leurs amis n'ont presque rien à risquer avec eux. Au contraire, ils laissent périr impitoyablement ceux qu'ils ont quelque sujet de haïr.

Tous les capitaines achètent leurs canots sur la Côte-d'Or, et ne manquent point de les fortifier avec de bonnes planches pour les rendre capables de résister à la violence des flots. Ils sont composés d'un tronc de cotonnier. Les plus grands n'ont pas plus de quatre pieds de largeur; mais ils en ont vingt-huit ou trente de longueur, et contiennent depuis deux jusqu'à douze rameurs. Ceux qui conviennent le plus à la côte de Juida sont à cinq ou six rames. Les vaisseaux qui viennent pour le commerce des esclaves se pourvoient ordinairement de deux canots, parce qu'il arrive souvent que l'un étant renversé par les vagues, il a besoin du secours de l'autre pour sauver les nègres et les marchandises. Les rameurs se prennent aussi à la Côte-d'Or, avec la précaution d'en choisir un qui ait assez d'expérience et d'habileté pour tenir lieu de pilote; et l'on s'y trompe d'autant moins que les nègres de cette côte sont les plus habiles matelots de toute la Guinée. Ce pilote commande ses compagnons, et se fait obéir avec beaucoup d'autorité. Leurs appointements sont réglés, et se paient la moitié en or au cap Corse, et le reste en marchandises. Lors-

qu'on est satisfait de leurs services, l'usage est de leur faire présent d'un des deux canots pour retourner sur leur côte. On met l'autre en pièces pour en faire du bois à brûler; car il est rare qu'on trouve occasion de le vendre. Les rameurs de Phillips lui perdirent six ou sept tonneaux de cauris et plus de cent barres de fer, sans compter d'autres marchandises de moindre importance. Ce malheur arriva fort près du rivage, par une vague furieuse qui renversa le canot. Il fut impossible aux Anglais d'obtenir la moindre satisfaction; et loin de maltraiter les rameurs, ils prirent le parti de les consoler par de belles paroles, dans la crainte de quelque accident volontaire.

Phillips avait constamment deux hommes au rivage, occupés à remplir tous les jours un baril d'eau qu'il n'était pas aisé de transporter à bord. Ils le roulaient sur le sable pendant la nuit, pour arriver le matin au rivage avant que le jour eût ramené les vents de mer, qui étaient toujours fort impétueux. Il n'y avait point d'autres ressources que celle des radeaux pour le conduire ensuite jusqu'à la barque longue, au risque d'être souvent repoussé contre les rocs, où il ne manquait guère de se briser. La joie était extrême à bord, lorsqu'on y voyait arriver heureusement ce secours. Phillips avait une sorte de petit esquif qui lui servait à transporter des porcs, de la volaille, des lettres, etc., mais dont il ne pouvait tirer aucun service pour l'eau et les esclaves; il fallait deux hommes pour le conduire, et deux hommes faisaient toute sa charge.

Le 27 de juillet, Phillips ayant embarqué sept cents esclaves, entre lesquels il y avait deux cent vingt femmes, prit congé du roi de Juida, et mit à la voile avec Clay, qui en avait acheté six cent cinquante. Leur dessein était de relâcher à l'île de Saint-Thomas pour y prendre des provisions. Le 2 d'août, ils passèrent à la pointe sud de l'île du Prince, qui leur parut fort haute et fort montagneuse, quatre-vingt-neuf lieues à l'est de Juida. Le 4, ils se trouvèrent à la vue de la terre, vers cinquante-sept minutes de latitude du nord. Le pays était bas et couvert d'arbres, avec une petite île vers le sud. Pendant la nuit suivante, Phillips perdit la vue du vaisseau de Clay, parce que celui-ci, effrayé au spectacle de plusieurs baleines qu'il avait prises pour des rocs, avait amené ses voiles pour n'avancer que la sonde à la main. Cette mer est remplie de monstres, mais particulièrement de baleines qui prennent plaisir à suivre un vaisseau, le prenant, comme le suppose l'auteur, pour quelque animal gigantesque de leur élément. Les Anglais s'amusèrent beaucoup à les voir combattre contre le thrasher ou le batteur; car ces deux espèces d'animaux ne se rencontrent jamais sans se quereller. Le thrasher leur parut long de douze ou quinze pieds, mais fort affilé. Dans l'engagement, il s'élève de la moitié du corps hors de l'eau, et tombe sur la baleine avec tant de violence, que le bruit se fait entendre jusqu'à bord.

Le 6 on passa la ligne. Pendant que les nègres étaient à dîner sur le tillac, le jeune tigre que Phillips portait en Europe trouva le moyen de sortir de

sa cage, et, saisissant une femme à la jambe, lui emporta le mollet dans un instant. Un matelot anglais, qui accourut aussitôt, lui donna quelques petits coups qui le firent ramper comme un épagneul; et, le prenant entre ses bras, il le porta sans résistance jusqu'à sa cage. On a déjà fait remarquer que cet animal semblait avoir pris les nègres en haine. Phillips ordonna que pendant le dîner on eût soin de couvrir la cage d'un voile, sans quoi le tigre paraissait dans une fureur continuelle.

Le 8, on découvrit le cap Lopez (1). On se trouvait alors vis-à-vis d'un banc de sable, qui semblait border le rivage, et qu'on prit pour celui qui porte dans la carte hollandaise le nom de Grote White Pleken, près de la rivière de Gabon. Il en sort un autre banc qui s'avance fort loin dans la mer. A deux lieues de cet écueil, la sonde ne donna que dix brasses d'eau; mais il y a peu de danger, parce que la profondeur diminue sensiblement par degrés. Le cap de Lopez-Gonzalvo paraissait éloigné de cinq lieues au sud. Par les observations on trouva trente-cinq minutes de latitude. Phillips penchait beaucoup à relâcher au cap pour y faire sa provision d'eau et de bois; mais l'incertitude des vents, et la force qu'il reconnut aux courants, jointes à la mortalité qui commençait à se répandre parmi ses esclaves, le déterminèrent à continuer sa navigation vers l'île Saint-Thomas, dont il était encore éloigné de quarante lieues. Ainsi, portant le 9 du côté de cette île, il la

(1) Phillips, p. 231, écrit cap Lopus.

découvrit le 11, et presque en même temps il aperçut les îles das Cabras (1), qui en sont à six lieues. En s'approchant, il eut soin de ne pas quitter la sonde, qui lui donna depuis quatorze jusqu'à sept brasses; mais, à peu de distance de la ville, il fut étonné de se trouver tout d'un coup sur cinq brasses. Enfin, se défiant de sa situation, il prit le parti de mouiller l'ancre sur quatre et demie. Cependant il reconnut ensuite qu'il n'y avait aucun danger. Quoique, dans ce lieu, la mer n'ait pas plus de profondeur environ deux milles à la ronde, elle en a beaucoup davantage vers la côte de l'île.

Le même jour, il descendit au rivage pour visiter le gouverneur de la ville, qui avait le commandement absolu depuis la mort du général. Il en fut reçu civilement. Après avoir satisfait à quelques questions, qu'on ne lui fit que pour la forme, il obtint la permission de prendre du bois, de l'eau, et d'acheter les provisions dont il avait besoin. On l'avertit en même temps que la meilleure rade et la plus fréquentée était sous le château. Phillips crut entendre qu'on le soupçonnait de n'y avoir pas mouillé d'abord, pour ne pas se placer sous le canon du gouverneur; il se hâta d'y faire avancer son vaisseau, avec ordre de saluer le château de cinq coups; mais, en approchant si près de la terre, il n'oublia pas de faire mettre tous les nègres dans les

(1) Iles des Chèvres; ces petits îlots ou rochers sont voisins de la côte orientale de Saint-Thomas. Prevost a mis Latras pour Cabras; et cette faute, qui n'est pas dans Churchill, se trouve dans les deux éditions françaises.

chaînes, de peur qu'il ne leur prît envie de se sauver à la nage.

Le seul temps, ou du moins le seul temps commode pour se fournir d'eau dans l'île Saint-Thomas, est celui de la nuit, parce que les femmes de la ville troublent la fontaine pendant le jour, en y lavant leur linge. Phillips mit trois hommes à terre pour ce travail. Il eut soin de faire garder ses nègres par des gens armés; précaution nécessaire au milieu des Portugais, qui sont, dit-il, les plus grands voleurs du monde, et qui n'auraient pas manqué de leur enlever ou quelques nègres ou leurs frères. Il voyait mourir un si grand nombre d'esclaves, qu'après avoir fini ses affaires à la hâte il prit le parti de mettre à la voile pour la Barbade, sans attendre le vaisseau de Clay, qui était arrivé deux jours après le sien. Il fait monter la longueur de ce voyage à treize cent cinquante-huit lieues, ou soixante-sept degrés cinquante-quatre minutes, qui, réduites en milles d'Angleterre, en produisent quatre mille soixante-quinze. Il observe, en général, que son passage fut fort heureux, et qu'il n'avança jamais plus de trois degrés au sud de la ligne, mais que, plus il prit au sud, plus il trouva les vents impétueux, et plus encore lorsqu'il porta vers l'est. Il ajoute qu'il fut surpris aussi de les trouver si frais, en considérant les latitudes. Depuis le 20 d'octobre, il fit toujours voile dans le treizième degré douze minutes du nord, c'est-à-dire dans la latitude accordée de la Barbade, jusqu'au 4 de novembre qu'il découvrit cette île à la distance de sept lieues.

Elle portait, par rapport à lui, nord-ouest quart de nord. Ses observations, qu'il croit fort exactes, lui firent trouver à ce point treize degrés douze minutes du nord; de sorte que, sans s'arrêter à l'opinion reçue, il donne hardiment pour latitude à l'île de la Barbade treize degrés huit minutes, et pour distance méridienne de l'île Saint-Thomas soixante-huit degrés quarante-neuf minutes ouest. Il conclut de là qu'on s'est fort trompé lorsqu'on a prétendu que la longitude n'est que de soixante ou soixante-deux degrés ouest du cap Lopez; et l'on peut compter, dit-il, sur ses calculs, auxquels il a pris soin d'apporter une parfaite exactitude.

Il entra dans le port de Bridgetown le 4 de novembre, après avoir employé deux mois onze jours dans son passage. Les maladies avaient fait tant de ravages sur son bord, qu'il avait perdu quatorze matelots et trois cents nègres. Cette disgrâce l'affligeait sensiblement, quand il considérait que la mort de chaque esclave faisait perdre dix livres sterling à la compagnie, et dix livres dix schellings aux capitaines du vaisseau. Tel était le prix que les agents de la compagnie en devaient recevoir à la Barbade. Ainsi la perte totale montait à six mille cinq cent soixante livres sterling. Phillips ne livra vivants que trois cent soixante-douze esclaves, dont la vente rapporta, l'un portant l'autre, environ dix-neuf livres sterling par tête.

La principale maladie qui avait emporté tant de blancs et de nègres, était la dyssenterie, flux blanc (white flux), d'une violence si extraordinaire qu'il n'y

avait point de remèdes qui pussent l'arrêter. Ceux qui en étaient une fois saisis, sans aucune exception, mouraient. Cette maladie avait commencé avant qu'on eût relâché dans l'île de Saint-Thomas; mais les progrès en avaient été terribles dans le reste du voyage. Pour les blancs, outre la dangereuse influence du climat, on n'en connaissait pas d'autre cause que le sucre noir, sans préparation, et le mauvais rum, dont toutes les représentations du capitaine ne les empêchaient pas d'user avec excès. Non seulement Phillips employa plusieurs fois les châtiments pour arrêter cette licence, mais il faisait jeter dans la mer tout le rum et le sucre qu'il pouvait découvrir. Il chargea même de fers Lord, son trompette, qui était le plus livré à ce désordre, et qui, ne se contentant pas d'y entraîner les autres par son exemple, alla un jour le couteau à la main, dans un accès d'ivresse, pour tuer le contre-maître dans son lit. Ce malheureux demeura près de deux mois enchaîné sur la poupe, sans autre dais que le ciel, c'est-à-dire exposé à toutes les injures de l'air, et n'y fut pas attaqué de la moindre maladie; tandis que l'art du chirurgien et les soins du capitaine ne purent sauver un grand nombre d'honnêtes gens. A l'égard des nègres, ce fut la petite vérole qui causa les plus grands ravages; et toute l'assistance qu'on put donner aux malades se réduisit à ne les pas laisser manquer d'eau pour se désaltérer, ni d'huile de palmier pour en frotter leurs plaies. Ce qu'il y a de fort étrange, suivant l'auteur, c'est que cette cruelle maladie étant déchaînée parmi les nègres, n'attaqua

qu'eux, et ne se communiqua point aux blancs. Il se trouvait néanmoins à bord plusieurs matelots, et même quelques jeunes garçons, qui ne l'avaient jamais eue, et qui n'en étaient pas moins constamment au milieu des malades. Phillips ajoute que les symptômes de la petite vérole sont les mêmes parmi les nègres que dans tous les pays de l'Europe. Elle commence par des douleurs de tête et de dos, par des maux de cœur, des vomissements, des fièvres, etc. Mais ceux que la petite vérole avait épargnés ne résistèrent point au flux, avec d'autant plus de chagrin pour le capitaine, qu'il avait à regretter les soins qu'on s'était donnés pour les sauver de la première de ces deux maladies. Quel embarras, dit-il, à leur fournir régulièrement leur nourriture, à tenir leurs logements dans une propreté continuelle! et quelle peine à supporter non seulement la vue de leur misère, mais encore leur puanteur, qui est bien plus révoltante que celle des blancs! Le travail des mines, qu'on donne pour exemple de ce qu'il y a de plus dur au monde, n'est pas comparable à la fatigue de ceux qui se chargent de transporter des esclaves. Il faut renoncer au repos pour leur conserver la santé et la vie; et si la mortalité s'y met, il faut compter que le fruit du voyage est absolument perdu, et qu'il ne reste que le cruel désespoir d'avoir souffert inutilement des peines incroyables.

Trois semaines avant l'arrivée de Phillips à la Barbade, on y avait essuyé un terrible ouragan, qui avait jeté tous les bâtiments de la rade au rivage, et qui en avait fracassé huit ou neuf entre les rocs.

Phillips vit encore une partie de leurs débris. Mais il admira la bizarrerie du sort dans ces furieuses tempêtes. Le Bristol, vaisseau de guerre commandé par le capitaine Gurney, avait laissé couler ses câbles au premier mouvement des flots; et s'étant mis heureusement au large, il était rentré dans le port après l'orage, sans avoir rien souffert. Au contraire, le capitaine Thomas Sherman, qui était parti pour l'Angleterre avant l'ouragan, avec le colonel Kendal, dernier gouverneur de l'île, fut si maltraité par des tourbillons d'une violence sans exemple, qu'ayant perdu ses mâts, il revint au port dans le plus triste état où la fureur des vents et des flots puisse réduire un vaisseau.

L'île de la Barbade, qui est, dit l'auteur, un des plus agréables lieux du monde, et qui était alors habitée par quantité d'honnêtes gens, se trouvait infectée d'une peste violente qui en avait déjà fait le tombeau d'un grand nombre d'étrangers. Le capitaine Sherman y avait enterré six cents hommes de son bord : non que son équipage eût jamais été si nombreux; mais ayant entrepris de réparer ses pertes par de nouveaux matelots qu'il engageait sur les vaisseaux marchands, il n'avait fait que les multiplier par degrés. Phillips perdit dix-huit hommes. Comme il ne comptait pas d'échapper à la maladie, il ne fit pas difficulté de visiter sans précaution ses gens et ses amis malades. C'est à cette liberté même qu'il attribue le bonheur qu'il eut de s'en garantir. L'habitude du mauvais air l'endurcit en quelque sorte contre l'infection; tandis qu'une infinité d'autres, que la

crainte retenait à la campagne, ne manquaient pas d'en être atteints dès la première fois que la nécessité de leurs affaires les rappelait à la ville. Pendant le séjour qu'il fit à la Barbade, il vit périr vingt capitaines de vaisseau, entre lesquels il regretta beaucoup Gurney et Bowls, qui commandaient tous deux chacun un vaisseau de guerre. Le nombre des matelots qui moururent est incroyable.

L'auteur embarqua sept cents barils de sucre, à neuf ou dix schellings le quintal, du coton à deux sous la livre, et du gingembre à huit schellings le quintal. Le 2 d'avril il se tint prêt à lever l'ancre, avec trente autres bâtiments dont sept étaient de vingt-huit pièces de canon, sous l'escorte du Tigre, vaisseau de guerre, commandé par le capitaine Sherman. Ils étaient convenus de se mettre en ligne de bataille s'ils rencontraient quelque ennemi. Le Chester, autre vaisseau de guerre arrivé depuis peu à Bridgetown, se détermina à partir avec eux. Enfin, après avoir salué la ville de toute leur artillerie, ils mirent à la voile pour l'Angleterre. Ce n'était pas le hasard qui avait amené le Chester à la Barbade : le colonel Cothrington, gouverneur général des îles anglaises sous le vent, ayant appris que les Français avaient fait partir une escadre de la Martinique, s'était cru obligé de fortifier le convoi par ce secours.

Cependant ils n'eurent point occasion de s'en servir. Après une heureuse navigation, ils arrivèrent, le 22 de mai, à la vue des îles Scilly ou des Sorlingues, sans autre accident que la mort de madame North,

belle-fille du colonel Russel, que Phillips avait reçue à bord pour le passage. Il y joint un nouvel exemple de la férocité de son tigre, avec quelque soin qu'on crût l'avoir apprivoisé. Un jeune Anglais du vaisseau, qui était accoutumé à badiner avec cet animal, se blessa un jour la main dans sa cage contre la pointe d'un clou qui lui fit sortir quelques gouttes de sang. Le tigre n'eut pas plus tôt vu le sang, que toute sa férocité s'étant réveillée, il sauta sur la main, et la déchira en un instant jusqu'au poignet. Le chirurgien du vaisseau en prit soin jusqu'au 24 de mai, qu'on entra dans le port de Falmouth; mais le mal n'ayant fait qu'augmenter par les premiers remèdes, Phillips laissa le blessé dans cette ville, en assez grand danger. A la sortie du port, il fut exposé lui-même à périr, par la faute de son contre-maître, qui fit échouer le vaisseau lorsqu'on s'y attendait le moins. Cependant la marée l'ayant remis à flot, il passa le 29 devant Plymouth; et le soir il joignit la flotte anglaise partie de Bilboa, sous l'escorte du capitaine Guy et du capitaine Hughs, qui commandaient deux vaisseaux de guerre. S'étant avancés ensemble jusqu'à la pointe de Beachy (Beachy-head), un vent est nord-est, qui s'éleva tout d'un coup, leur fit craindre de se briser les uns contre les autres. Ils en furent quittes pour quelque désordre à la quille et au flanc même de plusieurs vaisseaux, et pour la perte de trois chaloupes de la flotte qui furent submergées. Le bâtiment de Phillips ne dut son salut qu'à sa force. Il était lui-même dans un état assez triste. La fluxion qui lui avait affaibli long-temps la vue avait pris un autre cours. Elle lui causait une sur-

dité qui le chagrinait presque autant que la perte de ses yeux. Il était au lit, sans se défier de ce qui se passait autour de lui, lorsque, voyant entrer le contre-maître dans sa chambre avec des marques extraordinaires de frayeur, il se leva brusquement pour se traîner sur le pont, où il vit avec étonnement le danger de sa situation. Sa seule ressource fut de faire les signaux ordinaires, pour appeler les autres à son secours. Le capitaine Guy, qui avait été autrefois lieutenant de l'Annibal, fut le plus ardent à le secourir. Il l'aida, quoiqu'avec beaucoup de peine, à gagner Spithead. Le chagrin de ce dernier accident rendit la surdité de Phillips incurable. Il écrivit de Portsmouth aux propriétaires du vaisseau, pour les prier de lui envoyer un successeur, qui se chargeât de le faire radouber; sans quoi l'on n'espérait point qu'il pût aller jusqu'à Londres. On se hâta d'envoyer le capitaine John Hereford, auquel il résigna le commandement, avec les deux caisses d'or qu'il apportait pour la compagnie d'Afrique.

Il prit aussitôt le chemin de Londres, dans une extrême impatience d'essayer des remèdes pour le rétablissement de sa santé. On le mit entre les mains de plusieurs médecins renommés, qui le flattèrent tous des plus belles espérances. Mais après l'avoir long-temps tourmenté par un grand nombre de potions et d'opérations chirurgiques, ils reconnurent l'impuissance de l'art pour une guérison qui surpassait les forces de la nature. Phillips, dégoûté du monde parce qu'il ne pouvait plus s'y rendre utile, prit le parti de se retirer dans le pays de Galles, à Brecknock, sa ville natale, pour y passer le reste de sa vie.

CHAPITRE III.

Voyage de Loyer à Issini sur la Côte-d'Or, avec la description du pays et des habitants.

Cette relation fut publiée pour la première fois à Paris en 1714 (1). L'auteur était un jacobin, qui s'est qualifié préfet apostolique des missions sur la côte de Guinée, et de religieux du couvent de l'Annonciation à Rennes en Bretagne. Son ouvrage est orné de plusieurs figures, et divisé en articles. La préface ne contient que des protestations de fidélité, et des promesses qui paraissent assez bien remplies dans l'exécution. Nous n'avons pas de meilleure description de la région d'Issini et de ses habitants. Elle est d'ailleurs écrite avec cet air de simplicité et de bonne foi qui fait toujours présumer avantageusement du caractère de l'auteur.

Le lecteur, dit Loyer, sera surpris sans doute de trouver ici des royaumes dont les monarques ne sont que des paysans; des villes qui ne sont bâties que de roseaux; des vaisseaux composés d'un tronc d'arbre; et surtout un peuple qui vit sans soins, qui parle sans règle, qui fait des affaires sans le secours de l'écriture, et qui marche sans habit; un peuple

(1) *Relation du Voyage du royaume d'Issyny*, par le R. P. Godefroy Loyer, 1714, in-12.

dont une partie vit dans l'eau comme les poissons, une autre dans des trous comme les vers, aussi nu et presque aussi stupide que ces animaux.

Nous rectifierons et nous compléterons la relation de Loyer par les notions qui nous sont fournies sur le même objet par Labat, Barbot, Bosman, et les autres documents publics de cette époque.

§ I.

Causes du voyage de l'auteur, et sa navigation jusqu'à Issini.

Au mois d'août 1687, le P. Gonsalvez, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, natif de Puy-en-Vélay, s'était embarqué au port de La Rochelle avec quelques autres religieux(1) du même ordre, pour aller prêcher l'Évangile en Guinée. Il était arrivé heureusement à Issini, le 24 décembre de la même année; et le roi du pays, qui se nommait Zena (2), l'avait reçu avec beaucoup de bonté. Ce prince avait donné au P. Gonsalvez deux jeunes nègres, dont on a cru que l'un était son fils, et qui parurent tous deux en France sous les noms d'Aniaba (3) et de

(1) Labat dit qu'ils étaient six, et qu'ils avaient été encouragés à cette entreprise par le voyage qu'il avait fait lui-même à Issini, et par le bon accueil qu'il y avait reçu. Voyez le *Voyage de Marchais*, vol. II, p. 204.

(2) Ce Zena était roi des nègres d'Issini, par les raisons qu'on verra dans la suite.

(3) Labat dit qu'ils furent envoyés en France pour y recevoir une éducation convenable à leur naissance.

Rianga. Ils y furent envoyés au retour des vaisseaux de la compagnie. Mais le P. Gonsalvez laissant à Issini le P. Henri Cerizier en possession d'une maison et de quelques terres, qui lui avaient été assignées par le roi, avec six esclaves au service de la mission, était parti pour l'Inde, accompagné des autres missionnaires, et n'y était arrivé que pour y mourir dans l'espace de quelques mois, lui et tous ses compagnons. Le P. Cerizier, qui était resté à Issini, y avait eu le même sort. Ainsi la mission de Guinée étant demeurée sans ouvriers, fut abandonnée dans cet état jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

En 1700, le père Loyer, après avoir passé quelques années aux îles de l'Amérique, s'étant rendu à Rome pour le jubilé, fut nommé, par la congrégation *de propaganda fide*, préfet apostolique des missions de la côte de Guinée. Labat, qui était du même ordre et de la même communauté, rapporte que ce fut sur ses propres sollicitations que Loyer obtint ce titre, et qu'il reçut de la cour romaine une somme considérable pour l'exécution de ses projets. Il retourna en France avec ses pouvoirs, dans la vue de s'y faire des associés, et d'obtenir la permission de passer sur quelque vaisseau de la compagnie française d'Afrique. Il trouva l'occasion favorable. Le roi pensait à renvoyer dans le royaume d'Issini le prince Louis Aniaba, qui avait reçu en France une éducation fort noble, et qui avait même servi quelques années en qualité de capitaine de cavalerie. Zena, son père, étant mort, on jugeait à propos de le faire retourner dans sa patrie. Le roi lui

fit donner un équipage convenable à son rang, et deux vaisseaux de guerre pour l'escorter, à la sollicitation sans doute de la compagnie, qui comptait sur la reconnaissance de ce prince, et qui en espérait beaucoup de faveur pour le nouvel établissement qu'elle méditait en Guinée. Le marquis de Ferrol, lieutenant-général des îles françaises, ayant présenté le père Loyer au prince Aniaba, en lui communiquant le dessein de son voyage, il répondit qu'ayant été amené païen en France par un religieux jacobin, c'était une vive satisfaction pour lui de retourner chrétien dans sa patrie avec un relgieux du même ordre.

Loyer, après avoir eu quelques conférences avec le chevalier Damou, capitaine du vaisseau de guerre le Poly, que le roi destinait pour cette expédition, partit pour Orléans, d'où il se rendit par la Loire à Angers, et de là par terre à Rennes. Il voulait prendre congé de sa famille et des amis qu'il avait dans cette ville. Enfin s'étant rendu à La Rochelle, port nommé pour l'embarquement, il y trouva le père Jacques Villard, jacobin de la province de Paris, qu'il avait engagé, en passant par Lyon, à l'accompagner en Afrique. Le chevalier Damou et le prince Aniaba arrivèrent peu de jours après. On n'attendait qu'eux. Ils s'embarquèrent le 18 d'avril 1701; et le jour suivant, on sortit de la rade de Chedebois avec un vent favorable. Le 20, on passa devant le fort de Belle-Ile. Le lendemain, on jeta l'ancre sous l'île de Groas, à deux lieues du port Louis, où l'on s'arrêta jusqu'au 27 pour prendre

des rafraîchissements, et pour attendre deux vaisseaux de la compagnie de Saint-Domingue, qui avaient ordre d'accompagner le chevalier Damou jusqu'à la côte d'Afrique. L'un, qui se nommait l'Impudent, était commandé par le sieur Basset; l'autre, nommé la Hollande, par le sieur Carle. Ils étaient tous deux de vingt pièces de canon et de deux cent cinquante hommes.

Le 27 d'avril, on mit à la voile avec un fort bon vent; mais, les deux jours suivants, il devint si variable et si impétueux, qu'on fut obligé d'amener toutes les voiles, et de s'abandonner au cours des flots. Le 29 au soir, on arriva au cap de Finistère. La mer continua d'y être si furieuse, qu'à deux heures du matin une partie de l'arrière fut emportée, et les fenêtres de la chambre du conseil brisées avec tant de violence, qu'il y entra assez d'eau pour mettre plusieurs personnes en danger. L'alarme fut générale. Loyer, qui était alors à dormir dans le cabinet du canonnier avec son compagnon, fut éveillé par ce déluge autant que par les cris des matelots et par le bruit des ouvriers. Ils se crurent perdus; mais la bonne conduite des officiers fit bientôt évanouir le péril. Les deux vaisseaux de Saint-Domingue furent moins heureux. L'Impudent, après avoir perdu son grand mât, se vit forcé de jeter dans les flots une partie de sa cargaison, qui consistait en marchandises, en farine et en planches, destinées pour l'établissement d'Issini. Cette perte se fit sentir vivement dans la suite. On jeta jusqu'au four et aux ustensiles de cuisine. Tout l'équipage

était réduit au désespoir, lorsque l'enseigne du vaisseau, nommé Gazan, fit vœu, au nom du public, d'aller, pieds nus, en chemise, et la corde au cou, du premier port où l'on aborderait, à l'église la plus voisine, pour rendre grâces à Dieu de ses bienfaits. Ce vœu fut accompli avec beaucoup de piété à Santa-Cruz, dans l'île de Ténériffe.

A peine était-on délivré de ce danger, qu'on retomba dans un autre. Le premier de mai, vers une heure du matin, le Poly aperçut fort près de lui un bâtiment qu'il prit d'abord à ses feux pour la Hollande, vaisseau du convoi, mais qu'il reconnut bientôt à ses voiles pour un corsaire de Salé. Ces brigands croisent ordinairement à cette latitude. Le soupçon fut confirmé par le silence auquel ils s'obstinèrent, malgré tous les signaux. On se hâta de courir aux armes; mais elles avaient été si mouillées dans la dernière tempête, qu'elles étaient hors d'état de servir. Les corsaires abordèrent en même temps le Poly, et l'action serait devenue sérieuse, si les vagues, qui étaient encore fort grosses, ne leur eussent fait manquer leur but. Ils brisèrent leur beaupré contre celui du Poly, et lui causèrent aussi quelque dommage. Pendant ce temps-là, les Français s'efforçaient inutilement de tirer, et ne cessaient pas de demander à l'ennemi qui il était. On leur répondait tantôt Hambourg, tantôt Hollande, Angleterre et France. Heureusement que le corsaire se trouvait dans un tel désordre, qu'il ne put se mettre en état de revenir à l'abordage; sans quoi le Poly était perdu, on n'aurait fait du moins qu'une faible dé-

fense. On proposa d'attendre le jour, et d'attaquer les brigands. Mais le chevalier, n'ayant rien à se promettre de la victoire, jugea qu'il y avait plus de prudence à continuer sa course. Le 7 de mai, on passa à la vue de Fuerte-Ventura et de Lancerota, deux des îles Canaries. Au nord-ouest de Fuerte-Ventura, on découvre une pointe composée de quatre petits monts, dont le dernier forme l'extrémité de la pointe, et paraît séparé du reste de l'île. Le même jour, à neuf heures du matin, on aperçut un vaisseau qui s'avançait à toutes voiles, et qu'on prit encore pour un corsaire de Salé. On se préparait à le recevoir, et l'on arbora le pavillon d'Angleterre; mais, à la distance d'une lieue, il reprit le large et disparut bientôt.

A six heures du soir, on découvrit l'île de Ténériffe. Le lendemain, on jeta l'ancre à Santa-Cruz, où l'on trouva un vaisseau marchand de Saint-Malo. Il y avait, dans la même rade, plusieurs autres bâtiments, espagnols et anglais, entre lesquels était un riche vaisseau des Indes-Orientales, chargé de piastres pour la compagnie d'Angleterre. A la vue des Français, il se disposait à mettre promptement à la voile; mais le gouverneur de l'île fit tirer un coup de canon à balle, pour lui défendre de sortir de la rade, et déclara qu'il le prenait sous sa protection. Il demeura dans cette confiance, et les Français le laissèrent tranquille. Ils mouillèrent sur quarante-cinq brasses, à une portée de canon de la ville. Le chevalier Damou envoya son enseigne au gouverneur pour lui faire un compliment, et lui deman-

der s'il était disposé à rendre coup pour coup, en cas que les Français saluassent le fort. Il répondit qu'ils étaient les maîtres de commencer, et qu'il ne manquerait à rien pour convaincre le commandant français de son estime. Le Poly tira onze coups qui lui furent rendus dans le même nombre.

Loyer descendit au rivage pour rendre ses devoirs au vice-roi de l'île, qui était alors le comte de Palmas, et qui faisait sa résidence à Laguna. Ce seigneur reçut fort civilement les missionnaires, et témoigna une joie extrême de l'accession du duc d'Anjou au trône d'Espagne. Le sieur Mustelier, consul français, traita magnifiquement ses compatriotes. Il était de Boulogne en Picardie. Il s'était marié dans l'île avec une dame espagnole, dont il avait plusieurs enfants. Malgré l'usage du pays, il fit voir au chevalier Damou et à ses officiers l'aînée de ses filles, vêtue fort richement, mais plus charmante, suivant l'auteur, par sa bonne grâce et sa modestie que par sa parure. Le 10 de mai, après avoir renouvelé les provisions, on leva l'ancre à l'entrée de la nuit. Le 18, on eut la vue de l'embouchure du Sénégal, et l'on s'approcha de la côte, dans la crainte de manquer le cap Vert. Le lendemain, à midi, on mouilla dans la rade de Gorée sur treize brasses.

Depuis la rivière du Sénégal jusqu'à sept ou huit lieues au sud du cap Vert, la côte appartient au royaume de Cayor, qui est habité par les Jalofs (1),

(1) L'auteur, p. 47, met partout les Geloffes, comme d'autres mettent Ghialofs.

nation gouvernée par un prince fort absolu. Il se nommait Damel Tal Biram; mais damel est un titre de dignité. Ce monarque se fait nommer roi de Cayor, et de Baol ou de Jain (Tin). Le dernier de ces deux pays est habité par les Serères, nation voisine des Jalofs, avec lesquels elle est sans cesse en guerre. Avant que les Européens eussent des forts sur cette côte, la résidence ordinaire du roi était à quinze lieues dans les terres. Mais le commerce qu'il entretient avec les blancs l'a porté à s'approcher de la mer. Il fait aujourd'hui sa demeure ordinaire à Rufisque, dans une maison assez propre, ornée de belles nattes de différentes couleurs et fort bien nuancées, qui se font en perfection dans le pays. Ce prince, sur les moindres prétextes, vend ses sujets aux blancs, pour des marchandises de l'Europe, et surtout pour de l'eau-de-vie. Il a tant de passion pour cette liqueur, que, dans un seul jour, on prétend qu'il en boit jusqu'à six quartes. Mais l'auteur trouva ce récit sans vraisemblance. Il ajoute, comme d'autres voyageurs, que la rigueur, ou plutôt la tyrannie du damel, va jusqu'à rendre un village entier responsable des fautes d'un habitant, et qu'à la moindre offense il les vend tous pour l'esclavage.

Les Français descendirent aussi au cap Bernard, à deux lieues de Gorée, pour visiter le comptoir, ou le magasin, qu'ils y ont dans un village nègre. Le chef, ou le facteur, leur fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, dans un logement qui n'était pas fort commode. Ils se disposèrent ensuite à payer les droits à l'alkaïde, c'est-à-dire une bouteille d'eau-

de-vie pour chaque barque d'eau et de bois; mais cet officier nègre était parti pour suivre le damel à la guerre.

Le 2 mai, ils levèrent l'ancre pour l'aller jeter à Rufisque, ville plus grande que celle du cap Bernard. Ils s'y arrêtèrent jusqu'au 25 au soir. Ayant remis à la voile, ils découvrirent, le 11 de juin, la montagne de Sestre, qui se présente comme une petite île; et le soir ils mouillèrent sur onze brasses, une lieue à l'ouest du Grand-Sestre, nommé autrement le Petit-Paris. Le 12 de juin, trois nègres, qui se présentèrent dans un canot avec trois ananas, demandèrent d'où était le vaisseau, ou plutôt sollicitèrent quelques présents qu'ils nomment daschis, et dont ils paraissent fort avides. Un d'entre eux, voyant le prince Aniaba boire du thé, demanda qu'on lui en fît boire aussi. On lui répondit que cette liqueur n'était que pour les blancs. Il répliqua que, puisqu'un nègre en buvait, on pouvait lui accorder la même grâce. Aniaba parut fort choqué d'un discours si libre; mais il n'en descendit pas moins au rivage, et pendant huit jours qu'il y demeura, il vécut avec les négresses d'une manière qui n'édifia personne. On trouva, dans cette rade, deux bâtiments anglais, l'un à l'ancre, l'autre qui mettait à la voile. Ils saluèrent les Français de trois coups.

Le 15 au matin, on découvrit deux vaisseaux qui s'avançaient à pleines voiles, et qui vinrent mouiller fort près du Poly; l'un était anglais, et l'autre portugais. La chaloupe du Poly revenant alors du rivage avec la provision d'eau, le capitaine portugais,

qui était un nègre libre, y entra pour se rendre sur le bord du chevalier Damou, avec un interprète que tout l'équipage français prit pour un Provençal, quoiqu'il le niât constamment. On apprit d'eux qu'ils étaient partis de la baie de Tous-les-Saints, au Brésil, pour la traite des nègres, mais qu'à leur retour ils avaient essuyé des vents si impétueux, qu'après avoir perdu leur mât ils s'étaient vus forcés de retourner vers la côte. Ils ajoutèrent que leur bâtiment s'était trouvé si rempli d'eau, que, sans l'assistance du vaisseau anglais, ils n'auraient pu éviter de couler à fond, et que, dans le triste état où il était encore, ils étaient résolus de l'abandonner, si le chevalier Damou voulait leur accorder le passage, avec un certificat de la situation où il les trouvait.

Le chevalier envoya aussitôt ses charpentiers à bord du Portugais; ils n'y trouvèrent ni marteaux ni clous pour boucher les voies d'eau. Tous les agrès étaient brisés ou pourris. Il fallut deux jours de travail pour les réparations les plus pressantes; après quoi le chevalier conseilla au capitaine de se rendre à Saint-Thomas, île portugaise sous la ligne, où il pourrait achever de se radouber, et disposer de quatre-vingts esclaves qu'il avait à bord. Il lui fit présent d'un quintal de biscuit et de cinquante livres de chair salée, en lui promettant des secours plus considérables, s'il voulait l'accompagner jusqu'à Issini. Le Portugais s'y engagea; mais il manqua de parole.

On remit à la voile le 18; et le 21 on doubla le

cap de Palmas, où l'on jeta l'ancre. Les habitants de ce pays, qu'on nomme la Côte des Dents, à cause de la quantité d'ivoire qu'on y trouve (1), sont connus sous le nom de Quaquas, et l'ont tiré de l'habitude qu'ils ont de répéter continuellement ce mot, qui signifie dans leur langue, votre serviteur. Cet air de compliment n'empêche pas qu'ils ne soient fort sauvages, et qu'étant mêmes anthropophages (2), ils ne dévorent tous les blancs dont ils peuvent se saisir. Leur côte est fort dangereuse, par la quantité de rocs dont elle est bordée. Ils apportèrent à vendre, dans leurs canots, du poivre, du millet, du riz, de la volaille, des perroquets, des singes, et beaucoup d'ivoire, qu'ils proposèrent d'échanger pour des couteaux, de l'eau-de-vie, des haches, des ustensiles de fer, des étoffes de coton et des pagnes. Mais on remit à la voile le 22 de grand matin, et l'on mouilla, le lendemain après midi, à la vue de la côte. Le chevalier Damou apercevant un petit vaisseau anglais qui s'éloignait à force de voiles, lui envoya sa chaloupe, que les Anglais reçurent les armes à la main, parce qu'ils avaient pris le Poly pour un pirate; mais, reconnaissant leur erreur, ils traitèrent fort civilement les Français, et leur dirent qu'ils étaient près d'Issini. Cependant le chevalier ne prit point assez de confiance à leur témoignage pour ne pas se procurer d'autres informations. A la vue de plusieurs nègres qui se présentèrent sur le rivage, il y envoya sa chaloupe; et le

(1) Loyer, p. 97.
(2) Erreur démentie par les autres relations.

second charpentier du vaisseau, qui était un nègre libre, risqua de se jeter à la nage, pour épargner de plus grands risques aux Français de la chaloupe. Il revint avec beaucoup de peine, mais avec l'heureuse nouvelle que cette côte était celle du royaume d'Abassam (1), à dix lieues de Takuechué, où commence le royaume d'Issini. Le 25, on leva l'ancre au matin; et vers midi on mouilla tranquillement près de Takuechué. Quoique la mer fût grosse, il vint à bord un canot, qui reconnut le chevalier Damou pour l'avoir vu plusieurs fois sur cette côte. Mais lorsque les nègres eurent appris qu'il venait former un établissement français, ils ne purent modérer leurs transports de joie. Amonin, qui les commandait, fit trois fois le tour du vaisseau avec son canot; et, sautant hardiment sur le tillac, il se mit à chanter et à danser de joie. Le chevalier, pour plaire à la nation, salua le village de trois coups. Amonin et ses compagnons furent extrêmement caressés à bord; et, retournant au rivage, ils y portèrent la nouvelle de l'arrivée des Français. On avait employé deux mois et quelques jours dans le voyage.

Le 26 se passa tout entier à recevoir et à traiter les nègres, qui ne firent qu'aller et venir continuellement. Il en demeura neuf ou dix à bord; et pendant toute la nuit ils firent à tout l'équipage la cérémonie de *aquio mingo;* c'est une manière de se serrer les mains en faisant craquer les doigts, et répétant ces deux mots, qui signifient, serviteur, mon ami. Le

(1) C'est le Bassam Picolo de Phillips, sous l'Abassan de d'Anville.

jour suivant, Damou et le prince Aniaba descendirent au rivage avec quelques soldats. Le 28, Akafini, roi du pays, vint d'Assoco, sa capitale (1), escorté de ses principaux officiers et d'un grand nombre d'esclaves. Il reçut le commandant français avec les plus grandes marques de tendresse et d'estime. Il le remercia particulièrement des bontés du roi de France pour Aniaba. Enfin, il accorda aux Français la liberté de bâtir un fort dans la partie de ses états qui conviendrait le mieux à leurs projets de commerce.

§ II.

Érection d'un fort. Audiences du roi. Le fort est attaqué par les Hollandais. Ingratitude d'Aniaba. Son origine.

Le chevalier Damou passa les deux jours suivants à se concilier l'affection des seigneurs nègres par ses caresses et ses présents. Toutes les mesures étant prises pour l'établissement, il retourna, le 1er de juillet, sur son vaisseau, fort satisfait de ces heureux préliminaires. Le matin du jour suivant, il leva

(1) Bowdich est le seul qui, sur sa carte de *North Western Africa*, 1820, ait placé Assoko à l'ouest de la rivière Issini, et près de la côte. C'est probablement d'après Loyer; car d'Anville ne fait pas mention d'Assoco, que Loyer désigne comme la capitale d'Issini. D'Anville inscrit sur sa carte de Guinée un pays nommé *Insocco*, au-dessus d'Asianté (Achanti); c'est la province que Bowdich nomme *Soko*, et qu'il place aussi au nord de Coumassi. C'est la province dont Loyer lui-même fait mention, lorsqu'il dit, p. 187 de sa relation, en parlant des nègres d'Issini : « quelques uns d'entre eux ont été jusqu'à Abahiny et Enzoko. » Voyez ci-après, p. 188.

l'ancre pour l'aller jeter trois lieues plus bas, au-dessous de l'embouchure de la rivière, vis-à-vis une étroite péninsule, qui a deux lieues de longueur et quatre-vingts ou cent pas de large entre la rivière et la mer. C'était le lieu désigné pour bâtir un fort. Le 3 et le 4, la mer fut si grosse que le débarquement parut impossible. Cette violente agitation des flots est commune sur la côte aux mois de juin, de juillet et d'août, et rend l'approche de la terre fort dangereuse. Le 5, la mer étant devenue plus calme, Gabaret, lieutenant du vaisseau, fut envoyé à terre pour choisir un terrain propre à la construction du fort.

Loyer et Villard l'accompagnèrent. En arrivant à la barre, ils furent forcés d'entrer dans un canot des nègres, parce que le passage était impossible à la chaloupe. Mais à peine eurent-ils touché aux grandes vagues, que le canot fit *kikribou* (terme dont les nègres se servent pour exprimer le renversement d'un canot), et les plongea tous dans l'eau. Heureusement ils n'avaient pas à nager bien loin, et les nègres se hâtèrent d'ailleurs de les secourir. Ils ne perdirent personne, mais leurs habits furent mouillés ou perdus; et ne trouvant aucun abri sur le rivage, ils y demeurèrent tout le jour, exposés à la chaleur du soleil. Cependant le capitaine Yamoké, frère du roi, Aniaba et d'autres nègres vinrent les voir dans cette situation, et leur offrirent une retraite dans la ville d'Assoco. Gabaret, qui avait ordre de ne pas s'écarter, se vit dans la nécessité de passer la nuit au même lieu, et d'essuyer jusqu'au jour une pluie si violente, que deux Français qui avaient résidé

dans le pays pendant plusieurs années, ne se souvenaient pas d'en avoir vu d'aussi forte depuis six ans. Pour comble de disgrâce, ils n'avaient rien à manger, quoiqu'ils fussent affamés. Il était fort tard avant que du Mesnil de Champigny, désigné gouverneur du nouvel établissement, fût revenu d'Assoco, avec quelques pièces de biscuit qui leur furent d'un grand secours. Cet officier ne survécut que trois semaines à cette aventure.

Le lendemain Yamoké, frère du roi et son successeur, Aniaba et le capitaine Émond, suivis d'un grand nombre de nègres qui portaient des parasols de diverses couleurs, leur apportèrent le soulagement dont ils n'avaient plus besoin, c'est-à-dire de quoi les mettre à couvert; mais ils venaient sans provisions de bouche. Ils leur demandèrent même une partie de leur eau-de-vie, que Gabaret leur fit donner, pour gagner leur affection. Lorsqu'ils eurent passé quelque temps à boire, Yamoké assembla les Français, qui étaient à terre au nombre de douze ou quinze. Il fit couper une branche d'arbre, et la mit entre les mains du capitaine Émond. Celui-ci la planta dans la terre devant toute l'assemblée. Ensuite l'ayant fait toucher aux Français, il leur déclara, au nom du roi Akafini (1) et de toute sa nation, qu'il livrait ce terrain aux Français pour y bâtir un fort, ou pour en faire tout autre usage qu'ils jugeraient à propos. Il prit toute l'assemblée à témoin de cette donation; formalité qui rend parmi eux un acte au-

(1) Dans Prevost, il est écrit, à tort, Akasini. Voyez Loyer, p. 122, et des Marchais, t. 1, p. 236.

thentique, et qui supplée au défaut de l'écriture, dont ils ne connaissent pas l'usage. Les Français les remercièrent de cette généreuse marque d'amitié, et leur en demandèrent la continuation.

Le 6 de juillet, Damou descendit à terre avec plusieurs de ses officiers. Il fit apporter des tentes et d'autres commodités. Le capitaine Émond, qui se trouva sur le rivage pour le recevoir, fit élever aussitôt par ses esclaves une salle de roseaux, couverte de feuilles de palmier, sous laquelle les Français se retirèrent jusqu'à ce que leurs tentes fussent dressées. En même temps le roi faisant assembler ses cabaschirs, que Loyer appelle capcheres, se préparait à donner une audience solennelle aux Français. Elle fut donnée le 9 avec les formalités suivantes.

Le roi Akafini députa le capitaine Émond au chevalier Damou et à tous les Français qu'il avait sous ses ordres, pour les inviter à se rendre dans la ville d'Assoco. Cette capitale du royaume d'Issini est située dans une île du même nom, formée par la rivière d'Issini, deux lieues au-dessus de la péninsule où les Français étaient campés. C'est la résidence ordinaire du roi et de ses principaux cabaschirs. Damou et ses gens furent conduits dans un grand canot, au son des trompettes et des tambours. En arrivant à la ville, ils se virent environnés d'une foule de nègres que la curiosité avait assemblés. On les conduisit à la maison du capitaine Yamoké pour s'y reposer, en attendant que le roi fût prêt à les recevoir. Enfin le chevalier fut averti de se mettre en marche.

Il traversa trois cours entre une double haie de soldats nègres armés de sabres et de mousquets. Étant arrivé à l'appartement du roi, il trouva ce prince assis sur une espèce de trône. Il s'approcha de lui avec une profonde révérence, et lui présenta le P. Loyer et les officiers français, au nombre de dix ou douze. Le roi fit l'honneur au commandant et au missionnaire de leur faire présenter des siéges. Les autres se placèrent comme ils en trouvèrent l'occasion. On fut assis l'espace d'une heure sans prononcer un seul mot; mais les trompettes, les tambours et d'autres intruments de musique faisaient un bruit qui n'aurait pas permis de s'entendre. Tous les cabaschirs étaient rangés en ordre sur la terre, ou sur de petits siéges d'un demi-pied de hauteur; le capitaine Yamoké était assis au coin du trône, à la droite du roi; Aniaba était à la gauche, sur un siége un peu plus bas; le capitaine Émond était assis près des Français, vis-à-vis du roi.

La salle d'audience avait l'apparence d'une grange. Elle était bâtie de roseaux, et couverte de feuilles de palmier. Sa hauteur était de quatorze ou quinze pieds, sa longueur de vingt, sa largeur de quinze. Elle n'avait ni ornements, ni meubles, ni plancher. Le fond était de sable. Pour trône, le roi n'avait qu'un châlit qu'il avait acheté des Anglais pour cet usage, soutenu sur quatre piliers peints en couleur d'ébène. Ce châlit était placé au fond de la salle sur des planches informes, et couvert de trois ou quatre peaux de tigres. Le roi était assis au milieu, les pieds pendants vers la terre, une pipe à la bouche d'une brasse de long, et fumant sans cesse. Cette

posture est la plus noble parmi les nègres. Il était nu, à l'exception du milieu du corps, qui était couvert d'une pagne de coton à raies rouges et bleues. Il avait sur la tête un chapeau bordé d'argent, avec un plumet à la française. Sa barbe grise était tressée en vingt petites boucles, mêlées de soixante morceaux d'aigris, qui est une des plus précieuses pierres du pays, quoiqu'elle n'ait ni lustre ni beauté, et qu'elle vaille à peine notre rassade de verre; mais ces peuples en font tant de cas, qu'ils donnent le même poids d'or en échange. Suivant ce calcul, la barbe du roi valait plus de mille écus. Des deux côtés de ce prince, sur le même trône, mais un peu plus en arrière, étaient assises deux de ses femmes, chacune portant sur l'épaule un grand sabre à poignée d'or, d'où pendait la figure d'un crâne de mouton en or de grandeur naturelle, ou plus grande même que la nature. Sur le fourreau était une grande écaille de même métal, bordée d'une centaine de dents de tigre. Les deux femmes avaient de grands colliers et de grands bracelets d'or, et sur le sein des plaques de même métal, attachées avec des chaînes d'or. Leurs cheveux étaient entrelacés de quantité de brins d'or; mais elles étaient nues, comme tous les autres, à la réserve des pagnes qui leur couvraient le milieu du corps. Derrière elles il y avait six autres femmes, parées aussi de manilles et de bracelets d'or, mais moins richement que les deux premières. Chacune était chargée de quelque chose à l'usage du roi; l'une avait soin de sa pipe, l'autre de sa bouteille d'eau-de-vie, etc. Au pied du trône, des deux côtés, étaient

deux hommes armés de sabres et richement ornés de plaques et de colliers d'or, chacun portant à la main une sagaie garnie du même métal.

Aussitôt que le roi eut fumé sa pipe, il fit cesser la musique, qui avait continué jusqu'alors sans interruption. Il donna ordre à l'interprète, nommé Benga, de demander aux Français ce qui les amenait dans ses états, et ce qu'ils souhaitaient de lui. Ils répondirent, par le même interprète, que ce qui les amenait de leurs vaisseaux à sa cour, était le désir de rendre à sa majesté des témoignages de leur respect; mais que l'envie de répandre leur religion et d'établir un bon commerce avec ses sujets, était le motif qui les avait engagés à quitter la France, et qu'ils espéraient que sa majesté seconderait les intentions du roi leur maître, dont Aniaba et l'interprète pouvaient lui rendre témoignage.

Le roi d'Issini exprima vivement combien il était sensible aux bontés du roi de France pour sa personne et pour ses sujets. On employa près de trois quarts d'heure à ces compliments mutuels, sans qu'il adressât un seul mot à ses cabaschirs qui paraissaient fort attentifs à ce qui se passait autour d'eux. Enfin il quitta brusquement son trône, tandis que tous les autres demeurèrent dans les mêmes places, à l'exception du capitaine Yamoké son frère, du capitaine Émond, et de deux ou trois autres de ses principaux officiers qui le suivirent. Peu après il fit appeler le chevalier Damou et le père Loyer, et, s'adressant au premier, il le pria de se réconcilier avec Aniaba, qui lui avait donné quelque sujet de

plainte par sa conduite. Damou y consentit volontiers. On se serra les mains, et l'audience fut ainsi terminée. Les Français furent reconduits à la maison du capitaine Yamoké, qui leur présenta du poisson fort bien préparé à l'huile de palmier, de la chair de sanglier, et de la volaille. Le reste du jour et toute la nuit se passèrent à voir danser les nègres.

Le 10 de juillet, à onze heures du matin, Damou obtint une seconde audience du roi dans l'assemblée de ses cabaschirs. Le monarque s'étant levé tout d'un coup, comme il avait fait la première fois, laissa ses femmes et l'assemblée dans la salle de l'audience, pour faire passer avec lui dans une petite cour les Français et quelques uns de ses grands. Là, il s'assit sous un cocotier, et fit asseoir ceux qui l'avaient suivi; ensuite il demanda familièrement à Damou quel service il pouvait lui rendre pour la construction de son fort. Damou le pria de donner des ordres pour faire couper de grosses solives, et pour les faire porter au rivage par les esclaves des cabaschirs. Il y consentit, à condition que les Français leur fissent à chacun quelque petit présent. Ses ordres furent exécutés avec tant de diligence, que deux jours après on vit arriver deux ou trois barques chargées de grandes palissades de quinze ou seize pieds de long. Le 14, les Français commencèrent à bâtir leur fort. Une des courtines fut tracée dès le même jour, pour être flanquée de deux bastions, qui devaient être montés de huit pièces de canon de huit livres de balle, et de quelques pierriers.

Akafini, roi d'Issini, était alors âgé de plus de

soixante-dix ans; il était bien fait, d'une figure majestueuse, et homme de génie; mais quoique riche, avec peu d'enfants, il était avare. Yamoké, son frère, était destiné à lui succéder; et, suivant les apparences, le capitaine Émond, fils d'Yamoké, souhaitait la mort de son oncle et de son père, pour se trouver l'héritier de la couronne. Comme ces trois chefs portaient beaucoup d'affection aux Français, il est certain que, si l'on avait su profiter de leur disposition, l'établissement se serait étendu et perfectionné avec beaucoup d'avantage. Labat nous a donné la description du fort. La place que Damou avait choisie est une longue péninsule bordée à l'est et au sud par la mer, et par la rivière à l'ouest. Elle est jointe au continent par un isthme qui n'a pas plus de cinquante pas de largeur. La terre, quoique sèche et stérile sur la surface, était couverte de fort beaux arbres, et les environs du fort produisaient de très bonne herbe. Il était aisé de fortifier toute la péninsule. Du côté de la mer, elle est défendue naturellement par des rocs, contre lesquels les flots battent continuellement avec beaucoup de violence. Le côté de la rivière ne l'est pas moins par une barre fort dangereuse; de sorte qu'il n'y a point d'autre accès que par l'isthme qui est fort étroit. Le fort fut composé d'une courtine et de deux demi-bastions, avec une palissade de dix ou douze pieds de hauteur, et un fossé extérieur. Sur chaque bastion on plaça quatre pièces de trois livres de balle, et quelques pierriers. Derrière ce retranchement on bâtit quelques logements pour les officiers, et l'on y joignit

des magasins d'assez petite étendue, mais suffisants pour la quantité des marchandises qu'on avait apportées. On y laissa une garnison, avec de fortes assurances d'un secours considérable dans l'espace de huit ou dix mois.

Cependant, les vaisseaux qui avaient conduit le prince Aniaba étant retournés en France, la compagnie fut si dégoûtée par les pertes qu'elle avait essuyées dans cette entreprise, qu'elle oublia l'établissement d'Issini pendant près de quatre ans. Ce ne fut qu'en 1705 qu'un vaisseau de guerre reçut ordre de prendre tous les Français qu'on y avait laissés, et d'abandonner le fort aux nègres. Cet ordre ayant été exécuté, Labat censure beaucoup la conduite de la compagnie. Après les promesses qu'on avait faites aux peuples d'Issini, on leur devait, dit-il, plus de constance et de fidélité. Il ajoute, à l'honneur de ces honnêtes nègres, qu'ils demeurèrent fidèles à leurs engagements (1) aussi long-temps qu'ils eurent l'espérance de voir les Français fixés dans leur pays. Il n'en faut pas de meilleure preuve, suivant le même auteur, que leur résistance (2) à toutes les offres des Hollandais; et ce ne fut que le mauvais état du fort qui excita le gouverneur de Mina à l'attaquer l'année suivante (3).

Le gouverneur, qui se nommait Guillaume de Palme,

(1) Des Marchais, *Voyage en Guinée*, édit. de Paris, 1730, t. 1, p. 239.

(2) Barbot, qui était à Issini en 1701, ne parle pas si avantageusement de l'inclination des nègres pour les Français. Voyez la *Description de la Guinée*, dans Churchill, t. v, p. 429.

(3) Ibid.

ayant jugé que l'établissement des Français dans le royaume d'Issini pouvait avoir de fâcheuses conséquences pour le commerce de Hollande, avait employé, dès l'origine (1), toutes sortes de voies pour engager les nègres à les abandonner, ou du moins à ne les pas secourir lorsqu'ils seraient attaqués. N'ayant pu rien obtenir d'eux au préjudice de leur traité, il se rendit, le 3 novembre 1702, à la vue du fort avec une escadre de quatre vaisseaux. Le lendemain, un de ses bâtiments, prenant le pavillon français, traversa facilement la rade, alla mouiller à la portée du canon de l'établissement français, et salua le fort de trois coups. Les Français ne faisant aucune réponse, il continua de tirer par intervalles, pour leur persuader que c'était un vaisseau de leur nation. Au quatrième salut, ils firent feu d'un seul canon, et levèrent leur pavillon, pour obliger le capitaine du vaisseau, s'il était de France, à leur envoyer sa chaloupe au rivage. Mais les Hollandais, commençant à juger qu'ils étaient découverts, retournèrent vers l'escadre après avoir passé deux jours entiers à l'ancre. De Palme eut recours à tous les moyens possibles pour corrompre les nègres; mais les promesses du commandant français, et l'espérance qu'il leur donnait tous les jours de voir arriver neuf vaisseaux de France, les rendirent fermes dans ses intérêts; de sorte que les Hollandais, mécontens de voir rejeter leurs offres, leur envoyèrent deux ou trois volées de canon, et se disposèrent à l'attaque du fort.

(1) Au mois de mai 1702, lorsqu'il allait prendre possession de son gouvernement.

Pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs, les nègres se rendirent par terre auprès du fort; et, pressant les Français de se défendre vigoureusement avec leur artillerie, ils se chargèrent de recevoir l'ennemi s'il entreprenait de faire sa descente. Ils firent, pendant chaque nuit, une bonne garde sur la côte; et, lorsque la garnison française faisait ses rondes, il s'y joignait toujours un corps de cinquante nègres qui prenaient l'ordre du gouverneur. Le 11 de novembre, les Hollandais vinrent jeter l'ancre devant le fort. Ils employèrent le jour suivant à sonder toutes les parties de la rade, tandis que les Français se mettaient en état de les recevoir. Le 13, à huit heures du matin, de Palme fit avancer son escadre plus près du rivage. Alors les Français, faisant paraître leur pavillon, tirèrent deux coups qui portèrent tous deux fort heureusement. Le premier perça un vaisseau d'outre en outre, et faillit de tuer un officier portugais. Le second causa beaucoup de désordre sur le bord même de l'amiral. Les Hollandais commencèrent, de leur côté, à tirer furieusement; mais on leur répondit avec tant de vigueur, que le troisième coup du fort vint tomber sur le tillac d'un de leurs vaisseaux, et cassa la cuisse au capitaine. Les autres, surtout celui de (1) l'amiral, furent si maltraités, qu'ils n'auraient pu éviter d'être coulés à fond, si les Français avaient été mieux fournis de munitions et de vivres. La faim les pressait si fort, qu'ils furent réduits à vendre leurs habits (2) pour

(1) Labat dit qu'il fut obligé de sortir de la ligne pour remédier à sa situation. *Voyage de des Marchais*, t. 1, p. 241.

(2) Loyer, p. 264.

se procurer des aliments. Ils n'étaient guère mieux en munitions de guerre, puisque, n'ayant plus que deux barils de poudre, qu'ils se crurent obligés de réserver pour la mousqueterie, ils cessèrent de faire feu, tandis que les Hollandais tiraient à boulets ramés, et leur envoyèrent près de douze cents coups dans leur fort de bois, quoique avec fort peu de dommage. A deux heures après midi, il arriva un accident qui semblait devoir causer la ruine des assiégés, et qui devint néanmoins l'occasion de leur délivrance. Il y avait dans le fort, près de la chapelle, une grande ruche d'abeilles, qui fut renversée d'un coup de canon. Ces petits animaux, se trouvant délogés si brusquement au milieu d'un jour fort calme, fondirent avec tant de furie sur la garnison, qu'ils la forcèrent de quitter le fort. De Palme, ne doutant point que les Français n'en eussent abandonné la défense, donna ordre immédiatement à cinquante hommes de débarquer dans six canots; mais la garnison rentra dans le fort par une des embrasures du bastion de la rivière, sans que les Hollandais pussent s'en apercevoir.

D'un autre côté, les nègres voyant les cinquante hommes prêts à débarquer, exhortèrent les Français à ne pas se rendre, et les prièrent seulement de ne pas tirer au rivage, de peur que leurs coups ne portassent sur eux comme sur l'ennemi. Ils se mirent en embuscade derrière quelques broussailles; et les Hollandais ne furent pas plus tôt débarqués, que le capitaine Yamoké, frère du roi, et le capitaine Émond, à la tête de leurs braves gens, fondirent sur eux, les forcèrent de plier dès les premiers coups, et

les pressèrent si vivement, malgré le feu de leur flotte, que de cinquante ils en tuèrent trente-neuf. Ils se saisirent de deux grands (1) canots et de leur charge, sans parler des enseignes, des tambours et des trompettes. Deux Hollandais demeurèrent prisonniers entre leurs mains; et les neuf autres s'étant sauvés dans le fort même, obtinrent quartier des Français. Après avoir dépouillé les morts, ce fut le sujet d'une grande joie pour les nègres de leur couper (2) les pieds et les mains, pour les porter comme en triomphe, et de laisser les troncs mutilés à la vue de la flotte. Le général hollandais, découragé par une si malheureuse entreprise, leva l'ancre dès le même jour, avec d'autant plus de honte et de chagrin, qu'il avait cru le succès de son expédition certain. Entre les hommes qu'il avait perdus, il compta le sieur de Mideins (3), son ingénieur, qui commandait (4) son détachement. Les nègres ne perdirent que trois hommes dans l'action; mais ils regrettèrent beaucoup dans ce nombre le fils aîné du roi (5), qui eut la jambe emportée d'un coup de canon, et qui mourut de cette blessure trois jours après. Les Français n'eurent pas un seul homme de tué.

(1) Labat dit que les trois autres canots furent brisés par les vagues. *Voyage de des Marchais*, t. 1, p. 243.

(2) Labat dit, au même endroit, que les nègres portèrent ces têtes à leur roi.

(3) Il fut tué par le commandant français.

(4) La *Gazette de Paris*, du 17 octobre 1703, dit qu'ils eurent vingt-cinq hommes tués avec leur ingénieur, onze pris, et qu'ils laissèrent leurs canots aux vainqueurs.

(5) Labat rapporte que les Français firent remercier le roi Akafini de son secours, et qu'il envoya les féliciter de leur victoire. Des Marchais, t. 1, p. 243.

Avant l'engagement, Aniaba avait fait demander au commandant français s'il devait aller à son secours. De la Vie, c'était le nom du commandant, lui avait fait répondre que, s'il y venait, il ferait honneur à la nation; mais que, pour le sien même, il ne pouvait s'en dispenser sans manquer à ceux qui lui avaient donné en France le commandement d'une compagnie de cavalerie. Aniaba n'en prit pas moins le parti de s'éloigner pendant trois jours. Il vint ensuite féliciter le commandant sur le succès de ses armes; mais il ne fit pas la moindre apologie pour son absence, et les Français affectèrent de ne lui en faire aucun reproche.

Pour s'expliquer sincèrement, dit Labat, Aniaba, après avoir été élevé en France pendant quatorze ans, et s'être vu combler des bienfaits du roi, n'avait pas plus tôt pris terre au rivage d'Issini, qu'il avait perdu tout sentiment de reconnaissance, et qu'il s'était dépouillé, avec l'habit français, des principes de l'honneur et de la religion romaine. Les missionnaires et le gouverneur, qui avaient conçu de lui de meilleures espérances, lui en avaient fait plusieurs fois des plaintes qui n'avaient rien produit; on le soupçonnait même d'entretenir des intelligences secrètes avec les Hollandais, et de soutenir leurs intérêts à sa cour. Comme cette conduite ne pouvait venir que d'une ingratitude monstrueuse, le chevalier Damou (1), qui était chargé de lui faire quelques présents lorsqu'il serait monté sur le trône,

(1) Labat (dans des Marchais, *Voyage*, t. I, p. 245) écrit Damon, et Loyer écrit (p. 96, 101 et 102) Damou. Barbot, dans Churchill (t. V, p. 430) écrit Damon.

aima mieux les distribuer au roi Akafini, au capitaine Yamoké son frère, et au capitaine Émond son neveu, qui marquaient plus d'attachement pour les Français que cet apostat. Il en remporta même une partie en France, particulièrement un portrait du roi enrichi de diamants; et l'ingrat Aniaba fut abandonné à sa mauvaise destinée.

Le chevalier des Marchais, qui avait beaucoup connu Aniaba, apprit au père Labat quelques circonstances de ses aventures. Suivant ce témoignage, il avait été conduit en France par le capitaine Compère, patron d'un vaisseau marchand, qui s'était proposé d'en faire son valet; mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes qui trouvèrent de l'avantage à le faire passer pour un prince. Ce jeune nègre consentit aisément à se charger d'un rôle dont il devait tirer du profit et de l'honneur. Après avoir été fort bien élevé sous ce titre, et renvoyé à Issini avec beaucoup de pompe, il fut dépouillé par les nègres de son pays, qui le forcèrent de reprendre son ancienne vie. Des Marchais s'était persuadé qu'ayant commandé en France une compagnie de cavalerie, on lui donnerait le gouvernement du fort; mais sa conduite le rendit indigne de cette confiance.

Le général hollandais écrivit deux lettres au commandant français d'Issini; l'une datée d'Axim, le 24 de novembre, c'est-à-dire le lendemain de sa défaite, pour le prier de traiter favorablement les prisonniers, et d'établir un cartel d'échange; l'autre, dont on ignore la date, pour solliciter l'exécution

de la première. Mais comme ces lettres vinrent au fort par les mains d'Akafini, que les réponses devaient y passer aussi, et que les nègres commençaient à soupçonner le commandant de vouloir faire une paix séparée avec les Hollandais, on résolut de ne leur donner aucun sujet d'ombrage, parce que la garnison dépendait d'eux pour les vivres, et de leur abandonner non seulement les conditions de la paix, mais même la disposition des prisonniers. Ainsi les lettres du général hollandais demeurant sans réponse, l'impatience lui fit prendre le parti d'envoyer des ambassadeurs au roi Akafini. Il se fit, de part et d'autre, plusieurs députations inutiles. Enfin le général envoya un cabaschir, nommé Kofik, engagé au service de la compagnie hollandaise, et tout couvert de chaînes et de plaques d'or, avec un plein pouvoir pour traiter de la rançon des prisonniers. Ce député ménagea si adroitement les intérêts de ses maîtres, que non seulement les prisonniers furent renvoyés sans rançon, mais que, pour réparer la perte des Hollandais, le roi Akafini consentit à payer dix bendes, c'est-à-dire mille livres en or. Kofik partit d'Assoco le 17 de janvier 1703, avec cette somme et les prisonniers. Les Français avaient évité de prendre part à cet accommodement, et ne furent pas fâchés, dans l'embarras de leur situation, qu'on les délivrât de la nécessité de fournir à l'entretien des Hollandais. En venant à la cour d'Assoco, le cabaschir de Mina avait été accompagné d'Asamusehn, reine de Ghiomray, près du cap d'Apollonia, à l'est d'Issini, qui demanda aux Français quand

ils devaient recevoir des vaisseaux de l'Europe. Ils répondirent qu'ils en attendaient de jour en jour. Si les Français, répliqua cette reine, avaient autant de fidélité dans leurs promesses que de civilité dans leur conduite, toute la côte d'Afrique serait à eux; mais comme ils tiennent rarement ce qu'ils promettent, leurs amis ne peuvent y prendre beaucoup de confiance.

Le père Loyer n'ayant plus d'espérance de recevoir du secours de l'Europe, s'embarqua, au mois de mars 1703, sur une mauvaise barque portugaise, qui avait touché à Issini pour y acheter des esclaves. Ce bâtiment, qui était fort mal équipé, périt après cinquante lieues de navigation, avec tous les esclaves et une partie des matelots. Le père Loyer eut le bonheur de se sauver dans la chaloupe, accompagné de neuf Portugais et d'un Français de Bayonne. Ils rencontrèrent une autre barque portugaise, qui faisait voile à Saint-Thomas, sous la ligne, où ils passèrent six semaines; de là ils obtinrent le passage jusqu'à la baie de Tous les Saints au Brésil. Mais Loyer, épuisé de ses longues fatigues, fut atteint d'une paralysie qui le retint au lit pendant une année entière. Les soins du sieur Verdois, consul français dans cette région, et la force de son tempérament, servirent par degrés à le rétablir. Il profita aussitôt du retour de sa santé pour s'embarquer à bord du Setuval, vaisseau de la flotte portugaise du Brésil, commandée par don Antonio de Souza.

Cette flotte était composée de quarante voiles, dont sept périrent dans une tempête, à la hauteur

du cap Saint-Augustin. L'amiral fut de ce malheureux nombre. Il avait été construit depuis peu au Brésil, et le père Loyer avait eu dessein de s'y embarquer. On ne put sauver ni l'équipage qui consistait en trois cents hommes, ni l'artillerie qui était de quarante pièces de canon, ni l'or du roi qu'on faisait monter à trente-six arrobes (1), et qui venait des mines de Saint-Paul, près de Rio-Janeiro. La tempête dura trois jours, et le Setuval y perdit son grand mât. Cependant, après cent huit jours de navigation, Loyer arriva heureusement à Lisbonne, où il prit quelques mois de repos pour réparer entièrement ses forces.

Il attendait en même temps l'occasion de quelque vaisseau pour retourner en France; mais la guerre où le Portugal était engagé retardant chaque jour ses espérances, il se procura un passe-port du roi de Portugal pour faire le voyage par terre, en traversant Coimbre, Aveyro, Porto et Viana. Il passa la rivière de Minho à Villa-Nova, et, trois lieues plus loin, il arriva à Tuy, ville épiscopale de Galice. De là il se rendit à Ponta-Vedro et à Compostelle, où il fit ses dévotions au tombeau de l'apôtre saint Jacques. Il passa ensuite à la Corogne pour chercher un vaisseau. Après y avoir passé six semaines, il s'embarqua sur un bâtiment nantais commandé par le capitaine Lingart. On mit à la voile le 12 de juillet 1706; mais à peine était-on à quinze lieues du port, qu'on tomba sous le canon d'un armateur,

(1) Chaque arrobe pèse trente-six livres ou soixante-douze marcs.

qui, après s'être présenté avec le pavillon français, arbora tout d'un coup celui de Hollande, et lâcha sa bordée. Lingart effrayé s'approcha du rivage, et jeta l'ancre, tandis que l'armateur, ne cessant point de faire feu, semblait se disposer à l'abordage. Les matelots français, trop faibles pour se défendre, ne pensaient qu'à se sauver avec tout ce qu'ils pourraient emporter au rivage; cependant ils tirèrent quelques coups, mais mollement, lorsqu'une bordée de l'armateur emporta Lingart et deux ou trois de ses gens. La perte de leur capitaine fit perdre aux autres toute envie de résister. Dans l'intervalle, le père Loyer prit l'occasion d'une barque de pêcheur, qui appartenait à Barrez, petit village à cinquante pas du vaisseau. Quelques piastres lui firent obtenir son passage avant que l'ennemi fût arrivé à bord. Il eut ainsi le bonheur de se sauver, avec un marchand de Saumur et son fils, qui descendirent comme lui dans la barque sans être aperçus de l'équipage. Il se rendit avec ses compagnons chez le prêtre d'une paroisse nommée Saint-Estevan de la Villa, à cinq quarts de lieue du village de Barrez. Cet honnête homme les reçut avec tant de civilité qu'ils s'y arrêtèrent trois jours.

L'espérance de pouvoir gagner Saint-Jean-de-Luz leur fit louer une barque de pêcheur, dans laquelle ils se livrèrent à la protection du ciel. Comme elle était sans pont, et que la mer était fort agitée sur cette côte, ils crurent plusieurs fois leur perte assurée. Étant arrivés jusqu'à Saint-Sébastien, ils prirent la résolution de quitter la mer, pour achever le

voyage par terre. Bayonne, Dax, Bordeaux, Ponts, Saintes et Rochefort furent les villes qu'ils eurent à traverser jusqu'à La Rochelle. En arrivant à la dernière, le père Loyer apprit avec joie que le père Villard, son associé dans la mission d'Issini, était retourné en France; mais ce qui le surprit beaucoup, ce fut d'apprendre qu'on le croyait mort lui-même, et que, sur cette nouvelle, on avait écrit du couvent de Rennes une lettre circulaire à tous les autres couvents de la province, pour lui faire célébrer un service. De La Rochelle il se rendit à Rennes, lieu de sa naissance, et de là aux eaux de Bourbon, où il reçut une lettre du père de Villard, alors supérieur du couvent de Chambéry en Savoie, qui l'informait du sort des Français qu'il avait laissés dans le royaume d'Issini.

La misère de cette petite garnison n'ayant fait qu'augmenter de jour en jour après le départ du père Loyer, elle était au comble lorsqu'il arriva sur la côte trois vaisseaux marchands et un vaisseau de guerre commandé par le capitaine Grosbois. L'agitation de la mer se trouva si furieuse qu'il fallut trois jours aux Français du fort pour se procurer le moyen d'arriver au vaisseau de Grosbois, de qui ils apprirent qu'il avait ordre de les reconduire en France. Ce capitaine traita rudement les nègres, et se dispensa de leur faire les présents établis par l'usage; ce qui choqua tellement le roi, qu'il défendit à ses canots tout commerce avec l'escadre française. Un soldat du fort, nommé Parisien, ne craignit pas de s'exposer à la fureur des flots pour gagner les

vaisseaux à la nage, et représenter à Grosbois l'imprudence de sa conduite, qui mettait tous les Français de la garnison en danger d'être massacrés; mais le capitaine, insensible à tous les discours, déclara qu'il ne fallait penser qu'à l'embarquement pour retourner en France. Parisien retourna au fort avec cette nouvelle; et, dès le même jour, Grosbois envoya des radeaux au rivage, comme la seule ressource pour amener tous les Français sur son bord. Le père Villard fut le premier qui en osa courir les risques. Il se mit en chemise, avec son chapelet au cou. Après avoir ouvert heureusement la route, il se flattait de retourner au fort, pour y prendre ses habits et sa chapelle; mais cette permission lui fut refusée par le capitaine. Sept autres Français, moins heureux que lui, se noyèrent dans ce périlleux passage. Ainsi le fort fut abandonné à la discrétion des nègres, qui demeurèrent fort irrités de voir partir si brusquement les Français, et de n'en avoir pas reçu de présents. Le père Villard demanda au capitaine la liberté de demeurer à Juida, pour y prêcher l'Évangile. Il ne put l'obtenir (1).

Il manquerait quelque chose à cet article, si l'on ne prenait soin d'y joindre plusieurs circonstances qui regardent le prince Aniaba, et qui se trouvent

(1) Barbot raconte que les Français, piqués de se voir abandonnés par la compagnie, et ne comptant plus sur l'affection des nègres, parce qu'ils n'étaient plus en état d'exercer le commerce, rasèrent leur fort, et s'embarquèrent pour la France au mois de juillet 1704. Il savait ce fait, dit-il, d'un nommé Porquet de Dieppe, qui était de la garnison du fort. *Description de la Guinée*, Churchill, t. v, p. 430.

répandues dans divers écrivains. Le Mercure de l'Europe, de l'année 1701, imprimé à Paris, représente cet imposteur, sous le nom de Louis Annibal, comme roi de la région d'Issini, et nous apprend qu'ayant été baptisé par le célèbre Bossuet, évêque de Meaux, Louis XIV avait pris la qualité de son parrain; que, le 27 de février, il avait reçu l'Eucharistie de la main du cardinal de Noailles, et qu'il avait offert un tableau à la sainte Vierge, pour mettre ses États sous sa protection, avec un vœu solennel d'employer, à son retour en Afrique, tous ses soins et tous ses efforts pour la conversion de ses sujets. Il partit de Paris le 24 de mai 1701, pour s'embarquer au port Louis, sous l'escorte de deux ou trois vaisseaux de guerre, commandés par le chevalier Damou.

Ce prétendu prince d'Issini fut le second aventurier de cette espèce qui vint en imposer à la bonne foi des Français; car de Gennes, qui détruisit, en 1695, le fort James sur la Gambra, était chargé d'un autre prince d'Issini, qu'il mit sur un vaisseau français de Saint-Domingue, parti pour la mer Rouge, avec ordre de le restituer au rivage de son pays. On peut conclure de ces témoignages, que, malgré la stupidité qu'on attribue aux nègres, ils ont assez d'esprit pour duper les Français, dont on vante si fort la pénétration. Mais Bosman donne une idée toute différente de l'extraction d'Aniaba, prétendu prince d'Issini.

Il y a quelques années, dit cet auteur, que les Français, ayant reconnu dans un jeune nègre qu'ils

destinaient pour l'esclavage, plus d'esprit qu'on n'en trouve ordinairement à sa nation, prirent le parti, au lieu de le vendre en Amérique, de l'amener en France. Là, s'étant donné pour le fils et l'héritier présomptif du roi d'Issini, il s'insinua si bien dans l'estime de la cour, que Louis XIV lui fit de riches présents, et le renvoya fort honorablement dans son pays; mais, en y débarquant, il fut reconnu pour un simple esclave d'un cabaschir d'Issini, au service duquel il rentra peu de temps après son arrivée; et, loin de convertir ses compatriotes à la religion chrétienne, il retomba lui-même dans le paganisme (1).

§ III.

Situation, bornes, climat et productions du royaume d'Issini. Nègres compas et veterez, etc.

Le royaume d'Issini est bordé au nord par un peuple nommé les Compas, qui forment une espèce de république, et à l'est par le royaume de Ghiomray, ou le cap Apollonia, et par celui d'Édona, qui n'est qu'à dix lieues d'Assoco. Au sud, il a la mer, et à l'ouest est la côte d'Ivoire, qui est habitée par une nation d'anthropophages (2), nommée les Qua-

(1) Bosman, *Description de la Guinée*, p. 420. Les auteurs de ce recueil ne veulent, disent-ils, que l'état de particulier où vécut Aniaba pendant le séjour de Loyer, pour juger que c'était un imposteur, puisqu'il s'était donné en France pour fils d'un souverain. Mais les auteurs oublient ici ce qu'ils ont tant de fois remarqué sur l'ordre de la succession des nègres, qui va du roi à ses neveux, et revient ensuite à ses fils. Loyer, p. 183.

(2) On verra dans la suite ce point discuté.

quas. Son étendue, au long du rivage, est de dix ou douze lieues; sa largeur, du sud au nord, de deux ou trois.

A l'égard du climat, quoique le pays soit près de la ligne, sous la zone torride, il n'est ni si chaud ni si malsain qu'on se le figure en Europe. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air y est agréable et serein. La mauvaise opinion qu'on en a vient des Anglais et des Hollandais, dont l'intérêt constant est d'éloigner les Français de ces contrées, en leur faisant craindre beaucoup de difficulté à s'y établir. A la vérité, dans la saison des pluies, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, on y voit des brouillards si épais, qu'il est dangereux de sortir avant que le soleil les ait dissipés; mais les brouillards de l'Europe ne sont pas plus sains en automne. D'ailleurs, l'expérience a fait voir qu'avec une bonne provision des aliments dont on use en Europe, et beaucoup d'attention à ne pas s'exposer à l'air pendant la nuit, on vit en aussi bonne santé dans ce pays qu'en aucun lieu du monde. Cependant, on avoue que, depuis octobre jusqu'au milieu d'avril, l'air est si chaud, et l'ardeur du soleil si violente, que, sans une forte constitution, ceux qui arrivent des climats plus froids ont peine à résister, du moins s'ils ne sont fort soigneux de se tenir à l'ombre et dans des lieux frais. Mais ce qui n'est contesté de personne, c'est que le pays est sujet à moins de maladies que l'Europe.

Il y a peu de régions dans le monde qui présentent une aussi belle perspective. Plus on avance

dans de vastes plaines, ornées de bois charmants, plus l'on découvre d'objets agréables ; sans compter une belle rivière dont les bords sont embellis par de grands arbres aussi régulièrement disposés que si cet ordre était l'ouvrage de l'art. La côte d'Issini est si basse, qu'à peine la distinguerait-on d'une lieue, si les arbres qui la bordent ne la faisaient apercevoir de trois lieues en mer. Elle est arrosée par une des plus belles rivières de l'Afrique, qui pourrait être navigable dans une grande étendue, si l'embouchure en était plus commode. C'est apparemment ce défaut qui ne l'a pas fait marquer dans les cartes aussi grande et aussi considérable qu'elle l'est effectivement. Son embouchure est fermée par un vaste banc de sable qui la rend inaccessible de ce côté-là, quoique, dans les temps où la mer est calme, quelques canots nègres courent les risques du passage, pour commercer avec les vaisseaux qui sont dans la rade. Le canal de la rivière est large et profond. A sept ou huit lieues de l'embouchure, la vue s'étend à peine d'un bord à l'autre, quoique la rive soit montagneuse. Loyer rend témoignage que, même dans un jour serein, ces montagnes ne lui paraissaient que des nuées, et qu'il vit au milieu du canal un grand roc, qui ne pouvait être à moins de trois ou quatre lieues de la terre. Les nègres racontent qu'à six jours de l'embouchure le cours de la rivière est interrompu par de grands rocs qui forment une cascade merveilleuse. Pour aller plus loin, ils sont forcés de traîner ou de porter leurs canots pendant une portée de mousquet ; après quoi ils les lan-

cent dans la rivière, qui redevient parfaitement navigable, et qui traverse un grand nombre de régions inconnues. Plusieurs nègres ont pénétré jusqu'aux villes d'Abahini et d'Enzoko (1), la première à dix journées, c'est-à-dire pour le moins à cent lieues de la mer, l'autre à trente journées ou trois cents lieues. Loyer vit à Issini, entre les mains des habitants qui avaient fait ce voyage, des tapis de Turquie et de belles étoffes de coton à raies bleues et rouges. Ils assuraient qu'elles se font dans ces lieux éloignés, et qu'ils y avaient trouvé de belles et grandes villes bâties de pierres; objet digne assurément de la curiosité des voyageurs.

La rivière d'Issini tombe dans la mer par plusieurs embouchures, que les nègres offrirent de montrer aux Français; mais il y a peu de fond à faire sur tous leurs récits, parce que, voyageant fort peu, ils ne connaissent pas le pays à dix ou douze lieues de leur résidence. Qui sait, dit l'auteur, si une rivière si grande et si mal connue ne serait pas une branche du Niger ou du Nil? Quoi qu'il en soit, après avoir formé, au-dessus du fort français, sept petites îles, la plupart inhabitées, tous ses bras se réunissent; et le canal devient si étroit près du fort, qu'il n'a pas plus de largeur que la Seine. Une lieue plus bas, il se décharge dans la mer (2).

Le chevalier des Marchais, qui était dans le royaume d'Issini en 1724, dit que la rivière est navigable pour des grandes barques l'espace de

(1) Voyez ci-dessus, p. 162, dans la note.
(2) Loyer, p. 185 et suiv.

soixante lieues, et que, lorsqu'on y est une fois entré, on ne cesse point d'y trouver l'eau douce et tranquille. A huit lieues de son embouchure, elle forme un lac de six ou sept lieues de large et d'autant de longueur, au milieu duquel est une île, dont tous les bords sont escarpés, ce qui lui donne l'apparence d'un rocher stérile; mais, en y descendant, on est surpris de trouver un terroir gras et riche, avec de belle herbe et des arbres de différentes espèces. Il est aisé de reconnaître ici cette largeur à perte de vue, que Loyer donne à la rivière (1), et le rocher qu'il y avait découvert à la même distance des deux rives. On pourrait, continue des Marchais, former un établissement dans cette île; car la place est naturellement fortifiée. De là jusqu'à la grande chaîne de rocs, qui interrompt le cours de la rivière, on compte cinquante lieues. Cette chute d'eau est fort roide, et forme une cascade admirable, dont le bruit se fait entendre à plusieurs lieues. Des deux côtés, les nègres ont ouvert des sentiers, par lesquels ils tirent leurs canots; et, les lançant ensuite au-dessus de la cataracte, ils assurent qu'ils peuvent remonter la rivière pendant trente jours, sans être arrêtés par le moindre obstacle. Si l'on doit s'en rapporter à leur témoignage, et s'il est vrai, comme ils le prétendent aussi, que le cours de la rivière est quelquefois nord, ou nord-est, ou nord-ouest, elle doit venir de bien près du Niger,

(1) Il l'appelle même une petite mer. C'est le lac de des Marchais.

ou peut-être en est-elle une branche, comme un voyageur moderne se l'est imaginé (1).

Le royaume d'Issini a douze ou treize villages au long des côtes, ou dans les îles formées par la rivière. Sa principale ville est Assoco, qui est située sur la rivière, dans une île du même nom, à quatre ou cinq milles de la mer. Elle contient deux cents maisons et mille ou douze cents habitants. Issini n'a que deux ports maritimes, Takuechué et Bangayo. C'est dans le premier que le cabaschir Émond, neveu du roi, faisait sa résidence.

A dix lieues de Takuechué, on trouve le royaume d'Abassam et plusieurs petites seigneuries, qui ne sont proprement que des hameaux, où le plus riche est en possession de l'autorité et du gouvernement. Ces chefs, qui ne portaient autrefois que le nom de capitaines, ont pris le titre de rois depuis qu'ils ont lié commerce avec les Européens. Il n'y en a pas un, néanmoins, qui ait plus de quatre mille âmes dans ses états. Le roi d'Issini, dans les cas les plus pressants, peut à peine lever quatre mille hommes, en y comprenant les esclaves.

Le terroir d'Issini, comme la plus grande partie de la Côte-d'Or, est un sable sec et blanc, qui cause beaucoup d'incommodité aux voyageurs. Il ne produit (2) que de l'herbe pour les bestiaux, qui multiplieraient dans le pays avec beaucoup d'abondance, si les habitants avaient moins de paresse à les élever;

(1) Ce voyageur dont parle des Marchais, est le P. Loyer.

(2) *Voyage de Loyer*, p. 183 et suiv.

mais ils aiment mieux souffrir la faim que d'acheter les commodités de la vie par le travail. Plusieurs cantons humides produisent des bananiers, et le fruit de ces arbres est la principale ressource des habitants. Quelquefois ils défrichent une pièce de terre en brûlant les arbres et les ronces, pour y semer un peu de riz, de millet et de froment d'Espagne (1). La grandeur des arbres qu'on découvre à mesure qu'on avance dans le pays, fait juger que la terre y est beaucoup meilleure. On trouve aussi une différence avantageuse dans celle des îles qui sont formées par la rivière. Elle porte des ignames, des patates, des dattes, des noix de kola, des papas, et quantité d'autres fruits. Les cannes à sucre y croissent merveilleusement. Loyer en vit d'une grosseur prodigieuse, mais qui venaient du pays des Compas. Le coton et le tabac réussiraient fort bien aussi avec un peu de culture, puisqu'il s'en trouve de sauvage et d'une fort bonne espèce. La malaguette, ou le poivre de Guinée, rapporterait un profit considérable, si l'on en formait des plantations régulières.

On trouve dans le pays un petit fruit rouge, nommé assahuaye, de la grosseur d'une prune moyenne; et un autre de la même espèce, mais qui n'est pas plus gros que le bout du doigt. Il n'a presque que la peau, et son goût est d'une douceur insipide : mais, après l'avoir mâché, si l'on mange les oranges et les

(1) Des Marchais représente les Issinois si paresseux, qu'ils se fient entièrement aux Veterez, leurs voisins, pour les provisions, et même pour la pêche. Vol. 1, p. 213 à 228.

citrons les plus aigres, et si l'on boit le vinaigre le plus fort, on croit manger des confitures et boire du sirop. Loyer en fit plusieurs fois l'expérience avec admiration. Il est persuadé que cette vertu alcalique serait d'une grande utilité dans la médecine.

Les bois sont remplis de plusieurs espèces de petits fruits, dont la plupart ont le goût et l'odeur aromatiques; d'autres ont l'insipidité pour partage. Il y a une sorte d'icaques qui ressemble extérieurement à la prune de l'Europe, mais qui n'est composée que d'une pellicule étendue sur le noyau. A la vérité ce noyau n'est pas fort dur, et contient une amande qui est fort bonne lorsqu'elle est rôtie, mais trop amère pour être mangée crue. Le pays est plein de ces arbres qui portent des icaques de toutes sortes de couleurs. La plupart ne sont que des arbustes, qui rampent même à terre; mais il s'en trouve beaucoup aussi qui s'élèvent sur leur tronc, et qui sont assez gros.

Outre les oranges et les citrons, Issini produit une sorte de fruit que les Français appellent pomme, sans autre raison que sa forme pour lui donner ce nom; car il n'a pas le même goût, et l'arbre qui le porte ne ressemble point au pommier. Cette pomme prétendue est ronde, et grosse comme le poing, avec un noyau de la grosseur d'un œuf. Pour être mangée, il faut qu'elle soit aussi mûre que la nèfle. Les nègres en mangent lorsqu'ils sont fort pressés par la faim; mais ordinairement ils l'abandonnent aux éléphants et aux singes; en général, les fruits du royaume d'Issini ne sont point excellents.

Il y croît, sur la terre, des giraumonts, espèce de gourde, mais peu commune, parce que les nègres ne prennent pas la peine de la cultiver. Ils ont deux sortes de pois, dont l'une croît sous terre. Cette espèce jette au-dehors une tige d'un demi-pied de hauteur, avec vingt ou trente feuilles qui tiennent trois à trois à la tige. Les racines se répandent en plusieurs branches, qui portent des petites cosses de la couleur et de la grandeur des pistaches. Chaque cosse contient un ou deux pois, fort semblables aux lupins que les Français appellent pois-chiches. Ces pois souterrains multiplient beaucoup, et font d'excellent potage. L'autre espèce ressemble aux haricots pour la feuille et le fruit; mais ils sont d'un meilleur goût. Leur cosse ressemble à celle des pois communs, et ne peut être mangée. Quoiqu'il n'y ait pas de saison qui ne les produise, le meilleur temps est le mois de septembre et celui d'octobre. Leur multiplication est telle qu'un seul en donne cent. Avec le moindre travail, les nègres pourraient s'en faire une nourriture continuelle; mais ils se contentent de ceux que le hasard leur offre.

Le pourpier croît ici de lui-même, aussi bien que l'eppa, légume qui ressemble à l'oseille par la feuille et le goût. Les nègres s'en servent dans leurs potages, avec du poisson et de l'huile de palmier. Ils ont une plante qu'ils nomment cocos, et que les Français appellent, en Amérique, choux caraïbes; sa feuille est épaisse et de la forme d'un cœur; ses racines grandes et d'un goût âcre. Les nègres mangent la racine, qui n'est pas fort agréable, et négligent

les feuilles, dont on ferait de fort bon potage. Les papaies, très bonne sorte de melons, sont ici très communs, et croissent au sommet d'un arbre; leur semence a le goût du poivre. Les Français emploient ce fruit dans la soupe avant qu'il soit mûr.

Tant d'arbres et de bois qui couvrent les campagnes du royaume d'Issini servent de retraite à des légions innombrables d'animaux, dont les nègres mêmes ne connaissent pas tous les noms. Le principal est l'éléphant. Les nègres lui font la guerre pour sa chair et ses dents; ils font servir ses oreilles à couvrir leurs tambours; mais ils ne pensent point à les apprivoiser, quoiqu'ils pussent en tirer beaucoup d'utilité. Les bois sont remplis de toutes sortes de bêtes fauves, qui seraient en beaucoup plus grand nombre si les lions, les tigres, les panthères et d'autres bêtes de proie ne les détruisaient. Elles sont si redoutables, que les habitants du pays sont forcés d'allumer des feux pendant la nuit pour les éloigner de leurs huttes. Quelque temps avant l'arrivée du père Loyer, elles avaient dévoré un nègre en plein jour. Pendant le séjour qu'il fit dans le pays, un tigre entra dans une maison d'Assoco, ville capitale, et tua huit moutons qui appartenaient au roi Akafini. Les Français n'étaient pas plus en sûreté dans leur fort; car, le 7 de mars 1702, un tigre leur enleva une chienne qu'ils employaient à la garde de la place. Le 17, à la même heure, un de ces furieux animaux sauta par-dessus les palissades, quoiqu'elles eussent dix pieds de haut, tua deux brebis et un bélier qui se défendit long-temps avec ses cornes;

enfin, s'apercevant qu'on avait pris l'alarme au fort, il se retira ; mais, quelques heures après, il revint avec la même audace par le bastion du côté de la mer, attaqua la sentinelle, et ne prit la fuite qu'en voyant accourir toute la garnison.

Les civettes sont communes dans le royaume d'Issini. Loyer en vit plusieurs qui s'apprivoisèrent parfaitement entre les mains des Français, et qui vivaient de rats et de souris. Elles ont le cri et les autres propriétés des chats. Les endroits qu'elles fréquentent dans les bois se reconnaissent à l'odeur de musc; car, en se frottant contre les arbres, elles y laissent de petites parties de cette précieuse drogue, que les nègres ramassent, et qu'ils vendent aux Européens. On trouve aussi dans les bois quantité de porcs-épics, dont la chair est d'un excellent goût; des agoutis, qui sont une espèce de lièvre, des assomangués, qui ressemblent au chat par le corps, ont la tête du rat, et la peau marquetée comme le tigre. Les nègres racontent que cet animal est l'ennemi mortel du tigre, et que, dans quelque lieu qu'il le rencontre, il le tue.

Les rivières produisent beaucoup de loutres et d'autres amphibies, dont la chair se mange fort bien, et la peau se vend avec beaucoup d'avantage. On élève des chiens dans le pays, comme une nourriture fort recherchée. Les nègres les nomment agueromoué. Ils les exposent en vente aux marchés publics, et rient du dégoût que les Français témoignent pour la chair de ces animaux.

Loyer relève beaucoup l'excellence des brebis du pays, et les met fort au-dessus du mouton de France. Elles sont sans laine avec la peau rase; elles portent deux agneaux à la fois, et mettent bas tous les cinq mois. Les chèvres ressemblent à celles de France, mais sont moins hautes. Comme les nègres prennent peu de soin des porcs, ceux que les Européens avaient apportés dans le pays ont été presque entièrement détruits par les bêtes de proie. Les habitants ne font pas beaucoup plus d'usage de leurs vaches privées, parce qu'ils ignorent jusqu'à la manière de les traire; cependant il leur prend quelquefois envie d'en tuer une, et de la manger.

Il y a peu de pays où les singes soient en plus grande abondance, avec plus de variété dans leur grandeur et dans leur figure. La plus jolie espèce est de ceux qu'on nomme sagouins. Ils ne sont pas plus gros que le poing. Les uns ont le dos noir et le ventre blanc, avec de longues barbes. D'autres sont gris, sans aucun poil ni au visage ni aux mains, et de la grosseur d'un chien médiocre. D'autres sont d'une grosseur extraordinaire, furieux, et capables de se défendre contre les nègres lorsqu'ils en sont attaqués. Les Issinois les appellent des hommes sauvages, et prétendent que la crainte du travail est la seule raison qui les empêche de parler. Ces étranges animaux se bâtissent des cabanes dans les bois, et s'assemblent en troupes pour ravager les champs des nègres. Au mois de janvier 1702, le matelot du fort, qui était en même temps le chasseur de la

garnison, blessa un de ces gros singes, et le prit. Le reste de la troupe, quoique effrayé par le bruit d'une arme à feu, entreprit de venger le prisonnier, non seulement par ses cris, mais en lui jetant de la boue et des pierres en si grand nombre, qu'il fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter. Enfin, il amena au fort le singe blessé, et lié d'une corde très forte. Pendant quinze jours, il fut intraitable, mordant, criant, et donnant des marques continuelles de rage. On ne manquait pas de le châtier à coups de bâton, et de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par degrés, jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main, et de réjouir toute la garnison par ses souplesses et son badinage. Dans l'espace de deux ou trois mois, il devint si familier, qu'on lui accorda la liberté; et jamais il ne marqua la moindre envie de quitter le fort.

Loyer n'entreprend point de décrire toutes les espèces d'oiseaux qui peuplent ici l'air et les bois. Les pintades, les faisans et les perdrix se rencontrent à chaque pas. Les faisans et les perdrix ont moins de grosseur que les nôtres. On trouve des tourterelles pendant toute l'année, mais surtout aux mois d'avril, de mai et de juin, où la maturité des grains en attire des troupes innombrables. Issini produit des aigles blancs et des aigles noirs, dont la chair passe pour une bonne nourriture. On y voit des alouettes de mer, des goélands, des mauviettes, des bécasses différentes de celles de France, mais d'un excellent

goût, des canards, des sarcelles, des aigrettes, et des hérons en abondance. Les nègres apportèrent un jour au père Loyer un oiseau de la grosseur d'un agneau, qu'ils avaient tué en pleine campagne. Il fut mis à la broche, et tous les Français du fort le trouvèrent d'une délicatesse achevée. Les grands perroquets à queue rouge paraissent en toutes sortes de lieux. Les cailles n'y sont pas moins communes. Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, on voit une multitude d'hirondelles qui ne produisent pas dans le pays. On admire beaucoup de petits oiseaux un peu plus gros que la linote, et blancs comme l'albâtre, avec une longue queue rouge tachetée de noir. Leur musique rend la promenade délicieuse dans les bois. Les moineaux sont plus rouges que ceux de l'Europe, et ne sont pas en moindre nombre. Les poules, que les habitants nomment amoniquen, sont moins grosses que celles de France; mais la chair en est plus tendre, plus blanche et de meilleur goût. Si les nègres étaient capables d'un peu d'attention et de travail, ils pourraient élever une quantité extraordinaire de volaille; car, outre la chaleur féconde du climat, ils ont des semences et des graines en abondance. Le roi Akafini et le capitaine Yamoké, son frère, avaient quelques poules et quelques coqs d'Inde, qui leur étaient venus de l'Europe, et qui commençaient à multiplier d'une manière surprenante. Les oies et les pigeons qu'on leur avait portés ne s'accommodaient pas moins du climat. Le pays en était déjà rempli.

La mer et la rivière d'Issini produisent une grande

abondance de poissons. Les principaux sont le requin, le marsouin, la bécune, la dorade, la bonite, la corcouade, le mulet, la sardine, le chabois, la raie, la sole, le brochet de mer et de rivière, l'aiguillette, le hareng, le pilchard ou la palamide, le merlan, la sèche, la lune, le palourd, et surtout des huîtres et des moules d'une monstrueuse grosseur. Depuis le mois de septembre jusqu'au mois de janvier, les tortues de mer viennent pondre sur cette côte. On suit leurs traces sur le sable pour découvrir leurs œufs, dont le nombre, pour une seule tortue, monte à cent cinquante, et quelquefois jusqu'à deux cents. Ils sont ronds et de la grosseur des œufs de poule; mais, au lieu de coque, ils ne sont couverts que d'une pellicule fort douce. Le goût n'en est point agréable; cependant ils valent mieux que les œufs de tortues de rivières, qui ne sont pas ici moins communs : on y trouve aussi des veaux marins et des caïmans. Ces derniers sont une espèce de crocodiles ou de grands lézards d'eau, qui, loin d'attaquer les hommes, comme en Amérique, prennent la fuite à leur vue.

Les serpents sont ici d'une grosseur si prodigieuse, qu'ils sont capables d'avaler un homme, lorsqu'ils le trouvent endormi; mais leur marche est trop lente pour surprendre ceux qui se tiennent sur leurs gardes. Les nègres, qui ne vont jamais sans armes, les tuent facilement, et se font un mets délicieux de leur chair. Un lézard de vingt ou trente livres est une fort bonne nourriture. Au mois de novembre 1702, le père Loyer en tua un sur le bord de la ri-

vière, et l'apporta au fort, où l'embarras de la garnison le fit regarder comme un grand secours.

Le pays n'est pas exempt de vermine et d'autres animaux incommodes ou pernicieux. Le nombre des rats et des souris y est incroyable. Les sauterelles y font un bruit étrange dans les campagnes, et même au sommet des maisons. Cette musique, jointe à celle des grillons, des mosquites ou maringouins et des cousins, qui sont encore plus redoutables par leur aiguillon, ne laisse aucun repos la nuit et le jour, surtout si l'on y ajoute la piqûre des mille-pieds, qui cause pendant vingt-quatre heures une inflammation très douloureuse. On trouve aussi, de tous côtés, des araignées velues de la grosseur d'un œuf, et des scorpions volants, dont on assure que la piqûre est mortelle. Enfin, les mites, les teignes, les cloportes, les fourmis de terre et les fourmis ailées, sont des engeances pernicieuses, qui détruisent les étoffes, le linge, les livres, le papier, les marchandises et tout ce qu'elles rencontrent, malgré tous les soins qu'on apporte à s'en garantir.

Les abeilles, qui sont en abondance dans le royaume d'Issini, donnent d'excellente cire et du miel délicieux. Le 9 d'avril 1702, un essaim de ces petits animaux vint s'établir au fort français, dans un baril vide, qui avait contenu de la poudre. Non seulement ils le remplirent de miel et de cire, mais ils produisirent d'autres essaims qui auraient pu multiplier à l'infini, s'ils eussent été soigneusement ménagés.

La pierre d'aigris, qui sert de monnaie aux nè-

gres, se trouve dans plusieurs cantons d'Issini. Elle ressemble au corail bleu, dont on donnera la description dans l'article de Benin.

Le royaume d'Issini, connu autrefois sous le nom d'Absini, est habité par deux sortes de nègres, les Issinois et les Veterez. Ses habitants naturels sont les Veterez, dont le nom signifie pêcheurs de la rivière. On raconte que les Ésieps, nation voisine du cap Apollonia, qui était gouvernée par un prince nommé Faï, se trouvant fort mal, il y a près de quatre-vingts ans, du voisinage des peuples d'Axim, abandonnèrent leur pays pour se retirer dans le canton d'Absini, qui appartenait aux Veterez. Ceux-ci prirent pitié d'une malheureuse nation, lui accordèrent un asile, avec des terres pour les cultiver, et ne mirent plus de différence entre eux-mêmes et ces nouveaux hôtes. Cette bonne intelligence se soutint pendant plusieurs années; mais les Ésieps, qui étaient d'un caractère turbulent, s'étant enrichis par leur commerce avec les Européens, commencèrent bientôt à mépriser leurs bienfaiteurs. Ils joignirent l'oppression au mépris; et la tyrannie fut portée si loin, que les Veterez, se repentant de leurs anciennes bontés, résolurent de chasser ces ingrats : mais c'était une entreprise difficile; ils ignoraient l'usage des armes à feu, et les redoutaient beaucoup, tandis que les Ésieps en étaient bien fournis, et n'étaient pas moins exercés à s'en servir. Aussi furent-ils obligés d'attendre une occasion de vengeance, qui ne se présenta qu'en 1670.

Une autre nation, nommée les Ochïns, qui habi-

tait la contrée d'Issini, dix lieues au-delà du cap Apollonia, prit querelle avec les peuples de Guiomo ou Guiomray, habitants de ce cap. Les Issinois, ou les Ochïns, après plusieurs batailles, dans lesquelles ils furent maltraités, résolurent d'abandonner leur pays pour chercher une autre retraite. Ils jetèrent les yeux sur le canton des Veterez, dont la bonté s'était fait connaître pour les Ésieps, dans les mêmes circonstances. Zena, leur roi ou leur chef, était de la famille des Aumoüans, qui était celle des anciens rois des Veterez. Une raison si forte leur fit espérer d'obtenir ce qui avait été accordé gratuitement aux Ésieps. C'était le temps où les Veterez, irrités contre leurs premiers hôtes, s'affligeaient d'être trop faibles pour faire éclater leur ressentiment. Ils reçurent les Issinois à bras ouverts, leur accordèrent des terres, et leur communiquèrent tous leurs projets de vengeance. Les intérêts de ces deux nations devenant les mêmes, elles traitèrent les Ésieps avec un dédain qui produisit bientôt une guerre ouverte. Comme les Issinois étaient pourvus d'armes à feu, il fut impossible aux Ésieps de résister long-temps à deux puissances réunies. Après avoir été défaits plusieurs fois, ils se virent forcés de se retirer dans un lieu désert de la Côte-des-Dents, ou du pays des Quaquas, sur la rive ouest de la rivière de Saint-André. Ils s'y sont établis, quoiqu'ils y soient souvent exposés aux incursions des Issinois, leurs mortels ennemis, qui ne reviennent guère sans avoir emporté quelque butin. Depuis cette révolution, le pays d'Absini, qu'occupaient les Ésieps, après l'avoir

obtenu des Veterez, et la rivière du même nom, étant passés entre les mains des Issinois, ont pris le nom d'Issini de leurs nouveaux possesseurs; et l'ancien territoire des Issinois, qu'on nomme encore le Grand-Issini, pour le distinguer de l'autre, dont il n'est éloigné que de dix lieues, est demeuré sans habitants.

On trouve dans ce récit pourquoi les cartes ne font aucune mention d'Issini dans l'endroit où le royaume est à présent. Elles étaient peut-être composées avant la révolution. La rivière d'Absini a conservé aussi son ancien nom dans le pays des Veterez, et n'a pris le nom d'Issini que vers son embouchure (1). Les Issinois se sont mis en possession de la côte, au grand avantage de leur nation, mais à la ruine des Veterez, qui sont obligés de tirer d'eux les marchandises que les Européens apportent au rivage.

Les occupations et les richesses des Veterez consistent uniquement dans la pêche de la rivière; elle est abondante, et leur adresse est si extraordinaire, que le père Loyer la nomme presque incroyable. Cependant (2) ils sont mêlés entre les Issinois, avec

(1) Aucun géographe n'a tenu compte de ce renseignement. D'Anville, sur sa carte d'Afrique de 1749, nomme cette rivière *Sueiro da Costa*, au-dessus de son embouchure.

(2) Suivant des Marchais, les Veterez et les Issinois vivent fort unis. Chacune des deux nations a son chef, ses usages et ses lois. Dans certaines occasions que l'auteur n'explique pas, et qui sont apparemment celles de la guerre, ils se rassemblent pour ne former qu'un seul peuple; mais ils rentrent ensuite dans l'ordre qui les distingue. Vol. 1, p. 218.

cette différence que leurs cabanes sont sur des pilotis, au milieu de la rivière, et que celles des Issinois sont sur la terre. Ainsi la situation de leur demeure les met à couvert de toutes sortes d'insultes, et les rend capables de résister avec avantage à tous les peuples nègres qui ne sont pas bons matelots. D'un autre côté, les forces des Issinois sont supérieures sur la rive, parce qu'ils sont meilleurs soldats que les Veterez. Ces deux nations sont encore distinguées par d'autres différences. Les Issinois portent les cheveux longs et tressés sur les épaules; les Veterez les portent fort courts, et se font souvent raser la tête. Les pagnes des Veterez sont d'un tissu d'herbe ou d'écorce d'arbre; celles des Issinois sont de coton ou d'étoffes de l'Europe. Le cimeterre des premiers est une sorte de grand poignard, long d'un pied et demi, avec un petit fourreau de la peau de quelque bête, qu'on prendrait pour une queue de poisson; au lieu que celui des Issinois a la forme d'une serpe. Les femmes des Veterez sont tout-à-fait nues; celles des Issinois sont couvertes d'un morceau d'étoffe ou d'une pagne.

Les Veterez forment une nation nombreuse, qui occupe un pays d'une étendue considérable. Ils sont maîtres d'une grande partie de la belle rivière d'Issini, d'où ils tirent tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Ils vivent dans une étroite alliance avec les Veterez des rivières voisines, auxquels ils envoient du secours, comme ils en reçoivent mutuellement dans l'occasion, avec d'autant plus de facilité que toutes les rivières du pays ont des communica-

tions. Ils sont gouvernés par un chef ou par un capitaine. Celui qui les commandait, pendant le voyage du père Loyer, se nommait Koukrokou. Après avoir été esclave de son prédécesseur, il s'était mis en état, par les richesses qu'il avait amassées, de faire tête à tous les grands du pays, et de s'élever à la dignité de souverain, dont il jouissait paisiblement. Les Veterez n'ont point d'autres lois que celles de la nature, et les violent souvent; ils sont portés, comme la plupart des autres nègres, au larcin et à la fraude, surtout à l'égard des blancs, qu'ils ne peuvent supporter. Ils appellent leur monnaie betiquets ou aigris (1).

La pierre d'aigris, qui tient lieu de monnaie parmi ces barbares, est fort estimée d'eux, quoiqu'elle n'ait ni lustre ni beauté. Les Compas, autre nation de nègres, la brisent en petits morceaux qu'ils percent fort adroitement, et qu'ils passent dans de petits brins d'herbe, pour les vendre aux Veterez, parmi lesquels ils servent de monnaie (2). Chaque petit morceau est estimé deux liards de France. Il se trouve peu d'or sur cette côte. Les armes des Veterez sont le sabre et la sagaie, qui est une espèce de demi-pique. Quelques uns ont des armes à feu, qu'ils achètent des Issinois, comme ceux-ci les ont des Européens; mais il est rare qu'ils en fassent

(1) Suivant des Marchais, deux passent pour un écu. Vol. 1, p. 199.

(2) Loyer décrit ailleurs l'aigris comme une pierre précieuse d'un bleu verdâtre, et si estimée des nègres qu'ils l'achètent pour son poids d'or, p. 115.

les terres. Leur pays s'étend trente ou quarante lieues de l'est à l'ouest, sur quinze ou vingt lieues de largeur. Ils sont plus nus que les nations voisines de la mer; mais ils n'entendent pas si bien la guerre.

On lit, dans la Relation du chevalier des Marchais, un abrégé des observations de Loyer sur le royaume d'Issini, auxquelles l'auteur ajoute les remarques suivantes. Les maisons des Veterez sont assez élevées au-dessus de la surface de l'eau, pour les garantir des inondations. Ils placent leurs canots sous leurs maisons. Autant ils ont d'habileté sur les rivières, autant les Issinois ont la réputation d'exceller sur les côtes. Les Veterez laissent croître leurs cheveux, et se coupent la barbe de fort près. Au contraire, les Issinois se rasent les cheveux, et laissent croître leur barbe. La plupart des Veterez sont nus, ou n'ont que de petites pagnes d'un tissu d'herbe ou d'écorce d'arbre. Le commerce avec les Européens a rendu les Issinois assez civils; et les Veterez, qui ne voient presque jamais de blancs, n'ont pas cessé d'être farouches et sauvages. Les Issinois brisent la pierre d'aigris en petites pièces, qu'ils percent par le milieu, et qu'ils appellent betiquets. Deux de ces pièces passent pour un écu de monnaie française. Ils la coupent aussi en forme cylindrique d'un pouce de long. Labat croit que la pierre d'aigris est une sorte de jaspe.

Les filets des Veterez durent fort long-temps. Les pêcheurs de cette nation percent un poisson avec leurs dards, à cinq ou six pieds de distance. Ils n'ont besoin que de dix ou douze heures pour remplir leurs

canots de toutes sortes de poissons, surtout de mulets, qui sont fort gros dans leur rivière, très gras, et d'une bonté extraordinaire. Leur terroir, quoique riche, demeure sans culture, soit par l'indolence des habitants, soit parce que leur inclination pour la pêche les borne uniquement à cet exercice.

§ IV.

Figures, habits, caractères, aliments, maisons, lois, et gouvernement des Issinois.

Si l'on excepte la noirceur, il n'y a rien de difforme ni de désagréable dans la taille et le visage des Issinois. Il s'en trouve peu qui aient le nez plat; ils sont généralement bien faits, grands, proportionnés, agiles et robustes; ils ont les yeux vifs et les dents blanches. Leur méthode pour se conserver les dents est de les frotter avec une sorte de bois qui croît dans leur pays, et qui est apparemment le même dont on a parlé dans les relations du Sénégal. Ils ont grand soin d'entretenir leur noirceur en se frottant tous les jours la peau d'huile de palmier, mêlée de poudre de charbon; ce qui la rend brillante, douce et unie comme une glace de miroir. On ne leur voit jamais un poil ni la moindre saleté sur le corps. A mesure qu'ils vieillissent, leur noirceur diminue, et leurs cheveux laineux deviennent gris. Ils donnent quantité de formes différentes à cette chevelure. Leurs peignes, qui sont de bois ou d'ivoire, à

quatre dents, y sont toujours attachés. L'huile de palmier mêlée de charbon, qui leur sert à se noircir la peau, leur tient aussi lieu d'essence pour la tête. Ils parent leurs têtes de petits brins d'or et de jolies coquilles. Chacun s'efforce de se distinguer par ces galanteries. Ils n'ont pas d'autres rasoirs que leurs couteaux; mais ils savent les rendre fort tranchants. Les uns ne se rasent que la moitié de la tête, et couvrent l'autre moitié d'un petit bonnet retroussé sur l'oreille; d'autres laissent croître plusieurs touffes de cheveux en différentes formes, suivant leur propre caprice. Ils sont passionnés pour leur barbe; ils la peignent régulièrement, et la portent aussi longue que les Turcs. Le goût de la propreté du corps est commun à toute la nation; ils se lavent à tous moments les mains, le visage et la tête entière. L'habitude qu'ils ont d'être nus fait qu'ils n'y trouvent ni peine ni honte; il n'y a que leurs brembis et leurs baboumets, différentes espèces de cabaschirs, qui soient tout-à-fait vêtus. Le peuple porte autour de la ceinture une pagne, dont un bout se relève entre les jambes, et l'autre tombe par-devant. Quelques uns le portent en écharpe; d'autres sur les épaules, en forme de manteau. Les plus pauvres n'ont qu'une pièce d'herbe nattée, ou d'écorce d'arbre, pour cacher leur nudité. Leurs bonnets sont ordinairement de peau de chèvre; mais ils aiment avec passion les chapeaux et les bonnets de l'Europe. Ceux qui peuvent s'en procurer ne les portent que dans les occasions d'éclat, comme une parure qui flatte beaucoup leur vanité.

Les nègres issinois ont le sens fort juste; ils sont rusés et subtils, grands menteurs, extrêmement portés au larcin, quoiqu'on ne puisse leur faire de plus grand outrage que de les nommer crouki, c'est-à-dire voleurs dans leur langue. Il faut veiller sur leurs pieds autant que sur leurs mains; car s'ils aperçoivent à terre quelque chose qui les tente, ils ont l'adresse de le cacher sous le sable avec les orteils, et, s'éloignant sans affectation, ils reviennent le prendre lorsqu'ils sont sans témoins. Le vol n'étant jamais puni parmi eux, ils font gloire de raconter leurs exploits dans ce genre; le roi même les y encourage. Si quelqu'un de ses sujets a fait un larcin considérable, et craint d'être découvert, il s'adresse au roi, en lui offrant la moitié du butin; et l'impunité est certaine à ce prix. Au mois de septembre 1702, le fils aîné de ce prince ayant dérobé une salière d'étain aux Français, et voyant qu'on s'en était aperçu, prit le parti de la restituer de bonne grâce et sans aucune marque de confusion.

La justice, qui porte à payer ses dettes, est une vertu peu connue des Issinois. Un prince du pays, nommé Zapin, qui devait, depuis sept mois, cinq tacous (1) à quelque Français, n'en voulut payer enfin que trois. Ils sont si défiants dans le commerce, qu'il faut toujours leur montrer l'argent ou les marchandises d'échange avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il est question de vous rendre quelque service, ils veulent être payés d'avance; et souvent ils

(1) Un tacous valait cinq sous de France.

disparaissent avec le salaire. Il est rare qu'ils remplissent jusqu'à la fin tous leurs engagements, à moins que les daschis ou les présents ne soient renouvelés plusieurs fois. Cependant, lorsqu'ils achètent quelque chose, on est obligé de se fier à leur bonne foi pour la moitié du prix; ce qui expose toujours les marchands de l'Europe à quelque perte. Ces friponneries sont communes à toute la nation, depuis le roi jusqu'au plus vil esclave.

Leur avarice va si loin que, s'ils tuent un mouton, ils le regrettent jusqu'aux larmes pendant huit jours, quoique ces excès de générosité ne leur arrivent guère que pour traiter quelque Européen de distinction, dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépense. S'ils élèvent de la volaille, ce n'est que pour la vendre et pour en conserver le prix. Ils se retranchent tout ce qui n'est point absolument nécessaire à la vie. Leur nourriture ordinaire consiste dans quelques bananes, ou un peu de poisson que leurs esclaves prennent à la ligne, ou quelques mauvais crabes qu'ils ramassent au long du rivage, avec de l'eau puante ou souillée par les bêtes. Si le hasard leur fait rencontrer la carcasse de quelque animal, c'est pour eux un festin digne d'envie. Le chevalier Damou ayant fait jeter dans la mer un bœuf qui était mort, sur le vaisseau, de quelque maladie, les flots le poussèrent à demi pourri sur le rivage. Une si belle proie fit accourir de toutes parts un grand nombre de nègres qui la dévorèrent avidement. Ils ont l'estomac d'une grandeur étonnante; ou du moins, lorsqu'ils sont traités par les blancs,

le plaisir de manger aux dépens d'autrui leur fait avaler une quantité de viande incroyable.

Ils connaissent si peu le plaisir d'obliger, que s'ils peuvent se figurer qu'une chose vous soit agréable, il ne leur faut pas d'autre raison pour vous la refuser. Dans les occasions où l'on a besoin de leurs services, il n'y a qu'un moyen de les obtenir; c'est de les traiter avec tant d'indifférence, qu'ils ne puissent pas soupçonner le dessein qu'on a de les employer, sans quoi ils font acheter leur moindre peine cent fois au-dessus de sa valeur. D'un autre côté, le désir du gain leur fait apporter leur charge de mauvais fruits, de trois ou quatre lieues de distance, pour les vendre à très vil prix; tandis que s'il est question de vous servir, ils refuseront de faire vingt pas, à moins qu'ils ne soient payés d'avance. On en a vu qui, après avoir reçu leur paiement, ont laissé en chemin le fardeau dont ils s'étaient chargés. Le père Loyer en fit plusieurs fois l'expérience; aussi les représente-t-il comme la plus trompeuse et la plus ingrate nation de l'univers : plus on leur fait de bien, dit-il, plus il en faut attendre de mal.

Les femmes d'Issini ont la taille menue et bien prise, mais sont fort éloignées de pouvoir prétendre à la beauté. Elles sont dédaigneuses, rusées, spirituelles, et plus avares encore que les hommes; ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient fort libertines. On ne leur fait pas un crime de l'incontinence lorsqu'elles ne sont pas mariées, ou qu'elles n'ont point avalé le fétiche pour garant de leur fidélité. Elles sont d'une vanité excessive. On les voit sans cesse

consulter leurs petits miroirs, se frotter les dents pour les blanchir, ajuster leurs cheveux, et leur donner différentes formes; elles les enduisent d'huile de palmier, et les entremêlent de paillettes d'or et d'autres bagatelles. Enfin tous leurs mouvements se rapportent à plaire, surtout aux blancs, pour qui elles n'auraient rien de réservé, si elles n'étaient retenues par la crainte de leurs maris, qui ont droit de les punir de mort dans le cas de l'adultère, et qui peuvent traiter l'amant avec la même rigueur, s'il manque d'or pour se racheter. L'amende ordinaire est d'une bende, ou de cent livres, quoiqu'elle soit beaucoup plus forte lorsque le coupable est riche, et que l'offensé est un cabaschir. En 1702, le prince Aniaba fut condamné par les juges à payer sept bendes, c'est-à-dire sept cents livres, au capitaine Émon.

La cérémonie du mariage est courte. Un père qui voit son fils en état de se soutenir, lui cherche une femme, et l'exhorte à voir la fille qu'il a choisie. Il arrive rarement que les parties ne soient pas du goût l'une de l'autre; les pères conviennent de la dot : on fait avaler le fétiche à la fille, pour garant de sa fidélité; deux ou trois jours se passent en danses et en festins; enfin le mari conduit sa femme dans sa maison, où il la rend maîtresse absolue de tous ses esclaves; et, si dans la suite il prend d'autres femmes, c'est avec le consentement de la première; mais elle ne le refuse point sans quelque forte raison, parce qu'elle trouve beaucoup d'avantages à voir multiplier les enfants de son mari, qui sont

une richesse considérable dans la nation. D'ailleurs, toutes les autres femmes sont regardées comme de simples concubines; elles ne coûtent au mari que huit écus, qu'il paie au père en poudre d'or; il les conserve aussi long-temps qu'elles lui plaisent, avec la liberté de les renvoyer lorsqu'il le juge à propos, sans aucune plainte des deux parts.

Les femmes portent une pagne comme les hommes; mais elles aiment les couleurs brillantes, telles que le rouge et le bleu, ou les étoffes rayées, suivant les avantages que leur vanité croit en tirer pour plaire. Leur pagne est soutenue par une autre pièce d'étoffe qui leur couvre les épaules, et qui leur sert à porter leurs enfants; autour de leur ceinture, elles se plaisent à porter quantité d'instruments de cuivre, d'étain, et surtout des clefs de fer, dont elles se font une parure, quoique souvent elles n'aient pas, dans leurs cabanes, une seule boîte à fermer. Elles suspendent aussi à leur ceinture plusieurs bourses de différentes grandeurs, remplies de bijoux, ou du moins de bagatelles qui en ont l'apparence, pour se faire une réputation de richesse, surtout aux yeux des Européens; leurs jambes et leurs bras sont moins ornés que chargés de bracelets, de chaînes, et d'une infinité de petits bijoux de cuivre, d'étain et d'ivoire. Le père Loyer en vit plusieurs qui portaient ainsi jusqu'à dix livres en bracelets et en manilles; plus fatiguées, dit-il, sous le poids de leurs ornements, que les criminels de l'Europe ne le sont sous celui de leurs chaînes.

Le jour qu'elles mettent au monde un enfant, elles

le portent à la rivière, le lavent, se lavent elles-mêmes, et retournent immédiatement à leurs occupations ordinaires; ensuite, du consentement du père, elles donnent à l'enfant le nom de quelque arbre, de quelque bête, ou de quelque fruit; d'autres lui donnent le nom de leur fétiche, ou celui de quelque blanc qui est leur mingo (1), c'est-à-dire leur ami. En général, les négresses ont une excessive affection pour leurs enfants. La fécondité des Issinoises est médiocre; s'il est rare qu'elles n'aient aucun fruit de leur mariage, le nombre de leurs enfants ne surpasse guère deux ou trois; elles les portent sur leur dos, sans les quitter dans leurs travaux les plus pénibles; d'où il arrive souvent, dit l'auteur, qu'ils ont le nez plat. A l'âge de sept ou huit mois, elles les laissent ramper comme autant de petites bêtes domestiques. Le père Loyer prétend que, par cette méthode, ils apprennent plus tôt à marcher que les enfants de l'Europe. On les accoutume aussi de bonne heure à porter des bracelets de fer ou de cuivre. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans, leur éducation appartient à leurs pères, qui leur enseignent quelque moyen de gagner leur vie, tel que la pêche, la chasse, l'art de tirer du vin de palmier, le commerce, etc. Les femmes exercent leurs filles à nettoyer la maison, à broyer le maïs, le riz et le millet, à faire du pain, à préparer les aliments, à vendre ou acheter au marché, mais surtout à prendre un soin continuel des intérêts du

(1) C'est le mot portugais *amigo*, corrompu dans la bouche des nègres.

ménage. Sur cet article, elles pourraient donner de bonnes leçons aux femmes les plus entendues de l'Europe (1).

Les aliments les plus communs du pays sont les bananes, les figues, les ignames, le riz, le maïs et le millet : on fait du pain des trois derniers; chaque jour au soir, la maîtresse de la cabane, ou la principale femme, tire du grenier la quantité de grain qu'elle croit suffisante pour le jour suivant. Au matin, les jeunes filles, ou les esclaves, ou les femmes, lorsqu'elles manquent d'esclaves et de filles, s'assemblent pour le broyer dans de grands mortiers de bois, avec un pilon de la même matière : elles ne font d'abord que le séparer de la cosse; ensuite, l'ayant vanné sur de grandes pièces de bois, elles le remettent dans le mortier pour l'écraser, en y jetant, par intervalles, un peu d'eau, qui sert à l'épaissir; après quoi elles étendent la pâte sur une pierre plate, où, avec une autre pierre, elles la travaillent, comme font nos peintres pour broyer leurs couleurs. Cette pâte est divisée en petites masses, de la grosseur de nos petits pains d'un sou, que les nègres appellent tokai : on les fait bouillir dans un pot couvert, avec fort peu d'eau, après avoir eu soin de mettre un peu de paille au fond du pot, pour les empêcher de brûler. Il n'y a pas de jour où les femmes ne recommencent cet exercice. Le père Loyer ne parle pas fort avantageusement de cette espèce de pain; il préfère celui de millet, quoiqu'il donne des coliques d'estomac fort violentes.

(1) Loyer, p. 154 et suiv.

Les jours de fête, lorsque les nègres ont pu se procurer du poisson, ils en font une sorte de ragoût, qu'ils nomment toro; ils prennent des coros, fruits d'une espèce de palmier, qui ressemble à la datte, quoiqu'il en soit fort différent; sa grosseur est celle d'une prune ordinaire, et sa couleur un peu plus rouge que l'orpiment; il n'est guère composé que d'une peau qui couvre un gros noyau, avec fort peu de substance dans l'intervalle. On fait bouillir un moment ces coros avec le poisson; ensuite on les brise dans un mortier, et, pressant le jus qu'on fait tomber sur le poisson, on y joint un peu de sel, beaucoup de poivre, et l'on donne à ce ragoût tout le temps d'étuver; les Européens mêmes le trouvent assez agréable, lorsqu'il est bien assaisonné; mais, au goût des nègres, le poivre y paraît toujours épargné.

S'ils manquent de poisson, pour en manger avec leur pain, ils font une sauce d'huile de palmier, qui leur tient lieu de beurre. L'auteur explique encore leur méthode : ils prennent quantité de coros, qu'ils laissent en tas, jusqu'à ce qu'ils les voient pourrir; ensuite, les mettant dans un mortier, ou plutôt dans un tonneau, ils les remuent avec des bâtons, pour en faire une sorte de marmelade sur laquelle ils versent de l'eau chaude : ils la laissent un peu cuver, et, lorsqu'ils jugent l'opération finie, ils penchent le tonneau pour en tirer l'huile, qu'ils mettent dans de grandes jattes : on conçoit que les noyaux et les filaments restent au fond du tonneau.

Le vin des nègres est le jus d'une autre espèce de

palmier, qui n'a pas d'épines comme celui qui porte des cocos. Le royaume d'Issini en produit un si grand nombre, qu'une partie des habitants n'a pas d'autre occupation que d'en tirer cette liqueur. Lorsqu'ils ont reconnu, à certaines marques, que l'arbre est parvenu à sa maturité, ils grimpent au sommet; ils coupent deux ou trois branches avec un petit ciseau plat, d'un pouce de largeur; ils font un petit trou de la grosseur du doigt, dans lequel ils mettent une feuille roulée en forme d'entonnoir; et, plaçant au-dessous un grand pot qu'ils attachent à l'arbre, ils y laissent distiller le vin. Cette liqueur n'est pas désagréable; mais elle s'aigrit (1) lorsqu'elle est conservée plus d'un jour, quoique les nègres ne l'en estiment pas moins. Il faut renouveler les incisions chaque fois qu'on en veut tirer; car elle s'arrête après avoir coulé assez long-temps par le même trou. Un palmier fournit du vin pendant trois mois, après quoi il sèche et meurt bientôt; le tronc produit des vers de la grosseur du pouce, que les nègres mangent comme un mets délicat, et qu'ils vendent fort cher.

Les Issinois sont moins curieux dans leurs édifices que la plupart des nègres de la même côte; ils n'ont pour maisons que de misérables huttes, composées de roseaux, et couvertes de feuilles de palmier; dans tout le pays, on ne trouve pas d'autres maisons plâtrées que celle du roi, celle du capi-

(1) Elle se conserve plus long-temps à Sierra-Leone, au Sénégal.

taine Yamoké son frère, et deux ou trois des principaux cabaschirs d'Assoco ; elles sont de bois, et bâties depuis le commerce de la nation avec les Européens; tout le reste, sans en excepter celles des grands, n'est pas comparable aux cabanes des charbonniers de France; d'ailleurs elles sont si basses, qu'à peine un homme ordinaire peut s'y tenir debout : il faut y être assis ou couché; à la vérité, les nègres n'y entrent guère que pour dormir, ou pour s'y mettre à couvert dans les temps de pluie; ils passent les jours entiers à leurs portes, sous des salles extérieures de branches et de verdure, où ils prennent le frais.

La porte des maisons, ou des huttes, est un trou d'un pied et demi carré, par lequel on ne passe qu'en rampant, avec assez de difficulté; elle est fermée d'un tissu de roseaux attaché intérieurement avec des cordes, pour servir de défense contre les tigres. Pendant la nuit, on allume du feu au centre des huttes; et, comme elles sont sans cheminée, il y règne toujours une fumée épaisse; les nègres s'y couchent sur des nattes, ou des roseaux, les pieds contre le feu; leurs femmes habitent des cabanes séparées, où elles mangent et couchent à part, rarement du moins avec leurs maris. Toutes ces huttes sont environnées d'une palissade ou d'une haie de roseaux, qui forme une cour dont la porte se ferme toutes les nuits; cette cour et le fond des cabanes, qui n'est que du sable, sont nettoyés dix fois le jour par les femmes et les filles, dont l'office est d'entretenir l'ordre et la propreté.

C'est une coutume immémoriale, parmi les Issinois, d'avoir, pour chaque village, à cent pas de l'habitation, une maison séparée, qu'ils appellent bournamon, où les femmes et les filles se retirent pendant leurs infirmités lunaires : on a soin de leur y porter des provisions, comme si elles étaient infectées de la peste ; elles n'osent déguiser leur situation, parce qu'elles risqueraient beaucoup à tromper leurs maris. Dans la cérémonie du mariage, on les fait jurer, par leur fétiche, d'avertir leur mari aussitôt qu'elles s'aperçoivent de leur état, et de se rendre sur-le-champ au bournamon.

Les meubles des nègres sont aussi négligés que leurs édifices : on ne trouve, dans leurs cases, qu'un petit nombre de siéges d'un demi-pied de haut, qui leur servent d'oreillers pour la nuit ; ils les portent, ou les font porter avec eux par leurs esclaves, dans les lieux où leur dessein est de s'arrêter. Un nègre qui a pu se procurer quelque vieux coffre de matelot, passe pour un homme de distinction. La batterie de cuisine consiste dans quelques mauvais pots de terre, qui se cassent facilement, parce qu'ils sont mal pétris, et quelques plats de bois pour servir les aliments ; ils mangent assis à terre, sans serviettes, sans couteaux, sans fourchettes, et sans cuillers, trempant leurs doigts et la main entière dans les plats.

Il n'y a point de nègres, sur toute la côte, qui aient autant d'expérience militaire et de courage que les Issinois. Quoique leur nation soit peu nombreuse, elle est redoutée de tous leurs voisins. Leur valeur

ou la bonne conduite de leurs chefs les a fait quelquefois pénétrer avec succès jusqu'à la rivière de Saint-André, c'est-à-dire l'espace de cinquante ou soixante lieues, à la poursuite des Oschïns, leurs anciens ennemis. Loyer fut témoin de leur retour en 1701. Après une expédition de cette nature, ils revenaient chargés d'un riche butin en or et en esclaves.

Leurs armes sont le sabre, la sagaie et le mousquet, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, et qu'ils entretiennent en fort bon ordre. Ils ont l'art de faire une très bonne arme d'un vieux mousquet, en donnant à la batterie une nouvelle trempe qui la rend meilleure. Les Français en ont vu quantité d'exemples dans de vieux fusils qui ne faisaient plus feu, et que les Issinois ont parfaitement rétablis en leur donnant une couleur presque argentée. Leurs chefs de guerre ont de fort bons boucliers, qu'ils font porter par leurs esclaves, et dont la forme est un carré long de trois pieds, sur deux de large. Ils sont composés de cuir de bœuf, couverts de peaux de tigres; à chaque coin pend une sonnette, qui se fait entendre lorsque les esclaves les portent sur le bras gauche, avec un sabre dans la main droite pour défendre leur maître. Au moment de l'attaque, chaque général est armé d'un de ces boucliers.

Le royaume d'Issini avait alors trois généraux d'une autorité presque égale; le roi Akafini, Yamoké son frère, et Émon son neveu. Ces trois princes avaient chacun le même nombre d'esclaves : c'est en quoi consistent leurs richesses et leur puissance. Ces esclaves, qu'ils arment en temps de guerre, for-

ment le gros de l'armée. Chaque Issinois libre se range sous l'enseigne du général qu'il aime le plus, ou qui s'est acquis par ses bienfaits quelque droit sur sa reconnaissance. Chaque général a cinq ou six cents esclaves. Les brembis ou les cabaschirs en ont chacun depuis vingt jusqu'à cinquante. Toute cette milice suit le roi, qui a les yeux ouverts sur ceux qui se distinguent dans la bataille, et leur fait une part du butin proportionnée à leur valeur. Pendant l'action, les tambours, les trompettes et les autres instruments militaires font un bruit terrible, qui, joint aux cris des nègres, inspire du courage aux plus lâches. Leurs tambours sont composés d'une pièce de bois creusée d'un seul côté, et couverte d'une oreille d'éléphant assez bien tendue. Les baguettes sont deux bâtons en forme de marteau, couverts de peau de chèvre; ce qui produit un son fort étrange.

Les trompettes sont des dents d'éléphants creusées presque d'un bout à l'autre, avec une petite ouverture au côté, par laquelle le trompette, qui est un enfant de douze ou quinze ans, souffle, et tire un son fort aigu, mais sans aucune variété, tel que celui de nos cornets à bouquin. A cette belle musique que le prince Aniaba, suivant le récit du P. Loyer, trouvait préférable au hautbois de Versailles, ils joignent un instrument fort remarquable par la singularité de sa construction, mais fort difficile à décrire : il est de fer et de la forme de deux pelles à feu concaves, longues d'un pied, qui, dans leur jonction, composent une sorte de ventre ovale.

On tient cet instrument par le petit bout, et l'on frappe dessus avec un bâton d'un demi-pied de long, suivant la cadence des tambours et des trompettes, qui sont près du général pendant toute la durée de l'action.

Les guerres des nègres s'élèvent facilement, et se terminent de même. Comme le moindre incident leur fait prendre les armes, les moindres avances de paix servent à les réconcilier.

De toutes les maladies auxquelles ils sont sujets, il n'y en a point de plus épidémique que la vénérienne; ils en sont tous infectés dans quelque degré : on en voit quelques uns tomber en pourriture, pour avoir négligé le mal dans son origine. Il leur vient du commerce avec les femmes, dans lequel ils ne laissent pas de mettre tout leur bonheur. Ils sont fort affligés aussi par des maux d'yeux qui vont souvent jusqu'à leur faire perdre entièrement la vue, et qu'on attribue à la réflexion des rayons du soleil sur des sables d'une blancheur et d'une sécheresse extrêmes. Les vers de chair sont encore une de leurs maladies les plus communes; on en voit de plusieurs aunes de long, et de la grosseur d'une aiguille de tapissier. Le P. Loyer parle d'un nègre qui avait tout à la fois cinq ou six de ces vers à la jambe. Il règne beaucoup de fièvres parmi les nègres. Leur remède est de porter les malades dans une rivière, et de les baigner jusqu'à ce que l'excès du froid les guérisse; mais il en meurt plus qu'il ne s'en rétablit par cette méthode. Ordinairement les nègres périssent de la première attaque d'une maladie, parce

qu'ils n'ont aucune connaissance de la médecine, quoiqu'ils ne manquent point de simples. Leur principale ressource est de consulter leurs fétiches.

Dans leurs maladies ou dans les afflictions, ils ont peu d'égard et de pitié les uns pour les autres; ils prennent soin seulement de colorer les malades de différentes peintures, à l'honneur de leurs fétiches, et de leur donner une sorte de cordial, mais sans leur faire rien changer à leur diète : ce cordial est composé de malaguette ou de poivre de Guinée, et du jus de certaines herbes fortes qu'ils tirent en les pilant, et qu'ils font boire aux malades. Dans les pleurésies, ils font des scarifications aux épaules, en y appliquant de petites cornes au lieu de ventouses. Pour les blessures, ils emploient une herbe dont le jus, mis sur la plaie avec le marc, produit des cures si merveilleuses, qu'ils comptent pour rien une blessure de cinq pouces de profondeur, où l'os même est endommagé, et qu'ils sont sûrs de la guérir en trois semaines. Loyer en vit des exemples si surprenants, qu'il se dispense de les rapporter, parce qu'on les prendrait pour des fables.

Les nègres sont fort soigneux, pendant leur vie, d'acheter et de préparer tout ce qui doit servir à leur enterrement. C'est un beau drap rayé de coton pour les envelopper; un cercueil, et des bijoux d'or ou d'autres matières pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre monde répondra aux ornements de leur sépulture : cependant ils ont commencé depuis peu à revenir de cette erreur, qui coûtait autrefois la vie à quantité de

femmes et d'esclaves. L'usage était d'en sacrifier un grand nombre aux funérailles des rois et des riches brembis, pour leur composer une escorte en passant dans l'autre vie.

Lorsqu'un nègre expire, la nouvelle s'en répand aussitôt dans l'habitation. La plupart des femmes, surtout les vieilles, s'assemblent à la maison du mort. Leurs cris et leurs postures extravagantes inspirent tout à la fois l'envie de rire et la frayeur: les unes, armées d'une pique, font des recherches dans toute la maison, et feignent de vouloir ouvrir la terre pour trouver la personne qui leur manque, en l'appelant à haute voix par son nom; d'autres courent comme des furieuses dans toutes les maisons que le mort fréquentait, et demandent à tous ceux qu'elles rencontrent s'ils n'ont pas vu celui qu'elles cherchent. Une abondance de larmes coule au long de leurs joues et sur leur sein. Ceux qu'elles interrogent leur répondent en branlant la tête, aourou, c'est-à-dire, il est parti. Pendant ce temps-là, d'autres femmes s'emploient près du corps à vanter les actions, les vertus et les richesses du mort. Ensuite ses amis le frottent de diverses peintures; ils lui peignent les cheveux et les frisent; ils l'ornent de sa pagne et des bijoux qu'il a rassemblés pendant sa vie.

Les autres pleureuses, car le P. Loyer les compare à celles des anciens, reviennent après leurs courses, et demandent au cadavre pourquoi il est mort, tandis qu'il pouvait vivre honorablement, et s'il n'avait point assez d'or, de femmes, de blé et

d'esclaves. Toutes ces questions sont entremêlées de grands cris. On apporte alors le cercueil, si le mort a pris soin de s'en préparer un; s'il ne s'en trouve pas de prêt, on en fait un de quelques vieilles planches, où l'on met le corps, les genoux pliés et les talons sous les fesses, de sorte que la tête vient reposer sur les genoux. La grandeur du cercueil n'est ainsi que d'environ trois pieds carrés. On place aux côtés le siége du mort et son pot de terre; le siége pour s'asseoir dans le besoin, le pot pour se préparer des aliments. Si c'est un roi ou un riche brembis, on jette sur le corps quantité de poudre d'or. Il n'y a point de pauvre nègre avec qui l'on n'en renferme un peu, pour servir à ses besoins dans l'autre monde.

En même temps tous les jeunes gens du voisinage s'assemblent avec des armes. Si le mort est un brembis, ou de quelque distinction, les parents leur fournissent de la poudre avec laquelle ils tirent aussi long-temps qu'elle peut durer. S'il était pauvre, on ne fait que deux ou trois décharges; mais c'est un service que tous les nègres se rendent mutuellement, et qu'ils croient capable de leur procurer dans l'autre vie la même réception qu'aux cabaschirs.

Après toutes ces cérémonies, ils ferment le cercueil, et le clouent soigneusement. Quatre esclaves le transportent dans les bois, et choisissent quelque endroit écarté, où, sans autres témoins, ils creusent une fosse, et l'enterrent. A leur retour, ils mangent avec les pleureuses les aliments qui leur ont été préparés par les parents du mort. Il ne se trouve

aucun autre nègre à ce festin. La même coutume s'observe pour les hommes et pour les femmes. Si le mort était d'un rang distingué, ses femmes paraissent dans leurs meilleurs habits quelques jours après l'enterrement, et chacune portant une sagaie sur l'épaule, elles font dans cet état une procession dans le village, deux à deux, en chantant différents airs. Elles vont ensuite à la porte des brembis, où elles font une danse en rond, qui s'appelle baboua. Chaque brembis est obligé de leur donner trois tacous, qui font environ quinze sous; après quoi, retournant dans leurs familles, elles ont la liberté de se remarier aussitôt qu'elles en trouvent l'occasion.

On a représenté la religion de ces nègres avec de fausses couleurs. Villault, par exemple, s'est fort trompé en rapportant qu'ils adorent les fétiches comme leurs divinités; ils désavouent eux-mêmes la doctrine qu'il leur attribue. Suivant le P. Loyer, ils reconnaissent un Dieu créateur de toutes choses, et particulièrement des fétiches, qu'il envoie sur la terre pour rendre service au genre humain : cependant leurs notions sont fort confuses sur l'article des fétiches. Les plus vieux nègres paraissent embarrassés lorsqu'on les interroge; ils ont appris seulement, par une ancienne tradition, qu'ils sont redevables aux fétiches de tous les biens de la vie, et que ces êtres, aussi redoutables que bienfaisants, ont aussi le pouvoir de leur causer toutes sortes de maux.

Chaque jour au matin ils vont se laver à la rivière, et se jetant sur la tête une poignée d'eau, à laquelle

ils mêlent quelquefois du sable pour exprimer leur humilité, ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, et prononcent doucement le mot d'eksuvais; après quoi, levant les yeux au ciel, ils font cette prière : Anguioumé, mamé maro, mamé orie, mamé chiké e occori, mamé akaka, mamé brembi, mamé angouan e aounsan; ce qui signifie : « Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz et des ignames; donnez-moi de l'or et de l'aigris; donnez-moi des esclaves et des richesses; donnez-moi la santé, et accordez-moi d'être prompt et actif. » C'est à cette prière que se réduisent toutes leurs adorations; ils croient Dieu si bon, qu'il ne peut leur faire de mal. Il a donné, disent-ils, tout son pouvoir aux fétiches, et ne s'en est pas réservé.

Ces fétiches (1) sont différents, suivant les idées, ou plutôt le caprice de chaque nègre; à peine trouverait-on deux nègres, sur toute la côte de Guinée, qui s'accordent dans l'honneur qu'ils leur rendent; l'un choisit pour son fétiche une pièce de bois, jaune ou rouge; l'autre, les dents d'un chien, d'un tigre, d'une civette, d'un éléphant; ceux-ci, un œuf ou un os de quelque oiseau, la tête d'une poule, un bœuf, une chèvre; ceux-là, une arête de poisson, la pointe d'une corne de bélier, remplie d'excréments, une branche d'épine, un paquet de cordes composées d'écorce d'arbre, ou d'autres objets de la même na-

(1) Barbot observe que *feitiço* est un mot portugais qui signifie charme ou paroles enchantées, et que les nègres en ont fait leur terme de *fétiche*. Pour exprimer Dieu ou une idole, ils ont le mot de *bossum* ou de *bosseso*.

ture. Leur respect pour les fétiches est poussé si loin, qu'ils observent religieusement tout ce qu'ils promettent en leur nom : les uns s'abstiennent de vin pour honorer leur fétiche; les autres, d'eau-de-vie. Quelques uns se retranchent l'usage de certains mets et de certaines espèces de poisson; d'autres, celui du riz, du maïs, des fruits, etc.; mais tous les nègres, sans exception, se privent de quelque plaisir à l'honneur des fétiches, et perdraient plutôt la vie que de violer leur engagement.

Ils ont, dans le cours de l'année, plusieurs jours consacrés aux fétiches; le principal est le jour de leur naissance, qu'ils célèbrent en blanchissant leur fétiche et son autel, en se peignant le corps de la même couleur, et en portant une pagne blanche; d'autres observent le vendredi de chaque semaine comme nous observons le dimanche, l'employant à parer leur fétiche, et à lui faire quelque offrande ou quelque sacrifice.

Outre les fétiches particuliers, il y en a de communs au royaume, qui sont ordinairement quelque grosse montagne ou quelque arbre remarquable; si quelqu'un était assez impie pour les couper ou les défigurer, il serait puni d'une mort certaine. Chaque village est aussi sous la protection de son propre fétiche, qui est orné aux frais du public, et qu'on invoque pour les biens communs; ce gardien de l'habitation a son autel de roseaux dans les places publiques, élevé sur quatre piliers, et couvert de feuilles de palmier. Les particuliers ont, dans leur enclos, ou à leur porte, un lieu réservé pour leur fétiche,

qu'ils parent suivant les mouvements de leur propre dévotion, et qu'ils peignent, une fois la semaine, de différentes couleurs : on trouve quantité de ces autels dans les bois et les bruyères; ils sont chargés de toutes sortes de fétiches, avec des plats et des pots de terre remplis de maïs, de riz et de fruits. Si les nègres ont besoin de pluie, ils mettent devant l'autel des cruches vides; s'ils sont en guerre, ils placent des sabres et des poignards pour demander la victoire; s'ils ont besoin de poisson, ils offrent des os et des arêtes. Pour obtenir du vin de palmier, ils laissent, au pied de l'autel, le petit ciseau qui sert aux incisions de l'arbre; avec ces marques de respect et de confiance, ils se croient sûrs d'obtenir tout ce qu'ils demandent; mais, s'il leur arrive quelque disgrâce, ils l'attribuent à quelque juste ressentiment de leur fétiche, et tous leurs soins se tournent à chercher les moyens de l'apaiser. Dans cette vue, ils ont recours à leurs devins, pour faire le tokque, qui ne demande pas peu de mystères et de cérémonie; le devin prend dans ses mains neuf courroies de cuir, chacune de la largeur d'un doigt, et parsemée de petits fétiches : il tresse ensemble ces courroies; et, prononçant quelque chose d'obscur, il les jette deux ou trois fois comme au hasard; la manière dont elles tombent à terre devient un ordre du ciel, qu'il interprète; s'il dit que le fétiche demande un mouton, ou quelque pièce de volaille, il est obéi sur-le-champ : l'animal est sacrifié, et le fétiche arrosé du sang de sa victime. Lorsque les devins sont consultés, par les brembis, sur quelque projet de guerre, ou sur

d'autres expéditions d'importance, ils demandent quelquefois le sacrifice d'un ou deux esclaves.

Chaque jour, au matin, les nègres sont fort exacts à porter à leurs fétiches quelque partie de leurs meilleures provisions; s'ils manquaient à ce devoir, ils se croiraient menacés de la mort avant la fin de l'année. Ils approchent de ces objets de leur culte avec un respect mêlé de frayeur, et leur étonnement est de les voir quelquefois insultés par les blancs, sans qu'ils fassent éclater leur vengeance. Le père Loyer eut plusieurs fois la curiosité d'assister à la consécration d'un fétiche, surtout un jour qu'il se trouvait à Tapa; il laissa commencer tranquillement la cérémonie : c'était la queue d'une corosse et une épine peinte en rouge, que les nègres avaient choisies pour les transformer en fétiche. Ils les lavèrent d'abord dans de l'eau, dont ils jetèrent ensuite quelques gouttes sur toute la famille : enfin, s'approchant du père Loyer, ils se disposaient à lui faire part aussi de cette aspersion, en prononçant quelques paroles (1). Alors son zèle s'échauffa; et pour leur faire connaître la vanité de leur superstition, il prit les impuissants fétiches, les brisa en mille pièces qu'il foula aux pieds, et les jeta au feu, où ils furent bientôt consumés. A cette vue, tous les nègres prirent la fuite, en l'avertissant que le ciel allait faire entendre la foudre, et la terre s'entr'ouvrir pour l'abîmer. Lorsqu'ils eurent reconnu que le fétiche manquait de pouvoir pour se venger, ils commencèrent à regarder le missionnaire

(1) Loyer, p. 251.

avec une sorte d'admiration; mais, retombant bientôt dans leurs idées superstitieuses, ils lui dirent que, s'il n'était pas mort, c'était parce qu'il ne croyait point aux fétiches, et qu'ils savaient fort bien que les fétiches n'avaient aucun pouvoir sur les blancs. Loyer leur répondit que, s'ils voulaient cesser d'y croire, ils n'auraient rien non plus à redouter de leur colère : ils répliquèrent qu'ils s'en garderaient bien, parce que les fétiches ne manqueraient pas de les punir avec rigueur; et rien ne put servir à les désabuser.

On peut se reposer sans défiance sur le serment des nègres, lorsqu'ils ont juré par leur fétiche, et surtout lorsqu'ils l'ont avalé. Pour tirer la vérité de leur bouche, il suffit de mêler quelque chose dans de l'eau, d'y tremper un morceau de pain, et de leur faire boire ce fétiche en témoignage de la vérité : si ce qu'on leur demande est tel qu'ils le disent, ils boiront sans crainte; s'ils parlent contre le reproche de leur cœur, rien ne sera capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils sont persuadés que la mort est infaillible pour ceux qui jurent faussement. Leur usage est de râper un peu de leur fétiche, qu'ils mettent dans de l'eau, ou qu'ils mêlent avec quelque aliment; un nègre qui s'engage par cette espèce de lien trouve plus de crédit, parmi ses compatriotes, qu'un chrétien n'en trouve parmi nous en offrant de jurer sur les saints évangiles.

Ils ont d'autres serments moins solennels, quoique aussi superstitieux. S'ils jurent par la tête, par les bras, ou par le corps de quelqu'un, ils croient qu'ils

ne peuvent se parjurer sans perdre les mêmes parties qu'ils ont attestées; ils jurent aussi par Anguioumé ou par le ciel, en prenant un peu de sable, qu'ils se mettent dans la bouche, et levant les yeux au ciel avec cette imprécation : « Dieu, tuez-moi par ce sable, si telle chose n'est pas vraie ; » cependant ils n'emploient guère ce serment que lorsqu'on l'exige, ou qu'ils sont dans le transport de quelque passion.

Les nègres d'Issini n'ont point de temple ni de prêtres, ni d'autres lieux destinés aux exercices de religion, que les autels publics et particuliers de leurs fétiches; ils ne laissent pas d'avoir une sorte de pontife, qu'ils nomment ofnon, et dont l'élection appartient aux brembis et aux baboumets (1). Lorsque l'ofnon meurt, le roi convoque l'assemblée de ses cabaschirs, qui sont entretenus aux frais publics pendant le cours de cette cérémonie; leur choix est libre, et tombe ordinairement sur un homme de bon caractère, mais versé surtout dans l'art de composer des fétiches. Ils l'investissent des marques de sa dignité, qui consistent dans une multitude de fétiches, joints ensemble, qui le couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Dans cet équipage, ils le conduisent en procession par toutes les rues, après avoir commencé néanmoins par lui donner huit ou dix bendes d'or (2), levées sur le public : un nègre le précède dans cette marche solennelle, et déclare, à haute voix, que tous les habitants doivent apporter quelque offrande au nouvel ofnon, s'ils veulent

(1) Loyer, p. 254.
(2) C'est environ cent pistoles de France.

participer à ses prières : on attache, à l'extrémité de chaque village, un plat d'étain pour recevoir les aumônes. L'ofnon est le seul prêtre du pays; son office consiste à faire les grands fétiches publics, et à donner ses conseils au roi, qui n'entreprend rien sans son avis et son consentement ; s'il tombe malade, on lui envoie communiquer les délibérations. Dans un froid excessif, ou dans les temps d'orage et de pluies violentes, le peuple s'écrie qu'il manque quelque chose à l'ofnon; et sur-le-champ on fait pour lui une quête, à laquelle tout le monde contribue suivant ses moyens.

La doctrine de la transmigration des âmes est si bien établie, parmi les nègres d'Issini, que, n'espérant rien de réel et de permanent dans le monde, ils bornent tous leurs vœux à jouir, autant qu'il leur est possible, des richesses et des plaisirs qui leur conviennent. Leur parle-t-on de l'enfer et du ciel, ils éclatent de rire; ils sont persuadés que le monde est éternel, et l'âme immortelle; qu'après le trépas l'âme doit passer dans une autre région, qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le sein d'une femme ; que les âmes de cette région passent de même dans celle-ci, de sorte que, suivant leurs principes, il se fait un échange continuel d'habitants entre les deux mondes. Ils placent le bien de l'homme dans les richesses, le bonheur, la puissance, et le plaisir d'être servi et respecté; ils ne mangent et ne boivent rien sans en jeter une petite partie à terre, en prononçant certaines paroles : ils font ces présents, disent-ils, à

leurs parents et leurs amis de l'autre monde, qui leur rendent le même service, et qui leur procurent ainsi les biens dont ils ont la possession.

Le palais du roi est bâti de roseaux entrelacés et plâtrés d'argile, avec un mélange de terre jaune, rouge, grise, qui forme des taches sans ordre et sans dessein; il contient plusieurs appartements de plain-pied, et le même nombre au-dessus, tous revêtus du même plâtre, et couverts de feuilles de palmier. Cette maison royale est située au milieu de plusieurs grands enclos ou de palissades de roseaux, qui forment trois cours extérieures, par lesquelles il faut passer pour se rendre au corps de l'habitation : on entre, dans la première, par une échelle de sept ou huit degrés à deux pieds l'un de l'autre, qui conduit au sommet de la palissade, d'où l'on descend par une autre échelle; l'une et l'autre sont faites avec si peu d'art, que les nègres seuls peuvent y passer sans danger. Autour du palais, on voit, des deux côtés, les huttes des femmes, qui ne sont composées que de simples roseaux sans plâtre, et couvertes de feuilles de palmier, comme celles du commun des nègres.

Le roi entretient à la première barrière, c'est-à-dire à l'échelle de l'enclos, deux sentinelles armées d'un sabre et d'une sagaie, qui sont relevées, de temps en temps, par d'autres gardes; lorsqu'il sort de cette enceinte, il se fait accompagner de cinquante hommes armés d'épées et de mousquets, et d'un cortége de ses principaux cabaschirs. Il n'y a pas de seigneur issinois qui ne mette sa gloire à

s'approcher de son prince, à s'insinuer dans ses bonnes grâces, à converser et fumer avec lui; ce que les nègres appellent palabre : c'est dans ces conférences qu'ils traitent les affaires d'état, et qu'ils décident les différends qui sont portés devant eux; chacun y explique librement son opinion. Quoique cette manière de juger fasse quelquefois traîner les affaires en longueur, elle est avantageuse à la nation, parce qu'elle n'expose jamais les juges à l'erreur; d'ailleurs, leurs délais n'empêchent pas que les délibérations ne soient secrètes. Un juge issinois mourrait plutôt que de révéler ce qui s'est passé au conseil; le moindre crime de cette nature est puni du dernier supplice, ou de la confiscation des biens, accompagnée de l'infamie et de la pauvreté.

Il n'est pas aisé d'approfondir les richesses du roi, ni celles des brembis (1) et des cabaschirs. Ils prennent un soin extrême de les cacher, sans qu'on puisse en deviner la cause; car en général les Issinois sont la plus vaine nation du monde, et toujours portés à vouloir paraître plus riches qu'ils ne sont effectivement. Ils regardent comme le dernier outrage d'être appelés agingompoué, c'est-à-dire gueux. Cependant on conçoit mieux que le peuple a de fortes raisons pour cacher son bien, telles que la crainte de se le voir enlever par le roi et les seigneurs. Ceux-ci enterrent leur or. On sait par le récit des nègres mêmes, et par le témoignage de deux Français qui ont résidé long-temps dans le pays, qu'Akafini, et

(1) On a déjà remarqué que les brembis et les baboumets sont différentes espèces de cabaschirs.

Yamoké son frère, avaient plusieurs grandes caisses de poudre d'or ensevelies dans la terre. Un jour que le roi s'était échauffé de liqueurs fortes, il fit apporter son trésor devant les deux Français (1), et fit vider à leurs yeux les deux caisses sur des nattes. Les lieux qu'on choisit ordinairement pour ces précieux dépôts, sont les champs de bananiers ou le pied de quelque arbre. On emploie le secours d'un seul confident, qu'on oblige d'avaler le fétiche pour garant du secret. Le propriétaire ne visite son trésor qu'une fois l'année, soit pour lui faire changer de place, ou pour y joindre ce qu'il peut avoir acquis dans l'intervalle. Il n'en tire jamais que ce qui est nécessaire à ses besoins les plus pressants; dans l'occasion, par exemple, de se racheter lui-même de l'esclavage, ou de rendre le même service à quelqu'un des principaux baboumets : de fournir aux frais de la guerre, ou de louer des troupes auxiliaires, car les nègres n'emploient pas un écu pour se procurer les commodités de la vie; et le roi lui-même est si frugal dans sa nourriture et dans l'habillement, qu'il ne dépense pas dix pistoles par an pour son entretien et celui de ses femmes. Il ne fait pas difficulté d'aller au marché, et d'acheter une banane ou un poisson. Loyer eut plusieurs fois l'occasion d'admirer cette économie du monarque régnant, et le vit marchander comme le dernier esclave. Cependant, outre le trésor enseveli, il a quelques livres d'or qu'il emploie dans le commerce, sans compter l'or en œuvre, soit pour la vaisselle ou les fétiches, soit pour les ornements

(1) Le P. Loyer ne nomme pas ces deux Français.

royaux, dans les jours de fête et de cérémonie. Il fait aussi des provisions de pagnes, de perpétuanes (1), de vieux linge et de tabac, qu'il vend en détail à ses sujets, ou qu'il envoie vendre dans les pays voisins par ses esclaves, et sur lesquelles il ne gagne pas moins de six pour un, sans risque et sans dépense. Ainsi ses richesses doivent augmenter continuellement, surtout si l'on considère qu'il ne lui en coûte rien pour sa table et ses habits, ni pour ses femmes et ses esclaves, auxquels il ne donne aucuns gages, et qui sont tous obligés de travailler pour leur pain.

Les revenus de ce prince consistent uniquement dans les amendes et les confiscations. Il n'a ni terres ni domaine qui puissent servir au soutien de sa dignité. Ainsi la couronne est pauvre, quoique le roi soit fort riche. A son exemple, tous les cabaschirs qui ont de l'ambition s'occupent sans cesse à grossir leurs trésors; mais souvent tous les soins qu'ils ont pris pour s'enrichir tournent au profit du maître, par une confiscation imprévue dont il fait naître l'occasion. D'ailleurs il a sa part dans toutes les extorsions des grands, et jusque dans les daschis, ou les présents qu'ils reçoivent des marchands de l'Europe. De simples matelots nègres, qui obtiennent quelque gratification d'un capitaine de vaisseau, sont obligés de faire voir au roi ce qu'ils ont reçu; et ce prince a droit de prendre ce qui lui convient.

Dans le temps où l'on ensemence la terre, c'est-

(1) C'est une sorte de serge. Toutes les étoffes ont pris chez les nègres le nom qu'elles ont dans les langues des premiers Européens qui les leur ont apportées.

à-dire aux mois de septembre et d'octobre pour le riz, d'avril et de mai pour le maïs, et d'octobre et novembre pour le millet, le roi se rend en personne dans les champs, et les fait cultiver par ses esclaves, qui lui doivent gratis un ou deux jours de travail. Pendant cet exercice, il est assis à l'ombre de quelque arbre. Ensuite on distribue, par son ordre, du vin de palmier ou d'autres liqueurs aux ouvriers. Il place à la garde du champ quelques fétiches, qui lui en répondent plus sûrement que la force, parce qu'il n'y a pas de nègre qui ne se crût mort s'il avait osé violer un canton si sacré. Au temps de la moisson, qui est décembre et janvier pour le riz, août et septembre pour le maïs, février et mars pour le millet, il retourne au même lieu, après avoir fait avertir ses ouvriers; il les excite au travail par son exemple, en coupant deux ou trois poignées de grains. Chacun s'emploie d'autant plus volontiers, qu'il a pour salaire le tiers de sa moisson. Ce qui reste pour le roi est séché au soleil, et transporté dans de petits magasins qui sont autour de son palais. Cependant il ne mange jamais de son propre riz, ni de son maïs, ni de son millet. Il fait des échanges de ce qui est nécessaire pour son usage, avec quelques cabaschirs, en observant religieusement de ne recevoir que la même quantité. Cette coutume vient d'une ancienne superstition, qui fait croire aux rois d'Issini que leurs champs deviendraient stériles s'ils mangeaient les provisions de leur propre grenier.

Leur pouvoir est absolu sur les pauvres et sur les esclaves; mais les cabaschirs, surtout ceux qui passent

pour riches, et qui ont un grand nombre d'esclaves, sont fort éloignés de cette rigoureuse soumission. Leur dépendance se borne à se rendre aux palabres, c'est-à-dire aux conseils publics, et à secourir le roi de leurs forces, lorsqu'il est question de la sûreté publique.

La succession, dans le royaume d'Issini, tombe au plus proche parent du roi, à l'exclusion de ses propres enfants. La loi ne lui permet pas même de leur laisser une partie de ses richesses; de sorte qu'ils n'ont, pour leur subsistance et leur établissement, que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur père. Cependant il les aide, pendant son règne, à faire des provisions pour l'avenir; il leur fait même apprendre quelque art ou quelque commerce qui puisse leur servir après sa mort. Au reste, cette loi s'étend à tous ses sujets. Les enfants du roi ne laissent pas d'être respectés pendant qu'il est sur le trône; ils ont des gardes qui ne cessent pas de les accompagner; mais à la mort de leur père toute leur grandeur disparaît; et s'ils ne s'attirent quelque distinction par leur mérite et leurs bonnes qualités, ils ne sont pas plus considérés que le commun des nègres. Leur unique portion consiste dans quelques esclaves; tout le reste de l'héritage passe au nouveau roi, à la réserve du trésor caché, qui est le partage de celui que le rang de sa naissance appelle ensuite à la couronne. Ainsi le successeur futur se trouve plus riche que le roi même.

Les nobles et les grands de cette contrée sont distingués par les titres de brembis et de baboumets, qui

signifient, dans leur langue, les riches et les commandants. Dans la langue du commerce, qu'on appelle lingua franca, on les confond sous le nom de cabaschirs ou de capchères, sans que l'origine et le sens de ce mot soient mieux connus. C'est à ces grands qu'appartient le privilége du commerce, c'est-à-dire le droit d'acheter ou de vendre à l'arrivée des vaisseaux de l'Europe. Tout autre nègre qui serait surpris dans un trafic actuel verrait ses effets confisqués : de là vient que les cabaschirs sont les seuls riches, et que tout l'or du pays tombe entre leurs mains. Leur nombre est ordinairement de quarante ou cinquante, quoiqu'il ne soit pas fixé. Le reste des Issinois est si pauvre, que les plus aisés ont à peine une misérable pagne pour se couvrir, et ne vivent qu'avec le secours des cabaschirs. Ils se louent à leur service, pour se procurer de quoi nourrir leurs enfants; et quelquefois ils sont obligés de se vendre pour le soutien de leur propre vie. Cependant lorsqu'il s'en trouve quelqu'un qui, à force d'industrie et de travail, est parvenu à amasser un peu de bien, et qui a pu cacher ses richesses avec assez de soin pour les conserver, il emploie sous main ses amis, à la cour et parmi les cabaschirs, pour s'élever à la qualité de marchand ou de noble. Si sa demande est approuvée, le roi et les brembis indiquent un jour où l'on se rend au bord de la mer pour cette cérémonie. Le candidat commence par payer les droits royaux, qui sont huit écus en poudre d'or; ensuite le roi déclare devant ses cabaschirs qu'il reçoit un nègre de tel nom pour noble et pour marchand; après quoi, se tournant vers

la mer, il défend aux flots de nuire au nouveau cabaschir, de renverser ses canots et d'engloutir ses marchandises. Il finit l'installation en versant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie pour gagner ses bonnes grâces. Alors le nouveau noble s'approche du roi, qui lui prend les mains, les serre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre ensuite et souffle dedans, en prononçant doucement le mot akchué, c'est-à-dire, allez en paix. Tous les cabaschirs répètent cette cérémonie après le roi. Il ne reste pour conclusion que de se rendre au festin, où le candidat a pris soin de faire inviter tous les nobles; et lorsqu'ils en sont sortis, il est regardé de toute la nation comme marchand, comme noble, comme brembis et cabaschir, avec le droit de vendre et d'acheter des esclaves. S'il accompagne le roi à la guerre, il a part aux dépouilles de l'ennemi. Enfin, il entre en possession de tous les priviléges attachés à son titre.

La justice d'Issini consiste dans quelques amendes pécuniaires. Il n'y a que trois crimes qui soient punis de mort; la fuite des esclaves, la trahison et la sorcellerie. Le vol est si éloigné de passer pour un crime, qu'il procure des honneurs et des récompenses. Le parjure et le meurtre n'ont point d'autre châtiment qu'une amende; mais si les parents du mort peuvent se saisir de l'assassin, ils sont en droit de lui ôter la vie. S'il échappe à leur vengeance, et qu'il ait le temps de se présenter au roi, il en est quitte pour payer dix bendes d'or, ou mille livres, dont la moitié appartient à ce prince, et l'autre aux parents du mort. Un esclave convaincu de meurtre

est vendu aux Européens; mais la moitié du prix ne tourne pas moins au profit du roi.

Lorsqu'un créancier se lasse du délai, et qu'il prend la résolution de se faire payer, il s'adresse au roi, qui, sur sa demande, fait avertir le débiteur. Un esclave chargé de cet ordre se présente avec le sceptre, ou plutôt le bâton royal à la main, et déclare au débiteur qu'il est appelé par le roi. Si le cas est pressant, il l'oblige sur-le-champ de le suivre. Alors le procès commence par un présent de huit onces d'or, que le créancier est obligé de faire au roi pour acheter de l'eau-de-vie. Il doit déposer en même temps un tiers au moins de la somme qu'il demande; et ce tiers est distribué entre le roi et les courtisans qui doivent être ses juges; ensuite il jure, en avalant le fétiche, que telle somme lui est due par celui qu'il a cité. On écoute le débiteur. Si les juges ne sont pas satisfaits de ses raisons, il est condamné à payer la dette dans un certain temps, et forcé de s'y engager par un serment solennel qu'il prononce en touchant la tête du roi. Le procès finit sans autre formalité. S'il manque d'un seul jour à l'exécution, il est obligé de payer une bende au roi, ou deux bendes, s'il est riche, pour avoir violé son serment. On lui donne ensuite un autre terme, mais avec de nouvelles dépenses de la part du créancier; ce qui l'oblige souvent d'abandonner ses prétentions. Cependant un débiteur qui continue de manquer à sa promesse, après l'avoir renouvelée plusieurs fois, court risque à la fin d'être déclaré insolvable; après quoi il est vendu pour l'esclavage.

La sorcellerie, ou du moins le crime auquel les Issinois donnent ce nom, est punie par l'eau, c'est-à-dire que le coupable est noyé solennellement, avec diverses marques de l'exécration publique. Les traîtres, c'est le nom qu'on donne à ceux qui révèlent les secrets du conseil, sont décapités sans cérémonie et sans espérance de grâce. Les esclaves ou les prisonniers de guerre qui entreprennent de s'échapper, sont présentés au conseil du roi et des brembis, qui examinent d'abord les circonstances du crime. S'il paraît bien prouvé, le coupable est condamné à mort. Après lui avoir déclaré sa sentence, on lui lie les mains derrière le dos, on lui met dans la bouche un bâillon, attaché par les deux bouts avec une corde qui se lie derrière la tête. Un esclave du roi, qui reçoit pour son salaire huit écus en poudre d'or, portant sur la tête un des fétiches du roi, court dans toutes les rues de la ville comme un insensé, en faisant pencher le fétiche de côté et d'autre, comme s'il voulait le faire tomber. Lorsqu'il arrive à la place où l'on a déjà conduit le criminel, il perce la foule, en demandant au fétiche sur qui doit tomber la fonction d'exécuteur. Ensuite le premier jeune homme qu'il touche de l'épaule est celui qu'on suppose nommé par le fétiche : cependant il recommence à demander si c'est assez d'un seul. Quelquefois le nombre des exécuteurs nommés monte ainsi jusqu'à dix. Enfin l'esclave fugitif est placé près du fétiche auquel il doit être sacrifié. On prend soin de lui faire étendre le cou au-dessus de l'idole. Celui qui se trouve nommé le premier pour l'exé-

cution, tire son poignard et lui perce la gorge, tandis que les autres tiennent la victime, dont ils font couler le sang sur le fétiche. L'exécuteur accompagne cette action d'une prière qu'il prononce à haute voix : O Fétiche! nous t'offrons le sang de cet esclave. Aussitôt qu'il est mort, on coupe son corps en pièces, et l'on ouvre, aux pieds du fétiche, un trou dans lequel toutes les parties sont enterrées, à l'exception de la mâchoire qu'on attache au fétiche même. Les exécuteurs sont censés infâmes pendant trois jours, et se bâtissent une cabane séparée à quelque distance du village; mais, dans cet intervalle, ils ont le droit de courir comme des furieux, et de prendre tout ce qui tombe entre leurs mains: volailles, bestiaux, pain, huile, tout ce qu'ils peuvent toucher leur appartient, parce que les autres nègres les croient souillés, et n'oseraient plus s'en servir. A la fin des trois jours, ils démolissent leur cabane, dont ils rassemblent toutes les pièces. Le premier exécuteur prend un pot sur sa tête, et conduit ses compagnons jusqu'au lieu où le criminel a reçu la mort; là, ils l'appellent trois fois par son nom. Le premier exécuteur brise son pot sur la fosse; les autres y laissent les pièces de la cabane. Tous ensemble prennent la fuite et retournent chez eux, où, se revêtant de leur meilleure pagne, ils vont rendre visite aux brembis et aux baboumets, qui leur donnent une certaine quantité de poudre d'or (1). Il n'y a personne dans la nation qui refuse cet emploi, quand il est nommé par le fétiche. Les fils

(1) Loyer, p. 229, édit. 1714.

mêmes du roi ne feraient pas difficulté de l'accepter. Il rend les exécuteurs infâmes pendant trois jours; mais il passe ensuite pour un sujet de gloire. Leur usage est d'arracher une dent au criminel qui est mort par leurs mains; et plus ils en peuvent montrer, plus ils donnent d'éclat à leur réputation.

CHAPITRE IV.

Voyage de John Atkins en Guinée, au Brésil, et aux Indes Occidentales (1).

Quoique la date de cette relation soit l'année 1721, elle n'a paru à Londres qu'en 1735; il y en eut une seconde édition en 1737. L'ouvrage est divisé en deux parties, dont la première contient le voyage de Guinée (2).

La seconde partie porte le nom de Voyage au Brésil et aux Indes Occidentales (3).

Dans la préface (4), l'auteur s'attache à faire quelques réflexions sur la vie et l'élément des matelots.

(1) *A Voyage to Guinea, Brasil and the West Indies in his Majesty's ships the Swallow and Weymouth*, etc., by John Atkins, Gent. of Plaistow in Essex. 1737, in-8°, 2d edit.

(2) Elle se termine à la page 200.

(3) Cette seconde partie commence à la page 201, et se termine à la page 254. L'ouvrage se termine à la page 265 par un extrait fort sommaire des Voyages en forme de journal.

(4) Cette préface a vingt-cinq pages.

Il juge du malheur de leur vie par les commodités qu'ils abandonnent, par les dangers auxquels ils s'exposent, par l'uniformité ennuyeuse de la compagnie, du régime, et de la perspective. Et pour mettre, dit-il, le dernier trait aux misères de notre état, tandis que nous luttons ainsi contre un mauvais sort, de jolis coquins nous enlèvent, dans notre patrie, le cœur de nos maîtresses ou de nos femmes. Il rapporte un décret national du règne de Jean, par lequel il était défendu aux personnes mariées d'entreprendre des voyages au-delà des mers, sans le consentement mutuel du mari et de la femme. Enfin il ajoute que, par les lois saxonnes, un marchand qui avait traversé trois fois la grande mer, devait être honoré du titre de thane (1).

D'un autre côté, l'auteur relève quelques avantages de la navigation, qui sont capables d'y exciter les matelots. Les vaisseaux, dit-il, sont la véritable défense d'un pays maritime. (Il ne parle que des vaisseaux de guerre, parce que le sien en était un.) On y trouve du moins son entretien; on y est mieux équipé et plus à couvert de tous les dangers que dans les vaisseaux marchands. Les officiers y sont plus civils, et la société plus agréable. Enfin, lorsqu'on parvient à l'âge décrépit, ou qu'on se trouve hors d'état de servir par des blessures, on peut compter sur une retraite honorable et commode à l'hôpital de Greenwich. Il ajoute que les officiers et les matelots des vaisseaux de guerre doivent trouver un motif encore plus puissant dans les fonds qui ont été for-

(1) Ancien titre de noblesse.

més, depuis peu d'années, pour l'entretien de leurs veuves, et par conséquent de leurs enfants.

A l'égard de l'élément, il y met quelque distinction, qu'il tire du degré de plaisir qu'on y trouve. [illegible]ès la Méditerranée, qu'il regarde comme la plus ag[illegible] partie de la mer, à cause de la température de l'ai[illegible]e ses autres avantages, il loue cette partie de l'O[illegible] où règnent particulièrement les vents alisés, parc[illegible]'à certaine distance de la terre on n'y trouve point [illegible] grosses mers, ni d'orages dangereux, et que les jo[illegible] et les nuits y sont d'une longueur égale. Il parle[illegible]it-il, des mers qui sont sous la zone torride. L'Oc[illegible] atlantique et la mer du Sud, depuis le trente[illegible]euvième jusqu'au soixantième degré de latitude, so[illegible] hors des limites des vents alisés. Les flots y sont [illegible]es et orageux, les nuées épaisses, les tempêtes c[illegible]munes, les vents fort variables, les nuits lon[illegible], froides et obscures. C'est encore pis, dit l'aut[illegible] au-delà de soixante degrés. Cependant il sait [illegible]lusieurs pilotes, qui avaient fréquenté les mers[illegible]Groenland, que ces rigoureux climats ne con[illegible]nent pas d'autres vapeurs que des brouillards, d[illegible]imas et de la neige, et que la mer y est moins [illegible]tée par les vents, qui étant nord pour la plupart, soufflent vers le soleil, c'est-à-dire vers un air plus raréfié, comme on le reconnaît à ces glaçons détachés qui se trouvent bien loin au sud du côté de l'Europe et de l'Amérique. Un autre avantage des mêmes mers, c'est que la lumière de la lune y dure à proportion de l'absence du soleil; de sorte que, dans le temps où le soleil disparaît entièrement, la

lune ne se couche jamais, et console les navigateurs par un éclat que la réflexion de la neige et des glaces ne fait qu'augmenter.

Atkins justifie, dans sa préface, l'opinion pour laquelle il s'est déclaré, contre le témoignage de plusieurs graves auteurs, qu'il n'y a point au monde de véritables cannibales. Sa principale raison paraît plus pieuse qu'historique : c'est qu'il regarde, dit-il, la supposition de toutes ces races anthropophages, comme le plus odieux reproche qu'on puisse faire à l'espèce humaine, et qu'il la croit même offensante pour le Créateur. Il en appelle à la bonne foi des négociants sensés qui ont fait le voyage de la Guinée. Il leur demande s'ils ne sont pas persuadés que tous les récits qui attribuent cette odieuse pratique aux habitants du cap Sainte-Marie, de Mesurado, de Drouin et de Callabar, sont de véritables faussetés. Il ne juge point autrement des îles Caraïbes; car à moins, dit-il, que les femmes de ces îles n'eussent des portées aussi régulières et aussi nombreuses que les lapins, il est impossible que si les habitants mangeaient de la chair humaine, le pays n'eût été désert fort long-temps avant l'arrivée des Européens. Prétendra-t-on, ajoute-t-il, qu'ils n'en mangeaient que les jours de fête, ou que cette habitude ne commença qu'à la découverte des Espagnols? Il observe à cette occasion que La Hontan, ou un autre auteur français, parlant des cannibales qui bordent le Canada, tombe dans un étrange gallicisme; il leur fait préférer, dit-il, la chair des Français à celle des Anglais, comme plus délicate et de meilleur goût.

Ces réflexions, jointes au soin que les voyageurs ont eu d'exempter les Indiens orientaux du même reproche, parce qu'étant plus puissants que les nègres d'Afrique ou d'Amérique, ils seraient plus capables de se ressentir d'un tel outrage, rendent l'auteur très persuadé que le fond de l'accusation n'est qu'une calomnie. Dans son opinion, conclut-il, la vermine, les mosquites et tous les insectes qui s'acharnent sur l'espèce humaine, sont les seuls anthropophages.

§ I.

Navigation de l'auteur, et ses observations en divers lieux jusqu'au cap Corse.

Atkins exerçait l'office de chirurgien sur le Swallow, ou l'Hirondelle, vaisseau de guerre commandé par le capitaine Ogle, qui est parvenu depuis à la dignité de chevalier et d'amiral. Le Weymouth, autre vaisseau de guerre, reçut ordre d'accompagner le Swallow dans un voyage de Guinée, qu'Ogle était chargé d'entreprendre, pour nettoyer cette côte d'un grand nombre de pirates qui ruinaient le commerce, et qui portaient l'insolence jusqu'à détruire les comptoirs. Ces deux vaisseaux étaient de cinquante pièces de canon; et les gouverneurs de la compagnie d'Afrique pour la rivière de Gambra et les autres établissements de l'Angleterre, devaient partir sous leur escorte.

Ils mirent à la voile, de Spithead, le 5 de février

1721. Le soir du même jour, depuis six heures jusqu'à neuf, on vit quantité de rayons de lumière qui s'élançaient les uns à la suite des autres, et qui disparaissaient quelquefois l'espace d'une minute ou deux. L'auteur les appelle *capræ saltantes*, et nous apprend que les matelots anglais leur donnent le nom de *morrice-dancers*. Il est probable, dit-il, que c'étaient des phénomènes de cette nature qui étaient considérés comme des prodiges dans des siècles moins éclairés.

On passa par l'extrémité occidentale de l'Angleterre. L'auteur remarque que l'égalité de profondeur qu'on trouve dans cet endroit, et les portes, les fenêtres, les racines d'arbres que les pêcheurs en tiraient autrefois, ont fait juger que, dans les anciens temps, l'Angleterre était jointe aux petites îles Sorlingues par une pointe de terre nommée Lioness. Les rocs, dit-il poétiquement, semblent regretter encore, par des accents terribles, cette ancienne séparation.

Vers le cap de Finister, on eut sans cesse le vent à l'ouest; ce qui est fort extraordinaire sur la côte de Portugal. A deux journées de Madère (1), on tomba dans l'escadre du général Matthews, qui faisait voile aux Indes Orientales, pour y donner aussi la chasse aux pirates. On remarqua ici quantité d'herbes de mer, qui flottaient autour des vaisseaux, à la distance d'environ quarante lieues de l'île, et

(1) Tout ce qui regarde Madère et les îles du cap Vert, dans la relation d'Atkins, trouvera sa place dans le livre relatif aux voyages dans les îles occidentales d'Afrique.

qui ne cessèrent point de les suivre jusqu'au rivage. Atkins juge que ces herbes croissent au fond de la mer, et sont la nourriture ordinaire des grands poissons. Il prouve son sentiment par diverses observations. 1°. Les perles et le corail, dit-il, se trouvent jusqu'à huit et dix brasses de fond. 2°. La pesanteur de certains poissons, et la manière dont ils paraissent pourvus pour mâcher, font assez connaître que c'est en ruminant qu'ils se nourrissent. 3°. On trouve le poisson en plus grande abondance vers les terres qu'au milieu de l'Océan; et peut-être n'a-t-il ses saisons pour s'approcher de certaines côtes, que parce qu'il y est attiré par l'herbe qu'il y trouve. 4°. On voit tous les jours, autour d'un vaisseau, des poissons qu'on ne peut engager à saisir aucune amorce; ce qui semble marquer qu'ils savent où trouver leur nourriture au fond de la mer. Cependant l'auteur avoue qu'il y en a beaucoup aussi qui saisissent avidement l'hameçon, et qui font leur proie des petits de diverses espèces.

Le 30 de mars, on se sépara du Weymouth (1), qui devait entrer dans la rivière de Gambra, avec le gouverneur et les facteurs destinés pour cette région. En approchant du cap Vert, l'équipage du Swallow prit plusieurs tortues, qui dormaient sur la surface de l'eau par un temps calme. On vit aussi quantité de poissons volants, et leurs ennemis perpétuels, l'albicore et le dauphin. Atkins admira la couleur brillante du dauphin, qui est un poisson droit, de quatre ou cinq pieds de longueur, avec

(1) Atkins, p. 256.

une queue fourchue et perpendiculaire à l'horizon. Il nage familièrement autour des vaisseaux. Sa chair est sèche, mais elle fait de fort bon bouillon. On voit rarement le dauphin hors de la latitude du vent de commerce, et jamais l'on n'y voit le poisson volant. Celui-ci est de la grosseur des petits harengs. Ses ailes, qui ont environ deux tiers de sa longueur, sont étroites près du corps, et s'élargissent à l'extrémité. Elles lui servent à voler l'espace d'une stade, lorsqu'il est poursuivi; mais il les replonge de temps en temps dans la mer, apparemment parce qu'elles deviennent plus agiles par ce secours (1).

Du cap Vert, on porta au sud-sud-ouest, pour éviter les basses de Rio-Grande. La sonde, à dix ou douze lieues du cap, donne, par degrés, depuis soixante jusqu'à treize brasses. On reprit ensuite au long de la côte jusqu'à la hauteur de Sierra-Leone. Le cap de ce nom se reconnaît par un seul arbre qui surpasse tous les autres en grosseur, et qui a derrière lui la haute terre. On mouilla, le 7, dans la troisième baie, où le bois et l'eau se trouvent sans peine, et où les marées sont aussi régulières que dans aucune partie du canal d'Angleterre. Quelques officiers du vaisseau étant descendus au rivage, le 18, rendirent visite au seigneur Joseph, dont on a décrit l'habitation dans un article précédent.

(1) Atkins, p. 32, fait encore mention d'autres poissons : des brêmes ou porga; des skip-jacks, des groupes; du rock-fish, poisson épais, court, d'un jaune foncé sur le ventre, les ouïes et la bouche; du jew fish (poisson juif) qui a deux bouches, celle de dessus n'étant pas propre pour manger, dit-il, mais pleine de branchies comme la morue. Ces poissons furent pêchés près du cap Vert.

Le 28 d'avril, on partit de Sierra-Leone, et deux jours après on fut rejoint par le Weymouth, qui avait déjà rempli sa commission dans la rivière de Gambra; mais il avait donné sur un banc de sable à l'entrée de cette rivière, et tous ses efforts n'avaient pu l'en dégager en moins de trois jours. Le Swallow avait aussi couru quelque danger à Sierra-Leone, par la négligence des matelots, qui, oubliant le soin de la pompe, avaient laissé croître l'eau à bord jusqu'à cinq ou six pieds.

Les présents de la compagnie, que le Weymouth, à son arrivée à l'embouchure de la Gambra, porta au roi de Barra, furent reçus favorablement par le monarque nègre. Il donna aux facteurs la permission de bâtir un fort à Djillifli (Gilliflée), ville commandée par une femme, à environ quinze milles de l'embouchure de la rivière (1) de Gambra. Cette femme fut créée duchesse par le capitaine Passenger; et c'est de lui qu'est venu cet usage de donner les titres de colonel, de capitaine, de chevalier, à ceux des habitants des villes qui se sont rendus les plus utiles : ces nègres sont très orgueilleux de ces titres. Cette duchesse de Djillifli devint l'amie particulière des Anglais, et leur fut d'un grand secours.

L'équipage du Weymouth, loin de trouver des cannibales au cap Sainte-Marie, comme tous les autres matelots prennent plaisir à le raconter, n'y rencontra

(1) C'est le Jilfrey de la carte du Sénégal de d'Anville, un peu à l'est du comptoir français d'Albreda. Tout ce passage important des Voyages d'Atkins, p. 57, a été omis par Prevost, dont le récit est confus et erroné dans cet endroit à cause de cette omission.

qu'une nation douce et civile, de qui l'on obtint d bois pour la provision du vaisseau. Les deux vais seaux, après leur jonction, continuèrent à faire rout ensemble, et le 14 on était à la hauteur du cap Monte et le lendemain à celle du cap Mesurado (1). Ce deux terres sont fort hautes : la première présent deux pointes, et la seconde une seule ; mais la côte qui les suit l'une et l'autre, est basse et couverte d bois. A trois lieues du rivage, la sonde donna trois brasses d'eau.

On vit venir de Mesurado un canot qui portait un cabaschir nommé le capitaine John Hee, vêtu d'une camisole de matelot, la tête couverte d'un vieux chapeau, avec quantité d'anneaux de cuivre aux doigts des mains et des pieds ; il fit quelque difficulté de monter à bord, dans la crainte d'être arrêté. Sa ville avait eu beaucoup à souffrir de la trahison de plusieurs vaisseaux, et les nègres qui l'habitaient s'étaient quelquefois vengés avec un peu de cruauté : c'était sur ce fondement qu'on leur faisait l'injustice de les croire anthropophages, mais sans aucune vraisemblance, puisque, dans cette supposition, ils n'auraient pas eu de commerce ni de voisins. Le capitaine Hee, et les nègres qui lui servaient de rameurs, avaient avec eux leur fétiche, qui était un paquet de petits bâtons noirs, de la forme d'une botte d'asperges, enveloppé dans une bourse ou un sac, et porté sur l'épaule d'un nageur. Atkins voulut le voir et le manier ; mais les nègres parurent effrayés de sa hardiesse, et lui dirent, pour l'arrê-

(1) Atkins, p. 57, écrit Montzerado.

ter, *you didi*, *you kikatavou*, ce qui signifie dans leur langue : Si vous en mangez, vous mourrez aussitôt. La défiance qui régnait de chaque côté ne permit pas de penser long-temps au commerce; ils demandèrent de vieux hauts-de-chausses, des chemises, des guenilles, du biscuit, et tout ce qu'ils aperçurent; enfin, cédant à leur inquiétude, ils partirent brusquement, en s'appelant l'un et l'autre, avec un cri qui ressemblait, suivant l'auteur, à celui des bouchers d'Angleterre lorsqu'ils conduisent quelques bestiaux.

Le 10 de mai, on mouilla l'ancre devant Sestos ou Sestio : cette rivière est de moitié moins large que la Tamise; l'entrée en est fort étroite, et ne peut recevoir que des chaloupes, entre deux rocs qui sont du côté de stribord, c'est-à-dire à la droite du vaisseau; encore est-elle fort dangereuse, pour peu que les vents aient de violence. Tout le reste de l'embouchure est occupé par des sables : on y peut acheter néanmoins beaucoup de riz; il y vaut deux schillings le quintal. La rivière est abondante en poisson; les habitants s'empressent d'apporter sur les rives quantité de chèvres et de volaille; ou du moins on s'imagine en voir un grand nombre, parce qu'il est rare d'en trouver depuis la Sierra-Leone jusqu'à la côte de Juida. La barre, qui ferme l'entrée de la rivière, n'empêche pas qu'on n'y puisse faire de l'eau assez facilement.

Le roi du pays se nommait Pedro, et faisait sa résidence à cinq milles du rivage, sur le bord de la rivière. Comme il est en possession de recevoir

un présent de tous les vaisseaux qui demandent de l'eau et du bois, on se crut obligé de lui envoyer ce tribut par une ambassade composée d'un lieutenant et du trésorier. En arrivant à la ville royale, ils furent conduits, par quelques seigneurs nègres, dans la chambre du palabre ou du conseil, pour y attendre que le roi fût habillé et disposé à paraître en public : ils attendirent l'espace d'une heure; enfin sa majesté parut, accompagnée de cent nobles, et précédée d'un esclave qui composait sa musique, en soufflant dans une corne. Tout ce cortége était nu; l'habillement du monarque avait l'air fort antique; sa robe était d'une vieille étoffe rouge et fort sale, ornée d'un grand nombre de pièces de différentes couleurs. Un esclave lui portait la queue, qui était une autre pièce attachée au bas de la robe; il était coiffé d'une vieille perruque noire à plein fond, qui n'avait pas été peignée depuis long-temps; son chapeau, qui tombait en pourriture, et qui était trop petit de la moitié, était si reculé sur le derrière de la tête, qu'avec un visage fort maigre sa majesté, dit Atkins, avait l'air d'un véritable épouvantail; ses bas, fort sales et fort grossiers, étaient sans jarretières, ses souliers sans boucles; et, pour ne laisser rien manquer à cette parure, il portait au cou une chaîne de laiton d'environ vingt livres.

Les ambassadeurs anglais, qui n'étaient pas plus exercés sur le cérémonial que le roi dans l'art des ajustements, se mirent à genoux devant lui, et n'auraient peut-être pas pensé à se relever, si Pedro lui-même ne les en eût fait souvenir. Il parut sur-

pris de leur voir prendre cette posture, et leur dit que c'était apparemment l'usage de l'Europe. Mais revenant au daschi, dont il était beaucoup plus occupé, il demanda aussitôt à le voir. Les ambassadeurs lui présentèrent un fusil, deux pièces de bœuf salé, un fromage, une bouteille d'eau-de-vie, une douzaine de pipes, et quantité de révérences. Pedro, qui s'entendait mieux en présents qu'en témoignages de respect, ne parut pas content de ce qui lui était offert; non qu'il y désirât plus de magnificence, mais parce qu'il n'y trouvait rien de convenable à ses besoins actuels. Il pria civilement les ambassadeurs de les reprendre, et de lui donner en échange chacun leur culotte. Cependant, comme ils ne parurent pas disposés à s'en retourner à demi-nus, après avoir conféré quelques moments avec ses ministres, il consentit à recevoir le présent. Les ambassadeurs furent immédiatement congédiés avec un verre de vin de palmier et l'atti, ho, qui est la manière de saluer ordinaire aux nègres, en prenant le pouce et les doigts et les faisant craquer.

Mais pour laisser au roi une idée avantageuse de leur politesse, ils demandèrent qu'on leur accordât l'honneur de saluer le prince Tom Freeman son fils. Ce jeune prince fit éclater à son tour la civilité de sa nation, en demandant à les conduire jusqu'à bord sans en avoir été prié. Il se fit donner son flageolet, dont il leur joua plusieurs airs sur la route. Lorsqu'il fut arrivé au vaisseau, on lui fit présent d'un chapeau bordé, d'une épée et d'une perruque; on y joignit une grande feuille de parchemin en forme

de patente, par laquelle on le créait duc de Sestos. Elle fut signée par tous les gens de l'équipage qui étaient capables d'écrire leur nom, et l'on y mit pour sceau une vieille marque de beurre que le hasard fit trouver à bord. Cette cérémonie badine fut si goûtée du roi Pedro, que, dans le mouvement de sa reconnaissance, il envoya au vaisseau deux chèvres sous la conduite de Josee, son second fils, qu'il était bien aise, d'ailleurs, de voir participer aux faveurs des Anglais. Ils l'honorèrent aussi d'une dignité de leur création, en le faisant prince de Baxos.

On avait l'exemple de plusieurs nègres qui avaient été revêtus des plus hauts titres, mais personne n'avait encore pensé à les confirmer par des patentes. Aussi le roi Pedro continua-t-il de paraître extrêmement sensible à cette distinction; il permit aux Anglais de jeter à tous moments leurs filets dans sa rivière, où ils prirent quantité d'excellent poisson; il leur accorda la liberté de visiter tous ses villages, et l'ordre fut donné à tous ses sujets de les traiter comme les bienfaiteurs de la nation. Quelques personnes du vaisseau étant entrées dans une habitation où ce prince était arrivé nouvellement, se crurent obligées de lui rendre une visite. Ils le trouvèrent dans un palais fort inférieur aux étables de nos bonnes métairies. L'entrée était si étroite, qu'on n'y pouvait passer sans contrainte; elle conduisait dans une cour, où l'on voyait trois ou quatre misérables huttes qui étaient le logement des femmes du prince. Les Anglais passèrent ensuite sous une autre porte, d'où ils aperçurent le roi assis, dans la

seconde cour, sur un échafaud semblable à celui de nos tailleurs, accompagné de deux ou trois femmes qui fumaient avec lui. Si sa figure fit rire les Anglais, il parut sourire de les voir. Après avoir joui de ce spectacle pendant quelques minutes, ils prirent congé de lui avec la cérémonie ordinaire de l'atti, ho.

Dans un autre village sur le bord de la rivière, ils trouvèrent un homme dont la couleur les frappa d'étonnement; il était jaune, mais d'un jaune si brillant, que, n'ayant jamais rien vu qui lui ressemblât, ils s'efforcèrent d'approfondir ce phénomène. Ils employèrent les signes et tout ce que l'expérience leur avait appris de plus propre à se faire entendre. Le seul éclaircissement qu'ils pussent tirer, fut qu'il venait d'un pays fort éloigné dans les terres, où les hommes de sa couleur étaient en grand nombre. L'auteur a su du capitaine Bullfinch Lamb, et de quelques autres voyageurs, qu'ils avaient vu plusieurs Africains de la même couleur; et de M. Thompson, qu'il en a vu un dans le royaume d'Angola, et un autre à Madagascar; rareté surprenante, ajoute Atkins, et dont l'explication doit causer autant d'embarras aux physiciens que la couleur des nègres.

Le 18 de mai, on quitta Sestos; et, faisant voile au long d'une côte aussi basse que celle de Hollande, on arriva le troisième jour au cap Palmas. Le 30, on mouilla l'ancre devant Bassam ou Bassau, et le 31 devant Assini, après avoir passé l'endroit qu'on a nommé Bottomless pit, ou l'abîme sans fond, parce que, si près du rivage, on ne trouve effectivement aucun fond dans un espace d'environ trois milles.

On ne trouva point aux habitants de tous ces lieux beaucoup d'empressement pour le commerce, jusqu'à ce qu'on eût gagné la Côte-d'Or. Le 2 de juin, on jeta l'ancre au cap Apollonia. La terre commence ici à s'élever, et les nègres marquent plus d'ardeur pour les marchandises de l'Europe.

Dans un lieu que les Anglais ont nommé Jaques à Jaques, entre le cap Palmas et Bassam, nos voyageurs rencontrèrent un vaisseau de Bristol, nommé le Robert, commandé par le capitaine Harding, qui était parti avant eux de Sierra-Leone, après y avoir acheté trente esclaves, au nombre desquels était le chef Tomba. Harding raconta l'aventure suivante à ses compatriotes. Huit jours auparavant, ce Tomba, qui était d'une hardiesse extraordinaire, avait formé le projet d'un soulèvement, avec trois ou quatre de ses compagnons les plus résolus; ils étaient secondés par une femme de leur nation, qui les avait avertis que pendant la nuit il n'y avait que cinq ou six blancs sur le tillac, et presque toujours endormis. Tomba ne balança point à tenter l'entreprise; mais, au moment de l'exécution, il ne put engager qu'un seul nègre de plus à le suivre. S'étant rendu à celui des châteaux qu'on nomme château avancé, il y trouva trois matelots endormis, dont il dépêcha d'abord les deux premiers d'un simple coup sur la tempe. Le troisième fut réveillé par le bruit; mais Tomba ne réussit pas moins à le tuer de la même manière. Cependant quelques Anglais qui n'étaient pas éloignés prirent l'alarme, et la communiquèrent bientôt sur tout le bord. Har-

ding, paraissant avec une hache à la main, fendit la tête à Tomba d'un seul coup, et fit charger de fers les cinq autres complices.

Le lecteur, dit Atkins, sera curieux d'apprendre leur châtiment. On vit arriver ce qui n'est que trop commun dans tous les pays de l'Europe, où les grands scélérats échappent souvent au supplice, tandis que les moins coupables sont punis rigoureusement. Des cinq esclaves, les deux plus vigoureux, qui étaient en même temps les plus criminels, en furent quittes pour le fouet et pour quelques scarifications. Les trois autres, qui étaient d'une constitution fort faible, et qui n'avaient eu part à l'action que par leur consentement, subirent une mort cruelle, après avoir été contraints de manger le cœur et le foie de leur chef. La femme fut suspendue par les pouces, fouettée, et déchirée de coups à la vue de tous les autres esclaves, jusqu'au dernier soupir, qu'elle rendit au milieu des tourments.

Le 6 de juin, on jeta l'ancre devant Axim, comptoir hollandais, et, le jour suivant, au cap de Très-Puntas. La plupart des vaisseaux de l'Europe touchent à ce cap pour renouveler leur provision d'eau, qu'il est plus difficile d'obtenir plus loin, où l'on fait payer une once d'or à chaque vaisseau pour cette faveur. John Conny, principal cabaschir du canton, dont la ville est à trois milles de la côte du côté de l'ouest, envoya un de ses esclaves au vaisseau, pour y faire demander une canne à pomme d'or, gravée de son nom, que les Anglais de quelque voyage précédent s'étaient chargés de lui apporter. Non seule-

ment cette commission avait été négligée, mais le messager du cabaschir s'étant emporté dans ses reproches, il fut imprudemment maltraité par les Anglais de l'équipage. Son maître, irrité de ce double outrage, ne remit pas sa vengeance plus loin qu'au jour suivant. Les Anglais étaient à puiser de l'eau; il fondit sur eux avec main-forte, se saisit de leurs tonneaux, et fit une douzaine de prisonniers, qu'il conduisit à sa ville. L'officier qui les commandait prit des peines inutiles pour faire comprendre au cabaschir John la différence d'un vaisseau de roi aux vaisseaux marchands. Son unique réponse fut : « Qu'il « était roi de son canton, non seulement pour son « eau, mais encore pour l'embarras qu'on lui causait « à la prendre. » Cette rodomontade, dont le sens lui était apparemment plus clair qu'aux Anglais, ne l'empêcha pas de leur présenter de l'eau-de-vie, et toutes ses provisions domestiques. Je sais, disait-il aux matelots, que votre devoir est de suivre les ordres qu'on vous donne. Après quelques autres discussions, il se contenta, pour la rançon des douze Anglais, de six onces d'or et d'un baril d'eau-de-vie.

On voyait sur une colline voisine le fort Danois, ou, comme on l'appelait, le fort de Brandebourg, que les Danois avaient abandonné depuis quelques années, et dont John Conny s'était mis en possession. Cette hardiesse avait fait naître quelques différends entre lui et les Hollandais. Sous prétexte de l'avoir acheté des Danois, ils y avaient envoyé, en 1720, une galiote à bombes et deux ou trois frégates, pour demander qu'il leur fût remis. John, qui

était hardi et subtil, ayant pesé leurs forces, répondit qu'il voulait voir quelque témoignage du traité des Brandebourgeois (1). Il ajouta même que ce traité prétendu ne pouvait leur donner droit qu'à l'artillerie et aux pierres de l'édifice, puisque le terrain n'appartenait pas aux Européens pour en disposer; que les premiers possesseurs lui en avaient payé la rente, et que depuis le parti qu'ils avaient pris de l'abandonner, il était résolu de n'y pas recevoir d'autres blancs. Ces raisonnements ayant irrité les Hollandais, ils jetèrent quelques bombes dans la place; ensuite, aussi furieux d'eau-de-vie que de colère, ils débarquèrent quarante hommes, sous la conduite d'un lieutenant, pour former une attaque régulière; mais John, qui avait eu le temps de se mettre en embuscade avec des forces supérieures, fondit brusquement sur eux, et les tailla tous en pièces. Il ajouta l'insulte à la victoire, en faisant paver l'entrée de son palais des crânes des morts.

Cet avantage avait servi à le rendre plus fier et plus exact sur tous les droits du commerce, c'est-à-dire sur ceux qui lui étaient dus justement. Cependant, lorsqu'il se fut réconcilié avec les Anglais, Atkins et quelques autres officiers du vaisseau lui rendirent une visite. Les vents sud avaient rendu la mer si grosse, que, les voyant embarrassés à descendre au rivage avec leurs propres chaloupes, il leur envoya ses canots; mais il leur fit payer un akki pour ce service. Les nègres connaissent fort bien

(1) On a déjà vu que cet établissement s'était fait sous le nom d'une compagnie de Brandebourgeois ou de Prussiens.

lorsqu'ils n'ont rien à craindre de l'agitation des flots. John se trouva lui-même sur le rivage pour y recevoir les Anglais. Il était accompagné de trente ou quarante gardes fort bien armés, qui les conduisirent à sa maison.

Cet édifice, qu'il avait construit des matériaux du fort, était assez spacieux et fort bien entendu : on y montait en dehors par un double escalier de pierre, de onze ou douze degrés; cet étage, sans compter le rez-de-chaussée, contenait trois grandes chambres; l'une, qui était la salle d'armes; la seconde, qui servait de chambre à coucher au cabaschir; et la troisième, qui faisait la salle de compagnie : celle-ci était meublée de tables et de chaises.

Pour arriver à ce palais, il fallait traverser deux cours, dont la première était environnée de logements pour les officiers et les domestiques du cabaschir; la seconde était un carré spacieux, qui contenait une salle des gardes, et une autre salle d'armes, avec divers ornements imités des gouverneurs danois au service desquels John Conny avait été plusieurs années. Il avait appris d'eux les délicatesses d'honneur, et, pour un nègre, il savait prendre une contenance assez imposante : c'était un homme de cinquante ans, bien fait et robuste, d'un regard sévère, et qui se faisait respecter de ses nègres, jusqu'à vouloir que ceux qui portaient des chapeaux ou des bonnets, eussent toujours la tête nue devant lui.

Il reçut fort civilement les Anglais, et les salua de six coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre; il leur fit des excuses de les avoir

empêchés de prendre de l'eau; et, pour les en dédommager, il leur permit de pêcher dans la rivière qui passe derrière sa ville; mais, leur pêche n'ayant point été fort heureuse, ils furent mal servis à dîner; le cabaschir prit même un air mécontent, et leur reprocha de s'être attiré cette disgrâce en négligeant de faire un présent à l'eau de la rivière, qui méritait plus de considération qu'une autre, parce qu'elle était le fétiche d'un homme tel que lui. Il leur présenta néanmoins du kanki, du pain, du sel, du beurre, du fromage, du vin de palmier et de la bière; sa table était assez proprement couverte d'une nappe, de couteaux, d'assiettes, etc. Une de ses femmes, car les Anglais remarquèrent qu'il en avait plusieurs, fut assise derrière lui pendant tout le festin; elle paraissait grosse; sa robe était une pièce d'étoffe informe, dont elle était enveloppée, et qui n'était pas mal chargée de fétiches. Au jugement d'Atkins, ils portaient tous deux le poids de huit ou dix livres d'or, en colliers, en bracelets, en anneaux de bras et de jambes, et en autres ornements de tête et de chevelure.

Atkins, trouvant le cabaschir familier et de bonne humeur, ne fit pas difficulté de lui demander ce qu'étaient devenus les crânes hollandais, dont il avait pavé l'entrée de sa maison; il répondit naturellement que, depuis un mois, il les avait enfermés dans une caisse, avec de l'eau-de-vie, des pipes et du tabac, et qu'il les avait fait enterrer. Il était temps, ajouta-t-il, d'oublier les ressentiments passés; et les petites provisions qu'il avait enterrées avec les Hol-

landais étaient un témoignage du respect qu'il portait aux morts. Atkins apprit que l'usage de cette nation est de sacrifier un ou deux de ses esclaves à la mort d'une personne riche; au reste, le cabaschir lui fit voir, dans une de ses cours, les mâchoires des Hollandais suspendues aux branches d'un arbre.

Il n'avait pas moins de rigueur dans les châtiments, que d'exactitude à se faire payer les droits. Quelques semaines avant l'arrivée des Anglais, il avait condamné à mort un meurtrier, quoique le meurtre n'eût été commis que dans les termes d'une juste défense; et c'était le frère même du coupable qu'il avait chargé de l'exécution.

Le cabaschir John Conny avait profité fort habilement de son pouvoir et de ses richesses, pour se mettre en possession de tout le commerce du pays, et, par degrés, il avait réduit les profits des Européens à vingt pour cent. Atkins remarque qu'ils ne pouvaient accuser qu'eux-mêmes de cette disgrâce, parce qu'ils avaient cherché à se supplanter les uns les autres, en donnant leurs marchandises à moindre prix.

§ II.

Arrivée de l'auteur au cap Corse. Misérable état du comptoir anglais. Suite du voyage à Juida, aux Iles du Prince et de Saint-Thomas, à Mina, etc.; et retour de l'auteur.

Le Swallow partit du cap Très-Puntas le 14 de juin (1), et mouilla le lendemain à Dixcove, comp-

(1) Atkins, p. 89 et 258.

toir anglais; mais, quoique Dixcove, Succonda, Anamabo, et d'autres lieux, soient honorés du nom de comptoirs, Atkins remarque qu'il ne s'y trouve que deux ou trois Anglais, dépendants du cap Corse, d'où ils reçoivent leur commission, avec un salaire annuel, et des profits ou des gratifications proportionnés à leurs services.

Le 16 de juin, on leva l'ancre, pour mouiller le lendemain devant le cap Corse, principal fort de la compagnie anglaise d'Afrique; c'est aussi la résidence du gouverneur, qui ne porte, dans sa commission, que le titre de directeur général : ce comptoir est composé de deux marchands en chef, d'un secrétaire, un chapelain, un chirurgien, plusieurs facteurs, écrivains, mineurs, artificiers, et d'une compagnie de soldats. La place ne manque ni d'édifices ni de commodités pour les Anglais et pour les esclaves.

Vers le temps de ce voyage, la compagnie d'Afrique avait levé, par souscription, la somme de trois cent quatre-vingt-douze mille quatre cents livres sterling. Au mois de décembre 1722, elle fit un appel de cinq pour cent, en accordant aux propriétaires, suivant l'usage, un dividende de trois pour cent. Au mois de décembre 1723, elle exposa en vente un fonds de deux cent mille livres sterling, à trente pour cent. L'auteur en conclut (1) que, malgré les succès précédents, la compagnie n'avait pas beaucoup à se louer de l'état de ses affaires. L'hiver sui-

(1) Il faut se souvenir que cette relation n'a été publiée qu'en 1735.

vant, ajoute-t-il, ne servit pas peu à confirmer cette remarque, lorsqu'elle représenta ses embarras au gouvernement, et qu'elle exposa les dangers auxquels le commerce d'Afrique était exposé, si elle n'obtenait la permission de former quelque nouveau système. Les auteurs du projet demandèrent que le parlement s'engageât; ils promirent, à cette condition, de mettre les agioteurs en mouvement, et de lever un million.

Le comptoir du cap Corse, à l'exception du premier rang, qui forme le conseil, n'est véritablement composé que de nègres blancs, absolument soumis aux volontés du directeur général. Il les gouverne suivant toutes les règles de la plus exacte discipline, c'est-à-dire à la manière des garnisons, en punissant leurs fautes par des amendes, par la prison, par le fouet et le cheval de bois. Pour vivre dans cette rigoureuse dépendance, le salaire qu'on leur donne suffit à peine à leur procurer du kanki et de l'huile de palmier, avec un peu de poisson, qui les empêche de mourir de faim; car malgré l'idée qu'on en donne au Change-Royal de Londres, où l'on fait monter les appointements annuels des facteurs depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt-dix livres sterling, et ceux d'un artificier à cinquante, la vérité est qu'en Guinée, sous prétexte du profit de la compagnie, le directeur général ne les paie qu'en crackras, monnaie fausse qui n'a de cours que dans le lieu, et qui ne leur permet pas d'acheter leurs nécessités, avec un peu d'avantage, des vaisseaux qui abordent sur la côte. Il est, dit-on, contre l'intérêt de la compagnie, que ses sujets puis-

sent se procurer d'autres profits que ceux qu'ils tirent d'elle. D'accord; mais on abuse de ce principe. Il arrive de là que, pour soutenir une vie languissante, ou, si l'on veut, pour se procurer un peu de plaisir, ils sont obligés d'emprunter de la compagnie, ou de prendre d'avance une partie de leurs appointements, et de signer en effet la perte de leur liberté; car on ne laisse à personne la liberté de partir qu'après avoir ajusté ses comptes. Quelqu'un est-il trop sobre pour s'engager dans des dettes; on suppose adroitement des défauts de conduite, ou l'altération de quelques marchandises confiées à ses soins. Ainsi tout devient sujet au châtiment : ivresse, jurements, négligence, absence du fort pendant la nuit, et jusqu'aux absences de l'église : tant la piété, dit ironiquement Atkins, est en honneur parmi les Anglais de Guinée! Les engagements durent, par cette méthode, aussi long-temps qu'il plaît au directeur. Il en use de même à l'égard des nègres : dans les villages voisins, ces misérables sont continuellement à solliciter des marchandises et quelques verres d'eau-de-vie. On leur en accorde, mais avec un compte exact de ce qu'ils reçoivent. Ils se trouvent ainsi engagés à la compagnie par leurs dettes, et peuvent être vendus quand il plaît au directeur.

La plupart des facteurs, suivant l'observation d'Atkins, ont bientôt perdu l'air de gaieté et de politesse avec lequel ils arrivent en Guinée. Ils sont sans canne et sans tabatière, chose étrange, dit-il, pour des gens d'affaires; ils ont le corps décharné, le visage pâle, les poches cousues ou sans usage, et la langue nouée.

Il avoue que leur maigreur vient de la rareté des provisions. On ne voit guère au marché que des plantains, du blé-d'Inde, quelques petits poissons, et beaucoup de kanki. Le hasard y fait quelquefois paraître une chèvre maigre, qui se vend cinq akkis; un canard, un perroquet, ou une couple de poulets, qu'on n'achète pas moins d'un akki. Rien ne marque mieux la misère du fort, que ce qui arriva sous les yeux d'Atkins. Le capitaine de la garnison, ennuyé d'une situation si dure, prit le parti de s'échapper pendant la nuit, et de gagner un brigantin qui était prêt à s'éloigner de la côte; mais son désespoir ne fut pas heureux. Le brigantin fut poursuivi par le Weymouth, et ramené au rivage. Son patron se vit condamné, outre quelques jours de prison, à payer soixante onces d'or au directeur général.

Au milieu de la disette publique, cet officier général ne manque de rien; il est le seul qui ait à lui des bestiaux et de la volaille. Quoique le pays en produise si peu, il s'en fait apporter de plusieurs autres lieux par ses propres barques, sans compter les présents qu'il reçoit des capitaines de vaisseaux et des nations voisines; il n'est pas moins fourni de légumes et de toutes sortes de végétaux. Le chevalier Dalby Thomas, ancien gouverneur, ayant fait un assez beau jardin hors du fort, ses successeurs ont pris si grand soin de l'entretenir, qu'on y trouve non seulement tous les fruits du pays, mais un grand nombre de ceux d'Angleterre, que le directeur ou le gouverneur d'aujourd'hui réserve pour son usage.

Atkins ne fait pas connaître ce voluptueux An-

glais par son nom; il continue seulement de représenter son caractère et ses mœurs. L'usage n'étant point établi, pour les négociants anglais, de mener en Guinée des femmes d'Angleterre, il a pris une consa, c'est-à-dire, dans le langage des nègres, une femme qui n'est que pour un temps, et qui n'est point obligée de quitter le pays, parce que cet assujettissement passerait pour un véritable esclavage. C'est une mulâtresse, fille d'un soldat hollandais de Mina, qui est déjà mère de trois ou quatre enfants, presque aussi blancs que le directeur; ses parents et ses amis nègres aident beaucoup à fortifier l'autorité de son mari ou de son amant, comme il favorise, de son côté, leurs injustices dans les usures qu'ils exercent à l'égard de la garnison; il aime cette femme avec une folle passion; de temps en temps il lui persuade d'assister à l'Office dans sa chapelle, et, par complaisance, elle fait cet effort sur elle-même, quoique elle soit fort attachée aux usages des nègres. Atkins prit soin d'un de ses enfants dans une maladie; il rendit ensuite le même service au directeur, qui fut atteint de quelques accès de fièvre. Dans ces deux occasions, il fut surpris de le trouver si faible, que, marquant moins de confiance pour son chirurgien que pour les fétiches, il en portait plusieurs au poignet et au cou. C'était d'ailleurs un homme sensé, mais sur qui la crainte de la mort avait plus de force que les lumières de sa raison.

Il s'affligeait beaucoup que toutes ses instances ne pussent engager sa femme à quitter son pays, quoiqu'à force de sollicitations il l'eût fait consentir au

départ de ses enfants, pour les faire élever en Angleterre; elle n'était pas moins obstinée à conserver l'habillement nègre, et à marcher pieds nus, avec des chaînettes d'or autour des chevilles et des poignets, des bracelets à la mode du pays, et des brins d'or dans sa chevelure. C'était une des raisons qui lui donnaient tant d'aversion pour l'Angleterre, dans la crainte d'y être obligée de changer de parure, et de paraître décontenancée, disait-elle, aux yeux d'une nation étrangère.

Aux qualités de bon père et d'excellent mari, Atkins remarqua que le directeur général joignait celle de serviteur zélé de la compagnie; il était d'une fermeté extraordinaire à maintenir son autorité contre les Hollandais de Mina. Butler, directeur général du commerce de Hollande, étant à peu près du même caractère, ils avaient souvent des démêlés fort vifs sur les intérêts des deux nations, et quelquefois aussi à l'occasion de la consa, dont le directeur anglais voulait que les parents fussent respectés des Hollandais mêmes. La nécessité où sont les directeurs généraux de conserver un air de dignité dans leur petit empire, les accoutume quelquefois à prendre des manières trop hautes avec leurs inférieurs : celui du cap Corse est sans cesse renfermé dans ses retranchements, et ressemble au géant du château enchanté; il ne se fait voir que lorsqu'il ne peut s'en dispenser. S'il fait l'honneur à quelqu'un de l'inviter à sa table, c'est sans le presser, avec les civilités ordinaires, de boire et de manger. Il faut penser à soi-même, dit Atkins, si l'on ne veut pas sortir avec la même faim

qu'on apporte; d'ailleurs, il croirait fort au-dessous de lui d'attendre un moment ses convives, quoiqu'il n'ignore pas qu'en arrivant trop tard on n'a pas d'espérance de trouver à dîner dans le fort. Cette fâcheuse incommodité a fait former, depuis peu, par la compagnie d'Afrique, le projet d'envoyer au cap Corse du bœuf d'Irlande et du porc, qui n'y reviendraient pas fort cher. Quoi qu'il en soit, l'auteur fut assez bien traité pendant six semaines qu'il passa dans le fort.

Le 26 de juin, son vaisseau leva l'ancre pour se rendre au port d'Anamabou; il en partit le 28 pour aller mouiller à Montford; le 30, il arriva au port de Barki ou Barkou, d'où il se rendit à Schallo. Depuis Sierra-Leone, l'auteur observe qu'on trouve difficilement du bois, de la chandelle, et les autres nécessités d'un vaisseau. Ce n'est pas que le bois soit rare dans des régions où l'on ne voit de tous côtés que des arbres; mais rien n'est si difficile que d'aborder sur la côte dans les endroits où l'on ne trouve pas de rivière navigable; d'ailleurs, la défiance des habitants est extrême dans les lieux où le rivage est plus ouvert. A l'égard de la chandelle, les bâtiments de commerce en apportent peu, parce qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait du profit à tirer de cette marchandise.

Après avoir passé par Akra, par la rivière de Volta, et par la côte des Papas, on alla jeter l'ancre à Juida (Whydah), le 4 de juillet. Toute la côte forme une ligne droite, sans golfe et sans baie; elle est couverte d'arbres, et fort exposée aux vents de mer, qui ne

cessent pas d'y pousser les vaisseaux, quoique sa situation et le mouvement continuel des vagues en rendent l'approche très dangereuse. Avant le port d'Akra, on passe à la vue d'une haute montagne, d'où l'on a quelquefois vu sortir de la fumée comme d'un volcan. Cette raison, jointe au grand nombre de bêtes farouches qui y cherchent leur retraite, lui a fait donner le nom de Devil's Hill, ou montagne du Diable; mais le plus grand danger qu'on y court, suivant l'auteur, vient d'une prodigieuse quantité de singes, parmi lesquels il s'en trouve de la hauteur de cinq pieds, qui attaquent les hommes avec une hardiesse extrême, et les précipitent dans l'eau, que ces animaux eux-mêmes redoutent beaucoup.

On partit de Juida le 20, et, dès le 28, on eut la vue de l'île Saint-Thomas, qui appartient aux Portugais; en approchant de cette île, on découvrit, autour du vaisseau, quantité de baleines et d'autres poissons monstrueux. Le Weymouth n'ayant pas cessé d'accompagner le Swallow, ces deux bâtiments avaient également besoin d'être nettoyés et radoubés après une si longue navigation. Les deux équipages s'y employèrent ardemment; mais ce travail, joint à l'excès de la chaleur et à l'intempérance des matelots, en fit périr trois ou quatre chaque jour, pendant l'espace de six semaines; la plupart néanmoins étaient arrivés en pleine santé; ils furent tentés par l'abondance du vin de palmier, qu'ils se procuraient à très vil prix, et par la facilité qu'ils trouvaient, dans leurs tentes, à se livrer sans mesure à toutes sortes de débauches. Une fièvre ma-

ligne, qui devint la maladie commune, réduisit bientôt les deux vaisseaux à délibérer s'ils devaient aller plus loin sans attendre un renfort d'hommes des premiers bâtiments d'Angleterre. Le Weymouth n'avait plus assez de bras pour retirer ses ancres, et la situation du Swallow n'était guère plus favorable; mais l'auteur, en qualité de chirurgien, jugea que, dans cet état même, il était plus à propos de partir, parce qu'en s'éloignant de la cause du mal, qui n'était que la chaleur excessive et les déréglements de conduite, les malades éprouveraient une crise qui rétablirait leur santé, ou qui, précipitant leur mort, arrêterait du moins la contagion. Ainsi, avec le secours de quelques matelots d'un vaisseau hollandais, on remit à la voile. Les fièvres continuèrent d'emporter quelques hommes, mais tournèrent à la plupart en flux de ventre, qui causèrent moins de ravages. Le Weymouth, qui était parti d'Angleterre avec deux cent quarante hommes, en avait cent quatre-vingt-deux de moins à la fin du voyage.

L'île du Prince, qui avait été si précieuse aux deux vaisseaux, est le lieu qui donna naissance à deux personnes célèbres par leur tragique aventure, Africanus et Mouli. Il semble qu'après les avoir annoncés dans ces termes, l'auteur devrait raconter leur histoire avec un peu plus d'étendue; mais il ajoute seulement, en termes fort obscurs, que Mouli étant devenue la favorite de son patron, fut arrachée des bras d'Africanus, et qu'ayant mis au monde un enfant dont la couleur fit connaître le père, Africanus tua de rage la mère et l'enfant, et se tua lui-même

pour éviter le châtiment. Le patron était apparemment quelque Portugais, dont Africanus et Mouli étaient les esclaves.

On quitta l'île du Prince le 20 septembre, et l'on jeta l'ancre le 28 dans la baie de Saint-Thomas, à une lieue du fort qui est sur la pointe gauche de la baie. C'est la principale des trois îles que les Portugais ont sur cette côte. Les porcs et la volaille y sont à très bon marché.

L'arrivée de deux vaisseaux de guerre anglais fut un incident fort heureux pour Rowry, capitaine d'un bâtiment de Bristol. Ses propres matelots voulaient le faire prisonnier, après avoir pris la résolution de vendre ses esclaves au gouverneur de l'île, qui ne rejetait aucune proposition lorsqu'il y trouvait de l'avantage. Rowry, maltraité jusqu'alors par le gouverneur, obtint plus de justice à la faveur des deux vaisseaux. Mais ses matelots n'osant reparaître après cette aventure, ou plutôt ne jugeant pas lui-même à propos de se fier à des gens qui l'avaient trahi, il prit le parti de se défaire de son bâtiment et de sa cargaison, pour passer au cap Corse à bord du Weymouth. Cette perte fut d'autant plus considérable, que, dans une vente si précipitée, il se vit obligé d'abandonner ses biens pour la moitié de leur valeur.

Le Swallow et le Weymouth regagnèrent la Côte-d'Or en quinze jours, pour y continuer l'exercice de leur commission; mais le 5 d'octobre ils se déterminèrent à tourner leur navigation à l'ouest, dans la vue de se rendre maîtres du vent, le plus loin qu'il leur serait possible, afin de tomber plus facilement

sur les pirates qui s'approcheraient de la côte. Le 20 ils se trouvèrent à la hauteur du cap Apollonia, et le 23 ils mouillèrent devant Axim. Le 24, ils s'avancèrent jusqu'au cap Très-Puntas, où le cabaschir John Conny leur accorda plus facilement de l'eau qu'à leur premier passage. Le 30, ayant quitté cette rade, ils arrivèrent le lendemain au cap Corse. On leur raconta, pour première nouvelle, que le pirate Roberts avait pillé les vaisseaux marchands au long de la côte; mais qu'on le croyait parti pour quelque autre mer, parce que ses derniers pillages étaient arrivés au mois d'août. Comme il y avait peu d'apparence qu'il osât reparaître, les deux vaisseaux partagèrent entre eux les provisions qui leur étaient venues de Londres au cap Corse; et le Weymouth demeurant pour rétablir les restes de son équipage, le Swallow mit à la voile le 10 de novembre. Dans l'espace d'un mois, il fit, pour la seconde fois, la visite de Succonda, de Dixcove, d'Aqueda, de Très-Puntas, d'Axim, du cap Apollonia, d'Assini, de Bassam, de Jacques et Jacques Lahou, et de plusieurs autres lieux. Le dessein du capitaine était non seulement d'assurer le commerce, mais encore d'acheter des esclaves pour sa manœuvre, et de prendre des matelots sur les bâtiments marchands. A Succonda, il fut obligé de faire quelques réparations à la quille de son vaisseau. A Dixcove, il apprit de Carlton, facteur de ce comptoir, qu'une compagnie de soldats, envoyée par la compagnie d'Afrique pour recruter la garnison du cap Corse, s'était mutinée avec un de ses officiers, nommé Massey, sous prétexte qu'ils étaient maltrai-

tés par les marchands qui étaient chargés du soin de leur nourriture; qu'ils avaient encloué le canon d'un des deux vaisseaux qui les avaient apportés, et que s'étant mis sur l'autre avec le contre-maître Lowther et quelques matelots, ils avaient pris le large.

Au cap Apollonia, le Swallow trouva beaucoup de changement. La reine du pays, qui avait envoyé au capitaine, trois mois auparavant, un présent de quatre ackis, avait été forcée, avec toute sa nation, de se retirer dans le canton d'Assini. C'étaient les Santis ou les Assantis, peuple voisin dans l'intérieur des terres, qui l'avaient chassée de ses états, à l'instigation de ce même Jean Conny, qui s'était rendu si puissant au cap de Très-Puntas. En arrivant sur la côte d'Assini, les Anglais trouvèrent cette princesse et ses sujets occupés de leur vengeance. Dans cette agitation de courage et de haine, on leur vendit fort cher toutes les armes inutiles au vaisseau. Ils donnaient sans regret une poule pour une pierre à fusil. Ces nègres étant naturellement braves, se promettaient de faire bientôt changer la fortune en leur faveur. En effet, Atkins fut ensuite informé qu'ils avaient heureusement déchargé une partie de leur ressentiment sur Jean Conny.

En repassant au cap de Très-Puntas, les Anglais du Swallow trouvèrent la source et l'étang d'eau fraîche presque entièrement à sec, quoique les vents sud-est eussent amené, depuis peu, deux ou trois pluies fort abondantes; les brouillards continuaient même d'être fort épais pendant le jour; et, ce qui

parut fort extraordinaire à la distance de la terre où le vaisseau avait jeté l'ancre, on avait des rosées à bord pendant la nuit; la direction du courant était à l'ouest.

Le 6 de janvier, on mouilla devant Mina, principal fort de la compagnie hollandaise d'Afrique, et le jour suivant au cap Corse. Dès le 10, on remit à la voile, pour donner la chasse aux pirates, sur le récit de deux ou trois exprès, par lesquels le gouverneur avait appris qu'ils avaient enlevé un vaisseau près d'Axim; le pirate Roberts avait répandu tant de terreur parmi les marchands, que les vaisseaux de guerre, qui croisaient pour le rencontrer, étant trompés tous les jours par de faux rapports, qui leur faisaient chercher ce brigand où il n'était pas, ils s'étaient déterminés à se tenir à l'ancre au cap Corse, qui était leur rendez-vous; mais les informations du gouverneur parurent d'autant moins douteuses, qu'elles expliquaient jusqu'aux barbaries que les pirates avaient exercées contre leur nouvelle prise. Ils étaient parfaitement équipés; leur succès et leur réputation avaient beaucoup augmenté leur nombre. Quantité de matelots abandonnaient leur bâtiment pour chercher avec eux une fortune assurée; et l'on remarquait, dit l'auteur, que ceux qui demeuraient fidèles à leur devoir, étaient moins arrêtés par l'horreur de cette profession, que par la crainte du châtiment.

Le Swallow et le Weymouth ne balancèrent point à se remettre en mer, pour aller croiser du côté de Juida : c'était le lieu qui promettait le plus de butin

aux corsaires, et qui devait, par conséquent, les avoir attirés; les deux vaisseaux de guerre y arrivèrent le 15; ils apprirent aussitôt que Roberts avait pillé, en peu de temps, onze bâtiments, et que, sur le bruit de leur approche, il n'avait quitté la côte que depuis deux jours. Ils continuèrent de le poursuivre jusqu'au 29, qu'ils arrivèrent dans l'île du Prince; mais ils ne reçurent des Portugais aucune information sur sa route; ils allèrent jeter l'ancre, le 1er de février, à l'embouchure de la rivière de Gabon, petit port qu'ils le crurent capable d'avoir choisi pour retraite, parce que la navigation y est fort difficile; ils ne l'y trouvèrent point; mais, ayant fait voile le 3 au cap Lopez, ils furent agréablement surpris, entrant dans cette baie, d'y découvrir à l'ancre les trois vaisseaux du pirate. Un des trois laissa couler ses câbles à la vue du pavillon royal d'Angleterre, et s'efforça de fuir avec toutes ses voiles; mais il fut arrêté avant la nuit. Il y avait beaucoup d'apparence que les deux autres profiteraient de l'obscurité pour s'éloigner; cependant la crainte, ou d'autres raisons, les retinrent au fond de la baie, dans une tranquillité qui causa, le lendemain, beaucoup d'étonnement aux deux vaisseaux de guerre. Ils y demeurèrent si fermes, que le capitaine Ogle commençait à délibérer s'il n'avait pas besoin de précaution pour entreprendre son attaque; mais, à mesure qu'il avançait, les yeux des pirates parurent s'ouvrir : leur frayeur devint si vive, qu'ayant coupé leurs câbles et tendu toutes leurs voiles, ils se livrèrent au vent, qui les favo-

risa pendant quelques minutes. Ils en auraient pu tirer plus de secours, si la crainte ne leur eût troublé l'esprit; mais, les uns demandant à se rendre, tandis que les autres tiraient quelques coups en fuyant, une bordée du Swallow, qui en fit périr un grand nombre, acheva de leur faire perdre courage; ils se laissèrent aborder sans penser à se défendre. Une note des auteurs de ce Recueil supplée ici à l'obscurité de la relation, et nous apprend que Roberts ayant été tué d'un coup de grapin dans la première chaleur de l'abordage, ce fut la perte de leur chef qui rendit les pirates si traitables : ils avaient presque abandonné leur troisième vaisseau, pour défendre mieux le second, en s'y rassemblant en plus grand nombre; de sorte qu'après la prise de celui-ci, l'autre devint une conquête encore plus aisée.

Atkins remarque, avec raison, que la discipline ouvre un chemin presque sûr à la victoire. Il ajoute que le courage s'apprend comme un métier, par une longue pratique des règles, et par la continuité de l'exercice. Les pirates, qui ne manquaient assurément ni de hardiesse ni de valeur, devinrent tout d'un coup des ennemis méprisables, faute d'un chef pour réunir leurs forces; et tel sera toujours, dit l'auteur, le sort de cette misérable espèce de guerriers, dans les mêmes circonstances.

Les vainqueurs trouvèrent dans les trois vaisseaux environ deux cents Anglais, soixante ou soixante-dix esclaves nègres, beaucoup de marchandises, et, ce qui attira beaucoup plus leurs yeux, une grosse quantité de poudre d'or. Les prisonniers la firent

monter à plus de seize mille livres sterling; mais l'auteur, s'arrêtant au témoignage des officiers, quoique intéressés peut-être à la diminuer, croit qu'elle ne surpassait pas huit ou dix mille livres.

La multitude des prisonniers causa beaucoup d'embarras, pour le retour, aux deux vaisseaux de guerre. Il était à craindre que, se trouvant en si grand nombre, et désespérés de leur aventure, ils ne formassent quelque entreprise pour se remettre en liberté, sans compter l'attente du supplice auquel ils étaient bien persuadés qu'une partie d'entre eux n'échapperait pas. En effet, ils ne furent pas plus tôt arrivés au cap Corse qu'on leur fit leur procès : les uns furent condamnés à mort, d'autres acquittés; cette procédure dura vingt-six jours, avec de grands frais, qui furent pris sur le fonds du butin. Cependant le directeur général ayant fait un compte de la dépense, qui fut envoyé à l'amirauté de Londres, on prétendit, observe malignement Atkins, que depuis la réformation il ne s'était pas fait d'exécution de cette nature à si bon marché.

Pendant le séjour que les deux vaisseaux de guerre firent dans la rade du cap Corse, l'auteur et quelques autres officiers rendirent une visite au directeur général de Hollande à Mina. La distance n'est que de trois lieues. Ils en furent reçus avec d'autant plus de civilité, que, pendant dix-huit ans qu'il avait exercé son office, il avait vu peu de ses compatriotes à Mina, car il était Anglais de naissance et d'origine; il rejetait l'indifférence qu'on avait marquée pour lui, sur les démêlés continuels qu'il avait eus avec

le directeur du cap Corse, pour les intérêts du commerce; mais il se croyait justifié par les raisons d'honneur qui devaient l'attacher à ses maîtres, et qui avaient fait apparemment craindre aux Anglais de ne pouvoir faire des civilités à l'un sans offenser l'autre. Sa table fut couverte de dix plats, abondance surprenante dans une si grande rareté de provisions. La variété des vins et des liqueurs répondit à cet appareil. On fut servi par six grands nègres, chacun avec une chaîne d'or au cou; ces chaînes sont une marque de grandeur en Afrique, comme la richesse des livrées en Europe.

Après le dîné, Butler fit présent à chacun de ses convives de quatre bagues d'or, de la fabrique du pays : c'était une bagatelle, leur dit-il, qu'il les priait de garder pour se souvenir de lui; il leur fit voir ensuite ses magasins, qui étaient grands et bien remplis. Dans le cours de l'après-midi, il leur proposa de faire une promenade dans son jardin, et leur fit servir des rafraîchissements dans un cabinet d'été; le soir il les fit reconduire à leur chaloupe par ses officiers; ses derniers adieux furent accompagnés d'un présent de sucre du Brésil, et d'une décharge de neuf coups de canon. On était bien éloigné, au cap Corse, de recevoir les Anglais avec cette politesse.

Les deux vaisseaux levèrent l'ancre le premier mai 1722. En quittant le cap Corse, Atkins promit au ciel de n'y jamais retourner. Le 3, on arriva sur la côte de Juida. Le capitaine Ogle y enleva, sur un vaisseau portugais, un des matelots qui avait attiré sa disgrâce à Rowry, dans l'île Saint-Thomas. Ce

Un de ces chefs nègres, nommé Jacobus, qui prenait le titre de roi sans en connaître le sens, se rendit à bord du Swallow, accompagné de quelques nègres qui paraissaient lui porter beaucoup de respect; il avait une vieille perruque de matelot, tournée de bas en haut, une demi-paire de hauts-de-chausses, une camisole déchirée, un chapeau à demi-pourri. Chaque fois qu'il buvait, deux de ses gens tenaient une serviette suspendue devant son visage, afin qu'on ne pût l'apercevoir. Cet usage, dit Atkins, présente un air de grandeur, et paraît emprunté de quelque grand monarque voisin, celui peut-être du Monomotapa. Cependant, à mesure que Jacobus et ses compagnons se ressentirent des vapeurs de l'eau-de-vie, dont ils avalaient de grandes rasades, le respect fut oublié; mais un incident fort étrange vint troubler leur joie : le vaisseau ayant arboré tous ses pavillons, et fait quelques décharges de son artillerie, à l'occasion d'une fête nationale qui tombe le 29 mai, un autre chef qui était au rivage, et qui s'imagina qu'on rendait ces honneurs à Jacobus, conçut une si furieuse jalousie, que, dans son absence, il se saisit de ses biens et de ses femmes; il but son eau-de-vie, il maltraita ses gens, et mit le feu à sa maison. La lumière de l'incendie n'apprit que trop au malheureux Jacobus l'outrage et le tort qu'on lui faisait; il se hâta de retourner à terre; mais lorsqu'on s'attendait, sur les deux vaisseaux, à de cruels effets de son ressentiment, on fut surpris, le lendemain, de voir les deux ennemis parfaitement réconciliés.

Les nègres du cap Lopez connaissent peu l'usage

des armes à feu, parce que, n'ayant presque aucun commerce, ils ne peuvent se procurer des fusils, ni de la poudre. Leurs armes sont la sagaie, l'arc et la massue. Une bataille passe entre eux pour sanglante, lorsqu'il y périt six ou sept combattants. Ils firent payer aux Anglais, pour chaque brasse de bois, un vieux drap de Guinée. L'eau fut accordée gratis : elle est aisée à prendre et à charger; mais c'est une eau dormante, qui n'est pas de si bon goût que celle de source. Les Anglais achetèrent ici de la cire pour en faire des bougies, dans la disette de chandelles qu'ils souffraient depuis long-temps. Le cap Lopez est un lieu commode pour les vaisseaux de guerre, lorsqu'ils se disposent à quitter la côte d'Afrique (1).

Le 5 de juin on leva l'ancre avec de petits vents sud, mêlés alternativement de calmes. Un brouillard épais fit perdre la vue du Swallow jusqu'à l'île d'Annobon, où le Weymouth croisa pendant quelques jours inutilement pour le rencontrer. Sa navigation fut continuée fort heureusement pendant tout le cours du mois. Le 1er de juillet il tomba au cap Saint-Augustin du Brésil, et le 4 il jeta l'ancre dans la rade de Fernambouc.

Le 12 il quitta le Brésil, à la faveur des vents de commerce. Le 3 d'août, il arriva dans la baie de Carlisle à la Barbade, d'où il partit le 9, après y avoir pris des rafraîchissements. Le 23, il jeta l'ancre dans la rade de Port-Royal à la Jamaïque; le Swallow y était arrivé depuis huit jours; mais, le 28, un furieux ouragan brisa leurs mâts, et leur causa

(1) Atkins, p. 197 et 264.

tant de dommage, qu'ils eurent besoin de six mois pour le réparer.

Le 1er de janvier, les deux vaisseaux levèrent l'ancre pour l'aller jeter aux Kays, où ils s'arrêtèrent jusqu'au 7 de février. Leur embarras fut extrême à gagner Port-Morant; ils employèrent six ou sept jours dans un passage de douze lieues, persuadés qu'après cette fatigue la principale difficulté serait vaincue, parce que la mer est douce et unie sous Hispaniola; cependant ils furent encore arrêtés quatre jours par des calmes. Le 17, ils arrivèrent à la petite île de Novasia, où les Jamaïcains vont à la chasse des guanas. Le 19, ils entrèrent dans la baie de Donna Maria, qui est à la pointe ouest d'Hispaniola, ressource ordinaire des vaisseaux de guerre lorsqu'ils ont besoin d'eau et de bois; ils remplirent leurs tonneaux dans une vallée éloignée d'un mille au sud des deux montagnes brunes. L'eau y est fort bonne, excepté dans certains vents qui font passer les flots de la mer par-dessus la barre. Mais, plus près des deux monts, on trouve deux autres sources où l'inondation de la mer n'arrive pas si facilement. Les Anglais achetèrent, dans cette vallée, de la chair de porc salée, de deux chasseurs français du petit Gouavas.

En sortant de la baie, un vent sud fort impétueux les poussa bientôt entre le cap Saint-Nicolas et Maize, où ils trouvèrent des vents plus doux et un courant favorable, formé par l'ancien détroit de Bahama et la disposition des îles.

Le 26, près de l'île d'Héniago, ils retrouvèrent le véritable vent de commerce, est-nord-est. Le 28,

ils découvrirent les rocs nommés Hogstys, à vingt et un degrés trente-huit minutes, c'est-à-dire, suivant leurs observations, un peu plus nord que dans les cartes. Le même jour, à midi, ils arrivèrent aux quais d'Aclin, rocs qui s'élèvent un peu au-dessus de l'eau, et vers la nuit ils relâchèrent à l'île du Puits. Enfin, la dernière île d'où ils entrèrent en pleine mer, fut le quai de Watlin, à vingt-quatre degrés du nord. Les vents ne les abandonnèrent point jusqu'à trente-deux degrés, mais ils furent faibles depuis le vingt-septième degré; ce qui venait, suivant l'opinion d'Atkins, de l'opposition continuelle des vents variables.

Depuis le vingt-sixième jusqu'au vingt-septième degré de latitude, en suivant le nord jusqu'à la Virginie, ils virent flotter chaque jour autour du vaisseau une grosse quantité de ce que les Anglais appellent gulf-weed, c'est-à-dire herbe de golfe, et qui diminuait à proportion de la distance de la terre. On lui a donné ce nom parce qu'elle paraît venir des basses de la Floride; et l'on prétend qu'il s'en trouve jusqu'à trois ou quatre cents lieues au nord-est du continent. Atkins croit pouvoir en inférer la continuation, quoique insensible, de quelque courant qui s'étend plus loin au nord qu'au sud dans ces latitudes. Au contraire, dans les latitudes du nord plus éloignées, les mers près du continent ont une tendance sensible au sud; ce qui paraît démontré par ces îles de glace qui sont poussées, pendant tout l'été, du nord-ouest au long des côtes de Terre-Neuve, jusqu'à la Nouvelle-Angleterre.

Au nord des Bermudes, les vents deviennent variables, et plus violents à mesure qu'on avance. Les deux vaisseaux essuyèrent, au soixante-huitième degré de latitude, un vent nord-ouest qui les jeta dans le dernier désordre; et pendant quinze jours ils eurent une si grosse mer, qu'ils furent occupés sans cesse à la pompe. Ils arrivèrent en Angleterre au mois d'avril 1723.

Atkins a donné plusieurs renseignements précieux sur le commerce des contrées qu'il a parcourues. Il en résulte qu'à Sierra-Leone un jeune esclave se payait, de son temps, trente-trois barres d'or; qu'à Apollonia et à Assini un nègre dans la force de l'âge valait soixante-dix accys; une négresse, sur la Gambie, valait quarante barres d'or (1).

Atkins nous fournit aussi l'échantillon suivant du langage de la côte de Malaguette (2).

Didi, manger.
Malafia, } ivoire.
Govina, }
Malembenda, riz.
Praam, bien.
Nino, dormir.
Sam, sam, c'est tout un.
Acquidera, accordé.
Ouka, très bien.
Atti, ho, comment vous portez-vous?
Daschi, un présent.
Kickatavou, tué, ou mort.
Tassou, allez-vous-en.
Yarra, malade.
Brinni, homme blanc.
Bovini, homme noir.

(1) Atkins, p. 163.
(2) Ibid., p. 60.

CHAPITRE V.

Voyage du chevalier des Marchais en Guinée, et aux îles voisines (1).

C'est au père Labat qu'on doit la publication de ces Mémoires, entre plusieurs autres qu'il fait profession d'avoir recueillis soigneusement en France et en Portugal, pour l'exécution du dessein qu'il avait formé, de donner la description de tout le continent d'Afrique. Quelque jugement qu'on porte de sa fidélité dans ses propres observations, il ne paraît pas, comme on l'a déjà remarqué, que la défiance doive s'étendre jusqu'aux ouvrages dont il n'est que l'éditeur; ou du moins le doute ne doit tomber que sur les remarques qu'il n'a pu s'empêcher d'y mêler. Mais cette difficulté même doit s'évanouir sur tous les articles où l'on distingue aisément l'ouvrage d'autrui de ses commentaires, et plus encore sur ceux où son témoignage se trouve d'accord avec celui de plusieurs autres voyageurs. D'ailleurs, la prévention qui s'est répandue à son désavantage est injuste sous plusieurs rapports.

(1) Le Voyage du chevalier des Marchais a été imprimé à Paris, en 1730, et à Amsterdam, en 1731, en quatre tomes in-8°, avec quantité de cartes et de figures.

Le chevalier des Marchais était un grand navigateur, qui, après avoir fait plusieurs voyages en Afrique et en Amérique, était revenu depuis de la Guinée et de Cayenne, où la compagnie de France l'avait envoyé. Il avait observé avec soin tout ce qui s'était offert à sa curiosité dans les pays étrangers. Peu de personnes avaient réuni autant de qualités naturelles et acquises. Il avait la pénétration aisée et le sens fort droit, avec une ardente passion de s'instruire. Il était habile dessinateur, bon géomètre, excellent homme de mer; et ce qui est peut-être encore plus essentiel pour les voyages, il savait la plupart des langues qui sont en usage sur les côtes d'Afrique. Un avantage si extraordinaire le mettait en état de pénétrer la vérité par lui-même, et de faire des découvertes auxquelles on ne peut guère se flatter de parvenir quand on a besoin du ministère d'un interprète. Les mêmes talents, joints à la douceur naturelle de son caractère, lui ouvraient un accès facile à la cour des rois et de tous les princes. Aussi toutes ses entreprises eurent-elles un heureux succès.

Comme le principal commerce des Français sur cette côte est à Juida, des Marchais s'est attaché particulièrement à décrire ce petit état, ses usages, son gouvernement, ses lois et sa religion. Il l'a fait avec tant d'exactitude, qu'il serait difficile d'y rien ajouter. Il était à Juida peu avant la destruction de ce royaume par les Dahoumas. Labat rapporte quelque chose de cet événement dans sa préface; mais il est raconté avec plus d'étendue dans le voyage du

capitaine Snelgrave, qui est à la suite de celui-ci. En général, la relation du chevalier des Marchais ne contenant guère que la description du pays et des habitants, offre peu de matière en qualité de journal. Des quatre volumes, les deux premiers regardent la Guinée, et les deux autres Cayenne. Ils sont remplis de cartes géographiques et de figures. Les cartes sont du célèbre d'Anville.

Telle est l'idée que la préface de Labat nous donne de l'auteur et de l'ouvrage. On se contentera ici de présenter les deux premiers tomes au lecteur, en réservant les deux autres pour la partie de ce recueil qui regardera l'Amérique.

§ I.

Voyage de l'auteur, depuis le Havre-de-Grâce jusqu'au royaume de Juida, et de là jusqu'à l'île du Prince.

Ce fut le dimanche 6 août 1724, que le chevalier des Marchais mit à la voile dans la frégate l'Expédition; mais il fut obligé de jeter l'ancre dans la rade, pour attendre plusieurs de ses matelots, qui dépensaient à terre l'argent qu'ils avaient reçu d'avance. Le 8, son équipage se trouvant complet, il se mit en mer; le 10, il rencontra sept bâtiments, deux desquels avaient perdu leurs grands mâts; le 14, étant à deux lieues de l'île d'Ouessant, on eut besoin de précaution pour éviter les rocs dont elle est environnée.

Le 16, on passa devant Glenan et Penmark, en se gardant de trop approcher de ces îles dangereuses; le jeudi, 17 d'août, on jeta l'ancre à une lieue de Grouais, par un brouillard fort obscur.

Grouais est une petite île vis-à-vis l'embouchure du Blavet; l'ancrage y est bon, mais à certaine distance, car elle est presque enfoncée dans un cercle de rocs, aussi dangereux pour les vaisseaux qu'utiles à la sûreté des habitants. La pêche des congres ou des anguilles de mer y est fort abondante. Le jour suivant on entra au Port-Louis.

L'expédition était obligée de relâcher dans ce port, non seulement pour décharger des cordages, mais pour prendre les marchandises qui devaient lui servir en Guinée à l'achat de cinq cents esclaves; l'auteur en donne le mémoire (1) :

Cargaison pour la Guinée.

Cauris ou Bouges,	20000 livres.
Platilles de Hambourg,	1500 pièces.
Guinées blanches de 30 aunes,	100
Baffetas bleus,	50
Salamporis blancs de 14 ou 15 aunes,	250
Calicots à grandes fleurs,	150
Douettes,	50
Garas,	40
Tapsals,	40
Fusils,	200

(1) Des Marchais, *Voyage*, t. 1, p. 29.

Poudre à tirer,	2000 livres.
Chaudrons de cuivre,	600
Fer en barre,	1000 barres.
Corail,	50 livres.
Caisses de pipes de Hollande,	50 caisses.

Assortissement de colliers et de bijoux de verre de différentes couleurs.

Outre les marchandises qui sont chargées pour un but fixe, on ne court aucun risque, en partant pour la Guinée, d'en prendre beaucoup davantage, parce qu'on peut trouver l'occasion de faire des échanges pour de l'or, de l'ivoire et de l'ambre gris; on peut y envoyer aussi des chapeaux, des merceries et de la vaisselle d'étain; des soies, des mousselines, des calicots fins, des cristaux, des liqueurs et des vins de différentes sortes, de la farine et du sucre. Les nègres, dont la passion est d'imiter les Européens, aiment à se fournir de toutes ces commodités; d'ailleurs, les Européens mêmes, qui sont établis dans le pays, ne s'en accommodent pas moins volontiers.

Tout le cuivre ou le laiton qui se transporte en Afrique est en chaudrons et en bassins, depuis trois livres de poids jusqu'à six.

A l'égard de l'eau-de-vie, les nègres en jugent parfaitement, parce qu'ils l'aiment à l'excès; il ne faut pas espérer de leur faire prendre du tafia ou eau-de-vie de cannes pour de bonne eau-de-vie de France, qui se porte en petits barils qu'on nomme des ancres, et qui tiennent environ six gallons ou vingt-quatre pots. Quoique l'évaporation soit plus

grande dans ces petits vaisseaux, elle est compensée par la commodité du transport.

La poudre à tirer doit être particulièrement pour les petites armes. Les nègres, qui sont habiles tireurs, en consomment beaucoup.

En verroterie, le contre-brodé est une sorte de colliers de différentes grandeurs, qui se font à Venise, et qui tirent leur nom de leurs raies de couleurs différentes, sur un fond blanc ou noir; l'usage des nègres est d'en faire des ceintures à leurs enfants jusqu'à un certain âge.

On consomme moins de fer en Guinée qu'au Sénégal, parce que dans cette dernière contrée les nègres fabriquent leurs propres ustensiles, tels que des épées, des crocs, des haches, etc., au lieu que les nègres de Guinée aiment mieux les acheter tout faits, des vaisseaux d'Angleterre et de Hollande. Les barres qui se vendent en Guinée sont plus courtes que celles qu'on envoie au Sénégal et sur la Gambra; elles n'ont communément que sept pieds de long, deux pouces de large, et un quart de pouce d'épaisseur.

Quoique les nègres fassent des pipes de leur terre et dans leur pays, ils sont passionnés pour les pipes de Hollande; mais ils ne veulent que les plus fines, et méprisent beaucoup les autres : ils ont appris des Européens à préférer ce qui leur vient des pays étrangers, aux produits de leur patrie.

Le corail et les grains de verre leur servent à faire des bracelets, des colliers et d'autres ornements qu'ils ne cessent pas de demander.

Après avoir achevé sa cargaison, le chevalier des

Marchais mit à la voile, du port de Lorient, le lundi 4 septembre 1724, à quatre heures du matin, accompagné du Protée, vaisseau de la compagnie qui devait se rendre au Sénégal. Les bâtiments qui sont destinés pour la Guinée passent ordinairement à Madère, qu'ils laissent à gauche, pour gagner directement le cap Monte; ceux qui vont au Sénégal portent vers l'île de Ténériffe, et la laissent à l'est. Ténériffe, remarque l'auteur, est une des Canaries, qui furent découvertes et conquises, en partie, l'année 1405, par Béthencourt, gentilhomme normand.

Le 18 de septembre, à la pointe du jour, on découvrit l'île de Porto-Santo, qui portait sud-quart-sud-est, à huit ou neuf lieues de distance. L'auteur en leva deux plans, ou plutôt deux vues; il passa entre cette île et celle de Madère, c'est-à-dire par la plus dangereuse partie de la route, à cause des Salétins qui y croisent continuellement.

Le 21, les deux vaisseaux se trouvèrent fort près des Salvages, deux petites îles désertes, au sud-sud-est de Madère; le fond du terroir en est stérile, seule raison apparemment qui les a fait abandonner, par les Portugais de Madère et par les Espagnols des Canaries, aux serins qui s'y multiplient en grand nombre. Le 22, le Protée, n'ayant plus rien à craindre des corsaires de Salé, à vingt-six degrés quinze minutes de latitude, se sépara de l'Expédition, qui continua sa course vers le cap Monte; le même jour, des Marchais trouva que l'aiguille déclinait de neuf degrés au nord-ouest. Depuis les Canaries, ses gens avaient pris une infi-

nité de bonites, poisson dont cette mer est remplie, dans l'espace de quatre-vingts ou cent lieues autour des Canaries et de Madère. Le 28, des Marchais fit deux observations sur la variation de l'aiguille; l'une au lever, l'autre au coucher du soleil : dans la première, l'aiguille déclinait de sept degrés au nord-ouest; dans l'autre, de cinq degrés; ainsi la différence était de deux degrés dans un seul jour.

Le 3 d'octobre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on découvrit la pointe de Barbarie. Le chevalier, qui avait employé beaucoup de temps à escorter le Protée, fut obligé de porter vers Gorée, pour y prendre de l'eau et du bois. Ce délai fut très préjudiciable aux intérêts de la compagnie, parce qu'il fit perdre aux capitaines la véritable saison pour faire voile de Guinée en Amérique. Le 4 on aperçut la pointe d'Almadie, à deux lieues et demie du cap Vert; et sur les six heures du matin on jeta l'ancre près des forts de Gorée, sur treize brasses. Labat, mêlant ici ses réflexions au récit de l'auteur, s'emporte contre la négligence de la compagnie, qui ne fait point planter d'arbres dans cette île, et qui ne pense point à la pourvoir d'eau. On est obligé de la faire apporter du continent; tandis qu'en creusant sur la montagne du fort Saint-Michel pour y chercher des sources, ou faisant de bonnes citernes, on pourrait s'épargner beaucoup de frais et de travail.

L'expédition remit à la voile le 17 d'octobre; et le même jour la variation de l'aiguille se trouva de quatre degrés au nord-ouest. Le 26, on prit un poisson singulier, inconnu à tout l'équipage. Le jour

suivant, à la hauteur de Sierra-Leone, quelques matelots prirent une chauve-souris de la grosseur d'une poule. On n'était alors qu'à dix lieues de la terre.

Le 2 de novembre, à deux heures vingt-huit minutes cinquante-deux secondes après minuit, on eut une éclipse de lune, qui dura deux heures trente minutes et douze secondes. La variation de l'aiguille, qui le 29 d'octobre était de quatre degrés nord-ouest, et le 30 de deux degrés, augmenta, le 3 de novembre, jusqu'à six degrés. L'auteur en conclut de quelle nécessité sont ces observations, surtout lorsqu'on est éloigné de la terre, et dans des lieux où l'on a des bancs et des courants à redouter. Le 9, à sept degrés trente-six minutes de latitude du nord, il trouva encore la variation de six degrés nord-ouest. Le 13, à quatre heures après midi, il vit trois trombes d'eau d'une espèce trop extraordinaire pour ne pas demander une description. La plus grande venait d'une nuée épaisse, fort noire, et fort élevée dans l'air; elle était tortue, quoiqu'il ne fît alors aucun vent; et dans l'espace de cent pas aux environs, elle causait une fermentation dans la mer. Une autre colonne sortait de la partie supérieure de la nuée, et s'engageait dans une seconde nuée moins épaisse et moins obscure que la première, mais beaucoup plus basse. Ce phénomène avait duré quelques minutes, lorsque, de la seconde nuée, il sortit une colonne qui descendit vers la mer, et qui y causa la même fermentation que la première, quoiqu'à deux cents toises de distance; enfin les deux colonnes,

après avoir été suspendues en l'air l'espace d'une heure et demie, se brisèrent, et produisirent une pluie si violente, qu'on eut beaucoup d'embarras à chasser l'eau du tillac. Le vaisseau n'étant point à plus d'une demi-lieue des deux colonnes, aurait péri infailliblement, si elles avaient crevé plus près. Ce fut comme le présage des calmes et des pluies continuelles qui succédèrent à l'éclipse du 2, et qui répandirent beaucoup de maladies dans l'équipage. On prit ici quantité de dorades, qui, en servant à rafraîchir les malades, épargnèrent beaucoup les provisions. Le 21, la variation de l'aiguille se trouva de sept degrés; on était à six degrés trente-neuf minutes de latitude du nord. Le même jour on prit un monstrueux poisson, que le chevalier appelle une bécasse de mer. Le 29, se trouvant vis-à-vis Rio das Gallinas, à huit lieues de distance, on prit un autre poisson extraordinaire, que des Marchais appelle le bœuf de mer, ou le poisson cornu.

Après avoir essuyé quantité d'orages, de calmes, de pluies, de tonnerres et d'éclairs, on arriva, le 3 de décembre, au cap Monte. De ce cap à celui de Mesurado on compte dix-huit lieues; la côte est sûre, et l'ancrage excellent dans cet intervalle; de sorte que dans les vents contraires, ou dans les calmes, on peut jeter l'ancre à tous moments contre le rivage, pour attendre le vent de terre, qui souffle régulièrement toutes les nuits. La patience du chevalier fut exercée dans cette course; une navigation qui ne demande souvent que six heures, lui prit six jours entiers. On était au 9 de décembre avant qu'il fût arrivé au cap Mesurado. Il

jeta l'ancre à un mille de distance, sur un fond d'argile mêlé de gravier et de coquilles brisées.

Aussitôt qu'il eut fait amener ses voiles, un canot vint s'informer d'où était le vaisseau. Son arrivée répandit beaucoup de joie parmi les habitants, qui le connaissaient depuis long-temps, et qui avaient conçu pour lui une singulière affection. Le capitaine Pierre, qui se faisait nommer le roi du pays, envoya son principal marabout pour le complimenter de sa part, et l'inviter à descendre au rivage. Des Marchais, étant descendu le lendemain, fut reçu de ce prince avec une extrême bonté : le prix des provisions fut réglé, et les ordres donnés aussitôt pour faire porter à bord de l'eau, du bois, et toutes sortes de rafraîchissements; les bœufs, les moutons, les chèvres et la volaille, sont à très vil prix dans cette rade.

En partant, le 18 décembre, du cap de Mesurado, des Marchais laissa le roi Pierre fort bien disposé pour un établissement. Le 23, on arriva devant le cap de Palme, qui tire son nom de la multitude de palmiers dont il est revêtu; sa situation est à quatre degrés dix minutes de latitude du nord. La côte, depuis ce cap jusqu'à celui de Très-Puntas, est connue sous le nom de côte des Dents; les Hollandais l'appellent Tand-kust; le 26, on était à la hauteur du grand Drouin; les calmes, les courants et les vents contraires retardaient si continuellement la course du vaisseau, que des Marchais prit la résolution de mouiller l'ancre sur trente brasses, pour ne pas perdre ce qu'il avait gagné depuis le cap Mesurado.

Un vaisseau anglais, qui était à l'ancre contre le rivage, fit les signaux d'infortune à la vue des Français, et leur envoya aussitôt sa chaloupe, pour leur apprendre que le capitaine était près de sa mort, sans aucun des secours nécessaires dans cette extrémité. Le chevalier se hâta de faire partir son chirurgien avec tous les remèdes qui pouvaient être utiles au malade; le soir, il se rendit lui-même sur le vaisseau anglais; ses consolations et ses secours, joints à la bonne constitution du capitaine, lui rendirent la santé dans peu de jours. La reconnaissance porta cet officier à faire présent, à son bienfaiteur, d'un jeune nègre, pour lequel des Marchais lui donna un beau fusil de chasse.

Le 3 de janvier 1725, après avoir surmonté des calmes ennuyeux et des vents fort contraires, l'expédition parvint à la hauteur du cap Très-Puntas : on y jeta l'ancre sur vingt-cinq brasses à trois lieues de la mer; le 15, on était à la vue de Mina, où des Marchais voulut mouiller, dans la seule vue de convaincre son capitaine en second, homme ignorant et présomptueux, que c'était réellement le fort de ce nom; après quoi il alla jeter l'ancre dans la rade du cap Corse, où il trouva quatre vaisseaux anglais. Son premier soin fut d'envoyer au rivage son capitaine en second, pour faire son compliment au gouverneur. Des Marchais fut invité à descendre; mais il s'excusa sur l'impatience avec laquelle il attendait un bon vent. Le gouverneur lui écrivit pour le remercier du secours qu'il avait donné au vaisseau anglais, et lui fit porter un fort beau présent de

volaille, de canards et d'autres oiseaux, avec des fruits et des légumes.

Le 7, il continua sa navigation. Elle avait été si ennuyeuse, que, depuis Gorée jusqu'à Juida, il avait été obligé de mouiller vingt-quatre fois. En 1704, servant en qualité de major sur une escadre de quatre vaisseaux de guerre, que la compagnie de l'Assiento envoyait en Guinée sous la conduite du sieur Doublet, il avait touché au fort danois d'Acara, où il avait été reçu avec une décharge générale de l'artillerie. Son prétexte avait été d'acheter des rafraîchissements; mais, au fond, il avait cherché l'occasion de surprendre les forts d'Angleterre et de Hollande : cette entreprise lui ayant paru impossible, il s'était réduit à faire, pendant quatre jours, le commerce des esclaves avec le gouvernement danois, qui lui avait envoyé gratis quantité de provisions.

Le 9 janvier, on arriva à la hauteur de Rio-Volta; dix lieues au-dessus d'Acara, et deux jours après on jeta l'ancre enfin dans la rade de Juida. Des Marchais salua le fort de onze coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre; il trouva, dans la rade, l'Aventurier, vaisseau de la compagnie, qui arbora aussitôt son pavillon, parce que le chevalier étant le plus ancien capitaine, c'était à lui qu'appartenait le commandement.

L'auteur observe ici que les vaisseaux qui saluent un fort, ne le font jamais qu'après avoir mouillé l'ancre, au lieu que, s'ils saluent un vaisseau qui est à l'ancre, ils le font sous les voiles. Tous les saluts qui se font entre les vaisseaux, soit de la

dient n'a pas mieux réussi. Les Anglais ont essayé d'armer leurs tonneaux de cercles de fer, si proches l'un de l'autre, qu'il paraissait impossible de les remuer; ils ont cloué d'ailleurs les deux fonds; mais cette précaution n'a servi qu'à rendre leur perte plus considérable. Alors, au lieu d'attendre que les tonneaux fussent à terre, l'artifice des nègres s'est tourné à renverser leurs canots sur la barre, dans des lieux qu'ils connaissent parfaitement; et, les pêchant pendant la nuit, ils distribuent entre eux les marchandises, et gagnent le fer par-dessus. La voie la plus sûre est de mettre, dans les canots, des blancs qui veillent à tous les mouvements des rameurs nègres, et à faire escorter les porteurs par des gardes assez attentifs et assez pénétrants pour n'être pas les dupes d'aucun artifice.

La guerre, qui avait été fort ardente entre les rois de Juida et d'Ardra (1), jeta beaucoup de langueur dans le commerce. Il arriva peu d'esclaves à Xavier, parce que le roi d'Ardra, dont ils ont les terres à traverser, avait bouché tous les passages; aussi, pendant quatre mois que l'expédition passa dans la rade, des Marchais ne put se procurer que cent trente-huit esclaves, dont vingt-trois lui vinrent d'un bâtiment français d'interlope, qu'il saisit au profit de la compagnie.

Il partit de la rade de Juida, le 5 de mai 1725, pour se rendre à l'île du Prince; son dessein était d'y pren-

(1) Par le roi d'Ardra, il faut entendre, comme on le verra dans les relations suivantes, le roi Dahomay, qui était alors en possession d'Ardra.

dre de l'eau, du bois et des provisions, avant que d'entreprendre le voyage de Cayenne, où il devait transporter ses esclaves. Il ne faut point espérer de bois sur la côte de Juida, parce que les habitants croient les arbres sacrés, et ne permettent pas qu'on les coupe; l'eau y est mauvaise, et les provisions fort chères.

Par le terme de rafraîchissements, les gens de mer entendent tous les aliments frais qui peuvent être conservés à bord, tels que des porcs, des chèvres, des poules, des coqs-d'Inde et des canards. Les îles du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon (1) en fournissent en abondance; on y trouve aussi des citrons, des oranges, des bananes et d'autres fruits, avec beaucoup de confitures et du sucre qui n'est pas raffiné; car les habitants, qui sont nègres ou mulâtres, n'ont point encore appris à lui donner ce degré de blancheur et de perfection qu'il reçoit aux îles de l'Amérique et dans celles des Canaries et de Madère. Les vents et les courants furent si contraires, que le chevalier des Marchais eut besoin de vingt jours pour arriver à l'île du Prince. Il jeta l'ancre à la vue de cette île, le 29 mai 1725; mais, ayant envoyé sa chaloupe au rivage avec un officier, pour demander un pilote qui pût conduire son vaisseau dans le port, il fut surpris d'apprendre, au retour de ses matelots, que le gouverneur avait retenu son officier en otage, dans la crainte que le bâtiment français ne fût un corsaire, qui ne demandât

(1) Des Marchais nomme cette île Annabon ou Bonanno, t. III, p. 42.

un pilote que pour faire sa descente. Cependant le chevalier ne put s'offenser de cette précaution, dans une île aussi éloignée de toute sorte de secours, et souvent visitée par les pirates. Le vent étant très faible, et les courants portant au nord-ouest, on se vit au 9 de juin avant que d'avoir pu s'introduire dans le port, quoiqu'on n'eût mouillé qu'à trois lieues de l'île, et qu'on eût pour guide un pilote portugais.

L'auteur conseille à tous les vaisseaux qui viennent de Juida dans cette île, de faire tous leurs efforts pour gagner le nord de l'île, en laissant entre eux et la côte une autre petite île qui en est proche: il n'y a point de sûreté, dit-il, à passer entre les deux îles, parce que ce canal est parsemé de rocs cachés, qui n'ont point assez d'eau pour recevoir de grands bâtiments, quoique les barques y passent sans danger dans la marée. On distingue aisément la petite île; elle n'est elle-même qu'un rocher (1) rond et pointu. Après l'avoir passée, des Marchais conseille encore de s'approcher du rivage, et de le suivre pour entrer dans le port, qui se présente au nord-est; si l'on tombe au sud ou à l'ouest, on est emporté par des courants qui donnent beaucoup d'embarras à gagner le port, et qui font perdre quelquefois l'espérance d'y entrer.

Pendant le long séjour que le chevalier avait fait à Juida, son vaisseau avait été si maltraité par les

(1) Barbot, dans Churchill, t. v, p. 400, assure que les vaisseaux peuvent passer entre les deux îles. Il nomme l'autre île Caroco.

vers, qu'il avait besoin d'un port tranquille pour quantité de réparations; il faisait eau de divers côtés, et, de plusieurs voies, il y en avait une si considérable, qu'il aurait péri infailliblement, s'il n'avait pu se mettre à couvert. On ne s'en était point aperçu tandis qu'il était à l'ancre; mais le danger avait paru si pressant dans la navigation, que les Français remercièrent le ciel de les avoir préservés du mauvais temps. Le chevalier s'attacha uniquement à faire boucher les voies d'eau, et réparer les autres désordres, tandis que les officiers achetèrent des rafraîchissements et des provisions pour Cayenne. Il eut le bonheur de trouver à Saint-Antoine deux vaisseaux anglais, qui l'aidèrent beaucoup, et qui lui prêtèrent leurs charpentiers; le sien était malade. C'est ainsi qu'en mer toutes les nations s'entre-secourent avec autant de civilité que de zèle.

Le chevalier fut arrêté quelques jours de plus qu'il ne se l'était proposé, par la désertion de trois de ses gens; il soupçonna les Portugais d'y avoir quelque part. Les hommes leur manquaient pour le commerce des barques, et, trouvant les trois Français disposés à les servir, ils les avaient cachés jusqu'au départ du vaisseau. Le gouverneur affecta beaucoup d'empressement à les chercher; mais il fut aisé de pénétrer que c'étaient autant de grimaces. A leur place, des Marchais prit cinq Français et un mousse, qui avaient appartenu probablement à quelque pirate, et qui s'étaient sauvés du naufrage sur la côte. Sa bonne fortune lui fit saisir en même temps un vaisseau français d'interlope, chargé de quatre

mille cent cruzades, qui servirent à le rembourser des frais qu'il avait faits dans ce port. Il partit enfin pour Cayenne, où il arriva le 26 d'août 1725.

CHAPITRE VI.

Voyage de William Smith en Guinée.

Cette relation, imprimée en 1745, contient 276 pages, sans y comprendre la préface et les tables: c'est un récit continuel, qui n'a aucune division de chapitres et d'articles.

Le but du voyage de Smith avait été de lever les plans de tous les forts et les établissements anglais dans la Guinée; il exécuta ce dessein avec beaucoup de peine. A son retour, il publia le fruit de son travail, en trente planches in-folio. L'éditeur paraît avoir ignoré que ces planches avaient été publiées, lorsqu'il a fait sortir l'ouvrage de la presse; mais on en fit paraître une nouvelle édition, et on y joignit les principales descriptions, avec les figures des animaux.

Vers la fin du voyage, on lit une relation de la Guinée, par Charles Wheeler, où les coutumes de ce pays sont comparées avec celles d'Angleterre. C'est un dialogue entre un gentilhomme anglais et une négresse qu'il aime. Le badinage qui règne dans

cette pièce n'empêche pas qu'il ne s'y trouve un grand nombre de faits avérés.

Le voyage de Smith contient tant de particularités curieuses, qu'il passe avec raison pour une des plus utiles et des plus agréables relations que nous ayons de la Guinée (1); mais il mérite attention seulement sur ce qu'il a vu; il partageait l'erreur de son temps, relativement aux grands fleuves de la Sénégambie, et croyait que le Sénégal, la Gambie, le Rio-Grande, le rio Saint-Domingo, le rio Pongos, n'étaient que les branches d'un seul fleuve, le Niger.

§ I.

Départ, voyage et aventures de l'auteur jusqu'à la ville de Jamaïque en Afrique.

La compagnie royale d'Afrique, ayant formé le dessein de se procurer des plans exacts de tous ses

(1) Le titre mérite d'être rapporté en entier. *A new Voyage to Guinea, description of the customs, manners, soil, climate, habits, buildings, education, manuel arts, agriculture, trade, employments, languages, ranks of distinctions, diversions, mariages, and whatever else is memorable amongst the inhabitans. With an account of their animals, minerals; with a great variety of entertaining incidents, worthy of observation, that happened during the author's stay in that large country; illustrated with cuts, engraved from drawings taken from the life; with an alphabetical index*, by William Smith esqr, appointed by the royal african company, to survey their setlements, make discoveries, etc. London, Jean Neurse. Il en parut une traduction française en deux parties, chez Durand et Pissot, 1751, in-12.

établissements sur la côte de Guinée, prit, en 1726, la résolution d'y envoyer un homme exercé dans le dessin, et capable, par ses autres qualités, de répondre à cette vue. Elle fit tomber son choix sur M. Smith. Le 11 d'août 1726, il reçut des instructions qui l'autorisaient à lever des plans, des dessins et des perspectives de tous les forts et les établissements de la compagnie, des principales rivières, des ports, et des autres lieux de commerce sur les côtes d'Afrique, depuis la rivière de Gambra jusqu'au royaume de Juida. Avec ce plein pouvoir, Smith s'embarqua, le 20 d'août 1726, à bord de la Bonite, commandée par le capitaine Livingstone, avec le sieur Walter Charles, gouverneur de Sierra-Leone. Le 22, on traversa les dunes avec un bon vent, et le 25 on s'arrêta à la pointe de Start, d'où l'on mit sérieusement à la voile. Pendant plusieurs jours on eut d'assez bons vents nord-est, et fort beau temps, jusqu'à ce qu'étant tombé sous le véritable vent de commerce, on passa le tropique le 14 de septembre. Smith y observa plusieurs oiseaux blanchâtres qui n'ont pour queue qu'une longue plume; ils s'élèvent fort haut dans leur vol. Les matelots leur ont donné le nom d'oiseaux du tropique; on ne les voit que sous la zone torride entre les tropiques.

Le 22 de septembre, on découvrit la terre à six lieues de distance; c'était une côte basse et sablonneuse, un peu au nord-est du cap Vert, qui se fit voir quatre heures après. L'auteur leva le plan de ce cap, pour commencer l'exercice de sa commission.

Le jour suivant, on doubla le cap, et l'on eut la vue de Gorée, comptoir français; le 26, étant entré dans la rivière de Gambra, on jeta l'ancre à l'île James.

Les Anglais du vaisseau attendirent le lendemain pour descendre dans l'île. Ils furent conduits au château, où ils trouvèrent l'empereur de Fonia, qui les salua à la manière de l'Europe, en leur serrant les mains, et répétant plusieurs fois montani, c'est-à-dire, en langage mandingue, Dieu vous bénisse. L'auteur, après s'être assis, prit beaucoup de plaisir à voir les seigneurs nègres du cortége s'asseoir sur le pavé comme autant de singes. Une heure après son arrivée, ils rentrèrent tous dans leurs canots, à l'exception de l'empereur, que le gouverneur du fort renvoya dans sa barque, avec des rameurs anglais, et qu'il fit saluer de cinq coups de canon à son départ.

Un peu avant l'arrivée du vaisseau, il était entré dans la Gambra une chaloupe de quatre-vingts tonneaux et de six pièces d'artillerie, commandée par un Anglais nommé Edmonson. Cet ennemi de sa patrie avait communiqué à ses gens quelque dessein de pillage auquel ils n'avaient pas voulu consentir; dans leur indignation, ils avaient pris terre sous d'autres prétextes, à la réserve de trois mousses, et, s'étant présentés au gouverneur et au consul, ils avaient déclaré avec serment les perfides intentions de leur chef; mais Edmonson, qui s'était défié de leur dessein, avait levé l'ancre aussitôt, et s'était retiré sous la pointe de Lemaine, hors de la portée

du canon de l'île. Les vents de mer et la marée, qu'il trouva également contraires, le forcèrent de s'y arrêter, dans l'espérance de s'éloigner le lendemain.

Un départ si brusque confirmant la déposition des matelots, le gouverneur ne balança point à le faire suivre par sa meilleure chaloupe; elle était non seulement bien armée, mais commandée par Orfeur, célèbre facteur de la compagnie, qui avait passé la moitié de sa vie sur un vaisseau de guerre.

Orfeur, qui avait une parfaite connaissance du canal, prit avantage du reflux de la nuit, pour s'avancer sans être découvert. L'équipage d'Edmonson n'était plus composé que de trois mousses blancs, et de six nègres qu'il avait achetés nouvellement. Au point du jour, ayant aperçu la chaloupe de l'île, et ne pouvant douter qu'elle n'en voulût à lui, il résolut de s'ouvrir un passage par la force. Orfeur, qui n'était plus qu'à la portée de la voix, lui cria de venir à lui; mais le pirate ne répondit que par une décharge de mousqueterie. Les nègres de la chaloupe en furent si vivement irrités, qu'ils n'auraient pensé qu'à se venger, si leur colère n'eût été modérée par Orfeur. Comme il était résolu d'employer les voies de la douceur, il avertit encore Edmonson de jeter l'ancre; mais il n'eut pour réponse qu'un coup de balle, qui le manqua heureusement, quoiqu'il eût été tiré sur lui-même. Enfin, cette conduite le piquant à son tour, il permit à ses nègres de faire feu; et le furieux Edmonson reçut un coup de fusil dans l'estomac. La chaloupe du fort aborda

immédiatement la sienne, et n'y trouva pas de résistance. A cette vue, le désespoir s'empara du pirate, et lui fit prendre le parti de se précipiter dans la mer. Orfeur, sans perdre sa peine à faire chercher le corps, amena sa prise au rivage de l'île, où elle était à l'ancre lorsque Smith y était arrivé.

Le 27 de septembre, l'auteur commença ses observations et ses plans, qui l'occupèrent jusqu'au 10 d'octobre. Il y trouva quelque difficulté : la première fois qu'il se rendit à la rive de Jilfray, vis-à-vis du fort, il trouva les bords de la rivière si profonds, et la vase si molle, qu'il lui fut presque impossible d'y choisir un lieu commode pour ses mesures, et de faire d'un endroit à l'autre les mouvements nécessaires à son travail. Il n'avait pas plus de ressource sur la terre ferme, parce qu'étant couverte de bois, la vue et le passage lui étaient également fermés; d'ailleurs les arbres étaient couverts de grosses fourmis noires et de guêpes venimeuses, dont l'une mordit à la lèvre Hull, qu'il avait amené de Londres avec lui pour l'aider dans son entreprise.

Il raconte quelques circonstances qui font bien connaître la simplicité et l'ignorance des habitants. Un jour, qu'il était à la pointe de Bagnon, dans le royaume de Combo, près de l'embouchure de la rivière, pour obtenir l'intervalle de cette pointe à celle de Barra, qui lui fait face, la curiosité ayant fait souhaiter à son pilote de lui voir mesurer les distances inaccessibles, il eut la complaisance de

descendre à terre, sur un rivage de sable, près d'une petite île, où il vit cinquante ou soixante bestiaux noirs, attachés à quelques pieux par les cornes. Tandis qu'il disposait ses instruments mathématiques, plusieurs nègres s'approchèrent de lui. A la vue de son théodolite, ou de sa roue de mesure, dont ils ne purent comprendre l'usage, ils donnèrent quelques marques de frayeur. D'abord, l'auteur y fit peu d'attention; mais, ayant besoin de deux pieux pour fixer ses machines, il alla lui-même les choisir entre ceux qui servaient à retenir les bestiaux. Alors les nègres ne dissimulèrent plus leur effroi; ils commencèrent par lâcher la bride à leur troupeau, pour lui faire gagner les champs; ensuite, ayant répandu l'alarme dans leur ville, ils revinrent armés, en moins de dix minutes, pendant que leurs femmes et leurs enfants, sortant d'un autre côté, cherchèrent un asile dans les bois.

Smith demanda aux esclaves qui l'accompagnaient, quelle pouvait être la cause de tant de trouble; ils l'assurèrent que les habitants, épouvantés par ses machines, s'imaginaient qu'il était venu dans le dessein de les faire périr par des sortiléges. La crainte de quelque accident plus fâcheux lui fit prendre le parti de se faire suivre d'une arquebuse chargée. Un de ses esclaves, roulant le théodolite, les habitants voulurent s'y opposer; mais ce ne fut qu'en bouchant le passage, car aucun d'entre eux n'eut la hardiesse de toucher à la machine. Celui qui la poussait eut la malice de la faire quelquefois avancer contre leurs jambes; mais, avec plus d'agilité que

lui, ils sautaient à droite et à gauche, comme autant de chèvres.

Lorsqu'il eut achevé son travail, il retourna vers le lieu où il avait laissé sa barque. La chaleur, qui était extrême, lui fit naître l'envie de s'asseoir à l'ombre d'un grand arbre, où il donna ordre qu'on lui préparât du punch. Ses gens l'ayant laissé seul, tandis qu'ils étaient allés prendre dans la barque les ustensiles nécessaires, sa frayeur fut égale à sa surprise, de se voir tout d'un coup environné d'une multitude de nègres, tous armés de javelines, de fusils, d'arcs, et de flèches empoisonnées. Il passa quelques moments dans cette violente situation; enfin, son pilote reparaissant avec un flacon de punch, la joie qu'il eut de voir finir sa peine le fit lever assez brusquement du lieu où il était assis. Ce seul mouvement inspira tant d'épouvante aux nègres, qu'ils prirent aussitôt la fuite; plusieurs jetèrent même leurs armes en fuyant; cependant ils s'arrêtèrent à quelque distance. Smith prit un fusil qu'ils avaient laissé tomber, et feignit de vouloir tirer sur eux; mais ils se dérobèrent à sa vue avant qu'il pût avoir le temps de lâcher le coup. Il retourna tranquillement sur son bord, où il divertit beaucoup les officiers par le récit de cette aventure.

Le 10 d'octobre, il accompagna le sieur Rogers, gouverneur de l'île James, dans une visite qu'il rendait au roi de Barra. Ce monarque, qui avait reçu avis de leur dessein, sortit de sa ville pour aller un quart de mille au-devant d'eux. Son cortége était composé de trois ou quatre cents de ses sujets, dont

les uns battaient le tambour, d'autres jouaient d'une espèce de trompette d'ivoire, et formaient ensemble un bruit fort militaire. Le roi reçut les Anglais avec beaucoup de caresses; il les conduisit dans sa ville, où tous les habitants exprimèrent leur joie par des acclamations, par des décharges de mousqueterie, et par mille postures bizarres et comiques. Le roi fit jouer sa propre artillerie, qui consistait dans quelques pièces démontées, près de son palais, c'est-à-dire près d'une cabane de terre, couverte de roseaux et de feuilles de palmier.

Lorsqu'on se fut assis, le roi fit paraître son musicien, qui joua plusieurs airs de balafo. Cet instrument était fort bien monté, et rendit des sons que Smith trouva fort agréables. Plusieurs nègres, qui furent ensuite appelés, dansèrent l'épée à la main, en ferraillant avec beaucoup d'adresse. Après cet exercice, le roi fit une courte harangue, qui fut interprétée aux Anglais par le prince son frère, et dont Smith a conservé les termes : « Il est d'un grand « avantage pour les noirs d'aimer les blancs, et de « ne leur causer aucun mal, mais d'entretenir un « fidèle commerce avec eux, parce que les vaisseaux « des blancs apportent toutes les bonnes choses et « des liqueurs fortes dans le pays des noirs. » De cet élégant discours, remarque l'auteur, on doit conclure que toute la considération des nègres pour les Européens n'est fondée que sur leur propre intérêt.

Smith ayant pris congé de la compagnie pour faire les observations de son emploi, le frère du roi et

d'autres seigneurs nègres s'obstinèrent à l'accompagner. Dans leur marche, ils se demandaient entre eux qui était Smith, et quelle vue si pressante pouvait l'avoir obligé de quitter la compagnie du roi. Le prince, qui voulut paraître le mieux informé, leur répondit que c'était un grand homme, un grand génie, envoyé par la compagnie pour mesurer les royaumes, les îles et la rivière de Guinée. Ils trouvèrent cette entreprise admirable. Ils témoignèrent une joie extrême qu'on eût pensé à mesurer leur pays; et, pour marquer leur approbation, ils firent cent grimaces, en tournant autour de Smith, et, le regardant en face avec un air d'étonnement, le voyant sourire, ils le firent remercier de paraître si sensible à leurs félicitations, quoiqu'il ne fût porté à rire que par leurs singeries et leurs contorsions ridicules.

Au milieu de ses occupations, Smith tourna souvent ses yeux sur la religion et les usages du pays. La religion des païens, qui sont ici, dit-il, en beaucoup plus grand nombre que les mahométans, consiste uniquement dans le culte de leur fétiche (1). Tout prend pour eux cette qualité : une plume, un caillou, un morceau de vieille étoffe, un os de bête, la jambe d'un chien, etc. Le mot de fétiche signifie aussi charme ou enchantement. Prendre le fétiche, c'est faire un serment; faire le fétiche, c'est observer un culte de religion. Ils portent tous leur fétiche autour d'eux, et le regardent comme un objet si

(1) Fétiche est le nom en usage dans la Guinée. Sur la Gambra et le Sénégal, c'est gris-gris.

sacré, qu'ils ne permettent à personne d'y toucher. Le jour que Smith avait dîné chez le roi de Barra, il avait remarqué que le musicien du prince avait à la pointe de son bonnet le plumage d'un oiseau à couronne; et, le trouvant d'une beauté singulière, il avait voulu y porter la main pour le regarder de plus près; mais il avait été fort surpris que le musicien se fût échappé avec inquiétude, et qu'il eût disparu sur-le-champ. Quelques autres Anglais, témoins de cette scène, apprirent à Smith que c'était le fétiche du musicien nègre.

La différence des langages est si grande au long de la Gambra, que les habitants d'une rive ne sont point entendus des habitants de l'autre. C'est un avantage considérable pour les Européens qui font le commerce des esclaves dans cette contrée, parce que les nègres du pays ayant l'esclavage en horreur, il serait fort difficile de les emmener s'ils pouvaient s'entendre, et de prévenir même les complots qu'ils formeraient, après leur départ, pour se remettre en liberté. L'auteur a vu des exemples surprenants de leur désespoir; ils ont souvent surpris les équipages des vaisseaux, et les ont taillés en pièces jusqu'au dernier homme. Le plus sûr est de faire ce commerce sur les deux rives, et dans des cantons différents. Les esclaves, ainsi mêlés, ne s'entendent point assez pour former des conspirations dangereuses, ou pour les exécuter avec succès.

Les Anglais ont sur la rivière de Gambra plusieurs comptoirs subordonnés à celui de l'île James : celui de Joar est à cinquante lieues de l'embouchure;

celui de Kuttejar, cinquante lieues plus loin; Portendally (Portudale), qui est le troisième, est beaucoup moins éloigné de la mer. Autrefois la compagnie avait un autre établissement dans l'île Charles, mais, sur quelque différend qui s'était élevé entre les Anglais et les nègres, ceux-ci prirent, pendant la nuit, l'occasion du reflux pour passer la rivière à gué, et chassèrent les Anglais de l'île, qui est demeurée depuis déserte et sans culture. Mais la compagnie a dans l'île James un château fort et régulier; il est monté de trente-deux grosses pièces de canon, sans y comprendre plusieurs petites pièces, qui sont sur le bord de l'eau, et qui bordent le canal du nord. Un accident, dont la cause est ignorée, fit sauter le vieux fort en 1725. On a cru devoir attribuer cette disgrâce au tonnerre, qui, étant tombé apparemment sur le magasin, réduisit tous les édifices en poudre, et causa la mort à quantité de personnes, entre lesquelles on compta M. Plunket, alors gouverneur; mais Anthony Rogers, qui fut nommé pour lui succéder, se hâta de rétablir cette perte, en élevant sur les ruines un château beaucoup mieux entendu que le premier.

Le 11 d'octobre, Smith partit de l'île James dans la Bonite, accompagné du Byam, navire d'Antigoa, commandé par le capitaine Hister, pour se rendre ensemble à Sierra-Leone. Ce premier jour et le lendemain, ils portèrent au sud-ouest et à l'ouest-sud-ouest, pour éviter les basses du Rio-Grande, qui s'étendent à soixante lieues du rivage. Le 13, on porta au sud vers Sierra-Leone; le jour suivant, on fut ar-

rêté par un calme qui dura quatorze jours. Les équipages des deux bâtiments passèrent cet ennuyeux intervalle à se visiter, quoique les réjouissances des matelots fussent souvent interrompues par des ouragans, nommés tornados dans cette mer : ils duraient ordinairement une heure, et leur approche était annoncée par un tonnerre furieux, par des éclairs et des nuées noires et épaisses, auxquelles succédaient des pluies si grosses et si pesantes, que l'eau tombait sans se diviser en gouttes. La longueur des calmes causa une telle disette d'eau sur la Bonite, que, sans le secours du Byam, il aurait fallu renoncer à toute espérance.

Le 3 de novembre, on découvrit la terre à la distance de dix lieues, sur vingt-cinq brasses de fond: comme elle paraissait fort haute, on supposa que c'était la montagne de Sierra-Leone, et l'on se flattait d'y arriver avant la nuit. Vers onze heures, on découvrit un bâtiment du côté du rivage. Il était immobile sur ses ancres. Dans cette situation, au milieu du jour, on ne douta point que ce ne fût quelque reste des pirates qui avaient exercé depuis peu leurs brigandages sur cette côte. On se disposa de concert à faire une vigoureuse défense, et le temps fut employé jusqu'à cinq heures aux préparatifs du combat; mais on reconnut vers le soir que l'objet de tant de craintes était un bâtiment anglais, nommé l'Élisabeth, et commandé par le capitaine Craighton, qui allait de Sierra-Leone à Rio-Nunez pour le commerce de l'or, de l'ivoire, et du bois de rose (camwood). Craighton, à la vue de deux

bâtiments qui s'arrêtaient, soupçonnant qu'ils cherchaient Sierra-Leone, sans être sûrs de leur route, leur fit dire que ces hautes terres étaient les Idolos (1), îles pierreuses, ou rochers, à vingt lieues au nord de Sierra-Leone. Ils avancèrent pendant toute la nuit; et le lendemain, à dix heures du matin, ils découvrirent les Sousos, terres extrêmement hautes, à vingt milles dans l'intérieur du pays.

Le jour approchait de sa fin lorsqu'ils arrivèrent devant le cap de Sierra-Leone. Les deux bâtiments arborèrent leur pavillon, et saluèrent le cap chacun de sept coups. Ils avaient à bord le sieur Charles, nouveau gouverneur de Sierra-Leone. Quoiqu'il fût déjà nuit, ils entrèrent dans la rivière, avec la précaution d'employer la sonde; et, pour prévenir les accidents, ils allumèrent des feux. Comme ils rangeaient de fort près la côte, en s'avançant au long des hautes montagnes, ils aperçurent, à la hauteur de la baie de France, deux petites lumières sur le rivage : l'une venait d'une petite barque de commerce; l'autre, d'une chaloupe de la Barbade, commandée par le capitaine Crocker, qui, ayant découvert les deux bâtiments dans le cours de l'après-midi, avait suspendu sa lanterne pour leur servir de direction. Aussitôt qu'ils eurent mouillé l'ancre, Crocker se rendit à bord

(1) D'Anville, sur sa carte de Guinée (1775), place à une assez grande distance au sud-est l'île de Tamara, qu'il distingue des îles de Loss ou dos Idolos. La carte de l'ouvrage de Th. Winterbottom, au contraire, nomme Tamara la plus grande et la plus septentrionale des îles de Loss.

de la Bonite. Il ne restait sur ce vaisseau que du vin de Madère, sans un seul citron : Crocker en fit apporter un panier de son propre bord; et tandis qu'on se rafraîchissait à boire le punch, il rendit compte des affaires de la compagnie dans l'île de Bense: le directeur était alors le sieur Marmaduck Panwall.

Le lendemain, 5 de novembre, les deux bâtiments furent agréablement surpris de se trouver dans une petite baie fort agréable, environnée de collines fort hautes, ou plutôt de montagnes, qui, étant couvertes de fort beaux arbres, retentissent le matin du chant d'une grande variété d'oiseaux. Le capitaine Crocker salua le pavillòn du gouverneur Charles de cinq coups de canon; on lui en rendit trois. L'eau est excellente dans cette baie; elle découle des rocs, et se rassemble si heureusement, que, sortant comme d'un tuyau, il suffit de présenter les tonneaux pour les remplir. Comme la baie est sans rocs, les Anglais y jetèrent librement le filet, et prirent quantité de mulets et d'autres poissons, entre lesquels il se trouva un jeune alligator, que les nègres dévorèrent avidement.

Le 6, on se rendit à l'île de Bense, principal comptoir des Anglais, et résidence du gouverneur. Le château est revêtu de fortifications régulières, et monté de vingt-deux pièces de gros canon, outre une batterie de onze pièces, qui est placée sous le mur. Le gouverneur Charles prit possession de son poste, et reçut les compliments ordinaires.

Le 7, Smith commença l'exercice de sa commission

sans aucun obstacle de la part des nègres, qui sont, dit-il, plus accoutumés que ceux de la Gambra aux manières de l'Europe. Quelque soin qu'il prît pour s'informer de l'origine d'un si bel établissement, il ne put apprendre dans quel temps les Anglais sont devenus maîtres de Sierra-Leone. Ils en jouissaient tranquillement, lorsqu'en 1720, pendant le gouvernement de Plunket, qui eut ensuite le malheur d'être enseveli sous les ruines de Jamesfort, le pirate Roberts trouva le moyen de les chasser de l'île de Bense. Smith fait le récit de cet événement. Le pirate entra dans la rivière de Sierra-Leone avec trois gros vaisseaux, pour y chercher des rafraîchissements; il trouva dans la baie de France le vaisseau de commerce qu'il prit, et qu'il fit conduire dans une autre baie plus proche du cap; l'auteur lui donne dans son plan le nom de baie des Pirates, parce que, au temps de son voyage, on y voyait encore dans la basse marée le fond du bâtiment que Roberts avait enlevé, et qu'il avait fait consumer par le feu, après l'avoir pillé. Cette baie a beaucoup d'enfoncement, quoique l'entrée en soit fort étroite. Ce fut de là que, le jour d'après leur prise, les pirates envoyèrent à l'île de Bense une chaloupe bien armée, pour demander au gouverneur Plunket s'il pouvait leur fournir de la poudre d'or et des balles. Il leur fit répondre qu'il n'avait pas d'or dont il pût se défaire; mais que de la poudre et des balles, il en avait à leur service s'ils prenaient la peine de s'approcher.

Roberts ayant compris le sens de cette réponse, profita de la première marée pour s'avancer devant

l'île avec les trois vaisseaux. Il y eut une action fort vive entre le gouverneur et lui; enfin Plunket ayant épuisé toutes ses munitions, se réfugia dans une petite île nommée Tomba; mais ayant été joint par les pirates, il fut ramené dans l'île de Bense, où Roberts lui reprocha, avec beaucoup de serments et d'exécrations, l'audace qu'il avait eue de lui résister. Plunket s'apercevant qu'il était en fort mauvaise compagnie, se mit à jurer avec la même énergie; ce qui fit beaucoup rire les pirates, jusqu'à conseiller à Roberts de garder le silence, parce que la partie n'était pas égale. On prétend que Plunket ne fut redevable de la vie qu'à cette bizarre aventure. Les pirates, après avoir pillé le magasin, retournèrent à bord, et sortirent de la rivière avec la première marée.

Cette rivière de Sierra-Leone n'a pas moins de quatre lieues de largeur à son embouchure, depuis le cap jusqu'à l'île du Léopard, qui est du côté opposé; mais elle a si peu de profondeur au milieu, que, dans quelques endroits, elle est à sec pendant les basses marées. La partie la plus profonde du canal est au long du cap; ceux qui arrivent de la mer doivent tenir route sur la droite, sans s'écarter du pied des montagnes où la sonde trouve toujours un fond régulier : l'ancrage est excellent dans toutes les baies; mais, contre les basses, le fond est inégal et mauvais. La compagnie d'Angleterre, a dans la même rivière, une île nommée Tasso, qui a trois lieues de circonférence; elle y entretient, par ses esclaves, une fort bonne plantation; le reste de l'île est cou-

vert de bois, mais surtout de cotonniers d'une grandeur singulière : elle produit aussi du coton ordinaire et de l'indigo.

La rivière de Sierra-Leone est remplie de toutes sortes de poissons, tous d'une fort bonne espèce, à la réserve des huîtres, qui croissent (1) ici sur les branches des arbres. L'auteur coupa une de ces branches, si couverte d'huîtres et de bernacles, qu'à peine eut-il la force de la porter jusqu'à sa barque.

Pendant qu'il levait ses plans à Sierra-Leone, le capitaine Levingstone ne perdit pas un moment pour débarquer les marchandises et les armes qui étaient destinées à l'usage du fort; mais on s'aperçut que le vaisseau avait besoin d'être caréné, et de se donner un nouveau mât de misène. Smith résolut de profiter du temps que demandait ce travail, pour visiter la rivière de Scherbro; il obtint, dans cette vue, une chaloupe et des matelots du gouverneur Charles, qui avait ordre, comme tous les officiers de la compagnie, de l'assister dans toutes ses opérations.

Le 14 de novembre, il partit de l'île de Bense, dans une chaloupe nommée la Sierra-Leone, sous le commandement du capitaine Kirkham : Ridley, commandant d'une autre chaloupe nommée le Jaquin, fut bien aise de l'accompagner, pour connaître la rivière de Scherbro. Le 16, ils arrivèrent aux îles des Bananiers, dont la plus grande est fort bien habitée. Smith y trouva quelques blancs qui,

(1) On a déjà vu, dans diverses relations, quels sont ces arbres et ces huîtres.

ayant quitté le service de la compagnie, s'y étaient établis à leurs propres frais, avec quelques chaloupes qui leur servaient à faire le commerce du côté du nord jusqu'à Rio-Pongos et Rio-Nunez : les esclaves, l'ivoire, et le bois de rose (camwood) qu'ils en amenaient en abondance, avaient donné tant de réputation à leurs îles, que tous les bâtiments ne manquaient pas d'y toucher, lorsqu'ils étaient arrivés sur cette côte.

Le 18, les deux chaloupes furent arrêtées par un calme, à l'embouchure de la rivière de Scherbro; le jour suivant, elles s'avancèrent près d'une petite ville, dont le seigneur, nommé Zacharie Cummerbus, était un mulâtre, fils d'un Anglais de l'île d'Yorck. Smith y fut reçu fort civilement; mais, dans l'impatience d'arriver à l'île d'Yorck, il continua de remonter la rivière, et le 20, étant descendu dans cette île, il n'y trouva qu'un facteur anglais nommé Holditch, qui n'était point en état de se défendre contre les nègres. Ils lui avaient rendu plusieurs visites, sans avoir manqué d'emporter chaque fois les meilleurs effets de la compagnie; le fort anglais de l'île n'était alors qu'un amas de ruines.

A la première nouvelle de l'arrivée des chaloupes, le roi de Scherbro se hâta de visiter Smith, avec un cortége de trois cents hommes. Il lui apportait, pour présents, deux quintaux de riz, deux chèvres, et un beau sanglier. Smith répondit à cette galanterie par deux chaudrons de cuivre, deux plats d'étain, une brasse d'étoffe qu'il appelle sletias, et quatre paquets de colliers de verre, qui furent re-

çus avidement. Le roi se fit sur-le-champ une cravate de l'étoffe, avec un double nœud sous le menton, en laissant pendre deux bouts par-devant son surplis, qui était de coton à raies bleues et blanches. Après avoir pris soin de sa parure, il tira de son sein le bout d'une queue de lion, qu'il fit voltiger plusieurs fois autour de lui; ensuite il commença une longue harangue, qui fut interprétée par Cummerbus. Elle contenait en substance, que la queue du lion était son fétiche, et qu'il la faisait voltiger pour montrer l'étendue de son pouvoir et de ses domaines. Il ajoutait, en finissant, qu'il demandait aux deux chaloupes quelques rafraîchissements pour lui-même et pour son peuple. Smith jugea qu'il ne gagnerait pas beaucoup aux présents de sa majesté.

Le troisième jour, après avoir fait l'inventaire des effets de la compagnie, et donné un écrivain, nommé Allen, pour associé au facteur Holditch, il salua le roi de cinq coups de canon, et rentra dans sa chaloupe pour continuer le voyage. Holditch et Allen s'imaginèrent, après son départ, que le roi retournerait immédiatement à Scherbro; mais, le voyant disposé à faire durer long-temps sa visite, et ne pouvant douter qu'elle ne les engageât dans de grands frais, ils se déterminèrent à prier sa majesté de partir. Ce compliment fut si mal reçu, que le roi, dans un mouvement de colère, jura, par son fétiche, que le pays était à lui; qu'il n'avait permis aux Anglais de résider dans l'île d'Yorck qu'à certaines conditions; que le terrain et les marchandises lui appartenaient, et qu'il le ferait d'autant

plus connaître, qu'ils ne lui avaient pas payé le kole: c'est un tribut, ou une rente annuelle, que la compagnie lui paie, non seulement pour l'île d'Yorck, mais pour la liberté du commerce sur toute la rivière. A cette menace, Holditch répondit qu'il n'y avait pas trois mois que le kole avait été payé, et que sa majesté n'avait, par conséquent, aucune plainte à faire à la compagnie. Cette réponse rendit le roi si furieux, qu'il frappa Holditch, et traîna l'autre facteur jusqu'au bord de l'eau, pour le précipiter dans un canot, en donnant ordre à ses gens de le conduire à Smith, et de lui faire dire que ce nouveau facteur n'avait point d'affaire sur la rivière d'Yorck; mais il ne se trouva aucun nègre qui voulut se charger de cette commission. Allen obtint la liberté de retourner au fort, tandis qu'Holditch dépêcha un de ses esclaves dans un canot, pour avertir Smith, non seulement qu'il était outragé, mais encore que le roi commençait à charger ses canots de marchandises de la compagnie, et qu'il paraissait disposé à les emporter toutes s'il n'était prévenu.

En recevant cette lettre, Smith la communiqua aux capitaines Kirkham et Ridley. Il leur déclara que si son opinion était suivie, ils retourneraient aussitôt sur leurs traces pour aller au secours de Holditch et d'Allen; et leur représentant qu'ils n'avaient rien à craindre avec deux bâtiments montés de huit pièces d'artillerie, il les exhorta, au nom de l'honneur, à ne pas souffrir que les biens de la compagnie fussent pillés à leurs yeux. Kirkham marqua d'autant plus de zèle à seconder Smith, qu'il

avait ordre du gouverneur Charles de se conformer à toutes ses intentions; mais Ridley prétendit qu'il y aurait de l'imprudence, avec sept ou huit hommes, d'en attaquer cent. Cependant il se rendit aux instances de Smith; et tous ensemble, profitant d'une forte marée et d'un vent favorable, arrivèrent bientôt dans l'île d'Yorck. Ils avaient eu, dans l'intervalle, la précaution de charger leurs canons et leurs mousquets. L'abordage étant aisé, ils jetèrent l'ancre à cinquante pas du rivage, laissant entre eux et la terre les canots du roi, qui ne parut pas peu surpris de leur retour, surtout lorsqu'il vit descendre Smith, suivi de deux capitaines et de deux esclaves de la compagnie, tous armés de grands sabres.

Ils marchèrent vers la vieille porte de la Parade, qui subsistait encore. Cent nègres de la suite du roi y faisaient la garde avec des fusils, des javelines, des cimeterres, des stylet set des coutelas. Smith remarqua qu'ils étaient effrayés. Ils s'ouvrirent à droite et à gauche pour laisser le passage libre. Les ayant traversés, il s'avança directement au comptoir, où il aperçut, devant la porte, le roi au milieu de ses gardes. Sans s'alarmer de cette vue, il entra au comptoir, accompagné de Ridley. Le roi les y suivit. Holditch et Allen n'y étaient pas les seuls blancs; il leur était arrivé le même jour un soldat de la compagnie, nommé Wild. Smith, fort satisfait de voir le nombre des Anglais augmenté, se tourna vers le roi d'un air chagrin, et lui demanda pourquoi il voyait ses canots chargés des biens de la compagnie. Il lui fit cette question en anglais, que le roi

parlait un peu; mais il n'en tira point de réponse. Holditch et Allen firent alors le récit de tous les outrages qu'ils avaient essuyés. Smith demanda au roi s'il reconnaissait la vérité de toutes ces accusations, et n'en reçut pas plus d'éclaircissement. Le silence augmentant son indignation, il le prit au collet, par la cravate même dont il lui avait fait présent. Je te l'ai donnée, lui dit-il, mais c'est pour te pendre. Il le conduisit avec cette espèce de corde jusque dans la place de la Parade, au milieu de ses propres gardes, où il lui donna plusieurs coups du plat de son sabre. Une action si vigoureuse répandit la consternation parmi tous les nègres du cortége. Ils étaient forcés de reconnaître, au fond du cœur, que leur prince méritait ce traitement, parce qu'une loi de Scherbro condamne à l'esclavage ou à la mort ceux d'entre les habitants qui ont la hardiesse de frapper un blanc. Smith ne cessant pas de tenir le roi par son collier, le traîna malgré lui jusqu'au bord de l'eau, et le fit entrer dans un canot, en donnant ordre à Wild et Ridley de le charger de chaînes. Cependant quelques uns de ses sujets, irrités de l'insulte qu'ils voyaient faire à leur maître, s'approchèrent du canot, et firent leurs efforts pour l'arrêter. Smith en blessa plusieurs, et força les autres de se retirer; mais voyant le canot prêt à s'éloigner, quelques uns se jetèrent dans l'eau. Un des plus hardis s'avança derrière Smith, qui était encore sur le rivage, et se disposait à lui fendre la tête d'un coup de sabre; Ridley sauta si légèrement du canot à terre, que, d'un coup plus prompt et plus sûr, il abattit le

bras au nègre. Il ne restait que Wild dans le canot pour garder le roi. Cette vue, jointe à l'action de Ridley, échauffa si vivement les nègres, qu'ils poussèrent des cris de rage. Cependant ils étaient retenus par la crainte des deux chaloupes, dont ils connaissaient l'artillerie, et qui paraissaient prêtes à faire feu. Comme elles étaient à la portée de la voix, elles demandèrent plusieurs fois à Smith la permission de tirer; mais le jour commençait à devenir obscur, et sa barque étant entre elles et sa rive, il leur défendit de rien entreprendre sans ses ordres. Un nègre s'approcha de lui, pour le poignarder par derrière. Ridley, qui pénétra l'intention de ce malheureux, fit un pas ou deux au-devant de lui; et, d'un stylet de Portugal, il lui porta au visage un coup qui lui fendit la bouche d'une oreille à l'autre. Cette blessure empêcha le nègre de parler; mais elle lui fit pousser un si terrible hurlement, que tous ses compagnons furent saisis d'une nouvelle épouvante. Ridley profita de ce moment pour conduire le roi aux chaloupes. Il y arriva heureusement; mais le jour étant tombé tout d'un coup, ce misérable monarque, au lieu de monter à bord, se jeta dans l'eau, tandis que son guide attachait le canot à la chaloupe. Il avait eu l'habileté de se défaire, en un instant, de son surplis et de son bonnet, qui pouvaient l'empêcher de nager. Ridley s'imagina d'abord qu'il pouvait être tombé sans le vouloir, et fit descendre deux matelots de la chaloupe, pour lui tendre la main dans les flots; mais s'apercevant qu'il avait gagné l'île à la nage, il y retourna lui-même, et présenta

les dépouilles royales à Smith, qui rit beaucoup de cette comique aventure.

Ils jugèrent néanmoins qu'elle pouvait avoir des suites fâcheuses, et que le roi, désespéré du traitement qu'il avait reçu, ne demeurerait pas long-temps sans vengeance. Ils tinrent conseil sur leur situation avec Wild et les deux facteurs, dans un canot qui était attaché sous un grand arbre au bord de l'eau. Le résultat fut qu'Holditch, Allen et Wild retourneraient au comptoir, pour y passer la nuit à toutes sortes de risques; qu'ils se promèneraient armés jusqu'au jour dans la place de la Parade, et qu'ils feraient feu sur les premiers nègres qui auraient la hardiesse de se présenter; que Smith, les deux capitaines et les deux gromettes prendraient soin des marchandises de la compagnie qui étaient sur les canots, et qu'on attendrait le lendemain pour régler les autres résolutions sur la conduite des nègres. Wild et les facteurs se rendirent sur-le-champ au comptoir, leurs fusils chargés de gros plomb. Smith et ses compagnons conduisirent les canots près des chaloupes, et les y attachèrent; ensuite les deux capitaines étant rentrés dans leur bord, avec ordre d'y demeurer jusqu'au jour et de faire feu à certains signaux, Smith retourna au rivage, dans la seule vue d'aller fortifier la petite garnison du comptoir; mais, en chemin, une balle, partie des bois, vint lui siffler à l'oreille gauche, et déranger un peu sa perruque. Il en ressentit une si vive frayeur, qu'ayant recours à la légèreté de ses jambes, il ne fit qu'une course jusqu'au comptoir. Ce ne fut pas sans essuyer

plusieurs autres coups; mais la place de la Parade n'étant qu'à deux cents pas du bord de l'eau, il y arriva heureusement. Là, commençant à respirer, il jeta les yeux autour de lui, et la nuit, qui était assez claire, ne l'empêcha pas d'apercevoir distinctement un corps de nègres rassemblés sous quelques gros cotonniers; ce qui lui fit assez connaître de quel danger le ciel l'avait délivré. Après avoir pris quelques rafraîchissements, il se fit assez entendre de Ridley, qui était à bord, pour lui ordonner de tirer deux ou trois coups de canon vers les arbres, le plus bas qu'il lui serait possible. Cette décharge se fit avec tant de succès, qu'elle tua ou blessa mortellement onze nègres. Tandis que les ennemis se retirèrent dans les bois avec leurs morts, Smith donna ordre aux Anglais qu'il avait avec lui, de faire feu sur la Parade, au moindre bruit qu'ils entendraient autour d'eux; ensuite, étant extrêmement fatigué, il ne pensa qu'à prendre un peu de repos.

A son réveil, tout lui parut si tranquille, que, le jour étant encore éloigné, il ne fit pas difficulté de se rendre au rivage avec deux esclaves qui l'avaient amené. Il repassa sur son bord, où il fit la garde sur le tillac pendant le reste de la nuit. Vers une heure, Holditch lui donna, de sa trompette, un signal dont ils étaient convenus, pour l'avertir qu'il voyait un corps de nègres qui s'avançait vers la Parade. Smith lui ordonna, par un autre signal, de tirer sans ménagement. Les trois coups, dont cette décharge fut composée, eurent tant de succès, qu'ils tuèrent un nègre, et qu'ils en blessèrent un autre. On apprit, le

lendemain, que le blessé était Antonio, interprète de la compagnie. Vers trois heures, Smith ayant entendu le bruit d'un canot qui frottait contre le rivage, envoya deux de ses gens à la découverte. Ils découvrirent trois nègres, qui sautèrent dans l'eau à leur approche, et qui se sauvèrent à la nage. Les deux gromettes amenèrent le canot près des chaloupes. Le lendemain, à la pointe du jour, on y trouva une queue de lion, qui fut reconnue pour le fétiche du roi; d'où l'on conclut que le prince avait tenté de sortir de l'île pendant la nuit, et que pour la seconde fois il avoit eu recours à la nage.

Au lever du soleil, Smith se rendit sur la rive de l'île avec Cummerbus, Ridley et deux autres de ses compagnons, pour délibérer avec les facteurs sur les moyens de retirer du comptoir les marchandises de la compagnie. Le premier objet qui frappa leurs yeux, en entrant au comptoir, fut le nègre Antonio, qui était couché à terre, gémissant de ses blessures. Smith parut surpris. Holditch lui apprit qu'Antonio s'était trouvé au nombre de ceux sur lesquels il avait tiré la nuit précédente. Antonio, se mêlant à l'entretien, dit « qu'il avait eu le malheur en effet d'être « blessé; qu'il avait deux langues, l'une pour les « blancs, l'autre pour les noirs; qu'il confessait « avoir mérité la mort, mais qu'il était venu au « comptoir pour empêcher que les blancs ne tuassent « désormais les noirs, et pour travailler à les rendre « amis. » Smith lui demanda pourquoi il était venu avec des apparences d'hostilité. Il répondit qu'il n'avait avec lui que six hommes; que celui qui avait

été tué était un messager de la part du roi, chargé de quelques ouvertures de paix, et que les cinq autres étaient retournés. Sur ces témoignages d'affection, Smith ordonna que ses blessures fussent pansées, avec d'excellente sauge qu'il avait apportée d'Angleterre, et lui promit la vie s'il était sincère.

Vers dix heures, on tint conseil. Smith proposa de transporter les effets de la compagnie dans une ville nommée Jamaïque, de la dépendance de Cummerbus. Le comptoir de l'île d'Yorck n'était pas capable de défense, si les nègres s'obstinaient dans leur attaque. Holditch fit une objection : les transports de cette nature avaient toujours été préjudiciables à la compagnie; mais, n'en pouvant apporter aucune raison, Smith souhaita que, avant que de chercher d'autres ressources, Antonio fût examiné. Holditch prit la qualité de président du conseil. On fit appeler Antonio, qui parut avec des témoignages extravagants de joie et de soumission. On apprit de lui que le roi s'était laissé tromper par le trésorier, sur le paiement du kole ou du tribut; qu'il ignorait cette trahison à l'arrivée des Anglais, mais que l'ayant heureusement découverte, il avait envoyé cinq ou six de ses sujets avec Antonio, pour informer les Anglais de cette erreur, et négocier la paix avec eux; que le roi avait ordonné d'avance à tous ses sujets de mettre bas les armes, et de ne pas offenser les blancs, sous peine de mort. Antonio ajouta que le roi et son cortége étaient dans une disette extrême de toutes sortes de provisions.

A peine cette interrogation était finie, qu'un des

gromettes anglais vint avertir le conseil d'un nouvel incident. Un nègre était sorti seul des bois, et, s'étant avancé vers le comptoir, il s'était prosterné à terre en approchant du gromette. Cette nouvelle excita la joie d'Antonio jusqu'au transport; il se mit à sauter en criant : « C'est le messager du roi; vous voyez la « vérité; elle me sauvera la vie ! »

Le messager ayant été introduit par Cummerbus, déclara au conseil que le roi son maître était fort affligé d'avoir offensé les blancs, en leur demandant mal-à-propos un kole qui ne lui était pas dû; qu'il avait éclairci ses torts par la confession de son trésorier, et qu'il avait fait mettre cet imposteur à mort, comme la cause de tout le différend; que sa majesté souhaitait ardemment de se revoir en paix avec les Anglais, et qu'elle avait déjà donné ordre à ses sujets de mettre bas les armes, avec défense d'offenser les blancs, sous peine de mort; enfin que, manquant de provisions, elle leur en demandait avec instances, et promettait de leur restituer l'équivalent aussitôt qu'elle serait retournée à Scherbro.

Ce message s'accordait avec la déclaration d'Antonio; mais comme on n'y parlait pas de l'ambassade précédente, Smith interrogea le nègre, qui confirma tout ce qu'Antonio avait raconté. Il ajouta même que c'était Antonio qui avait découvert la trahison du trésorier. Le conseil délibéra sur toutes ces ouvertures. On établit d'abord, que si l'on pouvait faire une paix solide, l'intérêt de la compagnie ne demandait pas que les marchandises fussent transportées hors de l'île d'Yorck; ensuite on jugea que l'embarras

où le roi se trouvait pour les vivres, pouvait servir à donner la solidité qu'on désirait à l'accommodement. On conclut d'envoyer Cummerbus vers le roi, avec la qualité d'ambassadeur, pour témoigner à ce prince qu'on souhaitait de vivre en bonne intelligence avec lui et ses sujets; mais que sa majesté s'étant livrée à de mauvais conseils, qui l'avaient portée à commettre des hostilités contre les Anglais, et à se saisir des effets de la compagnie, ils étaient résolus, pour leur sûreté, de se retirer de l'île d'Yorck à Jamaïque; que cette résolution néanmoins pouvait changer, si sa majesté voulait consentir aux articles suivants: 1°. à jurer par ses fétiches qu'elle ne viendrait jamais dans l'île d'Yorck avec plus de vingt-quatre hommes, et que cette suite serait désarmée; 2°. que les nègres qui se présenteraient sur les bords de l'île pour y commettre quelque hostilité, seraient punis de mort; 3°. qu'à l'expiration du terme où le kole devait être payé, sa majesté n'enverrait pas plus de six personnes pour le recevoir; 4°. que les chrétiens ou les blancs qui habitaient à Scherbro auraient constamment l'exercice libre de leur religion.

Aussitôt qu'on se fut arrêté à ces résolutions, Cummerbus partit avec l'envoyé nègre, pour se rendre dans les bois. Il portait le fétiche royal qu'on avait trouvé, deux jours auparavant, dans le canot. S'étant laissé conduire par le nègre, il trouva le roi assis au pied d'un cotonnier, avec une nombreuse troupe de ses sujets. A la vue de Cummerbus, ce prince se leva, et fit quelques pas au-devant de lui. Il reçut son compliment et son message, auquel il

répondit qu'il ne voulait pas la guerre avec les blancs, et que, à son retour à Scherbro, il tiendrait un conseil, dans lequel il accorderait à la compagnie anglaise tous les priviléges qu'elle désirait. Enfin, il demanda instamment que les marchandisés ne sortissent point de l'île d'Yorck, en promettant de fournir aux facteurs, de l'ivoire, du bois de cam et des esclaves.

Cummerbus revint avec cette réponse; elle fut examinée au conseil. Après une assez longue délibération, Smith, les capitaines et les facteurs s'accordèrent à conclure que les marchandises devaient être transportées à Jamaïque. Quatre raisons leur firent juger qu'ils n'avaient point à choisir d'autre parti : 1°. la promesse vague d'accorder des priviléges dans un conseil qui devait se tenir à Scherbro, ne parut point un lien assez fort pour engager à la fidélité un prince d'une foi douteuse; 2°. l'île d'Yorck était peu fortifiée, au lieu que Jamaïque était capable de défense; 3°. le comptoir était mal fourni de provisions; les esclaves que le roi promettait aux facteurs pouvaient ne servir qu'à leur ruine, et cette promesse même n'était peut-être qu'un artifice; 4°. en quittant l'île d'Yorck, on se délivrait du kole ou du tribut que la compagnie payait au roi.

Smith et Holditch se chargèrent de tous les embarras du transport; mais, tandis qu'ils allaient s'occuper de ce soin, ils souhaitèrent que Cummerbus retournât vers le roi, pour l'amuser par une longue conférence, qui leur donnât le temps d'exécuter leur entreprise. On convint avec lui d'un signal.

Aussitôt qu'il l'eut entendu, il déclara au roi que les Anglais ne pouvaient accepter ses propositions; qu'il avait manqué de politique en maltraitant leurs facteurs, et surtout en voulant piller le comptoir; qu'une juste défiance les avait portés à mettre en sûreté, sur leurs chaloupes, toutes les marchandises de la compagnie, pour les faire sortir de son royaume, et les transporter à Jamaïque; enfin, que le coup de canon qu'il venait d'entendre était le dernier signal du départ.

Une déclaration si peu attendue parut affliger beaucoup le roi. Ses sujets, ne pouvant accuser que lui de la résolution des Anglais, commencèrent à se mutiner. Cummerbus leur laissa vider entre eux cette querelle; et, se faisant accompagner d'Antonio, il se rendit à la parade de l'île, où il fut reçu dans un canot. Cependant, en quittant la rive, il prit le parti d'y laisser Antonio, pour veiller sur les mouvements de l'ennemi. A peine était-il à cent pas de la terre, qu'il vit paraître un grand nombre de nègres dans la résolution de le poursuivre : ils firent voler sur lui quelques flèches; mais son canot fut bientôt assez loin pour n'avoir rien à redouter.

Le jour suivant, Antonio et six autres nègres, attachés aux intérêts de la compagnie, trouvèrent le moyen de se rendre à Jamaïque sur un tronc d'arbre. Ils apprirent aux Anglais qu'après le départ de Cummerbus il s'était élevé un palabre, c'est-à-dire une dispute fort vive entre le roi et ses sujets; que, pour apaiser les mutins, ce prince avait donné ordre que Cummerbus fût poursuivi, parce qu'ils l'accusaient d'avoir engagé les facteurs à quitter l'île

d'Yorck, pour aller s'établir dans sa ville de Jamaïque. Ce stratagème avait eu son effet; car, tandis que les nègres poursuivaient Cummerbus, le roi, qui craignait leur ressentiment pour avoir perdu les avantages du commerce de la compagnie, s'était dérobé dans un canot, et disparut en effet si promptement, qu'on n'a jamais entendu parler de lui. Ses sujets, ne le trouvant point à leur retour, expliquèrent sa fuite comme une abdication volontaire; ils ne pensèrent qu'à élire un nouveau maître. Les nobles, chargés de cette élection par l'usage ou les lois du pays, choisirent un d'entre eux pour succéder au roi détrôné. Aussitôt qu'ils eurent déclaré leur choix, le peuple s'ouvrit à droite et à gauche, et forma une double ligne, au long de laquelle le candidat fut porté sur les épaules de deux hommes. A son passage, tous les nègres le regardèrent avec admiration, se prosternèrent et poussèrent des cris de joie. L'usage est de conduire ainsi le roi successivement dans toutes les parties de son domaine, et la cérémonie se termine par une fête publique.

§ II.

Continuation du voyage en diverses parties de l'Afrique, avec quelques aventures singulières de l'auteur.

Le nouveau monarque, qui se nommait Maximo, dépêcha un esclave à Scherbro, avec ordre aux cabaschirs (1) de lui envoyer un certain nombre de

(1) L'auteur se sert du mot portugais *cabeçeros*.

canots pour sortir de l'île avec son cortége. Il les attendit au comptoir anglais, où il passa la nuit suivante. Quelques uns de ses nobles lui proposèrent de le brûler avant son départ; mais, ayant rejeté ce conseil, il retourna le jour suivant dans sa capitale.

D'un autre côté, Smith, arrivé heureusement à Jamaïque, était descendu au rivage avec Cummerbus, et s'était procuré à bon marché deux maisons pour le service de la compagnie. A son débarquement, il fut reçu au bord de l'eau par une troupe de nègres. Cummerbus ayant donné ordre aux deux principaux chefs de la nation de ne rien épargner pour faire honneur à la compagnie anglaise, ils imaginèrent des cérémonies qui méritent une description.

L'auteur fut d'abord environné d'un cercle de nègres, qui lui témoignèrent leur joie par des grimaces et des acclamations. Ensuite deux des plus robustes l'ayant chargé sur leurs épaules, le portèrent jusqu'à la ville dans cette posture, suivis de tous les autres, qui ne cessèrent pas de pousser des cris, ou plutôt des hurlements effroyables, en sautant, dansant, et faisant plusieurs décharges de leurs mousquets. Smith craignit pendant quelque temps pour sa sûreté; mais lorsqu'il se vit promené, dans la même situation, par toutes les rues de la ville, au milieu d'une multitude de femmes et d'enfants, qui sortaient de leurs maisons en battant des mains et qui paraissaient charmés du spectacle, il fut bientôt persuadé que toutes ces extravagances étaient autant de caresses. Pendant cette course, qui dura plus d'un quart d'heure, Cummerbus faisait battre du

tambour et sonner la trompette à la porte de sa maison. Smith y fut enfin rapporté : ses porteurs étaient hors d'haleine; il ne se trouva guère moins fatigué. Cummerbus le reçut avec une décharge de sept pièces de canon, qui étaient devant sa porte. Il le conduisit ensuite dans une grande salle, où la table était déjà couverte. On y servit plusieurs plats de poisson frit et bouilli, des racines d'ignames, et des patates. A ce premier service succéda le rôti, qui était composé d'un excellent quartier de chevreau, et de quatre grands bassins de volaille. Les Anglais eurent toujours des vivres en abondance à Jamaïque, et ne les trouvèrent pas mal préparés. Ils se fournirent eux-mêmes des liqueurs qu'ils avaient apportées; et lorsque le sucre leur manqua pour faire du punch, ils se réduisirent à boire du vin de Madère.

Après avoir établi un comptoir dans cette ville, Smith remit à la voile le 29 de novembre. En quittant la rive, il salua la ville de sept coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre. Lorsqu'il fut sur la rivière, Kirkham, pourvoyeur de la petite flotte anglaise, l'avertit qu'il ne restait sur les deux chaloupes que huit bouteilles de vin de Madère; fâcheuse nouvelle dans un climat où la chaleur rend ces provisions plus nécessaires qu'en Europe. On prit le parti d'aborder, dans la basse marée, près d'un village où les gromettes assurèrent qu'il croissait des cannes de sucre sauvage. Deux esclaves, qui furent envoyés à terre dans un canot, en rapportèrent une fort bonne quantité. Elles furent coupées en pièces, et pressées dans l'eau, qu'elles ren-

dirent assez douce pour en faire du punch; car on ne manquait point, à bord, de rum et de citrons. Le 13 de novembre on sortit de la rivière, et l'on jeta l'ancre aux îles des Plantains (1), où deux marchands anglais, Pearce et Sanderson, s'étaient établis. Kirkham, qui les connaissait familièrement, prit terre avec l'auteur, et le conduisit à leur habitation; elle n'était pas éloignée du rivage. Le dessein de Smith était de tirer d'eux quelques éclaircissements sur les parties supérieures de la rivière où croît le bois de rose (camwood). Jusqu'alors il n'avait reçu des nègres que des informations fort confuses. Ils lui avaient dit qu'après avoir pénétré assez loin dans la rivière de Scherbro, on arrivait dans une contrée fort montagneuse, où cette rivière fait quantité de détours entre les montagnes, mais sans que son cours en soit plus rapide, excepté vers deux ou trois cataractes, dont l'une est si grande que la rivière tombe d'environ vingt pieds, avec un bruit surprenant. Les deux autres sont moins considérables. Les nègres racontaient qu'à la première ils avaient été obligés de descendre sur la rive, et de tirer leurs canots à force de bras jusqu'au-dessus de la cataracte; qu'aux deux autres, où l'on pouvait surmon-

(1) Dans la carte insérée dans l'ouvrage de Th. Winterbottom, l'île Plantain est placée près de l'embouchure de la rivière Cockoboro, au sud de celle de Cameranca, à sept degrés quarante minutes de latitude nord, et à l'entrée de la grande ouverture formée par l'estuaire de la rivière Scherbro. D'Anville, dans sa carte de Guinée (1775), imparfaite et confuse dans cette partie, ne fait aucune mention des îles des Plantains. La carte que je viens de citer, intitulée : *A Map of the Windward coast of Africa from the Rio-Grande to C. Palmas*, est la seule sur laquelle on puisse suivre le voyage de Smith.

ter l'obstacle avec un peu d'adresse, il arrivait quelquefois que les canots étaient renversés; que le bois de cam, dont ils étaient chargés, allait alors à fond; mais que le canal étant presque sans eau dans la saison de la sécheresse, on y retournait avec la certitude de pêcher facilement ce qu'on avait perdu. Le temps qu'ils choisissaient pour ce voyage était toujours la fin des pluies, qui ne durent pas moins de cinq mois dans cette région. Avec le bois de cam, ils apportaient des dents d'éléphants, et revenaient aux pluies suivantes. Ils y voyaient un grand nombre de bêtes farouches; mais elles ne leur avaient jamais fait de mal. Smith avait appris d'eux encore, qu'un large bras de la rivière de Scherbro va se décharger dans la mer près du cap Monte, mais qu'une grande barre, dont son embouchure est fermée, empêche absolument qu'il ne soit navigable; sans quoi il abrégerait beaucoup le chemin, depuis Sierra-Leone jusqu'au cap Monte et d'autres lieux.

La rivière de Scherbro arrose un pays très fertile, qui fournit quantité de provisions fraîches à Sierra-Leone; mais, lorsque Smith espérait la connaître beaucoup mieux par le témoignage de Pearce et de Sanderson, il apprit qu'ils étaient partis depuis peu dans leurs chaloupes, pour aller faire le commerce des esclaves à Rio-Pongos, vers le nord. Cependant il trouva dans leur maison la femme de Sanderson, occupée, au milieu de ses esclaves, à compter des bouges ou cauris; elle les reçut fort civilement, et leur fit cueillir, par ses gens, des noix de coco fraîches. Quoiqu'elle manquât de sucre, elle leur fit du punch avec de si bon miel, que Kirkham

ne fit pas difficulté de lui en demander une petite provision.

Une lieue à l'ouest des îles des Plantains, on trouve une chaîne de rocs abîmés, qui avancent assez loin dans la mer, et qui peuvent être évités aussi facilement qu'aperçus, au battement continuel des flots qui s'y brisent. La chaloupe de Smith avait jeté l'ancre au-delà des rocs, à quatre milles du rivage. Le jour commençait à baisser lorsqu'il partit des îles des Plantains; avant qu'il eût fait un mille, la nuit devint si obscure, que non seulement il perdit la vue de la terre, mais qu'il ne put même découvrir sa chaloupe; il ne paraissait point une étoile. La barque ne laissa pas d'avancer quelque temps au hasard. Enfin, Smith, ne pouvant se défendre d'un peu d'inquiétude, proposa de s'arrêter pendant le reste de la nuit, dans la crainte d'aller si loin à la rame, qu'on ne se trouvât le lendemain hors de la vue des côtes, sans boussole, et sans autre provision qu'un pot de miel et quelques noix de coco. Kirkham trouva ces raisons fort justes; mais il jugea qu'il y avait encore plus de péril à s'arrêter, parce que la saison des pluies étant déjà fort avancée, on devait craindre, dans le cours de la nuit, quelque tornado, qui submergerait infailliblement la barque. On prit donc la résolution d'avancer encore un peu à la rame, dans l'espérance de découvrir la terre ou la chaloupe. Une heure après, on se trouva près de quelques flots d'écume; ils parurent venir de la chaîne de rocs qui s'étendait depuis le rivage jusqu'à la chaloupe. On résolut de la suivre, en la laissant à droite, dans l'opinion qu'elle devait aboutir à la

chaloupe ou à la terre; mais lorsqu'on fut à l'extrémité, les ténèbres étant toujours de la même épaisseur, on n'aperçut point la lumière de la chaloupe. Pendant que l'inquiétude ne faisait qu'augmenter, on fut surpris d'entendre tout d'un coup un cri de quelque bête féroce, qu'on prit pour le rugissement d'un lion. Comme il paraissait venir de fort près, on rama du même côté, et l'on découvrit aussitôt la terre, qui présentait une côte de sable blanc, divisée par quelques rochers. Smith se détermina sur-le-champ à se mettre à l'abri derrière un de ces rochers, pour y attendre le jour; mais les cris des bêtes farouches continuant de se faire entendre, personne n'eut la hardiesse de descendre au rivage.

On jugea qu'il pouvait être deux ou trois heures. Le repos dont on jouissait, dans cette situation, consolait un peu des peines passées; mais il ne dura pas long-temps : le tonnerre commença bientôt à se faire entendre, accompagné d'éclairs si terribles, que tous les éléments semblaient changés en feu. C'étaient les avant-coureurs d'un violent tornado, qui secoua les arbres avec une fureur capable de les déraciner. Le bruit des branches ne permit plus d'entendre celui des bêtes sauvages. Après cette horrible agitation, il tomba une pluie impétueuse. Smith et ses compagnons n'étaient point à couvert dans leur canot; mais, la crainte des animaux féroces ne leur permettant pas de descendre, ils se crurent fort heureux d'être échappés à la mer, et d'en être quittes pour être bien mouillés. La pluie finit avec la nuit. Ils se trouvèrent dans la baie de Yaoury, deux lieues au nord des îles des Plantains, qu'ils

découvraient assez clairement; mais ils n'aperçurent point leur chaloupe. Le principal chagrin de Smith était de se voir pénétrer d'eau, sans avoir de quoi changer. Dans un état si incommode, il prit la résolution de gagner les îles des Bananiers, qu'il reconnut à quatre ou cinq lieues, pour se reposer chez le facteur Bonnerman; et, s'il ne voyait point sa chaloupe, il forma le dessein de se rendre à Sierra-Leone, dans le canot, en suivant les côtes.

Les gromettes recommencèrent à ramer, malgré la faim qui les pressait. Leurs efforts ne se relâchèrent point jusqu'à dix heures; mais le vent de mer, qu'ils eurent alors à combattre, augmenta beaucoup leur fatigue et leur ennui. Cependant ils en furent délivrés tout d'un coup, à la vue d'un bâtiment qui faisait voile vers la terre. S'en étant approchés, ils le reconnurent pour leur propre chaloupe, qui avait été poussée en mer par le tornado, et qui retournait aux îles des Plantains, pour les chercher, dans la crainte qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. Aussitôt qu'ils furent rentrés à bord, ils portèrent entre les îles des Bananiers et le cap Schilling, pour se rendre à Sierra-Leone, où ils arrivèrent le lendemain, et le jour d'après à l'île de Bense; mais, en arrivant, l'auteur fut saisi d'une fièvre maligne, qui le retint au lit jusqu'au 29; il ne fut pas même capable de monter sur le tillac jusqu'au 4 de janvier.

Le 18 de décembre, il partit de Sierra-Leone, et le 25 il jeta l'ancre aux Gallines, où il trouva l'Élisabeth, dont on a déjà eu l'occasion de parler. Craighton, qui commandait ce vaisseau, invita le

capitaine Levinstone à dîner sur son bord le jour de Noël, et lui montra une lettre de Benjamin Cross, un des pilotes du capitaine Melisse sur l'Expédition, qui se trouvait arrêté depuis trois mois par les nègres du cap Monte, en représailles de quelques habitants qu'un navire anglais leur avait enlevés. Cette infâme pratique n'est que trop souvent exercée, surtout par les vaisseaux de Bristol et de Liverpool : c'est le plus grand obstacle qui s'oppose au commerce des esclaves. Cross ayant appris l'arrivée de l'Élisabeth aux Gallines, et se trouvant abandonné de son propre vaisseau, écrivit au capitaine Craighton pour l'intéresser à sa liberté; mais Craighton devant faire voile à Scherbro, ce fut Levinstone qui se chargea de délivrer ce malheureux Anglais en passant au cap Monte.

Le même jour on vit arriver, dans la rade de Rio das Gallinas, le Brigantin, vaisseau de Bristol, commandé par le capitaine Barry, qui dîna aussi sur l'Élisabeth. On but avec tant d'excès dans ce festin, que Barry, dans la chaleur de l'ivresse, insulta les deux autres capitaines. Ils s'en ressentirent fort vivement. Barry, ne gardant plus de mesures, retourna sur son bord, et fit tirer sur l'Élisabeth; mais comme il avait menacé Levinstone de ne pas le ménager davantage, celui-ci, qui était retourné aussitôt sur son vaisseau, pour se mettre en état de défense, et qui vit l'autre exécuter sérieusement ses menaces, lui envoya quelques bordées qui le forcèrent de lever l'ancre.

Le 26 décembre, Smith, toujours conduit par Levinstone, quitta Rio das Gallinas, et le 29 il

arriva au cap Monte, où il passa quatre jours. Dans cet intervalle, Cross fut racheté pour la somme d'environ cinquante livres sterling, et reçu à bord de la Bonite; il y demeura jusqu'au 26 de janvier, qu'étant arrivé à Saint-André, où l'Expédition était à l'ancre avec plusieurs autres bâtiments anglais et français, le capitaine Melisse rendit à Levinstone le prix de sa rançon. Smith observa, au cap Monte, que les nègres qui parlèrent de commerce se gardaient soigneusement d'aller à bord, dans la crainte d'être enlevés, et que ceux même qui s'y hasardèrent rentraient dans leurs canots à la vue de la moindre arme, et retournaient promptement au rivage. Il ne douta pas qu'ils ne fussent plus industrieux que la plupart des Africains, parce qu'ils portent des étoffes de leur propre fabrique.

Le 2 de janvier, la Bonite partit pour le cap Mesurado, où elle arriva le 4; elle y jeta l'ancre sur huit brasses, derrière le cap même, à deux lieues de l'embouchure de la rivière Saint-Paul. Après y avoir passé jusqu'au lendemain à midi, ne voyant paraître aucun nègre, et ne voulant pas courir les risques du débarquement, Smith fut d'avis de remettre à la voile et de suivre de près la côte, pour en lever un plan fidèle; ce qui retarda beaucoup le voyage, parce qu'on fut obligé de mouiller toutes les nuits. Le 5, on jeta l'ancre devant Rio-Junco, sur cinq brasses; et Smith descendit dans la barque longue, pour sonder tous les environs de cette rivière. L'embouchure est fermée par tant de rocs, qu'il est impossible aux petits bâtiments d'y entrer;

gnés l'un de l'autre d'environ deux cents brasses : le plus avancé vers le nord est un roc plat, d'environ cinquante brasses de longueur ; l'autre est escarpé, et causa la perte d'un vaisseau anglais en 1719 ; il a neuf pieds d'eau d'un côté, et cinq brasses de l'autre.

Le 22 de janvier, on quitta Sestre-Crou ; le 24, on doubla le cap Palmas. Environ sept lieues au nord-est de ce cap, on trouve une ville nommée Ostende, où Smith apprit que les nègres de Saint-André, ville voisine, avaient porté depuis peu la guerre à Drouin, réduit cette habitation en cendres, enlevé pour l'esclavage les hommes, les femmes et les enfants, qu'ils avaient vendus à plusieurs vaisseaux qui se trouvaient alors dans leur rade. Ce récit fit perdre aux Anglais la pensée de s'arrêter à Drouin. Ils arrivèrent le 26 de janvier à Rio-Saint-André, où ils trouvèrent l'Expédition, vaisseau du capitaine Mélisse, et plusieurs autres bâtiments anglais et français. La rade de Saint-André est d'une extrême commodité pour les vaisseaux ; et, depuis la démolition de Drouin, elle est devenue célèbre par son commerce. Smith ne s'y arrêta que pour en lever le plan. Il continua de suivre la côte des Quaquas, qui s'étend est quart nord-est, depuis le cap Palmas, l'espace d'environ cent lieues, jusqu'à la rivière de Mancha, nommée par les uns Rio-Cobre, et par d'autres, Rivière d'or. Cette côte n'est pas si peuplée que celle de Malaguette, qui s'étend, l'espace de cent lieues, depuis le cap Monte jusqu'au cap Palmas.

Le 4 de février, on jeta l'ancre à cinq milles d'Axim vers l'ouest. Ce château des Hollandais, sur

la Côte-d'Or, est une petite fortification triangulaire, montée de onze pièces de canon. Chaque angle a sa batterie, composée de trois pièces aux deux angles qui regardent la terre, et de cinq à l'angle de la mer. Les nègres ont une ville fort peuplée sous le canon du château, comme on en voit sous tous les forts européens au long de la Côte-d'Or (1).

Sept ou huit lieues au sud d'Axim, on rencontre un autre fort bâti par les Brandebourgeois, mais tombé depuis entre les mains des Hollandais, et célèbre, entre les marchands de l'Europe, sous le nom de Château de Conny. Les Prussiens, en le quittant, l'avaient laissé sous la garde d'un cabaschir nègre nommé Jean Conny, avec ordre de ne le livrer qu'à leur nation; ensuite le roi de Prusse vendit toutes ses possessions sur la côte de Guinée à la compagnie hollandaise des Indes occidentales, en y comprenant un autre fort qui lui appartenait, près du cap Tres-Puntas ou des Trois-Pointes; mais, lorsque les Hollandais s'y présentèrent, Jean Conny leur refusa l'entrée d'un lieu confié à ses soins; ce qui fit naître une guerre, qui coûta beaucoup de sang et d'argent aux Hollandais. Conny, enflé de sa victoire, porta la haine jusqu'à faire paver l'entrée de sa cour des crânes d'un grand nombre de Hollandais, qu'il avait tués dans une action fort sanglante; il en avait fait garnir un d'argent, pour s'en servir à boire du punch; cependant il fut chassé du fort en 1724, et forcé de se retirer dans le pays de Fantin, pour évi-

(1) Les pages 114, 115 et 116 de l'auteur sont prises de Bosman, mot pour mot.

ter la vengeance d'une nation qu'il avait insultée si cruellement.

Le 6 de février, Smith jeta l'ancre, sur six brasses, devant ce fameux château : vers minuit, il lui vint un canot de la part du gouverneur hollandais, pour lui offrir de l'eau et du bois. L'auteur suppose qu'on lui aurait fait payer ce secours assez cher; car il avait appris que tous les commandants hollandais avaient reçu ordre de n'accorder ni eau ni bois aux vaisseaux anglais, excepté à ceux de Humphry Morries, fameux marchand de Londres. Les nègres du canot lui dirent que le gouverneur hollandais avait fait creuser la terre dans plusieurs endroits autour du fort, pour découvrir un tonneau de poudre d'or, que Jean Conny y avait laissé, mais qu'on n'avait tiré aucun fruit de cette recherche.

Le 7, on quitta le fort de Jean Conny, dont le véritable nom est Fredericksbourg ; et, touchant aux comptoirs anglais de Dixcove, Succonda et Commendo, dont Smith leva successivement les plans, on arriva le 17 au cap Corse, où l'on trouva plusieurs vaisseaux dans la rade.

Pendant le séjour que Smith avait fait à James-fort sur la Gambra, il avait reçu, par un vaisseau anglais, une lettre de Hollande, adressée au gouverneur hollandais de Mina, qu'il s'était chargé de porter au cap Corse. Cette occasion lui paraissant favorable pour lever le plan du château de Mina, il s'y rendit dans un grand canot avec Levinstone, sous prétexte de remettre la lettre au gouverneur; mais ils reconnurent bientôt que le Hollandais ne

manquait pas de pénétration. Smith, qui ne se croyait ni connu ni observé, étant sorti, sans affectation, pour jeter les yeux autour de lui, fut étonné de se voir immédiatement suivi par le gouverneur, qui le tira brusquement par la manche, et qui le pria de rentrer dans la salle, en lui disant qu'il pouvait emporter, si c'était son dessein, tout l'or de la Guinée dans sa poche, mais que pour le plan du château hollandais, il ne l'emporterait pas. Un reproche si peu attendu causa d'abord quelque embarras à Smith; cependant, après s'être un peu remis, il répondit au gouverneur qu'il lui avait cru assez de lumières pour ne pas s'imaginer qu'on pût entreprendre de lever le plan d'une place sans les instruments nécessaires, et que, n'en ayant aucun, il s'étonnait qu'on pût le soupçonner de ce dessein. Le commandant hollandais demeura pensif un moment, et, paraissant se repentir d'un procédé trop brusque, il pressa Smith et Levinstone de demeurer à dîner; ils y consentirent. Alors il leur montra quelques plans imparfaits, qui avaient été levés par un dessinateur de la compagnie hollandaise : l'ouvrage avait été fort bien commencé, mais l'artiste était mort sans avoir pu l'achever.

Smith partit du cap Corse le 23 de mars : comme on était à la fin de la saison sèche, l'eau était si rare dans la garnison, qu'il fut impossible d'en obtenir pour les besoins du vaisseau; il ne s'en trouve point à plus de huit milles du château, de sorte qu'on y est réduit à l'eau d'une grande citerne, qui se remplit par des tuyaux de plomb où la pluie des-

cend de tous les toits; tous les forts de la côte n'ont pas d'autre ressource.

Le 24 de mars, on toucha au fort de Tantumquerri, et le 27 on mouilla, sur cinq brasses, à Winnebah. Ce dernier fort était si bien fourni d'eau, qu'après en avoir fait remplir plusieurs tonneaux, Smith ne s'aperçut pas que la citerne eût baissé de plus de six lignes; ce qui lui fit conclure que, dans un fond de roc, elle avait une source vive qui lui fournissait de l'eau continuellement.

Le 28, ayant quitté Winnebah (1), on alla jeter l'ancre, le 30, au fort d'Akra, sur six brasses d'un fond si pierreux, qu'il endommage beaucoup les câbles. L'endroit du débarquement est sûr et commode, parce qu'il est couvert de quelques petits rochers qui rompent l'impétuosité des vagues. Pendant que Smith fut à l'ancre devant Akra, il alla se promener plusieurs fois jusqu'à la porte du fort hollandais; il y rencontra quelques marchands de cette nation, qui connaissaient le facteur anglais dont il était accompagné. On s'entretint quelques moments avec beaucoup de familiarité; mais les Hollandais ne proposèrent point à Smith d'entrer dans leur fort; ce qui lui fit juger qu'ils avaient des ordres du gouverneur général de Mina, et qu'ils craignaient les observations d'un dessinateur anglais.

(1) On ne trouve, sur les cartes de d'Anville, ni le fort de Tantumquerri, ni celui de Winnebah; ils sont placés sur la carte de Belin pour l'*Histoire générale des Voyages*, et avec plus d'exactitude encore sur la carte qui accompagne l'ouvrage de Postlethwayte, intitulé *The National and Private advantage of the African trade*. 1762, in-8°.

Le 3 d'avril, après avoir perdu un câble dans les rocs d'Akra, il remit à la voile pour gagner la côte de Juida. Le 5, il passa devant l'embouchure de la grande rivière de Volta, qui a tiré ce nom de la rapidité extrême de son cours. Il est si violent, qu'en entrant dans la mer il change la couleur de l'eau jusqu'à plus de huit lieues de la côte : c'est cette rivière qui sépare la Côte-d'Or de la Côte des Esclaves.

Le 7, à la pointe du jour, on jeta l'ancre, sur sept brasses, dans la rade de Juida, et l'on salua le fort, qui est à plus d'une lieue de la côte. Il se trouvait alors dans la rade trois vaisseaux français et deux portugais. La Guinée entière n'a pas de lieu où le débarquement soit si difficile; on y trouve continuellement les vagues si hautes et si impétueuses, que les chaloupes de l'Europe ne pouvant s'approcher du rivage, on est obligé de jeter l'ancre fort loin, et d'y attendre les canots qui viennent prendre les passagers et les marchandises. Ordinairement les rameurs nègres s'en acquittent avec beaucoup d'habileté; mais quelquefois aussi le passage n'est pas sans danger. A l'arrivée du vaisseau de Smith, les facteurs de sa nation envoyèrent à bord un grand canot, pour amener au rivage ceux qui devaient y descendre. Le passage fut heureux. Cependant Smith fut étonné de se voir entre des vagues d'une hauteur excessive, et des flots d'écume, qui paraissaient capables d'abîmer le plus grand vaisseau. Il admira l'adresse des nègres à les traverser, mais surtout à profiter du mouvement d'une vague pour faire avancer, à l'aide des rames, leur canot fort loin sur la rivière; après quoi, sautant à terre, ils

le transportèrent encore plus loin, pour le garantir du retour des flots. Si l'on avait le malheur d'être renversé, il serait fort difficile ici de se sauver à la nage, quand on n'aurait que la violence de la mer à combattre; mais, en y joignant le danger des requins, qui suivent toujours les canots en grand nombre pour attendre leur proie, on peut dire qu'il est presque impossible d'échapper.

Les vaisseaux qui viennent à Juida pour le commerce ont toujours, sur le rivage, des tentes qui leur servent de magasins pour mettre leurs marchandises à couvert. Smith, en débarquant, s'approcha d'une tente française, où le matelot qui en avait la garde lui offrit, en langue anglaise, un verre d'eau-de-vie qu'il accepta. Il y avait dans la tente un grand nombre de barils, dont le dehors paraissait mouillé. Smith en ayant demandé la raison, le matelot français lui répondit que les barils n'avaient été débarqués que le matin, et qu'ils avaient beaucoup souffert au passage. Il ajouta qu'au débarquement, un matelot français s'étant hasardé trop loin dans l'eau, pour reprendre un baril que les vagues emportaient, avait été saisi par un jeune requin, contre lequel il s'était fort bien défendu avec son couteau; mais que la même vague qui le ramenait ayant apporté deux autres requins monstrueux, il avait été déchiré dans un moment, et dévoré à la vue de tous ses compagnons.

Cette tragique aventure n'inspira pas peu de dégoût à Smith pour un pays si dangereux; mais les branles étant prêts à le porter au fort, il ne fit pas difficulté de se livrer aux nègres, qu'il ne crut pas

aussi redoutables que les requins. Il traversa trois rivières, ou plutôt, dit-il, trois bras de la même rivière, qui passent entre le fort anglais et le rivage; ensuite le pays lui parut si agréable, qu'il préféra d'aller à pied jusqu'au fort. Les Français et les Anglais ont leurs forts, ou leurs comptoirs, à moins d'une portée de fusil l'un de l'autre, environnés d'un mur de terre assez épais. Celui des Anglais, qui est fort spacieux, est défendu par plusieurs batteries qui contiennent dix-sept pièces de gros canons.

Ils ont à dix-huit milles de ce fort, du côté de l'est, un autre comptoir, nommé Jaquin; et celui de Sabi à cinq milles, du côté du nord; mais celui-ci venait d'être réduit en cendres par le grand et puissant roi de Dahomay, dont le nom a fait depuis peu tant de bruit en Europe. Sa première conquête avait été le royaume du grand Ardra, cinquante milles au nord-ouest de Sabi. Le roi d'Ardra ayant, en 1724, quelques affaires à régler avec Baldwin, gouverneur anglais de Juida, et n'étant pas satisfait de sa diligence, fit arrêter Lamb, facteur anglais d'Ardra, dans l'espérance de rendre Baldwin plus attentif à l'obliger. Ce fut dans ces circonstances que la ville d'Ardra fut assiégée par les troupes du roi de Dahomay, et qu'ayant été prise après une vigoureuse résistance, le roi même fut tué à la porte de son palais. Lamb fut conduit prisonnier devant le général de Dahomay, qui n'avait jamais vu de blancs. Cet officier nègre fut si surpris de sa figure, qu'il le mena au roi son maître comme une rareté fort étrange. En effet, le roi de Dahomay, faisant sa résidence à deux cents milles dans les

terres, n'avait jamais eu non plus l'occasion de voir un Européen. Il garda précieusement Lamb, qui écrivit, pendant sa captivité, une lettre au gouverneur Tinker, successeur de Baldwin. Smith en obtint une copie, qu'il a placée à la fin de son journal.

La conquête d'Ardra fut suivie d'une irruption dans le pays de Juida. Les troupes de Dahomay s'étant avancées, au mois de février 1727, jusqu'à la ville de Sabi, que les Français ont nommée Xavier, en formèrent aussitôt le siége. C'est la capitale du royaume de Juida, ville grande et bien peuplée, où les Français, les Anglais et les Portugais ont des comptoirs. Elle eut en peu de jours le sort d'Ardra; mais le roi de Juida, un des plus gros hommes que Smith ait jamais vus, ne se croyant pas capable des fatigues de la guerre, se fit charger dans un branle, sur les épaules de quelques nègres vigoureux, et mit ainsi sa vie à couvert. Les comptoirs européens furent pillés, les facteurs faits prisonniers et menés au camp d'Ardra, où le roi de Dahomay s'était rendu. Lorsque Tinker fut présenté à ce prince, il lui dit, avec une fermeté modeste, que les chagrins qu'il causait aux blancs ne tourneraient point à l'avantage du pays dont il venait de faire la conquête; que c'était le moyen, au contraire, d'en écarter tous les vaisseaux de l'Europe, et de nuire par conséquent à sa propre grandeur.

Le roi lui répondit qu'il sentait la vérité de ce discours, et que son intention n'avait point été que les Européens fussent chagrinés; mais que ce malheur étant arrivé sans ses ordres, il leur permettait de retourner dans leurs comptoirs, pour y exercer

le commerce en liberté. Ils profitèrent aussitôt de cette permission. Cependant, tandis que les gouverneurs français et anglais étaient en marche, le général de Dahomay fit mettre le feu aux comptoirs de la ville, sans avoir consulté les intentions du roi. Cette trahison causa un chagrin mortel aux deux gouverneurs, mais surtout à celui du fort français, qui ne pensait point à retourner sitôt en Europe que Tinker, et qui espérait au contraire de voir Sabi relevé de ses ruines, et le commerce rétabli : ils n'eurent point d'autre ressource que de se retirer tous deux dans leurs forts.

La ville de Sabi n'avait pas moins de cinq milles dans sa circonférence ; les maisons étaient bâties avec assez de propreté, quoiqu'elles ne fussent couvertes que de chaume. Le pays n'a pas de pierres; on n'y trouve pas même un caillou de la grosseur d'une noix ; cependant les comptoirs étaient bâtis à la manière de l'Europe; ils étaient solides, spacieux, bien ouverts, et composés de plusieurs appartements fort commodes, qui avaient chacun leur salle et des balcons pour prendre l'air. Les magasins étaient au rez-de-chaussée, et les logements faisaient le second étage. De si belles demeures contribuaient, non seulement à la satisfaction, mais encore à la santé des Européens. La ville était si peuplée, qu'il était difficile à toute heure de marcher dans les rues, quoiqu'elles eussent beaucoup de largeur. Il s'y tenait tous les jours des marchés, bien fournis de marchandises d'Europe et d'Afrique, et d'une grande variété de provisions. Près des comptoirs de

l'Europe on voyait une grande place, plantée de beaux arbres, à l'ombre desquels les marchands et les capitaines traitaient de leurs affaires, comme dans une espèce de bourse. Tous ces lieux avaient été réduits en cendres peu de jours avant l'arrivée de Smith.

Le 20 d'avril 1727, il profita d'un jour fort calme pour retourner à bord. Le canot étant sur le sable, la tête tournée vers la mer, les passagers y entrèrent d'abord, et s'assirent à l'extrémité, parce que la plus grande partie de l'espace est pour les rameurs nègres, qui sont ordinairement au nombre d'onze ou de treize. Lorsque chacun eut pris place, les rameurs saisirent un moment favorable pour lancer le canot sur le dos d'une vague; et, s'y glissant avec beaucoup d'adresse, ils manièrent si bien leurs rames, qu'avant le retour de la vague suivante ils le mirent hors du danger de se briser contre le rivage. Mais ils n'avaient encore surmonté que le premier obstacle : à vingt-cinq ou trente toises, on trouve une barre, où la mer bat avec plus de violence que contre la terre; ils ne la passèrent pas moins heureusement. Au-delà de cette barre, à la distance de quarante ou cinquante toises, il s'en trouve une autre qui est beaucoup plus dangereuse : les vagues sont furieuses dans l'intervalle, et ne font pas moins de bruit que le tonnerre. Cependant les nègres s'y tinrent ferme, près d'un quart d'heure, avec le secours de leurs rames ou de leurs pelles; enfin, voyant une grosse vague s'ouvrir tout d'un coup, ils firent un mouvement si vif, que, l'ayant traversée, ils n'eurent pas de peine à surmonter la suivante, qui était

beaucoup moins haute. En arrivant à bord, ils se trouvèrent quittes pour avoir été un peu mouillés; et les requins, qui les avaient suivis, ne furent pas trop contents, dit l'auteur, de voir leurs espérances trompées.

Le matin du jour suivant, on mit à la voile pour l'île du Prince, où l'on se proposait de prendre de l'eau et du bois; on y arriva le 18 de mai. Les provisions y étaient fort chères, mais celle d'eau et de bois coûta peu; et Levinstone employa le temps, jusqu'au 16, à faire caréner son vaisseau. Le 20 on passa la ligne; le 23 on découvrit le cap Lopez, à la latitude d'un degré du sud. Ce fut la dernière fois qu'on eut la vue de la côte d'Afrique.

Après avoir parcouru environ quatre degrés au sud de la ligne, on tomba sous le véritable vent de commerce, et l'on porta à l'ouest pendant près de quatre cents lieues. Ensuite, ayant tourné au nord-nord-ouest, on passa une seconde fois la ligne le 5 de juin. Dès le lendemain, on fut arrêté par les calmes qui règnent toujours près de la ligne dans cette saison, surtout entre les vents de commerce nord-est et sud-est. Le temps devint fort triste par son obscurité, et par une abondance continuelle de pluies qui nuisaient beaucoup à la manœuvre. Si près de la ligne, on était surpris de trouver l'air très froid. Il ne se passait pas de jour sans quelques tornados. On en tira cet avantage, qu'ils servirent à faire gagner le véritable nord-est de commerce; après quoi l'on porta au nord-nord-ouest avec un vent frais jusqu'au 1er de juillet. Mais étant alors à

treize degrés dix-neuf minutes du nord, on s'aperçut d'une dangereuse voie d'eau. Comme elle était déjà si grande que les pompes ne pouvaient suffire, on ne fut pas saisi d'une crainte médiocre, en considérant qu'on était fort éloigné de la terre, et qu'on n'était accompagné d'aucun vaisseau. Après beaucoup de recherches, Levinstone découvrit la source du mal, et trouva le moyen d'en arrêter le progrès. Cependant il ne fut pas possible d'y remédier si parfaitement, qu'on ne s'aperçût bientôt qu'il recommençait avec un nouveau danger. On résolut de suivre le vent pour soulager le vaisseau ; mais la fatigue extrême de l'équipage, qui était sans cesse obligé de travailler à la pompe, fit applaudir à la proposition de porter droit aux Indes occidentales. On était sous le vent nord-est de commerce; et dans la latitude qu'on vient de remarquer, on avait directement la Barbade à l'ouest. A la vérité, suivant les calculs, on n'en était pas à moins de sept cents lieues, distance terrible pour un vaisseau prêt à s'abîmer : cependant les circonstances n'offrant point d'autre ressource, on résolut de s'y attacher avec tous les efforts du courage et de la prudence. Les emplois furent distribués pour une si grande entreprise. Le capitaine et le pilote devaient prendre alternativement la conduite du gouvernail. Wheeler et Smith se chargèrent de préparer les vivres, et de faire du punch chaud pour ceux qui travailleraient à la pompe, auxquels on assigna une pinte et demie de cette liqueur pendant chaque garde, c'est-à-dire de quatre en quatre heures. Ils avaient besoin

de ce cordial pour ranimer leurs esprits, parce que le travail était si pénible, et le péril si pressant, que tous les matelots ne purent être divisés qu'en deux gardes. Il restait deux petits nègres qui reçurent ordre d'assister Wheeler et Smith dans leurs fonctions.

On passa neuf ou dix jours dans une extrémité aussi déplorable. La plupart des matelots commençaient à se rebuter de l'excès du travail, et quelques uns firent éclater des murmures qui semblaient annoncer d'autres effets de leur désespoir. On leur fournissait néanmoins des rafraîchissements continuels, et Smith avait soin de leur tuer tous les jours quelques pièces de volaille ou quelque chevreau. Tous les officiers s'efforçaient aussi de les encourager par l'espérance de découvrir bientôt la Barbade. Leur chaloupe, qui était assez grande et en fort bon état, avait été placée sur le tillac; mais la barque longue ayant été serrée entre les ponts, plusieurs souhaitaient qu'on la mît en état d'être employée, c'est-à-dire qu'elle fût équipée de tout ce qui était nécessaire pour un usage forcé, comme d'eau, de vivres, d'instruments de mer, etc. D'autres s'opposaient fortement à cette proposition, dans la crainte que les plus mutins ou les plus désespérés ne profitassent des ténèbres pour fuir dans la barque et pour abandonner tous les autres à leur mauvais sort; ce qui aurait causé nécessairement la perte du vaisseau, parce qu'il ne serait pas resté assez de bras pour la pompe. Au milieu de ce trouble, tous les animaux étrangers qu'on transportait en Europe moururent, faute de soins et de nourriture.

beau sable luisant. Le 25, il découvrit la pointe du Lézard, et, s'engageant dans le canal, il se trouva le lendemain vis-à-vis l'île de Wight. Mais le vent changea tout d'un coup du sud-ouest au sud-est, et devint si violent qu'il se vit forcé de retourner vers Portsmouth. En vain tira-t-il trois coups, pour demander du secours dans un embarras qui augmentait à chaque moment; il ne se trouva point une seule barque qui osât risquer de sortir. Son pilote avait heureusement quelque connaissance de cette côte; il donna le reste au hasard, et la nécessité fut un si bon guide, qu'il mouilla dans la rade de Portsmouth le 26 de septembre, à onze heures du matin. L'auteur se rendit à Londres par terre.

§ III.

Voyage de Bullfinch Lamb.

Ce voyage se trouve raconté dans une lettre adressée à Tinker, gouverneur du fort anglais de Juida (1). Nous la rapporterons textuellement.

Monsieur, il y a cinq jours que le roi me remit votre lettre du 1er de ce mois; ce prince m'ordonne de vous répondre en sa présence. Je le fais, pour exécuter ses volontés. En recevant votre lettre de sa main, j'eus avec lui une conférence dont je crois

(1) Cette lettre, qui a été publiée par Smith, est datée du 27 de novembre 1724. A Abomey, dans le palais du grand Trudo Audati, roi de Dahomay.

pouvoir conclure qu'il ne pense pas beaucoup à fixer le prix de ma liberté. Lorsque je le pressai de m'expliquer à quelles conditions il voulait me permettre de partir, il me répondit qu'il ne voyait aucune raison de me vendre, parce que je ne suis pas nègre. Je le pressai. Il tourna ma demande en plaisanterie, et me dit que ma rançon ne pouvait monter à moins de sept cents esclaves, qui, à quatorze livres sterling par tête, feraient près de dix mille livres sterling. Je lui avouai que cette ironie me glaçait le sang dans les veines ; et, me remettant un peu, je lui demandai s'il me prenait pour le roi de mon pays. J'ajoutai que vous et la compagnie me croiriez fou, si je vous faisais cette proposition. Il se mit à rire, et me défendit de vous en parler dans ma lettre, parce qu'il voulait charger le principal officier de son commerce de traiter cette affaire avec vous, et que si vous n'aviez rien à Juida d'assez beau pour lui, vous deviez écrire d'avance à la compagnie. Je lui répondis qu'à ce discours il m'était aisé de prévoir que je mourrais dans son pays, et que je le priais seulement de faire venir pour moi, par quelqu'un de ses gens, des habits et quelques autres nécessités. Il y consentit. Je n'ai donc, monsieur, qu'un seul moyen de me racheter ; ce serait de faire offre au roi d'une couronne et d'un sceptre, qui peuvent être payés sur ce qui reste dû au dernier roi d'Ardra. Je ne connais pas d'autre présent qu'il puisse trouver digne de lui ; car il est fourni d'une grosse quantité de vaisselle d'or en œuvre, et d'autres richesses. Il a des robes de toutes les sortes, des

chapeaux, des bonnets, etc. Il ne manque d'aucune espèce de marchandises; il donne les cauris comme du sable, et les liqueurs fortes comme de l'eau. Sa vanité et sa fierté sont excessives : aussi est-il le plus riche et le plus belliqueux de tous les rois de cette grande région; et l'on doit s'attendre qu'avec le temps il subjuguera tous les pays dont le sien est environné. Il a déjà pavé deux de ses principaux palais des crânes de ses ennemis tués à la guerre: ces palais, néanmoins, sont aussi grands que le parc Saint-James à Londres, c'est-à-dire qu'ils ont un mille et demi de tour.

Je lui parle souvent d'établir une correspondance avec la compagnie, et de faire venir des blancs à la cour. Vous devez l'entretenir dans ces idées, et lui dire que le moyen de les faire réussir est de commencer par m'accorder la liberté. Il répète sans cesse qu'il voudrait voir des vaisseaux dans certains lieux, ne fût-ce que pour leur vendre ses esclaves, et pour se faire apporter les ornements qui conviennent à un prince tel que lui. J'affecte de prêter l'oreille à tous ses discours, et, si vous le flattez un peu, je ne doute pas que vous ne contribuiez beaucoup à finir ma misère. J'espère que la compagnie ne me jugera point indigne de son attention, et qu'elle se souviendra des longues et pénibles souffrances auxquelles je me suis exposé pour son service. Je suis dans une situation fort misérable, privé de toutes les douceurs de la vie, séparé de ma femme, de mes enfants, et de tout commerce humain : c'est être enseveli tout vivant. Enfin, je ne crois pas qu'il y

ait de sort aussi triste que celui de perdre ma jeunesse dans un pays tel que celui-ci.

Le roi souhaite beaucoup qu'il me vienne des lettres de ma nation, ou toute autre marque de souvenir; il regarderait comme une bassesse indigne de lui de prendre quelque chose qui m'appartînt; je ne crois pas même qu'il voulût retenir les blancs qui viendraient à sa cour : s'il me traite autrement, c'est qu'il me regarde comme un captif pris à la guerre; d'ailleurs, il paraît m'estimer beaucoup, parce qu'il n'a jamais eu d'autre blanc qu'un vieux mulâtre portugais, qui lui vient de la nation des Popos, et qui lui a coûté environ cinq cents livres sterling. Quoique cet homme soit son esclave, il le traite comme un cabaschir du premier ordre; il lui a donné deux maisons, avec un grand nombre de femmes et de domestiques, sans lui imposer d'autre devoir que de raccommoder quelquefois les habits de sa majesté, parce que ce mulâtre est tailleur : ainsi l'on peut compter que les tailleurs, les charpentiers, les serruriers, ou tout autre artisan libre, qui voudraient se rendre ici, seraient reçus avec beaucoup de caresses, et feraient bientôt une grosse fortune; car le roi paie magnifiquement ceux qui travaillent pour lui.

L'arrivée de quelque ouvrier serait donc un excellent moyen pour obtenir ma liberté, en y joignant la promesse d'entretenir avec lui un commerce réglé; mais, étant persuadé que les blancs contribuent ici à sa grandeur, il m'objecte à tous moments que, s'il me laisse partir, il n'y a pas d'apparence

qu'il en revoie d'autres. Il faudrait engager quelqu'un à faire le voyage, pour retourner presque aussitôt; cette seule démarche persuaderait au roi qu'il verrait d'autres blancs dans la suite, et je suis presque sûr qu'il m'accorderait la permission de partir, pour hâter ceux qui viendraient après moi. Si Henri Touch, mon valet, était encore à Juida, et qu'il fût disposé à se rendre ici, il y trouverait plus d'avantages qu'il ne peut se le figurer; il est jeune, le roi prendrait infailliblement de l'affection pour lui. Quoique je ne rende aucun service à ce prince, il m'a donné une maison, avec une douzaine de domestiques de l'un et de l'autre sexe, et des revenus fixes pour mon entretien. Si j'aimais l'eau-de-vie, je me tuerais en peu de temps; car on m'en fournit en abondance; le sucre, la farine et les autres provisions ne me sont pas plus épargnés. Si le roi fait tuer un bœuf, ce qui lui arrive souvent, je suis sûr d'en recevoir un quartier; quelquefois il m'envoie un porc vivant, un mouton, une chèvre, et ma moindre crainte est celle de mourir de faim. Lorsqu'il sort en public, il nous fait appeler, le Portugais et moi, pour le suivre; nous sommes assis près de lui pendant tout le jour à l'ardeur du soleil, avec la permission néanmoins de faire tenir, par nos esclaves, des parasols qui nous couvrent la tête; mais il nous paie assez bien pour cette fatigue : outre trois ou quatre grands cabess (1) qu'il nous donne, il fait quel-

(1) Quarante bouges ou cauris font un tokey, cinq tokeys un gallina, vingt gallinas un grand cabess, qui vaut exactement une livre sterling.

quefois apporter un grand flacon d'eau-de-vie pour nous rafraîchir, et nous en envoie d'autres dans nos demeures.

Ainsi nous tâchons, le Portugais et moi, de nous rendre la vie aussi douce qu'il nous est possible, et surtout de ne pas tomber dans une tristesse qui serait bientôt funeste à notre santé. Cependant, comme je suis fort ennuyé de ma situation, je suppliai le roi, il y a quelque temps, de me mettre entre les mains du général de ses troupes, et de me faire donner un cheval pour le suivre à la guerre. Il rejeta ma demande, sous prétexte qu'il ne voulait pas me faire tuer : ensuite, m'ayant promis de m'employer autrement, il m'ordonna de demeurer tranquille, et de prendre garde à tout ce que je lui verrais faire; j'ignore encore quelles sont ses intentions; son général même n'approuva pas l'offre que je faisais d'aller à la guerre, parce que, si j'étais tué, me dit-il, le roi ne lui pardonnerait pas d'en avoir été l'occasion. Depuis ce temps-là, sa majesté m'a fait donner un cheval, et m'a déclaré que, lorsqu'elle sortirait de son palais, je serais toujours à sa suite. Elle sort assez souvent dans un beau branle, garni de piliers dorés et de rideaux : elle m'ordonne quelquefois aussi de l'accompagner dans ses autres palais, qui sont à quelques milles de sa résidence ordinaire : on assure qu'elle en a onze.

Comme il est fatigant de monter à cheval sans selle, je vous prie de m'en envoyer une, avec un fouet et des éperons. Le roi m'a donné ordre de vous demander aussi pour lui le meilleur harnois

que vous ayez à Juida; vous serez payé libéralement. Il voudrait en même temps que vous lui envoyassiez un chien anglais, et une paire de boucles de souliers. Si vous jugez bien de ses intentions, vous pouvez m'adresser ce que je vous demande et pour lui et pour moi. Je suis persuadé que le moindre présent sera fort agréable de ma part, et redoublera mon crédit à cette cour, soit que je parte ou que je demeure : ainsi je vous conjure de m'accorder une grâce qui peut non seulement rendre mon sort plus supportable, mais qui, faisant conclure au roi qu'on ne pense point à ma rançon, le déterminera peut-être à me rendre la liberté dans quelque moment de caprice.

Vous devez m'envoyer d'autant plus facilement ce que je vous demande, que je n'ai pas touché tous mes appointements depuis que je suis en Guinée; et vous ne serez pas surpris que je vous demande tant de choses, si j'ajoute que le roi me fait bâtir actuellement une maison dans une ville où il fait ordinairement son séjour, lorsqu'il se prépare à la guerre. Cette nouvelle faveur me jette dans une profonde mélancolie, parce qu'elle marque assez qu'on ne pense point à me rendre bientôt la liberté.

Si vous approuvez que je traite avec le roi pour quelques esclaves, il faut que vous en parliez à ses gens, et que vous me donniez là-dessus vos ordres; car, pendant le séjour que je dois faire ici, je souhaite de pouvoir me rendre utile à la compagnie; mais, dans cette supposition, vous ne devez pas oublier de m'envoyer des essais de toutes vos mar-

chandises, avec la marque des prix, pour prévenir toutes sortes de malentendus. Le roi m'a pris tout le papier que j'avais encore, dans le dessein de faire un cerf-volant : je lui ai représenté que c'est un amusement puéril; mais il ne le désire pas moins, afin, dit-il, que nous puissions nous en amuser ensemble. Je vous prie donc de m'envoyer deux mains de papier ordinaire, avec un peu de fil retors pour cet usage; joignez-y un peloton de mèche, parce que sa majesté m'oblige souvent de tirer ses gros canons, et que j'appréhende de perdre quelque jour la vue en me servant d'allumettes de bois. On voit ici vingt-cinq pièces de canon, dont quelques unes pèsent plus de mille livres : on croirait qu'elles y ont été apportées par le diable, quand on considère que Juida est à plus de deux cents milles, et qu'Ardra n'est pas à moins de cent soixante. Le roi prend plaisir à faire une décharge de cette artillerie chaque jour de marché; il fait travailler actuellement à construire des affûts. Quoiqu'il paraisse fort sensé, sa passion est pour les amusements et les bagatelles qui flattent son caprice. Si vous aviez quelque chose qui puisse lui plaire à ce titre, vous me feriez plaisir de me l'envoyer : des estampes et des peintures lui plairaient beaucoup. Il aime à jeter les yeux dans les livres; ordinairement il porte dans sa poche un livre latin de prières, qu'il a pris au mulâtre portugais; et lorsqu'il est résolu de refuser quelque grâce qu'on lui demande, il parcourt attentivement ce livre, comme s'il y entendait quelque chose.

Il trouve aussi beaucoup d'amusement à tracer

des caractères au hasard sur le papier, et souvent il m'envoie son ouvrage pour imiter nos lettres; mais il le fait accompagner d'un grand flacon d'eau-de-vie et d'un grand cabess ou deux. Si vous connaissiez quelque maîtresse hors de condition, blanche ou mulâtre, à qui l'on pût persuader de venir dans ce pays, soit pour y porter la qualité de femme du roi, soit pour y exercer librement sa profession, cette galanterie me ferait faire un extrême progrès dans le cœur du roi, et donnerait beaucoup de poids à toutes mes promesses : une femme qui prendrait ce parti n'aurait point à craindre d'être forcée à rien par la violence; car sa majesté entretient plus de deux mille femmes, avec plus de splendeur qu'aucun roi nègre : elles n'ont pas d'autre occupation que de la servir dans son palais, qui paraît aussi grand qu'une petite ville. On les voit, en troupes de cent soixante et de deux cents, aller chercher de l'eau dans de petits vases, vêtues tantôt de riches corsets de soie, tantôt de robes d'écarlate, avec de grands colliers de corail, qui leur font deux ou trois fois le tour du cou; leurs conducteurs ont des vestes de velours vert, bleu, cramoisi, et des masses d'argent doré à la main, qui leur tiennent lieu de cannes. Lorsque j'arrivai dans le pays, le Portugais avait une fille mulâtresse, que le roi traitait avec beaucoup de considération, et qu'il comblait de présents; il lui avait donné deux femmes et une jeune fille pour la servir; mais, étant morte de la petite vérole, il souhaite passionnément d'en avoir d'autres, et je lui ai entendu dire plusieurs fois qu'aucun blanc ne

manquera jamais, près de lui, de ce qui peut s'acheter avec de l'or. Il traite aussi très favorablement les nègres étrangers, et ses bontés éclatent tous les jours pour quelques Malayens qui sont actuellement ici.

La situation du pays le rend fort sain; il est élevé, et par conséquent rafraîchi tous les jours par des vents agréables. La vue en est charmante; elle s'étend jusqu'au grand Popo, qui est fort éloigné. On n'y est point incommodé des mosquites.

J'espère que l'occasion se présentera de vous entretenir, avec plus d'étendue, de la puissance et de la grandeur de ce prince victorieux. Je n'ai pu me défendre quelquefois d'une vive admiration, en voyant ici des richesses que je ne m'attendais point à trouver dans cette partie du monde. Mais je finirai ma lettre par une courte relation de cette guerre qui s'est faite sous mes yeux, et de laquelle je n'ai sauvé que ce que je portais sur le dos, après avoir failli de périr misérablement dans les flammes. Je ne dois la vie qu'à la pitié d'un nègre, qui m'aida à passer le mur du vieux comptoir, où l'on m'avait renfermé au premier cri de guerre. Sans cette malheureuse précaution, j'aurais peut-être eu le bonheur d'éviter la captivité. Le roi d'Ardra s'était défié apparemment de mon dessein, et ce fut cette raison qui lui fit prendre le parti de s'assurer de moi. Quoi qu'il en soit, la maison où j'étais retenu ayant été la première où les Dahomays mirent le feu, j'en sortis aussitôt pour avoir le triste spectacle de la désolation qui suivit immédiatement. On me con-

duisit, au travers de la ville, jusqu'au palais du roi, où le général de Dahomay commandait en maître absolu. L'orgueil de la victoire et la multitude de ses soins ne l'empêchèrent pas de me prendre par la main, et de m'offrir un verre d'eau-de-vie. J'ignorais encore qui il était; mais ce traitement me rassura. Je l'avais pris d'abord pour le frère du roi d'Ardra, quoique je fusse surpris de lui voir le visage (1) coupé : j'appris bientôt que c'était le général du vainqueur.

A l'entrée de la nuit, je fus obligé de le suivre dans son camp. Les cadavres sans tête étaient en si grand nombre dans les rues de la ville, qu'ils bouchaient le passage; et le sang n'y aurait pas coulé avec plus d'abondance s'il en était tombé une pluie du ciel. En arrivant au camp, on me fit boire deux ou trois verres d'eau-de-vie, et je fus mis sous la garde d'un officier, qui me traita fort honnêtement. Le lendemain, on m'amena un de mes domestiques nègres, mais blessé si mortellement à la tête, qu'on lui voyait la cervelle à découvert. Il n'était point en état de m'expliquer à quoi j'étais destiné. Deux jours après, le général me fit appeler, et me donna ordre de demeurer assis avec ses capitaines, tandis qu'il comptait les esclaves, en leur donnant à chacun un cauris. Le nombre de ces coquilles étant monté à plus de deux grands cabess, celui des esclaves devait être de huit mille. Je reconnus entre eux deux autres de mes domestiques, l'un blessé au genou, l'autre dan-

(1) Voyez la relation suivante.

gereusement à la cuisse. J'eus l'occasion d'entretenir un peu plus long-temps le général. Il m'encouragea par l'espérance d'un meilleur sort. Il fit apporter un flacon d'eau-de-vie, but à ma santé, et m'ordonna de garder le reste. A ce présent, il voulut ajouter quelques pièces d'étoffe, que je refusai, parce qu'elles ne pouvaient m'être d'aucun usage; mais je lui dis que s'il pouvait me faire retrouver dans le pillage mes chemises et mes habits, j'en aurais beaucoup de reconnaissance, parce que mon linge était fort sale, comme vous n'aurez pas de peine à vous le figurer.

Les Dahomays, dont mes domestiques étaient devenus les esclaves, leur refusèrent la liberté de me parler, si ce n'était en leur présence; cependant le général me dit de ne pas m'en affliger, et de ne m'alarmer de rien jusqu'à ce que j'eusse vu le roi son maître, dont il m'assura que je serais reçu avec bonté. Il me donna un parasol et un branle ou hamac, pour me faire porter dans le voyage; j'acceptai ce secours avec joie.

J'avais vu commettre tant de cruautés à l'égard des captifs, surtout contre ceux que leur âge ou leurs blessures ne permettaient pas d'emmener, que je ne pouvais être tout-à-fait sans crainte; la première fois, surtout, que je fus conduit par une troupe de nègres armés, qui battaient devant moi sur leurs tambours une sorte de marche lugubre que je pris pour le présage de mon supplice, je me livrai aux plus tragiques imaginations. J'étais environné d'un grand nombre de ces furieux, qui sautaient autour de moi en poussant des cris épouvantables; la plu-

part avaient à la main des épées ou des couteaux nus, et les faisaient briller devant mes yeux, comme s'ils eussent été prêts pour l'exécution : mais, tandis que j'implorais la pitié et le secours du ciel, le général envoya ordre à l'officier qui me conduisait de me mener à deux milles du camp, dans un lieu où il s'était retiré lui-même. Son ordre fut exécuté sur-le-champ, et je fus un peu rassuré par sa présence.

Je vous raconterais les circonstances de mon voyage, et de quelle manière je fus reçu du roi, si sa majesté ne me faisait demander à ce moment ma lettre, avec un empressement qui ne permet pas de la rendre plus longue ni de la corriger. Je me flatte que cette raison vous fera excuser mes fautes; et je suis, etc. BULLFINCH LAMB.

L'auteur de cette lettre passa encore deux ans à la cour de Dahomay. Enfin le roi, se fiant à la promesse qu'il lui fit de revenir avec d'autres blancs, le renvoya comblé de bienfaits (1). Il s'arrêta peu à Juida. L'occasion s'étant présentée de partir pour l'Amérique, il se rendit à la Barbade, où Smith le rencontra.

(1) On verra, dans la relation suivante, qu'il lui avait donné trois cent vingt onces d'or, c'est-à-dire mille deux cent quatre-vingts livres sterling, et huit beaux esclaves. Voyez Snelgrave, page 67.

CHAPITRE VII.

Nouvelle relation de quelques parties de la Guinée, par le capitaine William Snelgrave.

Le titre de cet ouvrage a beaucoup plus d'étendue ; il promet : 1°. l'histoire de la conquête du royaume de Juida par le roi de Dahomay ; le voyage de l'auteur au camp du vainqueur, où il vit sacrifier plusieurs captifs, etc. 2°. La manière dont les nègres deviennent esclaves ; combien l'on en transporte annuellement de Guinée en Amérique ; si ce commerce est légitime ; plusieurs séditions d'esclaves dont l'auteur fut témoin, etc. 3°. Un récit des infortunes de l'auteur entre les mains des pirates (1).

La relation de Snelgrave est dédiée aux marchands de Londres qui exercent le commerce sur la côte de Guinée. Il les prend pour juges de la vérité de ses récits et de ses observations. Ce n'est pas, dit-il, un inconnu qui leur parle, ni un ouvrage suspect qui leur est offert, puisque la plupart d'entre eux ont vu et approuvé son manuscrit.

Dans sa préface, il prépare l'esprit de ses lecteurs

(1) Son ouvrage fut publié à Londres, en 1734, chez Knapten, in-8°, avec une carte de la côte de Guinée, depuis le Sénégal jusqu'au cap Lopez. — La traduction française, par Coulanger, parut en 1735, in-12.

aux événements qui sont annoncés dans son titre, en combattant le préjugé que des sacrifices humains et des cannibales pourraient faire naître aux incrédules. Il observe d'abord que ces idées ne sont pas nouvelles dans le monde, puisqu'on rapporte des Mexicains, en particulier, qu'ils sacrifient tous les ans, à leurs divinités, un grand nombre d'esclaves pris à la guerre. A l'égard des anthropophages, il ne croit pas que la foi de ses lecteurs doive être plus révoltée. Outre les Dahomays, dont il rapporte l'exemple dans son ouvrage, il cite deux nations qui sont dans le même usage; les Acquas, qui habitent les bords d'une rivière nommée le vieux Callabar, et les Camerones, nation voisine. Le capitaine Arthur Lone, qui vit encore à Londres, rend là-dessus le même témoignage que l'auteur.

Sur l'histoire du roi de Dahomay, Snelgrave nomme aussi des témoins d'une probité reconnue, tels que Jérémie Tinker et Wilson, tous deux anciens gouverneurs du fort anglais de Juida, et d'autres gens d'honneur, qui, après avoir été employés par la compagnie d'Afrique dans des lieux où les informations ne leur ont pas manqué, sont revenus en Angleterre, et vivent actuellement à Londres. Il en appelle encore à Charles Dumbar, négociant d'Antigoa, qui acheta de lui la négresse dont il rapporte l'aventure, et à Janus Bleau, son propre chirurgien, qui vit à Woodford avec autant de réputation que de santé.

Au reste, se bornant aux trois articles qu'il annonce dans son titre, il fait profession de s'étendre

peu sur les usages, les mœurs et les qualités des nègres de Guinée. Il renvoie là-dessus ses lecteurs à Bosman, qui est, dit-il, le plus parfait historien que nous ayons de cette grande contrée. Il ajoute même que, autant qu'il est capable d'en juger sur ses propres observations, Bosman n'a rien écrit qui ne soit d'une exacte vérité.

A sa préface, l'auteur fait succéder une introduction, qui contient une vue générale du commerce de la Guinée, et les raisons pour lesquelles on a si peu connu jusqu'à présent l'intérieur de l'Afrique: il entend la Guinée, depuis le cap Vert jusqu'au pays d'Angola. La rivière de Congo, dit-il, est le lieu le plus éloigné où les Anglais aient porté leur commerce. Ils l'ont augmenté si avantageusement depuis leur dernière guerre avec la France, qu'au lieu de trente-trois vaisseaux qu'ils avaient, en 1712, sur cette côte, ils y en ont eu jusqu'à deux cents en 1725.

L'auteur a fait lui-même le commerce dans l'étendue d'environ sept cents lieues de côtes, depuis la rivière de Scherbro jusqu'au cap Lopez-Gonzalvo. Il divise cet espace en quatre parties : la première, qu'il appelle côte Windward, ou côte du vent, a deux cent cinquante lieues de longueur depuis la même rivière jusqu'à celle d'Ankober, près d'Axim. On ne trouve, sur cette côte, aucun établissement européen. Le commerce ne s'y exerce qu'au passage des vaisseaux, sur les signaux que les nègres font du rivage avec de la fumée, pour avertir les vaisseaux qu'ils aperçoivent à la voile. Ils se rendent à bord

dans leurs canots avec les marchandises de leur pays, à moins qu'ils n'aient été rebutés par les insultes et les violences des marchands de l'Europe : c'est ce qui arrive souvent, remarque l'auteur, à la honte des Anglais et des Français, qui, sous les moindres prétextes, enlèvent ces malheureux nègres, pour l'esclavage. Une injustice si noire a non seulement refroidi plusieurs nations d'Afrique pour le commerce, mais expose quelquefois les innocents à porter la peine des coupables; car on a l'exemple de quelques petits vaisseaux de l'Europe, qui ont été surpris par des nègres, maltraités, et sacrifiés à leur vengeance.

La seconde division de Snelgrave s'étend depuis la rivière d'Ankober jusqu'au fort d'Akra, c'est-à-dire l'espace de cinquante lieues. Cette partie, qui se nomme la Côte-d'Or, est remplie de comptoirs anglais et hollandais.

La troisième division est d'environ soixante lieues, depuis Akra jusqu'à Jaquin. Il n'y a point d'autres comptoirs dans cet espace que ceux de Juida et de Jaquin, ou Jakim.

La dernière partie, depuis Jaquin jusqu'à la baie de Benin, au long de la rivière Callabar, du pays des Camerones, et du cap Lopez-Gonzalvo, est de trois cents lieues, et n'a point de comptoirs européens.

Sur toute la côte de la première division, les marchands de l'Europe ne risquent pas volontiers de descendre au rivage, parce qu'ils ont mauvaise opinion du caractère des habitants. L'auteur prit terre dans quelques endroits; mais il ne put jamais s'y

procurer les moindres éclaircissements sur les pays intérieurs. Dans tous ses voyages, il n'a pas rencontré un seul blanc qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer. Aussi ne doute-t-il pas que ceux qui formeraient cette entreprise ne périssent misérablement par la jalousie des nègres, qui les soupçonneraient de quelque dessein pernicieux à leur nation.

Quoique les habitants de la Côte-d'Or soient beaucoup plus civilisés par l'ancien commerce qu'ils ont avec les Européens, leur politique ne souffre pas non plus qu'on pénètre dans le sein de leur pays. Cette défiance va si loin, que la jalousie des nègres intérieurs s'étend jusqu'aux autres nègres qui sont sous la protection des blancs. De là vient que dans la paix la plus profonde, lorsque les nations éloignées de la mer s'approchent du rivage pour le commerce, les éclaircissements qu'on en tire sont si fabuleux et si contradictoires, qu'on n'y peut prendre aucune confiance; d'autant plus qu'en général les nègres en imposent toujours aux blancs.

On peut dire la même chose de la troisième division; car, jusqu'à la conquête des royaumes de Juida et de Jaquin par le roi de Dahomay, on ne connaissait presque rien des pays de l'intérieur; aucun blanc n'avait pénétré plus loin que le royaume d'Ardra, qui est à cinquante milles de la côte.

Les peuples de la quatrième division sont encore plus barbares que ceux de la première, et moins capables par conséquent de se prêter aux informations.

Enfin, Snelgrave termine son introduction par

deux exemples remarquables de sacrifices humains, sur la rivière de Callabar : le premier en 1704, à l'occasion d'une maladie de Jabrou, roi du pays, à qui ses prêtres conseillèrent de faire immoler un enfant de dix mois pour le rétablissement de sa santé. Snelgrave vit l'enfant suspendu, après sa mort, aux branches d'un arbre, avec un coq vivant qu'on avait lié sur lui, pour la perfection de cette horrible cérémonie. Dans son dernier voyage sur la même côte, en 1713, il eut le bonheur de sauver un autre enfant, qui devait avoir le même sort. Akqua, chef ou roi du canton (car la rivière de Callabar a plusieurs petits princes), vint à bord par la seule curiosité de voir le vaisseau et d'entendre la musique de l'Europe. Cette partie l'ayant beaucoup amusé, il invita le capitaine à descendre au rivage. Snelgrave y consentit; mais, connaissant la férocité de cette nation, il se fit accompagner de dix matelots bien armés et de son canonnier. En touchant la terre, il fut conduit à quelque distance de la côte, où il trouva le roi assis sur une sellette de bois, à l'ombre de quelques arbres fort touffus. Il fut invité à s'asseoir aussi sur une autre sellette qui avait été préparée pour lui. Le roi ne prononça point un mot, et ne fit pas le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il le vit assis; mais alors il le félicita sur son arrivée, et lui demanda des nouvelles de sa santé. Snelgrave lui rendit ses compliments, après l'avoir salué le chapeau à la main. L'assemblée était nombreuse. Quantité de seigneurs nègres étaient debout autour de leur maître; et sa garde, composée d'environ cinquante hommes ar-

mes d'arcs et de flèches, l'épée au côté et la zagaie à la main, se tenait derrière lui à quelque distance. Les Anglais se rangèrent vis-à-vis, à vingt pas, le fusil sur l'épaule.

Après avoir présenté au roi quelques bagatelles, dont il parut charmé, Snelgrave vit un petit nègre attaché par la jambe à un pieux fiché en terre. Ce petit misérable était couvert de mouches et d'autres insectes. Deux prêtres, qui faisaient la garde près de lui, paraissaient ne le pas perdre un moment de vue. Le capitaine, surpris de ce spectacle, en demanda au roi l'explication. Ce prince répondit que c'était une victime qui devait être sacrifiée la nuit suivante au dieu Egbo, pour la prospérité de son royaume. L'horreur et la pitié firent une si vive impression sur Snelgrave, que sans aucun ménagement, et, comme il le confesse, avec trop de précipitation, il donna ordre à ses gens de prendre la victime pour lui sauver la vie; mais lorsqu'ils entreprenaient de lui obéir, un des gardes marcha vers le plus avancé, d'un air menaçant et la lance levée. Snelgrave commençant à craindre qu'il ne perçât l'Anglais, tira de sa poche un petit pistolet, dont la vue effraya beaucoup le roi; mais il donna ordre à l'interprète de déclarer à ce prince qu'on ne voulait nuire ni à lui ni à ses gens, pourvu que son garde cessât de menacer l'Anglais.

Cette demande fut aussitôt accordée; mais lorsque tout parut tranquille, Snelgrave fit un reproche au roi d'avoir violé le droit de l'hospitalité, en permettant que son garde menaçât les Anglais de sa lance :

le monarque nègre répondit que Snelgrave avait eu tort le premier, en donnant ordre à ses gens de se saisir de la victime. Le capitaine anglais reconnut volontiers qu'il avait été trop prompt; mais, s'excusant sur les principes de sa religion, qui défend également, et de prendre le bien d'autrui, et de donner la mort aux innocents, il représenta au prince, qu'au lieu des bénédictions du ciel il allait s'attirer la haine du Dieu tout-puissant, que les blancs adorent; il ajouta que la première loi de la nature humaine est de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Après quelques autres arguments, il offrit d'acheter l'enfant; cette proposition fut acceptée; et, ce qui le surprit beaucoup, le roi ne lui demanda qu'un collier de verre bleu, qui ne valait pas trente sous. Il s'était attendu qu'on lui demanderait dix fois autant, parce que, depuis les rois jusqu'aux plus vils esclaves, les nègres sont accoutumés à profiter de toutes sortes d'occasions pour tirer quelque avantage des Européens. Il prit plaisir, après avoir obtenu cette grâce, à traiter le roi avec les liqueurs et les vivres qu'il avait apportés du vaisseau; ensuite il prit congé de ce prince, qui, pour lui marquer la satisfaction qu'il avait reçue de sa visite, promit de retourner à bord.

Il est fort remarquable que, la veille de son débarquement, Snelgrave avait acheté la mère de l'enfant sans prévoir ce qui lui devait arriver, et que le chirurgien ayant remarqué qu'elle avait beaucoup de lait, et s'étant informé de ceux qui l'avaient amenée

de l'intérieur des terres, si elle avait un enfant, ils avaient répondu qu'elle n'en avait pas; mais, à peine ce petit malheureux fut-il porté à bord, que, le reconnaissant entre les bras des matelots, elle s'élança vers eux avec une impétuosité surprenante, pour le prendre dans les siens. Snelgrave a peine à croire qu'il y ait jamais eu de scène aussi touchante: l'enfant était aussi joli qu'un nègre peut l'être, et n'avait pas plus de dix-huit mois; mais la reconnaissance produisit autant d'effet que la tendresse, lorsque sa mère eut appris de l'interprète que le capitaine l'avait dérobé à la mort. Cette aventure ne fut pas plus tôt répandue dans le vaisseau, que tous les nègres libres et esclaves battirent des mains, et chantèrent les louanges de Snelgrave. Il en tira un fruit considérable, pendant le reste du voyage, par la tranquillité et la soumission qu'il trouva constamment parmi ses esclaves, quoiqu'il n'en eût pas moins de trois cents à bord. Il se rendit de la rivière de Callabar à l'île d'Antigoa, où il vendit sa cargaison. M. Dumbar lui ayant entendu raconter l'histoire de la mère et du fils, les acheta tous deux sur cette seule recommandation, et leur fit trouver beaucoup de douceur dans l'esclavage.

§ I.

État du royaume de Juida à l'arrivée de l'auteur. Histoire de la ruine de ce royaume.

Vers la fin du mois de mars 1727, Snelgrave, capitaine de la Catherine, arriva dans la rade de

Juida, où il avait déjà fait plusieurs voyages. Après avoir pris terre, sans se ressentir des disgrâces ordinaires de cette dangereuse côte, il se rendit au fort anglais, qui est à trois milles du rivage, et fort près du fort français. Trois semaines avant son arrivée, le pays avait été conquis et ruiné par le roi de Dahomay, et les Européens des comptoirs enlevés pour l'esclavage avec les habitants nègres. Les ravages de l'épée et du feu, dans une si belle contrée, formaient encore un affreux spectacle; le carnage avait été si terrible, que les champs étaient couverts d'os de morts; cependant, comme les prisonniers européens avaient obtenu du vainqueur la permission de revenir dans leurs forts, ce fut d'eux-mêmes que l'auteur apprit les circonstances de cette étrange révolution.

Il commence son récit par la description de l'état florissant où il avait vu le royaume de Juida dans ses voyages précédents. La côte de ce pays est au sixième degré quarante minutes du nord; Sabi, ou Sabier, qui en est la capitale, est située à sept milles de la mer : c'était dans cette ville que les Européens avaient leurs comptoirs; la rade était ouverte à toutes les nations : on comptait annuellement plus de deux mille nègres que les Français, les Anglais, les Hollandais et les Portugais transportaient de Sabi et des places voisines. Les habitants étaient civilisés par un long commerce; le seul chagrin pour les marchands était de se voir souvent volés par le peuple, dont l'adresse est extrême pour enlever le bien d'autrui, quoique la punition, pour ceux qui sont pris sur

le fait, soit de devenir esclaves de ceux qu'ils ont offensés.

L'usage de la polygamie étant établi dans le royaume de Juida, et les seigneurs ou les riches n'ayant pas moins de cent femmes, le pays s'était peuplé avec tant d'abondance, qu'il était rempli de villes et de villages. La bonté naturelle du terroir, jointe à la culture qu'il recevait de tant de mains, lui donnait l'apparence d'un jardin continuel : un long et florissant commerce avait enrichi les habitants; tous ces avantages étaient devenus la source d'un luxe et d'une mollesse si excessive, qu'une nation, qui aurait pu mettre cent mille combattants sous les armes, se vit chassée de ses principales villes par une armée peu nombreuse, et devint la proie d'un ennemi qu'elle avait autrefois méprisé.

Le roi de Juida étant monté sur le trône à l'âge de quatorze ans, avait abandonné le gouvernement aux seigneurs de sa cour, qui s'étaient fait une étude de flatter toutes ses passions pour le tenir plus longtemps dans cette dépendance. Il avait trente ans, au temps de la révolution; mais, loin de s'être rendu plus propre aux affaires, il ne pensait qu'à satisfaire son incontinence. Il entretenait à sa cour plusieurs milliers de femmes, qu'il employait à toutes sortes de services; car il n'y recevait aucun domestique d'un autre sexe. Cette faiblesse aboutit à sa ruine. Les grands n'ayant en vue que leur intérêt particulier, s'érigèrent en autant de tyrans, qui divisèrent le peuple et devinrent aisément la proie de leur ennemi commun, le roi de Dahomay, monarque puissant

dont les états sont fort éloignés dans les terres (1).

Ce prince avait fait demander depuis long-temps, au roi de Juida, la permission d'envoyer ses sujets, pour le commerce, jusqu'au bord de la mer, avec offre de lui payer les droits ordinaires sur chaque esclave. Cette proposition ayant été rejetée, il avait juré de se venger dans l'occasion; mais le roi de Juida s'était si peu embarrassé de ses menaces, que l'auteur se trouvant vers le même temps à sa cour, il lui avait dit que si le roi de Dahomay entreprenait la guerre, il ne le traiterait pas suivant l'usage du pays, qui était de lui faire couper la tête, mais qu'il le réduirait à la qualité d'esclave, pour l'employer aux plus vils offices.

Truro, ou Trudo Audati, roi de Dahomay, était un prince politique et vaillant, qui, dans l'espace de peu d'années, avait étendu ses conquêtes vers la mer jusqu'au royaume d'Ardra, pays intérieur, mais qui touche à celui de Juida. Il se proposait d'y demeurer tranquille, jusqu'à ce qu'il eût assuré ses premières conquêtes, lorsqu'un nouvel incident le força de reprendre les armes. Le roi d'Ardra avait un frère, nommé Hassar, qu'il avait traité avec beaucoup de rigueur et d'injustice. Ce prince outragé fut offrir secrètement à Truro Audati de grosses sommes d'argent, s'il voulait entreprendre sa vengeance. Il en

(1) Lamb nous apprend que son nom était Truro ou Trudo Audati, tandis qu'au contraire Labat le nomme Dada. Son pays est situé au nord des royaumes de Fouing et d'Ulkumi, qui sont au nord de celui d'Ardra. — Voyez la carte d'Afrique de d'Anville, 1749. Les noms de Fouin et d'Ulcumi ont disparu de la plupart des cartes modernes.

fallait bien moins pour éveiller l'ambition d'un conquérant politique. Le roi d'Ardra découvrit les desseins de ses ennemis, et fit demander aussitôt du secours au roi de Juida, qu'un intérêt commun devait faire entrer dans sa querelle; mais celui-ci eut l'imprudence de fermer l'oreille, et de souffrir que l'armée du roi d'Ardra, qui était forte de cinquante mille hommes, fût taillée en pièces, et le roi même fait prisonnier. Ce malheureux monarque fut décapité aux yeux du vainqueur, suivant l'usage barbare des rois nègres (1).

Il y avait alors, à la cour d'Ardra, un facteur anglais, nommé Bullfinch Lamb, qui, ayant été député au roi pour quelques affaires, par le gouverneur de la compagnie d'Afrique au fort de Jaquin, avait été retenu par ce prince, sous prétexte d'une ancienne dette de la compagnie. Le roi avait fait dire ensuite au gouverneur de Jaquin, que s'il différait plus longtemps à le satisfaire, son député serait condamné à l'esclavage. Malgré les délais et les refus mêmes du gouverneur, Lamb avait été traité avec douceur depuis deux ans qu'il était prisonnier. A la révolution, il fut présenté au vainqueur, qui n'avait jamais vu d'homme blanc. Il en fut reçu fort civilement, et dans la suite il se vit comblé de ses bienfaits. Ce puissant roi, l'ayant conduit à sa cour, lui donna une maison, des femmes et des domestiques. Après l'avoir gardé près de trois ans dans cette situation, il le renvoya au comptoir de Jaquin (2), chargé

(1) Lamb dit simplement qu'il fut tué à la porte de son palais.

(2) On a vu, dans quelques lignes de Smith, qui suivent la lettre de Lamb, qu'il revint à Juida; mais cette erreur est de peu d'importance, soit qu'elle soit de Snelgrave ou de Smith. Voyez ci-dessus, p. 372 et suiv.

vèrent les maisons remplies, leur firent un traitement fort singulier. Ils les soulevaient par le milieu du corps, en leur disant : Si vous êtes des dieux, parlez, et tâchez de vous défendre. Ces pauvres animaux demeurant sans réponse, les Dahomays les éventraient, et les faisaient griller sur le charbon pour les manger.

La politique du roi de Dahomay alla jusqu'à faire déclarer aux Européens qui résidaient alors dans le royaume de Juida, que, s'ils voulaient demeurer neutres, ils n'avaient rien à craindre de ses armes, et qu'il promettait, au contraire, d'abolir les impôts que le roi de Juida mettait sur leur commerce; mais que, s'ils prenaient parti contre lui, ils devaient s'attendre aux plus cruels effets de son ressentiment. Cette déclaration les mit dans un extrême embarras. Ils étaient portés à se retirer dans leurs forts, qui sont à trois milles de Sabi du côté de la mer, pour y attendre l'événement de la guerre; mais, craignant aussi d'irriter le roi de Juida, qui pouvait les accuser d'avoir découragé ses sujets par leur fuite, ils se déterminèrent à demeurer dans la ville. Devaient-ils s'imaginer, remarque Snelgrave, qu'une nation entière se laissât égorger sans rien entreprendre pour sa défense, ou que le conquérant leur fît subir, comme aux vaincus, le sort de la guerre?

Truro Audati n'eut pas plus tôt reconnu que les habitants de Sabi laissaient la garde de la rivière aux serpents, qu'il détacha deux cents hommes pour sonder les passages. Ils gagnèrent l'autre rive sans opposition, et marchèrent immédiatement vers la

ville, au son de leurs instruments militaires. Le roi de Juida, informé de leur approche, prit aussitôt la fuite avec tout son peuple, et se retira dans une île maritime qui n'est séparée du continent que par une rivière; mais la plus grande partie des habitants n'ayant point de canots pour le suivre, se noyèrent en voulant passer à la nage. Le reste, au nombre de plusieurs mille, se réfugièrent dans les broussailles, où ceux qui échappèrent à l'épée périrent encore plus misérablement par la famine. L'île que le roi avait prise pour asile est proche du pays des Papas (Popos ou Popoes), qui suit le royaume de Juida du côté de l'ouest.

Le détachement de l'armée ennemie étant entré dans la ville, mit le feu d'abord au palais, et fit avertir aussitôt le général qu'il n'y avait plus d'obstacle à redouter. Toutes les troupes de Dahomay passèrent promptement la rivière, et n'en croyaient qu'à peine le témoignage de leurs yeux. M. Dulport, qui commandait alors à Juida pour la compagnie d'Afrique, raconta diverses fois à Snelgrave que plusieurs nègres de Dahomay, qui étaient entrés dans le comptoir anglais, avaient paru si effrayés à la vue des blancs, que, n'osant s'en approcher, ils avaient attendu qu'il fît signe de la tête et de la main, pour se persuader que c'étaient des hommes de leur espèce, ou du moins qui ne différaient d'eux que par la couleur; mais, lorsqu'ils s'en crurent assurés, ils oublièrent le respect, et, prenant à Dulport tout ce qu'il avait dans ses poches, ils le firent prisonnier avec quarante autres blancs, Anglais,

Français, Hollandais et Portugais. De ce nombre était Jérémie Tinker, qui avait résigné depuis peu la direction des affaires de la compagnie à Dulport, et qui devait s'embarquer peu de jours après pour l'Angleterre. Le seigneur Pereira, gouverneur portugais, fut le seul qui s'échappa de la ville, et qui gagna le fort français.

Le jour suivant, tous les prisonniers blancs furent envoyés au roi de Dahomay, qui était demeuré à quarante milles de Sabi (Sabier). On avait eu soin de leur faire préparer, pour ce voyage, des hamacs à la mode du pays. En arrivant au camp royal, ils furent séparés, suivant la différence de leurs nations, et, pendant quelques jours, ils furent assez maltraités; mais, dans la première audience qu'ils obtinrent du roi, ce prince rejeta le mauvais accueil qu'on leur avait fait sur le trouble de la guerre, et leur promit qu'ils seraient plus satisfaits à l'avenir. En effet, peu de jours après, il leur accorda la liberté sans rançon, avec la permission de retourner dans leurs forts; cependant ils ne purent obtenir la restitution de ce qu'on leur avait pris. Le roi fit présent de quelques esclaves aux gouverneurs anglais et français; il les assura qu'après avoir bien établi ses conquêtes, son dessein était de faire fleurir le commerce, et de donner aux Européens des témoignages d'une considération particulière.

Snelgrave passa trois jours sur le rivage de Juida, avec les Français et les Anglais des deux comptoirs, qui lui parurent fort embarrassés des circonstances. Il les quitta pour se rendre à Jaquin (Jakim), qui n'en

est qu'à sept lieues à l'est, quoiqu'il y ait au moins trente milles de côtes. Cette rade a toujours servi de port de mer au royaume d'Ardra; elle est gouvernée par un prince héréditaire, qui paie à cette couronne un tribut de sel. Lorsque le roi de Dahomay s'était rendu maître d'Ardra, ce gouverneur l'avait fait assurer de sa soumission, avec offre de lui payer le même tribut qu'au roi précédent. Cette conduite fut fort approuvée de Trurot Audati; et la sienne, remarque l'auteur, fait connaître quelle était sa politique. Quelques ravages qu'il eût exercés dans les pays qu'il avait subjugués, il jugea qu'après s'être ouvert le passage qu'il désirait jusqu'à la mer, il pouvait tirer quelque utilité des Jaquins, qui entendaient fort bien le commerce, et que, par cette voie, il ne manquerait jamais d'armes et de poudre pour achever ses conquêtes; d'ailleurs, cette nation avait toujours été rivale des nègres de Juida dans le commerce, et leur portait une haine invétérée depuis qu'ils avaient attiré dans leur pays tout le commerce de Jaquin; car les agréments de Sabi, et la douceur de l'ancien gouvernement, avaient porté les Européens à fixer leurs établissements dans cette ville.

Le 3 d'avril, Snelgrave jeta l'ancre dans la rade de Jaquin, et députa son chirurgien au prince du pays, pour lui demander sa protection. Elle lui fut accordée par un serment solennel sur les fétiches, en présence de deux blancs, l'un Français, l'autre Hollandais. Il descendit au rivage le jour suivant, et s'étant rendu à la ville, qui est à trois milles de la mer, il y fut reçu civilement dans une maison

qu'on avait déjà préparée pour lui servir de comptoir.

Le lendemain, il lui vint un messager nègre, nommé Butteno, qui lui dit, en fort bon anglais, que ne l'ayant pu trouver à Juida, où il l'avait cherché par l'ordre du roi de Dahomay, il était venu à Jaquin pour l'inviter à se rendre au camp, et l'assurer, de la part de sa majesté, qu'il y serait en sûreté, et reçu avec toutes sortes de caresses. Snelgrave marqua de l'embarras à répondre; mais, apprenant que son refus pourrait avoir de fâcheuses conséquences, il prit le parti de s'engager à ce voyage, surtout lorsqu'il vit plusieurs blancs disposés à l'accompagner. Un capitaine hollandais, dont le vaisseau avait été détruit depuis peu par les Portugais, lui promit de le suivre. Le chef du comptoir hollandais de Jaquin résolut d'envoyer avec lui son écrivain, pour faire quelques présents au vainqueur. Le prince de Jaquin fit partir aussi son propre frère, pour renouveler ses hommages au roi.

Le 8 d'avril, ils traversèrent dans des canots la rivière qui coule derrière Jaquin; leur cortége était composé de cent nègres, et le messager leur servait de guide. Cet homme, qui avait été fait prisonnier avec Lamb, avait appris l'anglais, dès son enfance, dans le comptoir de Juida. Ils furent accompagnés jusqu'au bord de la rivière par les habitants de la ville, qui faisaient des vœux pour leur retour, dans l'opinion qu'ils avaient de la barbarie des Dahomays. Leur inquiétude était surtout pour le duc (1), frère

(1) Un duc de la création de quelques matelots anglais, comme on en a vu d'autres exemples.

de leur prince, jeune seigneur nègre à qui Snelgrave même attribue les plus aimables qualités.

§ II.

L'auteur se rend au camp du roi de Dahomay. Spectacles barbares, et circonstances curieuses jusqu'à son retour en Angleterre.

Après avoir passé la rivière, ils se mirent en chemin dans leurs hamacs, portés chacun par six nègres, qui se relevaient successivement à certaines distances ; car deux suffisent pour soutenir le bâton auquel le branle est attaché : ils ne faisaient pas moins de quatre milles par heure; mais on était quelquefois obligé d'attendre ceux qui portaient le bagage. Il ne se trouve point de chariots à Jaquin, et les chevaux n'y sont guère plus gros que des ânes ; au reste, les chemins étaient fort bons, et la perspective du pays aurait été très agréable si l'on n'y eût aperçu, de tous côtés, les ravages de la guerre : on y voyait non seulement les ruines de quantité de villes et de villages, mais les os des habitants massacrés, qui couvraient encore la terre. Le premier jour, on dîna sous quelques cocotiers, de diverses viandes froides dont on avait fait provision ; le soir, on fut obligé de coucher à terre dans quelques mauvaises huttes, qui étaient trop basses pour y pouvoir suspendre les branles. Tous les nègres de la suite passèrent la nuit à l'air.

Le jour suivant, étant parti à sept heures du matin, le convoi se trouva, vers neuf heures, à un quart de mille du camp royal : on crut avoir fait depuis Jaquin environ quarante milles. Là, un messager envoyé par le roi fit, à Snelgrave et aux autres blancs, les compliments de sa majesté; il leur conseilla de se vêtir proprement; ensuite, les ayant conduits fort près du camp, il les remit entre les mains d'un officier de distinction, qui portait le titre de grand capitaine. La manière dont cet officier les aborda leur parut fort extraordinaire : il était environné de cinq cents soldats chargés d'armes à feu, d'épées nues, de targettes et de bannières, qui se mirent à faire des grimaces et des contorsions si ridicules, qu'il n'était pas aisé de pénétrer leurs intentions : elles devinrent encore plus obscures lorsque le grand capitaine s'approcha d'eux avec quelques autres officiers, l'épée à la main, et la secouant sur leurs têtes, ou leur en appuyant la pointe sur l'estomac, avec des sauts et des mouvements sans aucune mesure. A la fin, prenant un air plus composé, il leur tendit la main, les félicita de leur arrivée au nom du roi, et but à leur santé du vin de palmier, qui est fort commun dans le pays. Snelgrave et ses compagnons lui répondirent, en buvant de la bière et du vin qu'ils avaient apportés; ensuite ils furent invités à se remettre en marche sous la garde de cinq cents Dahomays, au bruit continuel de leurs instruments.

Le camp royal était près d'une fort grande ville,

qui avait été la capitale (1) du royaume d'Ardra, mais qui n'offrait plus qu'un affreux amas de ruines. L'armée victorieuse campait dans des tentes composées de petites branches d'arbres et couvertes de paille, de la forme de nos ruches à miel, mais assez grandes pour contenir dix ou douze soldats. Les blancs furent conduits d'abord sous quelques grands arbres, où l'on avait placé des chaises du butin de Juida, pour les y faire asseoir à l'ombre. Bientôt ils virent autour d'eux des milliers de nègres, dont la plupart n'avaient jamais vu de blancs, et que la curiosité amenait pour jouir de ce spectacle. Après avoir passé deux heures dans cette situation, à considérer divers tours de souplesse, dont les nègres tâchaient de les amuser, ils furent menés dans une chaumière qu'on avait préparée pour eux; la porte en était basse, mais ils trouvèrent le dedans assez haut pour y suspendre leurs branles. Aussitôt qu'ils y furent entrés avec leur bagage, le grand capitaine, qui n'avait pas encore cessé de les accompagner, laissa une garde à peu de distance, et se rendit auprès du roi pour lui rendre compte de sa commission. Vers midi, ils dressèrent leur tente au milieu d'une grande cour environnée de palissades, autour desquelles la populace s'empressa beaucoup pour les regarder; mais ils dînèrent tranquillement, parce que le roi avait défendu, sous peine de mort,

(1) Lamb, qui avait passé deux ans dans cette capitale, ne lui donne pas d'autre nom que celui du pays même, c'est-à-dire Ardra. Snelgrave ne lui donne aucun nom; cependant d'autres voyageurs la nomment Assem ou Azem. Bowdich écrit Essaam.

que personne n'approchât d'eux sans la permission de la garde. Cette attention pour leur sûreté leur causa beaucoup de joie; cependant ils furent tourmentés par une si prodigieuse quantité de mouches, que, malgré les soins continuels de leurs esclaves, ils ne pouvaient avaler un morceau qui ne fût chargé de cette vermine.

A trois heures après midi, le grand capitaine les fit avertir de se rendre à la porte Royale. Ils virent en chemin deux grands échafauds, sur lesquels on avait rassemblé en pile un grand nombre de têtes de morts. C'était là que se formaient les mouches, dont ils avaient reçu tant d'incommodité pendant leur dîner. L'interprète leur apprit que les Dahomays avaient sacrifié dans ce lieu, à leurs divinités, quatre mille prisonniers de Juida, et que cette exécution s'était faite il y avait environ trois semaines.

La porte Royale donnait entrée dans un grand enclos de palissades, où l'on voyait plusieurs maisons dont les murs étaient de terre. On les y fit asseoir sur des sellettes. Un officier leur présenta une vache, un mouton, quelques chèvres, et d'autres provisions. Il ajouta, pour compliments, qu'au milieu du tumulte des armes, sa majesté ne pouvait pas satisfaire l'inclination qu'elle avait à les mieux traiter. Ils ne virent pas le roi; mais sortant de la cour, après y avoir promené quelque temps leurs yeux, ils furent surpris d'apercevoir à la porte une file de quarante nègres, grands et robustes, le fusil sur l'épaule, et le sabre à la main; chacun orné d'un grand collier de dents d'hommes, qui leur pendaient

sur l'estomac et autour des épaules. L'interprète leur apprit que c'étaient les héros de la nation, auxquels il était permis de porter les dents des ennemis qu'ils avaient tués. Quelques uns en avaient plus que les autres; ce qui faisait une différence de degrés dans l'ordre même de la valeur. La loi du pays défendait, sous peine de mort, de se parer d'un si glorieux ornement, sans avoir prouvé devant quelques officiers chargés de cet office, que chaque dent venait d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Snelgrave pria l'interprète de leur faire un compliment de sa part, et de leur dire qu'il les regardait comme une compagnie de fort braves gens. Ils répondirent qu'ils estimaient beaucoup les blancs.

L'auteur et ses compagnons retournèrent ensuite à leur tente, soupèrent fort bien, et firent suspendre leurs branles, où ils dormirent mieux que la nuit précédente. Le frère du prince de Jaquin fut traité, dans un autre lieu, par le grand capitaine, afin que les blancs fussent logés moins à l'étroit.

Ce fut le lendemain qu'ils reçurent ordre de se préparer pour l'audience du roi. Ils furent conduits dans la même cour qu'ils avaient vue le jour précédent. Sa majesté y était assise, contre l'usage du pays, sur une chaise dorée, qui s'était trouvée parmi les dépouilles du palais de Juida. Trois femmes soutenaient de grands parasols au-dessus de sa tête, pour le garantir de l'ardeur du soleil, et quatre autres femmes étaient debout derrière lui, le fusil sur l'épaule. Elles étaient toutes fort proprement vêtues depuis la ceinture jusqu'en bas, suivant l'usage de

la nation, où la moitié supérieure du corps est toujours nue. Elles portaient aux bras des cercles d'or d'un grand prix, des joyaux sans nombre autour du cou, et de petits ornements du pays entrelacés dans leur chevelure. Ces parures de tête sont des cristaux de diverses couleurs, qui viennent de fort loin dans l'intérieur de l'Afrique, et qui paraissent être une espèce de fossiles. Les nègres en font le même cas que nous faisons des diamants.

Le roi était vêtu d'une robe à fleurs d'or, qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied. Il avait sur la tête un chapeau de l'Europe, brodé en or, et des sandales aux pieds. On avertit les blancs de s'arrêter à vingt pas de la chaise. A cette distance, sa majesté leur fit dire, par l'interprète, qu'elle se réjouissait de leur arrivée. Ils lui firent une profonde révérence, la tête découverte. Alors, ayant assuré Snelgrave de sa protection, elle donna ordre qu'on présentât des chaises aux étrangers. Ils s'assirent. Le roi but à leur santé; et, leur ayant fait porter des liqueurs, il leur donna la permission de boire à la sienne.

On amena le même jour au camp plus de huit cents captifs, d'une région nommée Tuffo (Tuffoe), à six journées de distance. Tandis que le roi de Dahomay faisait la conquête de Juida, ces peuples avaient attaqué cinq cents hommes de ses troupes, qu'il avait donnés pour escorte à douze de ses femmes, pour les reconduire dans le pays de Dahomay avec quantité de richesses. Les Tuffos ayant mis l'escorte en déroute, avaient tué les douze femmes, et

s'étaient saisis de leur trésor; mais, après la conquête de Juida, le roi s'était hâté de détacher une partie de son armée, pour tirer vengeance d'une si lâche perfidie.

Il se fit amener les prisonniers dans sa cour. La vue de ces misérables aurait inspiré la pitié, si leur crime n'eût pas mérité une juste punition. Le roi en choisit un grand nombre pour les sacrifier à ses fétiches; le reste fut destiné à l'esclavage. Cependant tous les soldats de Dahomay qui avaient eu part à cette prise, reçurent des récompenses qui leur furent distribuées sur-le-champ par les officiers du roi. On leur paya, pour chaque esclave mâle, la valeur de vingt schellings en cauris, et celle de dix schellings pour chaque femme et chaque enfant. Les mêmes soldats apportèrent au milieu de la cour plusieurs milliers de têtes enfilées dans des cordes. Chacun en avait sa charge; et les officiers qui les reçurent leur payèrent la valeur de cinq schellings pour chaque tête. Ensuite d'autres nègres emportaient tous ces horribles monuments de la victoire, pour en faire un amas près du camp. L'interprète dit à Snelgrave que le dessein du roi était d'en composer un trophée de longue mémoire.

Pendant que ce prince parut dans la cour, tous les grands de la nation se tinrent prosternés, sans pouvoir approcher de sa chaise plus près que de vingt pas. Ceux qui avaient quelque chose à lui communiquer commençaient par baiser la terre, et parlaient ensuite à l'oreille d'une vieille femme, qui allait expliquer leurs désirs au roi, et qui leur rap-

portait sa réponse. Il fit présent à plusieurs de ses officiers et de ses courtisans d'environ deux cents esclaves. Cette libéralité royale fut proclamée à haute voix dans la cour, et suivie des applaudissements de la populace, qui attendait autour des palissades l'heure du sacrifice. Ensuite on vit arriver deux nègres, qui portaient un assez grand tonneau rempli de diverses sortes de grains. L'auteur jugea qu'il ne contenait pas moins de dix gallons. Après l'avoir placé à terre, les deux nègres se mirent à genoux; et mangeant le grain à poignées, ils avalèrent tout en peu de minutes. Snelgrave apprit de l'interprète que cette cérémonie ne se faisait que pour amuser le roi, et que les acteurs ne vivaient pas long-temps, mais qu'ils ne manquaient jamais de successeurs. Il y eut quantité d'autres spectacles, qui durèrent pendant trois heures. Enfin Snelgrave, fatigué d'avoir essuyé si long-temps toute l'ardeur du soleil, demanda la permission de se retirer.

Après le dîner, le duc, frère du prince de Jaquin, vint à la tente des blancs dans un si grand effroi, que, de noir, sa pâleur le rendait basané. Il avait rencontré en chemin les Tuffos qui devaient être sacrifiés, et leurs cris lamentables l'avaient jeté dans ce désordre. Les nègres de la côte ont en horreur ces excès de cruauté, et détestent surtout les festins de chair humaine. Ce barbare usage était familier aux Dahomays; car, lorsque Snelgrave reprocha dans la suite aux peuples de Juida le découragement qui leur avait fait prendre la fuite, ils répondirent qu'il était impossible de résister à des cannibales,

dont il fallait s'attendre à devenir la pâture ; et leur ayant répliqué qu'il importait peu, après la mort, d'être dévoré par des hommes ou par des vautours, qui sont en fort grand nombre dans le pays, ils secouaient les épaules, en frémissant de la seule pensée d'être mangés par des créatures de leur espèce, et protestant qu'ils redoutaient moins toute autre mort. Le duc de Jaquin paraissait inquiet pour sa propre sûreté, parce qu'il n'avait point été reçu à l'audience du roi. Snelgrave et le capitaine hollandais obtinrent du chef des prêtres la liberté d'assister à la cérémonie. Elle fut exécutée sur quatre petits échafauds, élevés d'environ cinq pieds au-dessus de la terre. La première victime fut un beau nègre de cinquante ou soixante ans, qui parut les mains liées derrière le dos. Il se présenta d'un air ferme, et sans aucune marque de douleur et de crainte. Un prêtre dahomay le retint quelques moments debout près de l'échafaud, et prononça sur lui quelques paroles mystérieuses; ensuite il fit un signe à l'exécuteur, qui était derrière la victime, et qui, d'un seul coup de sabre, sépara la tête du corps. Toute l'assemblée poussa un grand cri. La tête fut jetée sur l'échafaud; mais le corps, après avoir été quelque temps à terre, pour laisser au sang le temps de couler, fut emporté par des esclaves, et jeté dans un lieu voisin du camp. L'interprète dit à Snelgrave que la tête de la victime était pour le roi, le sang pour les fétiches, et le corps pour le peuple.

Le sacrifice fut continué avec les mêmes formalités pour chaque victime. Snelgrave observa que

les hommes se présentaient courageusement à la mort; mais les cris des femmes et des enfants s'élevaient jusqu'au ciel, et lui causèrent à la fin tant d'horreur, qu'il ne put se défendre de quelque effroi pour lui-même. Il s'efforça néanmoins de prendre une contenance assurée, et d'éviter tout ce que les vainqueurs auraient pu prendre pour une condamnation de leur cruauté; mais il cherchait, avec le Hollandais, quelque occasion de se retirer sans être aperçu. Tandis qu'ils étaient dans cette violente situation, un chef dahomay, qu'ils avaient vu à Jaquin, s'approcha d'eux, et leur demanda ce qu'ils pensaient du spectacle. Snelgrave lui répondit qu'il s'étonnait de voir sacrifier tant d'hommes sains, qui pouvaient être vendus avec avantage pour le roi et pour la nation. Le chef lui dit que c'était l'ancien usage des Dahomays; qu'après une conquête, le roi ne pouvait se dispenser d'offrir à leur dieu un certain nombre de captifs qu'il était obligé de choisir lui-même; qu'ils se croiraient menacés de quelque malheur s'ils négligeaient une pratique si respectée, et qu'ils n'attribuaient leurs dernières victoires qu'à leur exactitude à l'observer; que la raison qui faisait choisir particulièrement les vieillards pour victimes était purement politique; que l'âge et l'expérience leur faisant supposer plus de sagesse et de lumières qu'aux jeunes gens, on craignait que, s'ils étaient conservés, ils ne formassent des complots contre leurs vainqueurs, et qu'ayant été les chefs de leur nation, ils ne pussent jamais s'accoutumer à l'esclavage. Il ajouta qu'à cet âge, d'ailleurs, les Européens

ne seraient pas fort empressés à les acheter, et qu'à l'égard des jeunes gens qui se trouvaient au nombre des victimes, c'était pour servir, dans l'autre monde, les femmes du roi que les Tuffos avaient massacrées.

Snelgrave concluant de cette dernière explication que les Dahomays avaient quelque idée d'un état futur, demanda au chef quelle opinion il se formait de Dieu. Il n'en tira qu'une réponse confuse, mais dont il crut pouvoir recueillir que ces barbares reconnaissent un Dieu invisible qui les protége, et qui est subordonné à quelque autre Dieu plus puissant. Ce grand Dieu, lui dit le Dahomay, est peut-être celui qui a communiqué aux blancs tant d'avantages extraordinaires; mais, puisqu'il ne lui a pas plu de se faire connaître à nous, nous nous contentons, ajouta-t-il, de celui que nous adorons.

Après avoir assisté pendant deux heures à cette déplorable tragédie, les blancs se retirèrent dans leur tente, accompagnés du chef dahomay, qui passa l'après-midi à boire des liqueurs de l'Europe avec eux. Ils l'accompagnèrent à son tour jusqu'à sa tente. En chemin, ils passèrent par le lieu où les corps des victimes avaient été placés en deux tas, au nombre de quatre cents. Le chef les traita avec du vin de palmier; mais, à l'heure du souper, ils l'engagèrent à retourner avec eux. Tandis qu'ils étaient à table, ils virent arriver quelques esclaves chargés de plusieurs plats de chair et de poisson : c'était un présent qui leur venait d'un mulâtre portugais établi à la cour de Dahomay. Ce chef parut bientôt lui-même, suivi de sa femme, qui était beaucoup plus blanche

que lui ; le roi de Dahomay l'avait fait prisonnier, avec Lamb, dans la conquête d'Ardra, et n'avait rien épargné pour se l'attacher par ses bienfaits. Il lui avait donné cette femme, dont Snelgrave admira beaucoup la figure. Elle n'avait pas le teint si vif que les Anglaises; mais elle avait leur blancheur avec les traits et la chevelure des nègres. Son mari assurait qu'elle était née de parents très noirs, qui n'avaient jamais vu de blancs, et qu'elle-même n'en avait jamais vu d'autres que Lamb. Il parut fort empressé à demander des nouvelles de ce facteur anglais; le roi, disait-il, attendait impatiemment son retour, et lui avait promis la liberté à lui-même, aussitôt que Lamb serait revenu, suivant sa promesse.

Le lendemain, Snelgrave reçut la visite du duc de Jaquin, qui avait obtenu la permission de paraître devant le roi, et qui revenait charmé de cette faveur : il avait été traité si humainement, qu'il ne lui restait aucune crainte d'être mangé par les Dahomays ; mais il paraissait pénétré d'horreur en racontant les circonstances de l'horrible festin qui s'était fait la nuit précédente. Les corps des Tuffos avaient été bouillis et dévorés. Snelgrave eut la curiosité de se transporter dans le lieu où il les avait vus ; il n'y restait plus que les traces du sang, et son interprète lui dit, en riant, que les vautours avaient tout enlevé. Cependant, comme il était fort étrange qu'on ne vît pas du moins quelques os de reste, il demanda quelque explication. L'interprète lui répondit alors, plus sérieusement, que les prêtres avaient distribué les cadavres dans chaque partie du

camp, et que les soldats avaient passé toute la nuit à les manger (1).

L'auteur n'ose donner cette étrange barbarie pour une vérité, parce qu'il ne la rapporte pas sur le témoignage de ses propres yeux; mais il laisse juger à ses lecteurs si elle n'est pas bien confirmée par un autre récit qu'il tient lui-même d'un fort honnête homme, nommé Robert Moore, alors chirurgien de l'Italienne, grande frégate de la compagnie anglaise. Ce bâtiment arriva dans la rade de Juida, tandis que Snelgrave était à Jaquin : le capitaine John Dagge, qui le commandait, se trouvant indisposé, envoya Robert Moore au camp du roi de Dahomay, avec des présents pour ce prince. Moore eut la curiosité de parcourir le camp, et passant au marché, il y vit vendre publiquement (2) de la chair humaine. Snelgrave, à qui Moore raconta ce qu'il avait vu, n'alla point chercher ce spectacle au marché; mais il est persuadé que, si sa curiosité l'eût conduit du même côté, il y aurait vu la même chose. Il ajoute qu'outre les captifs sacrifiés, il y avait,

(1) Atkins, qui rejette toutes les suppositions d'anthropophages, répond ici que l'interprète se fit un plaisir d'en imposer à Snelgrave, pour excuser apparemment la lâcheté des nègres de Juida, ses compatriotes, et juge que tous les cadavres avaient été enterrés pendant la nuit. Voyez ci-dessus l'article d'Atkins, et, dans sa relation même, les pages 126 et 127.

(2) C'est la plus forte preuve de l'opinion de Snelgrave. Mais Atkins répond que si Moore n'a pas vu tuer et démembrer les hommes dont il prétendait avoir vu vendre la chair, il pouvait avoir pris de la chair de singes pour de la chair humaine. Il s'emporte même contre la crédulité de Snelgrave, et lui reproche de donner comme certain, sur le témoignage d'autrui, ce qu'il lui était aisé de vérifier par ses propres yeux.

parmi les Tuffos, quantité d'autres vieillards, ou de jeunes gens estropiés, que les Européens n'auraient point achetés, et que les Dahomays avaient pu tuer à part pour en vendre la chair au marché.

Snelgrave n'ayant reçu, le même jour, aucun ordre pour l'audience du roi, alla rendre une visite au mulâtre portugais à qui il devait de la reconnaissance et des remercîments. Son interprète l'avertit qu'il était arrivé deux ambassadeurs du roi de Juida, pour faire les soumissions de ce prince au vainqueur, et que, s'il les rencontrait en chemin, la prudence ne lui permettait pas de leur parler. Il arriva chez le Portugais sans les avoir vu paraître. Aussitôt qu'il fut assis, il se défit de l'interprète, sous le prétexte d'une commission dont il le chargea pour le duc de Jaquin; et, profitant de son absence pour s'expliquer plus librement, il demanda au Portugais quelques avis sur la conduite qu'il devait tenir avec le roi. Les éclaircissements qu'il reçut de lui furent extrêmement utiles aux Anglais, et répondirent parfaitement à l'expérience qu'ils firent bientôt de la politesse et de la générosité du roi.

Ce Portugais, dont Lamb et Snelgrave ne nous apprennent pas le nom, avait, dans la cour de sa maison, deux fort beaux chevaux; ils lui étaient venus du royaume d'Yo, fort éloigné de Dahomay, au nord-est, de l'autre côté d'un grand lac, d'où sortent quantité de grosses rivières qni viennent se décharger dans la baie de Guinée. Il racontait que plusieurs princes fugitifs, dont les pères avaient été vaincus et décapités par le roi de Dahomay, s'étaient

retirés sous la protection du roi d'Yo, et l'avaient engagé, par leurs instances, à déclarer la guerre à leur vainqueur. Il s'était mis en campagne immédiatement après la conquête d'Ardra. Le roi de Dahomay, quittant aussitôt cette ville, avait marché au-devant de lui avec toutes ses forces, qui n'étaient composées que d'infanterie. Comme ses ennemis, au contraire, n'avaient que de la cavalerie, il avait eu d'abord quelque chose à souffrir dans un pays ouvert, où les flèches, les javelines et le sabre faisaient de sanglantes exécutions; mais une partie de ses soldats étant armés de fusils, le bruit des moindres décharges effraya tellement les chevaux, que le roi d'Yo ne put les attaquer une seule fois avec vigueur; cependant les escarmouches avaient déjà duré quatre jours, et l'infanterie de Dahomay commençait à se rebuter d'une si longue fatigue, lorsque le roi eut recours à ce stratagème. Il avait avec lui quantité d'eau-de-vie, qu'il fit placer dans une ville voisine de son camp; il y mit aussi, comme en dépôt, un grand nombre de marchandises, et, se retirant pendant la nuit, il feignit de s'éloigner avec toute son armée. Celle d'Yo ne douta point qu'il n'eût pris la fuite; elle entra dans la ville, et tombant sur l'eau-de-vie, dont elle but d'autant plus avidement que cette liqueur est très rare dans le pays d'Yo, elle se ressentit bientôt de ses pernicieux effets. Le sommeil de l'ivresse mit les plus braves hors d'état de se défendre; tandis que le roi de Dahomay, bien instruit par ses espions, revint sur ses pas avec une grande diligence, et trouvant ses en-

nemis dans ce désordre, il n'eut pas de peine à les tailler en pièces; il s'en échappa néanmoins une grande partie à l'aide de leurs chevaux. Le Portugais mulâtre ajoutait que, dans leur fuite, il avait pris les deux chevaux qui étaient dans sa cour, et que les vainqueurs en avaient enlevé un grand nombre; cependant il avait reconnu, disait-il, que les Dahomays craignaient beaucoup une seconde invasion, et qu'ils redoutaient extrêmement la cavalerie. Depuis sa victoire, leur roi n'avait pas fait difficulté d'envoyer des présents considérables à celui d'Yo, pour l'engager à demeurer tranquille dans ses états; mais, si la guerre recommençait, et s'ils étaient abandonnés par la fortune, ils étaient déjà résolus de se retirer vers les côtes de la mer, où ils étaient sûrs que leurs ennemis n'oseraient jamais les poursuivre (1). On savait que le fétiche national des Yos était la mer même, et que leurs prêtres leur défendant, sous peine de mort, d'y jeter les yeux, ils ne s'exposeraient point à vérifier une menace si terrible : Snelgrave remarque, à cette occasion, comme tous les autres voyageurs, que tous les nègres ont ainsi leurs fétiches généraux et particuliers, pour lesquels leur respect va si loin, que, si c'est un mouton, par exemple, une chèvre, ou quelque oiseau, ils s'abstiennent toute leur vie de manger les animaux de la même espèce.

(1) Ce paragraphe est remarquable. D'Anville, sur sa carte d'Afrique (1740), fait mention des Yos sous le nom d'Ayos; et Bowdich place leur pays, qu'il nomme Hio, à deux degrés trente minutes de la côte sur sa carte de *North Western Africa* (1820).

Le jour suivant, Snelgrave et ses compagnons furent avertis de se rendre à l'audience. En arrivant dans la première cour, où ils n'avaient encore vu le roi qu'en public, on les pria de s'arrêter un moment. Ce prince, ayant appris qu'ils lui apportaient des présents, avait désiré de voir ce qu'ils avaient à lui offrir, avant qu'ils fussent introduits. Le retardement dura peu. On les conduisit dans une petite cour, au fond de laquelle sa majesté était assise, les jambes croisées sur un tapis de soie. Sa parure était fort riche, mais il avait peu de courtisans autour de lui. Il demanda aux blancs, d'un ton fort doux, comment ils se portaient; et faisant étendre près de lui deux belles nattes, il leur fit signe de s'asseoir. Ils obéirent en apprenant de l'interprète que c'était l'usage du pays.

Le roi demanda aussitôt à Snelgrave quel était le commerce qui l'avait amené sur les côtes de Guinée; et le capitaine lui ayant répondu qu'il venait pour le commerce des esclaves, et qu'il espérait beaucoup de la protection de sa majesté, il lui promit de le satisfaire, mais après que les droits seraient réglés. Là-dessus il lui dit de s'adresser à Zuinglar, un de ses officiers, qui était présent, et que Snelgrave avait connu à Juida, où il avait fait pendant plusieurs années les affaires de la cour de Dahomay. Cet officier, prenant la parole au nom de son maître, déclara que, malgré ses droits de conquérant, il ne mettrait pas plus d'impôts sur les marchandises qu'on n'était accoutumé d'en payer au roi de Juida. Snelgrave répondit que, sa majesté étant un prince beaucoup plus puissant que le roi de Juida, on espérait

qu'il exigerait moins des marchands. Cette objection parut embarrasser Zuinglar. Il balançait sur sa réponse; mais le roi, qui se faisait expliquer jusqu'au moindre mot par l'interprète, répondit lui-même, qu'étant en effet un plus grand prince, il devait exiger davantage; mais, ajouta-t-il d'un air gracieux, comme vous êtes le premier capitaine anglais que j'aie jamais vu, je veux vous traiter comme une jeune mariée, à laquelle on ne refuse rien. Snelgrave fut si surpris de ce tour d'expression, que, regardant l'interprète, il l'accusa d'y avoir changé quelque chose; mais le roi, flatté de son étonnement, recommença sa réponse dans les mêmes termes, et lui promit que ses actions ne démentiraient pas ses paroles. Alors Snelgrave, encouragé par tant de faveurs, prit la liberté de représenter que la plus sûre voie pour faire fleurir le commerce était d'imposer des droits légers, et de protéger les Anglais, non seulement contre les larcins des nègres, mais encore contre les impositions arbitraires des seigneurs. Il ajouta que, pour avoir négligé ces deux points, le roi de Juida avait fait beaucoup de tort au commerce de son pays. Sa majesté prit fort bien ce conseil, et demanda ce que les Anglais souhaitaient de lui payer. L'auteur répondit que, pour les satisfaire, et leur inspirer autant de zèle que de reconnaissance, il fallait n'exiger d'eux que la moitié de ce qu'ils payaient au roi de Juida. Cette grâce fut accordée sur-le-champ. Le roi, pour mettre le comble à ses bontés, ajouta qu'il était résolu de rendre le commerce florissant dans toute l'étendue de ses états; qu'il s'efforcerait de garantir les blancs des injustices

dont ils se plaignaient; et que Dieu l'avait choisi pour punir le roi de Juida et son peuple, de toutes les bassesses dont ils s'étaient rendus coupables à l'égard des blancs et des noirs.

Après ce traité, la confiance et l'affection du roi de Dahomay éclatèrent par tant de marques, que Snelgrave ne balança point à solliciter sa clémence en faveur des misérables peuples de Juida. En avouan qu'ils étaient fort sujets au larcin, il les excusa par l'exemple des grands de leur nation, qui partageaient avec eux les dépouilles des étrangers. Il ne craignit point d'avancer que s'il plaisait à sa majesté de leur faire grâce, et de les rappeler dans leur pays, en leur imposant un tribut, ils deviendraient utiles à ses intérêts par leur industrie à cultiver la terre et par la connaissance qu'ils avaient du commerce. Il ajouta que c'était une maxime entre les princes blancs, que la force et la gloire des rois consistent dans la multitude de leurs sujets; et que si sa majesté goûtait ce principe, elle avait l'occasion d'augmenter le nombre des siens de plusieurs centaines de mille. Le roi répondit qu'il sentait la vérité de ce discours, mais que la conquête de Juida ne pouvait être assurée que par la mort du roi, et qu'il avait déjà offert aux habitans de les rétablir aussitôt qu'ils l'auraient envoyé mort ou vif dans son camp.

Cet entretien fut suivi de quantité d'autres discours. Le roi se plaignit beaucoup de Lamb, qui, après avoir reçu de lui trois cent vingt onces d'or et huit esclaves en quittant sa cour, avec serment d'y revenir dans un espace de temps raisonnable, était absent depuis plus d'un an sans lui avoir fait donner de

ses nouvelles. Ses plaintes étaient d'autant plus justes, qu'il avait donné à Lamb un nègre de Jaquin, nommé Tom, esclave depuis long-temps à sa cour, qui parlait fort bien la langue anglaise, pour l'accompagner en Angleterre, avec ordre d'y observer si les usages des Anglais dans leur pays étaient tels que Lamb l'en avait assuré, et de lui rapporter promptement ses informations. N'était-il pas étrange, disait-il, qu'il n'eût entendu parler ni du maître ni de l'esclave? Snelgrave répondit qu'il ne connaissait pas Lamb, quoique leur patrie fût la même; mais qu'ayant entendu parler de lui, il savait que de Juida il était passé à la Barbade, île fort éloignée de l'Angleterre, et qu'il ne doutait pas que tôt ou tard il ne revînt en Guinée, avec la fidélité qu'il devait à son serment. Le roi protesta que quand Lamb serait capable de manquer à ses engagements, les blancs n'en seraient pas plus maltraités à sa cour. Ce que je lui ai donné, ajouta-t-il, est pour moi moins que rien; et s'il était revenu plus promptement avec le plus grand vaisseau de son pays, j'aurais pris plaisir à le remplir d'esclaves dont il aurait disposé à son gré.

Tom, ce même nègre dont le roi de Dahomay avait fait présent à Lamb, étant venu en Angleterre l'année d'avant la publication de ce voyage, l'auteur fut interrogé par un comité du commerce, sur ce qu'il pouvait avoir appris concernant cet esclave : il rend compte en peu de mots de ses principales aventures. Lamb, après l'avoir conduit à la Barbade, et dans d'autres lieux, l'avait laissé à Maryland; mais il lui prit envie de l'amener à Londres en 1731. Peu de temps après leur arrivée, Snelgrave vit Lamb et lui

conseilla de ne pas retourner dans les états du roi de Dahomay, parce qu'il était trop tard, et qu'il avait tout à craindre du ressentiment de ce prince. M. Testesole en avait déjà fait une triste expérience. La qualité de gouverneur de la compagnie d'Afrique à Juida n'avait point empêché qu'il n'eût souffert une mort cruelle. Dans quelques idées que Lamb fût là-dessus, il présenta au roi d'Angleterre une lettre sous le nom du roi de Dahomay. Cette affaire ayant été renvoyée devant les commissaires du commerce, ils déclarèrent, après avoir interrogé Snelgrave, que la lettre leur paraissait supposée; mais ils jugèrent qu'il fallait prendre soin du nègre Tom, et le renvoyer à son roi. Suivant cet avis, les ducs de Richemond et de Montaigu lui procurèrent un passage commode sur le Tygre, vaisseau de guerre commandé par le capitaine Berkeley. Ces deux seigneurs envoyèrent, par le même bâtiment, des présents considérables au roi de Dahomay. Snelgrave apprit dans la suite que Tom, en arrivant à Juida, fut envoyé avec les présents à la cour du roi de Dahomay, qui était alors dans ses propres états; qu'il en fut reçu avec de grandes marques de satisfaction, et que sa majesté fit partir à son tour divers présents pour le capitaine Berkeley; mais, qu'avant l'arrivée de son messager, Berkeley impatient avait mis à la voile.

Snelgrave s'est cru obligé d'insérer ici cette courte explication, pour détromper ceux qui ont cru Tom envoyé par le roi de Dahomay avec la qualité d'ambassadeur. Cette farce, dit-il, fut poussée si loin, que les spectacles de Londres donnèrent plusieurs fois des

représentations pour ce prétendu ministre d'un puissant roi d'Afrique, et qu'on prit soin d'avertir, dans les nouvelles publiques, que c'était en faveur du prince Adomo Orvonoko Tom, etc. Il était né à Jaquin. Dès l'enfance, il y avait appris la langue anglaise dans les comptoirs de la compagnie d'Afrique; et s'étant trouvé dans celui d'Ardra, pendant la conquête, il était tombé entre les mains du vainqueur avec le facteur Lamb.

Snelgrave revient à son sujet. Après avoir répondu aux plaintes du roi de Dahomay sur l'absence de Lamb, il dit à ce prince que le négociant anglais dont il commandait un vaisseau en avait cinq autres accoutumés au commerce de Juida, et qu'il se flattait que sa majesté les traiterait tous avec autant de bonté que le premier. Le roi répondit, avec un sourire, que ses faveurs regardaient particulièrement la personne de Snelgrave; mais que les autres vaisseaux néanmoins n'auraient aucun sujet de se plaindre, et qu'à présent qu'il était maître de Juida et de Jaquin, il leur laissait la liberté d'aborder à l'un ou à l'autre de ces deux ports. Il demanda ensuite à Snelgrave s'il voulait choisir des esclaves dans le camp, ou s'il aimait mieux qu'ils fussent envoyés d'abord à Jaquin. Snelgrave ayant accepté la seconde de ses offres, on convint d'un prix raisonnable. Les articles du traité furent écrits en présence du roi, et l'auteur ne manqua pas d'y ajouter qu'on ne lui ferait prendre que les esclaves qu'il aurait choisis lui-même.

Le roi fit ensuite appeler le duc, frère du prince

de Jaquin, pour recommander particulièrement Snelgrave à ses soins. Il lui déclara que son frère et lui répondraient des moindres torts que les Anglais recevraient dans leurs personnes ou leurs marchandises, et que ceux qui seraient convaincus de quelque vol dans le transport des marchandises, seraient empalés vifs sur le bord de la mer, pour servir d'exemple aux deux pays de Juida et de Jaquin. Comme il était déjà neuf heures du soir, Snelgrave et ses compagnons prirent congé du roi, après avoir été avertis que c'était le temps où ce prince entrait ordinairement dans le bain.

Cette audience avait duré cinq heures. L'auteur, étant si près du roi, avait eu beaucoup de facilité à prendre une idée exacte de la personne de ce prince. Sa taille était médiocre, mais pleine et fort bien proportionnée. Il avait le visage un peu défiguré par la petite vérole, ce qui n'empêchait pas que sa physionomie ne fût prévenante et majestueuse. En général, Snelgrave le représente comme un nègre extraordinaire, par les excellentes qualités qui se trouvaient réunies dans son caractère. Il n'y découvrit rien qui eût l'air barbare, à l'exception du sacrifice de ses ennemis : encore n'accordait-il cette cruauté qu'à la politique.

Le lendemain, les blancs furent appelés de fort bonne heure à la porte royale, où les officiers du roi leur déclarèrent que ce prince ne pouvait les voir de tout le jour, parce que c'était la fête de son fétiche ; mais qu'il leur faisait présent de quelques esclaves et de quantité de provisions ; qu'ils

pouvaient faire fond sur toutes ses promesses, retourner à Jaquin quand ils le souhaiteraient, et finir tranquillement leurs affaires sous sa protection. Ils trouvèrent à leur retour les esclaves et les provisions qui les attendaient. On distribua, de la part du roi, des pagnes assez propres aux nègres de leur cortége, avec une petite somme d'argent. Leur dessein était de partir le même jour; mais ils furent obligés d'attendre le duc de Jaquin, qui n'avait point encore eu sa dernière audience.

Dans le cours de l'après-midi, ils virent passer devant la porte royale le reste de l'armée qui revenait du pays des Tuffos. Ce corps de troupes marchait avec plus d'ordre que l'auteur n'en avait jamais vu parmi les nègres, et parmi ceux mêmes de la Côte-d'Or, qui passent pour les meilleurs soldats de toutes les régions de l'Afrique. Il était composé de trois mille hommes de milice régulière, suivis d'une multitude d'environ dix mille autres nègres pour le transport du bagage, des provisions, et des têtes de leurs ennemis. Chaque compagnie avait ses officiers et ses drapeaux. Leurs armes étaient le mousquet, le sabre et la targette. En passant devant la porte royale, ils se prosternèrent successivement, et baisèrent la terre; mais ils se relevaient avec une vitesse et une agilité surprenante. La place, qui était devant la porte, avait quatre fois autant d'étendue que celle de la Tour de Londres. Ils y firent l'exercice à la vue d'un nombre incroyable de spectateurs, et dans l'espace de deux heures ils firent au moins vingt décharges de leur mousqueterie.

Snelgrave, paraissant étonné de cette multitude de nègres qui étaient à la suite des troupes, apprit de l'interprète que le roi donnait à chaque soldat un jeune élève de la nation, entretenu aux dépens du public, pour les former d'avance aux fatigues de la guerre, et que la plus grande partie de l'armée présente avait été élevée de cette manière. L'auteur en eut moins de peine à comprendre comment le roi de Dahomay avait étendu si loin ses conquêtes, avec des troupes si régulières et tant de politique.

Avant son départ, il crut devoir quelques civilités au grand capitaine, dont il avait reçu divers services à son arrivée. S'étant rendu dans son quartier, il y remarqua deux nègres vêtus de longues robes, avec un linge roulé autour de la tête à la manière des turbans turcs, et des sandales aux pieds. L'interprète lui dit que c'étaient des Malayens (1), nation fort éloignée dans les terres et voisine des Maures; qu'ils avaient l'art de l'écriture dans la même perfection qu'en Europe; qu'il s'en trouvait au camp environ quarante, qui avaient été pris, pendant la guerre, dans différents lieux où ils exerçaient le commerce, et que le roi les traitait avec beaucoup de bonté; que, sachant teindre de plusieurs couleurs les peaux de chèvres et de moutons, ils faisaient, pour les Dahomays, des cartouches qui leur servaient à porter leur poudre, et des sacs pour les provisions; mais on n'accorda point à Snelgrave la liberté de leur parler.

(1) Il est parlé de cette nation dans les relations de des Marchais et de Smith.

avec beaucoup de succès. Dans la misère où les habitants étaient réduits, ils étaient obligés de vendre leurs domestiques et leurs enfants pour se procurer des vivres, qu'ils achetaient des Papas (Popos), leurs voisins. Aussi sa cargaison fut-elle si tôt finie, qu'il se vit en état de quitter la côte trente-huit jours avant Snelgrave; d'ailleurs la fièvre et d'autres maladies commencèrent leurs ravages sur le vaisseau de l'auteur. Après avoir enterré son chirurgien, il fut attaqué du même mal; et, pour comble de disgrâce, les troupes du roi de Dahomay le chagrinèrent par des vexations et des demandes fort injustes. Cependant il eut la consolation de ne rien perdre par le vol; ce qu'il attribua aux ordres rigoureux que le roi avait donnés en sa faveur. Mais les marchands nègres n'en devinrent que plus insolents; ils firent valoir, comme une grâce insigne, la sûreté que les Anglais trouvaient dans leur commerce; ils parlaient avec mépris du traité que Snelgrave avait fait au camp. L'interprète même partageait leurs injustices, et lorsqu'on les menaçait de l'autorité du roi, ils se vantaient tous d'agir par ses ordres. Un de ces nègres séditieux présenta un jour le bout de son fusil à l'auteur, pour le forcer de prendre quelques mauvais esclaves. Les alarmes des Anglais augmentaient de jour en jour, surtout depuis que les marchands nègres ne paraissaient plus qu'armés de sabres et de poignards, avec un esclave qui portait leur fusil.

Au milieu de ces inquiétudes, plusieurs vaisseaux portugais arrivèrent dans la rade de Juida; et s'y arrêtèrent, sur quelque espérance d'y voir renaître

la tranquillité et le commerce. Le roi de Dahomay avait déja permis à quantité d'habitants de rentrer dans leur patrie. Ils commençaient à se bâtir des cabanes, près des forts de France et d'Angleterre. L'avenir fit connaître que ce n'avait été qu'un stratagème pour tromper les Européens. Cependant le roi de Dahomay, n'ignorant pas que les Portugais paient les esclaves en or, leur en envoya des troupes nombreuses. Cette diversion jeta plus de langueur que jamais dans le commerce des nègres de Jaquin. Depuis la conquête de leur pays, il ne leur était resté qu'un port libre, nommé Luccami (1), au nord-est; et cette liberté leur venait d'une grande rivière, qui sépare ce lieu du continent.

Tandis que Snelgrave se livrait au chagrin de sa situation, un nègre, ami du grand capitaine de Dahomay, lui rendit une visite à bord. Ses propres affaires l'avaient amené dans le canton de Jaquin. Il fut surpris d'entendre les plaintes des Anglais, et, retournant bientôt au camp, il rendit compte au roi de tout ce qu'il avait appris. Ce prince, qui n'ignorait pas les défiances du prince de Jaquin et de ses peuples, pensait alors à leur envoyer son grand capitaine pour établir la tranquillité dans le pays. Les informations qu'il recevait lui firent hâter cette résolution. Son ministre reçut ordre aussitôt de partir, et

(1) Ce nom ne se trouve sur aucune carte, ni, je crois, dans aucun autre voyageur que Snelgrave. D'Anville, sur sa carte d'Afrique (1749), place un peuple, qu'il nomme Ulcumi, à peu de distance de la côte. Son nom est probablement le même nom que Luccami différemment prononcé.

rendit sa marche si prompte, qu'il apporta lui-même la première nouvelle de son arrivée. Quoique son escorte fût fort nombreuse, il voulut, pour écarter toute apparence d'hostilité, n'entrer dans la ville qu'avec cent gardes; et le reste de ses troupes demeura de l'autre côté de la rivière. Le duc de Jaquin s'empressa beaucoup pour le recevoir avec des honneurs distingués. Tous les blancs, assemblés à la porte du comptoir hollandais, le saluèrent à son passage. Les nègres de son cortége furent d'abord logés près du comptoir de Snelgrave; mais ils s'y rendirent si incommodes par l'horrible bruit de leur musique, qui ne cessait ni le jour ni la nuit, que les Anglais obtinrent d'être délivrés de ces fâcheux voisins.

Le grand capitaine fit arrêter, à son arrivée, tous les marchands dahomays. La plupart, avertis secrètement de son dessein, avaient eu le temps de prendre la fuite; mais il en restait dix, qui furent chargés de chaînes et conduits au camp royal. Snelgrave eut la satisfaction de voir dans ce nombre celui qui l'avait menacé du bout de son fusil. Il apprit ensuite qu'au retour du grand capitaine, ce nègre insolent et deux de ses compagnons, qui avaient traité fort outrageusement les Anglais, avaient eu la tête coupée par l'ordre du roi. Les autres furent retenus long-temps dans les fers, et réduits au pain et à l'eau, dans la cour même du roi, où ils étaient exposés à toutes les injures de l'air. Cette rigoureuse justice fit connaître à Snelgrave que les marchands nègres, et l'interprète, s'étaient revêtus faussement de l'autorité du roi.

Le jour qui suivit l'arrivée du grand capitaine,

tous les blancs se réunirent pour lui offrir des présents. Il leur fit l'honneur de dîner le lendemain avec eux dans le comptoir de Snelgrave. De tous les nègres de son cortége, il n'en fit asseoir qu'un à table avec le duc de Jaquin et lui. Snelgrave observe qu'il se servait fort mal de sa fourchette; et qu'ayant pris beaucoup de plaisir à manger du jambon et du pâté à l'anglaise, il demanda comment ces deux mets étaient préparés. On lui répondit que le détail en serait long, mais que de la manière dont ils l'étaient, ils pouvaient se conserver six mois malgré la chaleur du pays. Snelgrave ayant ajouté que le pâté était de la main de sa femme, le grand capitaine voulut savoir combien il avait de femmes, et rit beaucoup en apprenant qu'il n'en avait qu'une. J'en ai cinq cents, lui dit-il, et je souhaiterais que, dans ce nombre, il y en eût cinquante qui sussent faire d'aussi bons pâtés. On servit ensuite des bananes et d'autres fruits du pays, sur de la vaisselle de Delft. Cette sorte de faïence lui parut si belle, qu'il pria Snelgrave de lui donner l'assiette sur laquelle il avait mangé, avec le couteau et la fourchette dont il s'était servi. Non seulement Snelgrave lui accorda ce qu'il demandait, mais il y joignit tous les couverts qui étaient sur la table. Au même instant, les nègres enlevèrent le service avec tant de précipitation, qu'ils faillirent briser une partie de la vaisselle. Snelgrave fit ajouter encore à ce présent quelques pots et quelques gobelets.

Lorsqu'on avait commencé à manger, les principaux officiers du grand capitaine, qui étaient debout derrière sa chaise, lui dérobaient de temps en temps,

sur son assiette, une pièce de jambon ou de volaille. Snelgrave, qui s'en aperçut, leur dit que les vivres ne leur manqueraient pas, et que ce n'était pas l'usage en Europe de laisser partir affamés les gens de ceux qu'on invitait à dîner. Alors les nègres prirent confiance à cette promesse. On but beaucoup après le festin; et de plusieurs sortes de liqueurs, le grand capitaine donna la préférence au punch. En se retirant, il déclara que son dessein, pour le jour suivant, était d'aller voir la mer qui est à trois milles de la ville, et qu'il n'avait jamais eu ce spectacle, ni celui d'aucun vaisseau de l'Europe. Il pria Snelgrave de l'accompagner; mais le capitaine anglais s'excusa sur le mauvais état de sa santé.

Quelques jours avant l'arrivée du grand capitaine, l'interprète avait amené à Snelgrave deux femmes, l'une de cinquante ans, l'autre de vingt, et l'avait prié, de la part du roi, non seulement de les acheter, mais de ne rien prendre pour leur rançon. Comme on ne voulait pas les vendre séparément, et qu'il n'était pas disposé à recevoir la vieille, il les refusa toutes deux aux conditions qu'on lui imposait. Cependant elles étaient demeurées à Jaquin. Le grand capitaine se rendit au rivage le jour qu'il se l'était proposé, et vit la mer avec autant de plaisir que d'admiration. Il ne marqua pas moins de satisfaction à la vue de deux vaisseaux qui se trouvaient dans la rade, et qui avaient reçu ordre de Snelgrave de faire quelques décharges de leur artillerie. Comme la mer a si peu de profondeur contre la côte, qu'on est obligé de transporter l'eau fraîche sur des radeaux

jusqu'aux chaloupes, le grand capitaine, qui voulut voir cette manœuvre, s'approcha de si près, qu'une vague étant venue jusqu'à lui, la frayeur le fit tomber à la renverse, et lui fit avaler quelques gouttes d'eau salée. Les gens de sa suite le portèrent aussitôt dans la tente des Anglais, où il avait dîné, et demandèrent de l'eau-de-vie, dont il but une pinte entière, pour corriger l'âcreté de l'eau de mer. Le soir, étant retourné à Jaquin, il fit remercier Snelgrave des politesses qu'il avait reçues au rivage.

Aussitôt que son messager fut parti, l'interprète dit secrètement à l'auteur, que la plus vieille des femmes qu'il avait refusé d'acheter, avait été sacrifiée le même jour à la mer, par le grand capitaine, à la place d'une autre femme qui était destinée à cette cérémonie; elle s'était attiré la haine du roi en servant aux intrigues amoureuses des concubines de ce prince. C'était à l'interprète même que le grand capitaine avait confié l'exécution, parce que, d'un grand nombre de Dahomays, il ne s'en trouvait pas un qui eût la hardiesse de se hasarder dans un canot. On avait lié à la victime les mains derrière le dos, et les pieds en croix. L'interprète l'avait transportée, dans un canot, à quelque distance du rivage; et l'ayant précipitée dans les flots, il avait vu quelques requins, disait-il, qui l'avaient déchirée en pièces; mais l'auteur fut surpris, le jour suivant, d'apprendre, par un billet de son contre-maître, qu'elle était sur son bord. Quelques uns de ses matelots partant le matin du rivage, dans la chaloupe, avaient aperçu un corps humain étendu sur le dos,

qui rendait de l'eau par la bouche. Ils l'avaient pris avec eux; et l'ayant porté au vaisseau, les secours qu'on lui avait donnés avaient été assez prompts pour lui sauver la vie. Cependant la crainte de choquer le roi fit tenir cette aventure secrète; quoiqu'à bord, dans les interrogations qu'on fit à la négresse, on ne put jamais lui faire confesser qu'elle eût offensé ce prince. Snelgrave lui trouva l'esprit sensé, et le cœur si capable de reconnaissance, que pendant son voyage elle lui rendit des services considérables, en inspirant, par son exemple, de la douceur et de la patience aux autres nègres, surtout aux esclaves de son sexe, qui sont ordinairement les plus incommodes dans une longue navigation; elle leur fit garder tant d'ordre et de décence, que l'auteur n'en avait jamais tant vu dans aucun voyage. Il la vendit, dans l'île d'Antigoa, à Charles Dumbar, intendant général de la Barbade et des îles sous le vent, qui lui promit de la traiter avec une indulgence qu'on n'a pas ordinairement pour les esclaves.

En prenant congé du grand capitaine, Snelgrave lui dit qu'il ne lui manquait pas plus de quatre-vingts esclaves pour achever sa cargaison, et lui fit promettre d'en informer le roi; mais quoique ce prince se fût réservé un grand nombre de captifs, il les avait employés à cultiver ses terres, et à d'autres services qui les exemptent de l'esclavage, à moins qu'ils ne se rendent coupables de quelque grand crime. Cependant, après avoir attendu pendant quelques semaines, Snelgrave vit arriver le nombre qui lui manquait; et les facteurs du roi lui firent des

excuses d'un si long délai. Il leur témoigna sa reconnaissance par quelques petits présents.

La balance du compte avec le prince de Jaquin était désormais l'unique raison qui pût arrêter Snelgrave en Guinée. Ce prince, après lui avoir promis vingt fois de le satisfaire, n'en trouva pas moins le moyen de lui manquer de foi; et pour mettre le comble à sa perfidie, il fit attaquer le comptoir anglais à force ouverte. Heureusement, il n'y restait presque rien. L'auteur en ayant fait des plaintes qui ne furent point écoutées, eut assez de modération pour supprimer les menaces, et partit enfin, le 1er de juillet 1727, avec une cargaison de six cents nègres, qu'il vendit dans l'île d'Antigoa. Il employa jusqu'à la fin de février 1728 à se charger de sucre dans la même île; et, mettant à la voile avec des vents favorables, il arriva dans la Tamise le 25 d'avril, après un voyage de seize mois.

§ III.

Second voyage de l'auteur à Juida. Révolutions dans ce pays. Imprudence et mort cruelle du gouverneur anglais. Ruine du commerce des esclaves.

Les mêmes intérêts ayant fait recommencer le même voyage à Snelgrave, et dans le même vaisseau, en 1729, il toucha dans sa route au grand Popo, quelques lieues au-dessus de Juida, près des lieux où le roi de cette malheureuse contrée avait cherché un asile. Il menait une vie fort triste dans

deux îles nues et sablonneuses, avec un des principaux cabaschirs, nommé le capitaine Ossus, et ses plus fidèles sujets. Snelgrave lui envoya quelques présents, et reçut de lui une chèvre. Le contre-maître du vaisseau anglais, qui fut chargé de cette députation, rapporta que le monarque et son cabaschir étaient dans la dernière misère. Leurs îles ne produisaient rien. Elles étaient assez bien défendues contre les Dahomays par une rivière, au bord de laquelle ils avaient placé quelques grosses pièces d'artillerie; mais elles dépendaient absolument, pour les vivres, des grands et des petits Popos, leurs voisins; ce qui servait de jour en jour à diminuer le nombre des habitants, par la nécessité où ils se voyaient continuellement de vendre leurs femmes, leurs enfants, et leurs domestiques, pour se procurer leurs nécessités.

Snelgrave ayant passé devant la rade de Juida sans s'y arrêter, entra, le 20 février, dans celle de Jaquin. L'agent du roi de Dahomay vint le recevoir à son débarquement, et dépêcha aussitôt vers ce prince pour lui donner avis de l'entrée du capitaine anglais; mais ce prince étant alors dans ses états de Dahomay, il se passa trois semaines avant qu'on pût recevoir sa réponse, et Snelgrave n'aspira point à l'honneur de le revoir.

Depuis que l'auteur avait quitté cette côte, le roi de Dahomay, perdant l'espérance d'ôter la vie au roi de Juida, s'était contenté d'affermir sa conquête en laissant des troupes nombreuses à Sabi; mais le temps ayant dissipé cette armée, le capitaine Ossus

avait eu la hardiesse de venir s'établir près du fort français, dans la confiance qu'il avait à l'artillerie, qui faisait la principale force de cette place. Le roi de Dahomay, bientôt instruit de son audace, prit la résolution de faire avancer de nouvelles troupes pour éteindre le feu dans sa naissance; et sur le bruit de leur marche, Ossus, avec quantité de nègres attachés à lui, se retira dans le fort français.

Les troupes de Dahomay attaquèrent le fort, et l'auraient peut-être fait inutilement, parce qu'ils n'avaient que de petites armes; mais le feu prit aux maisons, qui n'étaient couvertes que de chaume. Les Français, justement alarmés en voyant la flamme qui gagnait leur magasin à poudre, sans aucune espérance de pouvoir l'arrêter, se réfugièrent dans le fort des Anglais, dont ils n'étaient éloignés que d'une portée de fusil. Le magasin sauta presque aussitôt, et tua plus de mille nègres, sans compter les blessures. Cependant le capitaine Ossus et plusieurs de ses gens gagnèrent aussi le fort anglais, où le gouverneur Wilson ne fit pas difficulté de les recevoir; mais, pour se garantir du même accident, il fit ôter le chaume de toutes les maisons du fort. Après avoir commencé par cette précaution, il fit tirer sur les Dahomays, dont il tua un grand nombre, et tint le reste assez éloigné pour n'en craindre aucune surprise.

Cependant ils entrèrent dans le fort français, d'où ils envoyèrent demander à Wilson pourquoi il avait fait feu sur leur armée. Il répondit que les ayant vus arriver si brusquement et tomber sur ses voisins, il s'était cru obligé de soutenir la cause

commune de tous les Européens. Les Dahomays répliquèrent que n'ayant aucun démêlé avec les blancs, leur dessein n'avait point été d'attaquer le fort français; mais que le capitaine Ossus, en se retirant dans ce fort, les avait mis dans la nécessité de le poursuivre. Ils ajoutèrent qu'un chirurgien français, qui était actuellement à la cour du roi, leur maître, les avait sollicités de ruiner l'établissement d'Ossus, en les assurant qu'il ne trouverait aucune protection dans le fort. Le gouverneur français désavoua cette imputation; et lorsque les Européens trouvaient de l'avantage à se voir établis près d'eux, elle était en effet sans vraisemblance, à moins que, par une supposition encore moins probable, on ne prétendît que les Français avaient employé cet artifice pour tirer de l'argent d'Ossus, et lui faire acheter leur protection : mais comment auraient-ils promis aux Dahomays de la lui refuser? Quoi qu'il en soit, cette opinion, sans être établie sur des fondements plus certains, coûta la vie, dans un autre temps, au gouverneur français, par le ressentiment des peuples de Juida.

Aussitôt que le roi de Dahomay fut informé de la prise du fort, il fit reprocher au gouverneur de s'être attiré volontairement cette disgrâce, par la protection qu'il avait accordée au capitaine Ossus, et, protestant qu'il n'en voulait point à sa nation, il lui offrit de faire réparer le fort par ses propres soldats. Il ajoutait que si les Français ne se contentaient pas de cette satisfaction, ils étaient les maîtres de quitter le pays; mais d'autres embarras firent tourner d'un autre côté son attention.

Ce prince ayant conquis dans peu d'années, et

ravagé divers pays, on a déjà remarqué que le fils du roi de Wymey (1), et plusieurs autres princes dont il avait fait décapiter les pères, s'étaient retirés fort loin dans les terres, sous la protection des Yos, nation puissante et guerrière. Après la défaite d'Ossus, le roi de Juida trouva le moyen d'implorer le secours du roi des Yos; et les sollicitations des autres princes se joignant aux siennes, ils obtinrent de ce grand monarque une armée considérable, pour fondre ensemble sur le roi de Dahomay, qui était regardé comme l'ennemi et le destructeur du genre humain. Les Yos ne combattent qu'à cheval, et leur pays étant fort éloigné au nord, vers la Nubie (2), ils ne peuvent marcher vers le sud que dans la saison du fourrage. Le roi de Dahomay fut bientôt informé de leur approche. Il avait ressenti dans une autre guerre les désavantages de son armée, qui n'était composée que d'infanterie. La crainte du sort qu'il avait fait éprouver à tous ses voisins, lui fit prendre la résolution d'enterrer toutes ses richesses, de brûler ses villes, et de se retirer dans les bois avec tous ses sujets. C'est la ressource ordinaire des nègres, lorsqu'ils désespèrent de la victoire. Comme ils n'ont point de places fortes, ceux qui sont maîtres de la campagne ne trouvent point de résistance dans toute l'étendue des plus grands états.

(1) Il n'y a que la carte d'Afrique de Purdy où l'on trouve la position de Wymey ou Wemey; il place ce lieu près de celle de deux villes d'Ardra la plus rapprochée de la mer, et à l'ouest de cette ville.

(2) Les Yos sont les Ayos de la carte de d'Anville. Le mot Nubie désigne ici le Soudan.

le renvoyer libre, on l'attacha par les pieds et les mains, le ventre à terre, entre deux pieux. On lui fit aux bras, au dos, aux cuisses, et aux jambes, quantité d'incisions, où l'on mit du jus de limon, mêlé de poivre et de sel; ensuite on lui coupa la tête, et son corps, divisé en pièces, fut rôti sur les charbons, et mangé.

Le roi de Dahomay a cherché dans la suite l'occasion de se justifier, en prétendant que ses ordres s'étaient bornés à le faire conduire à Sabi; et que s'il avait laissé à ses gens la liberté d'en disposer à leur gré, il n'avait entendu que la liberté de traiter de sa rançon, sans s'être jamais défié qu'ils fussent capables de traiter avec cette barbarie un gentilhomme blanc. Mais on ne saurait douter, suivant l'opinion de Snelgrave, qu'ils ne connussent parfaitement les intentions de leur maître; et la preuve qu'il en apporte, c'est que le roi n'a jamais pensé à punir les exécuteurs de cette horrible scène, quoiqu'il en ait été pressé avec beaucoup d'instances. Il ajoute que les nègres qui avaient eu part à cet odieux festin, ont dit depuis à plusieurs Portugais, en faisant une plaisanterie de leur aventure, que le bœuf d'Angleterre leur paraissait excellent.

Après la malheureuse fin de Testesole, deux nègres s'étant sauvés du fort anglais, allèrent informer le roi qu'il pouvait aisément s'en saisir, parce qu'il n'y restait que quatre blancs: mais il répondit qu'il n'avait aucun sujet de haine contre la nation anglaise; que le dernier gouverneur s'était attiré par son imprudence un malheur qui ne regardait que lui, et qu'il espérait que la compagnie d'Afrique en-

verrait à l'avenir des sujets plus propres à commander dans le fort. Snelgrave, qui a connu ce prince, n'est pas surpris qu'il ait été capable de pousser si loin la dissimulation.

Dans le même temps, ne pouvant douter que les Yos ne reparussent avec de nouvelles forces, aussitôt que la saison deviendrait favorable à leur marche, il envoya des présents considérables à leur roi, avec la plus jolie de ses propres filles. Cette adroite précaution, et l'ordre qu'il avait donné à ses ambassadeurs, de distribuer de grandes pièces de corail à tous les grands de la cour d'Yo, lui firent obtenir la paix à des conditions avantageuses. Elle fut confirmée peu de temps après par une ambassade volontaire du roi d'Yo, qui envoya aussi une de ses filles au roi de Dahomay.

Snelgrave apprit toutes ces circonstances en arrivant à Jaquin. Il y trouva le commerce fort languissant, avec peu d'apparence que dans la confusion de tant de guerres il pût se relever de plusieurs années. Pendant deux mois qu'il passa dans cette ville, le feu y prit cinq fois, et causa beaucoup de ravages. Les maisons du pays sont bâties de terre, et n'ont qu'un seul étage. La charpente du toit est de bambous, revêtus de chaume, qui dans la saison de la sécheresse n'est pas moins combustible que l'amadou. C'est ordinairement la négligence des habitants qui cause les incendies; et Snelgrave l'attribue au peu de cas qu'ils font de leurs meubles, qui ne méritent pas effectivement beaucoup d'attention; car, à l'exception des chefs, l'ameublement des nègres consiste

dans quelques nattes qui leur servent de lits, dans les pots de terre où ils font cuire leurs aliments, et dans quelques autres bagatelles d'aussi peu de valeur. D'un autre côté, les murs n'étant que de terre ou d'argile, la chaleur du feu leur est moins nuisible qu'utile, parce que son effet naturel est de les endurcir. D'ailleurs, les frais d'un nouveau toit sont fort médiocres pour les nègres, au lieu que les comptoirs européens ont toujours beaucoup à souffrir.

Celui des Anglais était dans une vaste cour, qui appartenait au duc de Jaquin, et qui touchait à l'appartement de ses femmes, où les nègres ne peuvent entrer sans crime. De l'autre côté, le comptoir avait une vue ouverte sur les champs; et, vis-à-vis de la porte, était l'entrée d'une rue fort étroite, où demeurait le prêtre du prince de Jaquin, avec sa famille. Il avait choisi ce lieu pour y être à couvert des incendies, parce que le duc ayant un grand nombre de domestiques, il pouvait être promptement secouru. D'ailleurs, tous ceux qui habitent près de la cour ont plus d'intérêt à prévenir le feu, parce que la loi porte peine de mort contre toute la famille où l'incendie commence.

Toutes les précautions du prêtre n'empêchèrent point que le feu ne commençât par sa maison. Comme les flammes s'élançaient vers le comptoir, les Anglais perdirent l'espérance de se sauver de ce côté-là. Cependant le valet de Snelgrave eut le courage de passer au travers, chargé d'une boîte qui contenait les livres de compte, et quelques autres papiers d'importance. L'auteur pensa d'abord à sau-

ver l'or, qui était renfermé dans un assez grand coffre; mais ne pouvant trouver la clef, et le feu s'attachant déjà au toit de chaume, il recueillit toutes ses forces pour enlever le coffre, avec un autre blanc, le seul qui restât près de lui, parce que la curiosité avait conduit tous les autres à l'enterrement d'un nègre. Il porta son fardeau dans l'appartement des femmes du duc, où il le trouva avec son frère, et quantité d'habitants qui allaient éteindre le feu. Après avoir passé par un grand nombre de détours, dans un logement fort spacieux, il fit élever le coffre, avec le secours de deux nègres, sur un mur de dix pieds de hauteur, d'où il fut porté au comptoir hollandais. Le feu continua deux heures avec tant de furie, que toute la maison du duc fut consumée. On sauva celle de son frère, en découvrant tous les toits qui touchaient à la cour. Si cet accident était arrivé pendant la nuit, rien n'aurait échappé aux flammes, sans en excepter les habitants.

Près de la maison du prêtre, où le feu avait commencé, il y avait une grande cour carrée, qui était environnée de beaux arbres, au milieu desquels était le fétiche du prince de Jaquin. Il avait la forme d'une mule de foin couverte de chaume. Au sommet, on avait placé un crâne humain, devant lequel on faisait des prières et des offrandes pour la santé et la conservation du prince. Ce fétiche échappa au feu, quoique toutes les maisons voisines eussent été consumées; ce qui passa aux yeux du peuple pour un miracle éclatant.

Dix jours après cette disgrâce publique, la ville

dans quelques nattes qui leur servent de lits, dans les pots de terre où ils font cuire leurs aliments, et dans quelques autres bagatelles d'aussi peu de valeur. D'un autre côté, les murs n'étant que de terre ou d'argile, la chaleur du feu leur est moins nuisible qu'utile, parce que son effet naturel est de les endurcir. D'ailleurs, les frais d'un nouveau toit sont fort médiocres pour les nègres, au lieu que les comptoirs européens ont toujours beaucoup à souffrir.

Celui des Anglais était dans une vaste cour, qui appartenait au duc de Jaquin, et qui touchait à l'appartement de ses femmes, où les nègres ne peuvent entrer sans crime. De l'autre côté, le comptoir avait une vue ouverte sur les champs; et, vis-à-vis de la porte, était l'entrée d'une rue fort étroite, où demeurait le prêtre du prince de Jaquin, avec sa famille. Il avait choisi ce lieu pour y être à couvert des incendies, parce que le duc ayant un grand nombre de domestiques, il pouvait être promptement secouru. D'ailleurs, tous ceux qui habitent près de la cour ont plus d'intérêt à prévenir le feu, parce que la loi porte peine de mort contre toute la famille où l'incendie commence.

Toutes les précautions du prêtre n'empêchèrent point que le feu ne commençât par sa maison. Comme les flammes s'élançaient vers le comptoir, les Anglais perdirent l'espérance de se sauver de ce côté-là. Cependant le valet de Snelgrave eut le courage de passer au travers, chargé d'une boîte qui contenait les livres de compte, et quelques autres papiers d'importance. L'auteur pensa d'abord à sau-

ver l'or, qui était renfermé dans un assez grand coffre; mais ne pouvant trouver la clef, et le feu s'attachant déjà au toit de chaume, il recueillit toutes ses forces pour enlever le coffre, avec un autre blanc, le seul qui restât près de lui, parce que la curiosité avait conduit tous les autres à l'enterrement d'un nègre. Il porta son fardeau dans l'appartement des femmes du duc, où il le trouva avec son frère, et quantité d'habitants qui allaient éteindre le feu. Après avoir passé par un grand nombre de détours, dans un logement fort spacieux, il fit élever le coffre, avec le secours de deux nègres, sur un mur de dix pieds de hauteur, d'où il fut porté au comptoir hollandais. Le feu continua deux heures avec tant de furie, que toute la maison du duc fut consumée. On sauva celle de son frère, en découvrant tous les toits qui touchaient à la cour. Si cet accident était arrivé pendant la nuit, rien n'aurait échappé aux flammes, sans en excepter les habitants.

Près de la maison du prêtre, où le feu avait commencé, il y avait une grande cour carrée, qui était environnée de beaux arbres, au milieu desquels était le fétiche du prince de Jaquin. Il avait la forme d'une mule de foin couverte de chaume. Au sommet, on avait placé un crâne humain, devant lequel on faisait des prières et des offrandes pour la santé et la conservation du prince. Ce fétiche échappa au feu, quoique toutes les maisons voisines eussent été consumées; ce qui passa aux yeux du peuple pour un miracle éclatant.

Dix jours après cette disgrâce publique, la ville

essuya un autre incendie qui en détruisit plus d'un tiers; mais le comptoir, qui venait d'être rebâti, n'eut rien à souffrir. Le feu commença par une friture à l'huile de palmier qu'un cuisinier nègre faisait dans sa maison.

Snelgrave étant retourné dans le comptoir, aussitôt qu'il fut rétabli, eut le spectacle d'une infinité d'habitants, qui apportaient des bambous et du chaume pour réparer les édifices de leur prince et de son frère. C'est un droit du souverain sur ses sujets. Mais la musique et les danses continuelles dont le travail était accompagné, troublèrent beaucoup le repos des Anglais. Snelgrave, désespérant du commerce, et n'étant pas plus satisfait de sa santé, prit le parti de mettre à la voile pour l'Angleterre, où il arriva le 13 de juillet 1730.

Mais, pour satisfaire la curiosité du lecteur, il a joint à sa relation quelques autres circonstances de la conduite et de la situation du roi de Dahomay, avec tout ce qui regarde la ruine du commerce par la destruction de Jaquin, jusqu'au 22 de mars 1732. Ses mémoires venaient des derniers négociants qui avaient abordé sur cette côte.

Après avoir conclu la paix avec les Yos, le roi de Dahomay, dont le caractère ambitieux était incapable de repos, marcha fort loin dans les terres contre la nation des Yabous (1). Ces peuples, qui ne

(1) Ce sont les Jabous de la carte d'Afrique de d'Anville qui les met à l'est d'Ulcumi; mais, d'après notre voyageur, ils devraient être placés moins près de la mer. Bowdich, et après lui Gardner, sur sa mappemonde, les ont mieux placés, selon nous, en les mettant plus dans l'intérieur, sur le même parallèle qu'Abomay, la capitale du Dahomay.

l'avaient jamais offensé, se défendirent dans leurs bois et leurs montagnes jusqu'à la saison des pluies. L'ennui d'une guerre infructueuse fit désirer alors aux troupes de Dahomay de retourner dans leur pays. Elles se soulevèrent, et le roi se vit obligé, pour soutenir la discipline, de faire couper la tête à quantité de ses principaux officiers, qui avaient encouragé secrètement les mutins. Mais cette sévérité n'ayant fait qu'augmenter la désertion, un de ses fils en rendit l'exemple encore plus dangereux, en se retirant avec quatre mille hommes vers le roi de Wymey. Le roi, furieux de cet incident, redoubla ses efforts contre les Yabous, et les força dans une de leurs retraites. Mais ils en gagnèrent d'autres où ses soldats ne purent les suivre. Il fut ainsi forcé de retourner dans ses états, avec la perte d'une partie de son armée et celle de sa réputation.

A cette nouvelle, le peuple de Jaquin sentit renaître son audace, et se flatta de pouvoir achever la ruine du tyran. Il y avait alors dans cette ville un marchand hollandais, nommé Hertog, qui faisait un commerce considérable dans plusieurs pays éloignés, par le moyen d'une rivière qui coule de Jaquin dans la baie de Benin. Cet Européen, de concert avec le prince de Jaquin, excita le roi de Wymey, et quelques autres princes, à prendre les armes contre le roi de Dahomay. Il poussa même le zèle jusqu'à leur fournir des munitions. Mais ce rusé politique, informé de leur entreprise, ne tarda point à se venger; il employa l'artifice pour tromper ses ennemis. Tandis qu'il armait avec beaucoup de diligence, il fit courir le bruit qu'il méditait une seconde expédi-

tion contre les Yabous; et ses généraux commencèrent leur marche vers l'intérieur des terres. Mais, dès la première nuit, toute son armée retourna du côté de la mer; et, quoiqu'elle fût composée de plus de quinze mille hommes, elle surmonta si promptement toutes les difficultés de la route, qu'elle parut à la vue de Jaquin sans que le prince en fût averti par le moindre pressentiment. A peine eut-il le temps, avec ses principaux sujets, de se jeter dans quelques canots, et de gagner une île qu'il avait fortifiée au milieu de la rivière, à dix lieues vers l'est, du côté d'Appagh. Il perdit toutes ses richesses. Sa mère fut arrêtée dans sa fuite. Hertog, plus heureux, se retira dans le pays d'Appagh; mais toutes ses marchandises, dont la valeur était considérable, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le roi de Dahomay, peu satisfait du pillage de la ville, fit faire main-basse sur les habitants, et donna ordre, pour finir cette tragédie, que toutes les villes et tous les villages du pays fussent réduits en cendres. Les autres comptoirs européens, qui étaient à Jaquin, n'évitèrent pas le même sort. Robert More, capitaine d'un vaisseau anglais, nommé l'Écureuil, fut arrêté avec des facteurs de France et de Portugal. On les força de marcher à pied jusqu'à la résidence du roi de Dahomay, qui était alors près d'Ardra.

A leur arrivée, More se plaignit d'avoir été traité si durement, que, depuis qu'il était prisonnier, on ne lui avait permis de prendre aucune nourriture; le roi se leva brusquement sur cette plainte, et passa dans une chambre voisine, d'où il revint aussitôt avec une hache à la main. Les facteurs, persuadés

qu'ils étaient au dernier moment de leur vie, se jetèrent à genoux pour implorer la clémence de leur ennemi; mais ils furent bientôt rassurés en voyant l'usage que le roi faisait de sa hache. Il s'en servit pour ouvrir un petit tonneau de bœuf, dont il fit tirer plusieurs pièces, avec ordre de les préparer immédiatement pour ses prisonniers; à la vérité, ce tonneau était une partie de leurs dépouilles, qui avait été apportée la veille au roi, avec le reste du butin.

Après avoir un peu rétabli leurs forces, les blancs furent distribués suivant leur nation, sous la garde de plusieurs cabaschirs. More et ses gens tombèrent entre les mains d'Allegi, seigneur nègre, qui était chargé depuis long-temps de traiter avec les marchands anglais : il prit soin d'eux avec beaucoup de douceur et d'attention; mais, peu de jours après, il se vit arrêté par l'ordre du roi, et condamné à perdre la tête, sans que ses prisonniers aient jamais su la cause de son malheur. Ils demeurèrent quelque temps dans cette situation jusqu'à ce que le sieur Dean, gouverneur de la compagnie d'Afrique à Juida, vint solliciter leur liberté. Le roi de Dahomay se laissa fléchir, et donna une garde à More, pour l'escorter à Jaquin; mais le capitaine aima mieux prendre la route de Juida, où il trouva un vaisseau français qui le porta sur son propre bord.

Tant de guerres et de révoltes avaient rendu le roi de Dahomay cruel pour ses propres sujets; la défiance et les soupçons ne l'abandonnaient plus, les blancs même se ressentaient de l'altération de son caractère, et More en avait fait l'expérience. Il semble d'ailleurs qu'un si long commerce avec les

marchands de l'Europe n'avait jamais eu le pouvoir de faire perdre à ce prince, ni à sa nation, le fond de férocité par lequel ils ressemblaient à tous les nègres. Un jour que le conseil royal avait demandé au roi un jeune et vigoureux captif, qui lui fut accordé, l'usage que ces graves conseillers firent de leur esclave, fut de le tuer et d'en faire un festin.

A l'égard même du commerce, il y a peu d'espérance qu'il puisse renaître pendant la vie du roi, dans les contrées maritimes où ses armes ont porté la désolation : s'il en reste une ombre dans le pays, c'est du côté d'Appagh, parce que cette ville est défendue contre les entreprises de l'usurpateur par une rivière et un marais; cependant il paraît, par le témoignage de Snelgrave, que, dans la plus grande chaleur de ses conquêtes, non seulement il permettait, mais qu'il encourageait même la traite des esclaves. Atkins, qui lui attribue au contraire le dessein de ruiner ce commerce, se sert de plusieurs passages de Snelgrave pour combattre l'opinion même de ce voyageur; mais quelques interprétations hasardées ne peuvent affaiblir les déclarations expresses d'un écrivain. Le principal endroit sur lequel (1) Atkins s'appuie, est tiré d'un système de commerce que le roi de Dahomay proposa un jour aux Anglais, et que Bullfinch Lamb, suivant le récit de Snelgrave, expliqua dans une assemblée des commissaires anglais pour le commerce. Quelques uns des articles

(1) Il semble que l'esprit d'Atkins est un peu porté au paradoxe. On a vu qu'il prétend ruiner l'opinion de ceux qui reconnaissent des anthropophages, et qu'il n'allègue que des raisonnements contre des faits. Ici, sans être mieux fondé, il attaque ce qu'il y a de mieux établi dans Snelgrave.

portaient que les sujets du roi de Dahomay pourraient être vendus, ou se vendre eux-mêmes aux Anglais, à condition que ce ne fût pas pour être transportés hors du pays, et pour servir dans les colonies éloignées de l'Afrique : condition ou loi, remarque Atkins, qui est directement contraire au but du commerce des esclaves; mais, pour juger raisonnablement du fond, il faudrait qu'on nous eût donné le système entier, et qu'il n'y eût pas d'objection à former contre l'authenticité de cette pièce.

§ IV.

Remarques sur les esclaves nègres, sur leurs révoltes, et sur la conduite qu'il faut tenir avec eux.

Une longue expérience de la navigation et du commerce ayant fait passer l'auteur par toutes sortes d'épreuves, il a cru devoir recueillir, pour l'instruction d'autrui, diverses séditions qui ont exposé, non seulement les marchands d'esclaves à la perte de leurs fonds, mais les vaisseaux mêmes et ceux qui les commandaient à périr misérablement au milieu des mers. Il parle de ce qu'il a vu ou de ce qui s'est passé sous ses ordres; mais il commence par des observations, encore plus instructives, sur la manière dont les nègres deviennent esclaves, sur la quantité annuelle qui se transporte dans la Guinée, et sur la nature morale de ce commerce.

1°. Par un usage immémorial, les nègres font esclaves tous les captifs qu'ils prennent à la guerre;

mais avant que leur commerce fût établi avec les Européens, ils tuaient une grande partie de leurs prisonniers, dans la crainte qu'étant en trop grand nombre, ils ne leur causassent de l'embarras par leurs révoltes.

2°. C'est un autre usage entre ces nations barbares, de punir la plupart des crimes par des amendes; mais, au défaut du paiement, la loi condamne le coupable à l'esclavage. Cette pratique est également établie sur la côte et dans l'intérieur des terres.

3°. Les débiteurs insolvables sont condamnés au même sort, à moins qu'ils ne soient rachetés par leurs amis; mais, quoique cette loi s'exerce avec rigueur, ils sont rarement vendus aux Européens, parce que leurs créanciers les gardent pour leur propre usage.

4°. Snelgrave a su, par des informations certaines, que, dans les pays intérieurs, quantité de nègres vendent leurs enfants sans y être forcés par la nécessité; mais il a remarqué que ceux des côtes ne se portent à cette barbarie que dans les besoins pressants.

Il prétend s'être assuré, par des calculs assez exacts, que, dans certaines années, il est sorti de Guinée au moins soixante-dix mille esclaves; ce qui ne lui paraît pas surprenant, quand il considère que la côte de Guinée, depuis le cap Vert jusqu'au pays d'Angola, n'a pas moins de douze ou treize cents lieues de longueur, et que la polygamie est en usage dans toutes ces grandes régions.

A l'égard de la nature morale de ce commerce, l'auteur n'entreprend pas de répondre à toutes les

objections; mais il déclare que les avantages qui en reviennent aux marchands, et même aux esclaves, lui paraissent une raison suffisante pour le justifier. En premier lieu, dit-il, il demeure prouvé, par les remarques précédentes, que le commerce des esclaves sauve la vie à quantité de personnes utiles; 2°. la vie des nègres est plus douce dans l'esclavage même que dans leur propre patrie; 3°. il en résulte un grand avantage pour les colonies de l'Europe, où les nègres sont beaucoup plus propres que les blancs à la culture des terres; 4°. il est utile, pour les nations nègres, que leurs criminels soient transportés hors du pays, pour n'y retourner jamais. Enfin, conclut Snelgrave, les avantages de ce commerce surpassent beaucoup les inconvénients; et lorsqu'on l'aura combattu par les plus fortes raisons, on sera obligé d'y reconnaître, comme dans tous les autres établissements du monde, un mélange de bien et de mal. Quoi qu'il en soit, continue-t-il, les nègres, regardant l'esclavage comme ce qu'ils ont de plus terrible à redouter, cherchent toutes les occasions de rentrer en liberté; il n'y a que la force ou la crainte qui puissent les attacher à leurs chaînes.

Cependant leurs séditions sur les vaisseaux viennent presque toujours des mauvais traitements qu'ils reçoivent des matelots. L'auteur s'était fait une méthode pour les conduire. Il ne croit pas qu'il y en ait de plus sûre, quoiqu'elle ne lui ait pas toujours réussi. Comme leur première défiance est qu'on ne les ait achetés pour les manger, et que cette opinion paraît fort répandue chez toutes les nations inté-

rieures, il commençait par leur déclarer, qu'ils devaient être sans crainte pour leur vie; qu'ils étaient destinés à cultiver tranquillement la terre, ou à d'autres exercices qui ne surpasseraient pas leurs forces; que si quelqu'un les maltraitait sur le vaisseau, ils obtiendraient justice en portant leurs plaintes à l'interprète; mais que s'ils commettaient eux-mêmes quelque désordre, ils seraient punis sévèrement.

A mesure qu'on achète des nègres, on les enchaîne deux à deux; mais les femmes et les enfants ont la liberté de courir dans le vaisseau, et lorsqu'on a perdu de vue les côtes, on ôte même leurs chaînes aux hommes.

Ils reçoivent leur nourriture deux fois par jour. Dans le beau temps, on leur permet d'être sur le tillac depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit. Tous les lundis on leur donne des pipes et du tabac, et leur joie marque assez, en recevant cette faveur, que c'est une de leurs plus grandes consolations dans leur infortune. Les hommes et les femmes sont logés séparément, et leurs loges sont nettoyées soigneusement tous les jours. Avec ces attentions, qui doivent être soutenues constamment, Snelgrave a reconnu qu'un capitaine, bien disposé, conduit facilement la plus grande cargaison de nègres.

La première sédition dont l'auteur ait été témoin, arriva dans son premier voyage, en 1704, sur l'Aigle de Londres, vaisseau commandé par son père. Ils avaient à bord quatre cents nègres du vieux Calabar. Leur bâtiment était encore dans la rivière de ce nom, et de vingt-deux blancs qui restaient

ver l'or, qui était renfermé dans un assez grand coffre; mais ne pouvant trouver la clef, et le feu s'attachant déjà au toit de chaume, il recueillit toutes ses forces pour enlever le coffre, avec un autre blanc, le seul qui restât près de lui, parce que la curiosité avait conduit tous les autres à l'enterrement d'un nègre. Il porta son fardeau dans l'appartement des femmes du duc, où il le trouva avec son frère, et quantité d'habitants qui allaient éteindre le feu. Après avoir passé par un grand nombre de détours, dans un logement fort spacieux, il fit élever le coffre, avec le secours de deux nègres, sur un mur de dix pieds de hauteur, d'où il fut porté au comptoir hollandais. Le feu continua deux heures avec tant de furie, que toute la maison du duc fut consumée. On sauva celle de son frère, en découvrant tous les toits qui touchaient à la cour. Si cet accident était arrivé pendant la nuit, rien n'aurait échappé aux flammes, sans en excepter les habitants.

Près de la maison du prêtre, où le feu avait commencé, il y avait une grande cour carrée, qui était environnée de beaux arbres, au milieu desquels était le fétiche du prince de Jaquin. Il avait la forme d'une mule de foin couverte de chaume. Au sommet, on avait placé un crâne humain, devant lequel on faisait des prières et des offrandes pour la santé et la conservation du prince. Ce fétiche échappa au feu, quoique toutes les maisons voisines eussent été consumées; ce qui passa aux yeux du peuple pour un miracle éclatant.

Dix jours après cette disgrâce publique, la ville

tira son pistolet par-dessus leur tête, dans l'espérance de les effrayer par le bruit; mais il reçut un coup de poing qui faillit de le faire tomber sans connaissance, et le nègre, qui l'avait frappé avec cette vigueur, allait recommencer son attaque, lorsque le contre-maître lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet. A cette vue, la sédition cessa tout d'un coup. Tous les rebelles se jetèrent à genoux, le visage contre le tillac, en demandant quartier avec de grands cris. Dans l'examen des coupables, on n'en trouva pas plus de vingt qui eussent part au complot. Les deux chefs, qui étaient liés par le pied à la même chaîne, saisirent un moment favorable pour se jeter dans la mer. On ne manqua point de punir sévèrement les autres, mais sans effusion de sang, et l'on en fut quitte ainsi pour la perte de trois hommes.

Les Cormantins, nation de la Côte-d'Or, sont des nègres fort capricieux et fort opiniâtres. En 1721, l'auteur aborda sur leur côte, et fit en peu de temps une traite si avantageuse, qu'il avait déjà cinq cents esclaves à bord. Il se croyait sûr de leur soumission, parce qu'ils étaient fort bien enchaînés, et qu'on veillait soigneusement sur eux; d'ailleurs, son équipage était composé de cinquante blancs, tous en bonne santé, et d'excellents officiers. Cependant la fureur de la révolte s'empara d'une partie de cette malheureuse troupe, près d'une ville nommée Manfrou, sur la même côte.

La sédition commença vers minuit, à la clarté de la lune. Les deux sentinelles laissèrent sortir à la

objections; mais il déclare que les avantages qui en reviennent aux marchands, et même aux esclaves, lui paraissent une raison suffisante pour le justifier. En premier lieu, dit-il, il demeure prouvé, par les remarques précédentes, que le commerce des esclaves sauve la vie à quantité de personnes utiles; 2°. la vie des nègres est plus douce dans l'esclavage même que dans leur propre patrie; 3°. il en résulte un grand avantage pour les colonies de l'Europe, où les nègres sont beaucoup plus propres que les blancs à la culture des terres; 4°. il est utile, pour les nations nègres, que leurs criminels soient transportés hors du pays, pour n'y retourner jamais. Enfin, conclut Snelgrave, les avantages de ce commerce surpassent beaucoup les inconvénients; et lorsqu'on l'aura combattu par les plus fortes raisons, on sera obligé d'y reconnaître, comme dans tous les autres établissements du monde, un mélange de bien et de mal. Quoi qu'il en soit, continue-t-il, les nègres, regardant l'esclavage comme ce qu'ils ont de plus terrible à redouter, cherchent toutes les occasions de rentrer en liberté; il n'y a que la force ou la crainte qui puissent les attacher à leurs chaînes.

Cependant leurs séditions sur les vaisseaux viennent presque toujours des mauvais traitements qu'ils reçoivent des matelots. L'auteur s'était fait une méthode pour les conduire. Il ne croit pas qu'il y en ait de plus sûre, quoiqu'elle ne lui ait pas toujours réussi. Comme leur première défiance est qu'on ne les ait achetés pour les manger, et que cette opinion paraît fort répandue chez toutes les nations inté-

à d'autres capitaines, qui les traiteraient peut-être avec moins de bonté. Ce discours fit impression sur eux; ils demandèrent grâce, et s'en allèrent dormir tranquillement.

Cependant, peu de jours après, ils formèrent un nouveau complot. Un des chefs fit une proposition fort étrange à l'interprète nègre qui était du même pays. Il lui demanda une hache, en lui promettant que, pendant la nuit, il couperait le câble de l'ancre. Le vaisseau ne pouvant manquer d'être poussé au rivage, il espérait de gagner la terre avec tous ses compagnons; et s'ils avaient le bonheur de réussir, il s'engageait, pour eux et pour lui-même, à servir l'interprète pendant toute sa vie. Cet honnête nègre avertit aussitôt le capitaine, et lui conseilla de redoubler la garde, parce que les esclaves n'étaient plus sensibles aux raisons qui les avaient déjà fait rentrer dans la soumission. Cet avis jeta Snelgrave dans une vive inquiétude. Il connaissait les Cormantins pour des désespérés, qui comptaient pour rien les châtiments, et même la mort. On a vu souvent, à la Barbade et dans d'autres îles, que, pour quelques punitions méritées par leur paresse opiniâtre, vingt ou trente de ces misérables se pendaient ensemble à des branches d'arbres, sans avoir fait naître le moindre soupçon de leur dessein.

Cependant une aventure fort triste inspira plus de douceur aux nègres de Snelgrave. En arrivant près d'Anamabo, il rencontra l'Élisabeth, vaisseau qui appartenait aux mêmes propriétaires que le sien, et dont la situation l'obligeait par conséquent à des

soins particuliers. Ce bâtiment avait essuyé diverses sortes d'infortunes. Après avoir perdu son capitaine et son contre-maître, il était tombé, au cap Lahou, entre les mains du pirate Roberts, au service duquel plusieurs matelots s'étaient déjà engagés; mais quelques uns des pirates n'avaient pas voulu souffrir que la cargaison fût pillée; et par un sentiment de compassion, fondé sur d'anciens services qu'ils avaient reçus des propriétaires, ils avaient exigé que le vaisseau fût remis entre les mains du seul officier qui lui restait. Lorsque Snelgrave rencontra l'Élisabeth, elle avait disposé de toutes ses marchandises. Comme elle devait reconnaître ses ordres, il proposa au nouveau commandant de lui donner cent vingt esclaves qu'il avait à bord, et de prendre à leur place ce qui lui restait de marchandises; après quoi, il se proposait de quitter la côte pour aller se radouber à l'île de Saint-Thomas. Le commandant y consentit volontiers; mais les gens de l'équipage firent quelques difficultés, sous prétexte que les cent vingt esclaves étant avec eux depuis long-temps, ils avaient pris pour eux une certaine affection qui leur faisait souhaiter de ne pas changer leur cargaison. Snelgrave, s'apercevant que tous ses raisonnements étaient inutiles, prit congé du commandant, et lui dit qu'il viendrait essayer le lendemain qui aurait la hardiesse de s'opposer à ses ordres absolus.

Mais, la nuit suivante, il entendit tirer deux ou trois coups de fusil sur l'Élisabeth. La lune était fort brillante. Il descendit aussitôt lui-même dans sa pinasse, et, se faisant suivre de ses deux chaloupes,

il alla droit vers ce vaisseau. Dans un passage si court, il découvrit deux nègres, qui, fuyant à la nage, furent déchirés à ses yeux par deux requins, avant qu'il pût les secourir. Lorsqu'il fut plus près du bâtiment, il vit deux autres nègres qui se tenaient au bout d'un câble, la tête au-dessus de l'eau, fort effrayés du sort de leurs compagnons. Il les fit prendre dans sa pinasse, et, montant à bord, il y trouva les nègres fort tranquilles sous les ponts, mais les blancs dans la dernière confusion sur le tillac. Un matelot lui dit, d'un air effrayé, qu'ils étaient tous persuadés que la sentinelle de l'écoutille avait été massacrée par les nègres. Cet effroi parut fort surprenant à Snelgrave. Il ne pouvait concevoir que des gens qui avaient eu la hardiesse de lui refuser leurs esclaves une heure auparavant, eussent manqué de courage pour sauver un de leurs compagnons, et n'eussent pas celui d'abandonner le tillac, où ils étaient armés jusqu'aux dents. Il s'avança, avec quelques uns de ses gens, vers l'avant du vaisseau, où il trouva la sentinelle étendue sur le dos, la tête fendue d'un coup de hache. Cette révolte avait été concertée par quelques Cormantins. Les autres esclaves, qui étaient d'un autre côté, n'y ayant pas eu la moindre part, dormaient tranquillement dans leurs loges. Un des deux fugitifs, qui avait été arrêté, rejeta le crime sur son associé; et celui-ci confessa volontairement qu'il avait tué la sentinelle, dans la seule vue de s'échapper avec quelques nègres de son pays. Il protesta même qu'il n'avait voulu nuire à personne; mais que, voyant l'Anglais prêt

à s'éveiller, et trouvant sa hache près de lui, il s'était cru obligé de le tuer pour sa sûreté; après quoi il s'était jeté dans la mer.

Snelgrave prit occasion de cet incident pour faire passer tous les esclaves de l'Élisabeth sur son propre vaisseau, et n'y trouva plus d'opposition; il y retourna lui-même, et se trouvant près d'Anamabo, où il y avait actuellement huit bâtiments anglais dans la rade, il fit prier tous les capitaines de se rendre sur son bord, pour une affaire importante. La plupart vinrent aussitôt, et, d'un avis unanime, ils jugèrent que le nègre devait être puni du dernier supplice.

On fit déclarer à ce misérable qu'il était condamné à mourir dans une heure, pour avoir tué un blanc : il répondit qu'à la vérité il avait commis une mauvaise action en tuant la sentinelle du vaisseau, mais qu'il priait le capitaine de considérer qu'en le faisant mourir, il allait perdre la somme qu'il avait payée pour lui. Snelgrave lui fit dire par l'interprète, que, si c'était l'usage, dans les pays nègres, de changer la punition du meurtre pour de l'argent, les Anglais ne connaissaient pas cette manière d'éluder les droits de la justice; qu'il s'apercevrait bientôt de l'horreur que ses maîtres avaient pour le crime, et qu'aussitôt qu'un sablier d'une heure, qu'on lui montra, aurait achevé sa révolution, il serait livré au supplice. Tous les capitaines retournèrent sur leur bord, et chacun fit monter ses esclaves sur le tillac pour les rendre témoins de l'exécution, après les avoir informés du crime dont ils allaient voir le châtiment.

Lorsque le sable eut fini son cours, on fit paraître

le meurtrier sur l'avant du vaisseau, lié d'une corde sous les bras, pour être élevé au long du mât où il devait être tué à coups de fusil. Quelques autres nègres, observant comment la corde était attachée, l'exhortèrent à ne rien craindre, et l'assurèrent qu'on n'en voulait point à sa vie, puisqu'on ne lui avait pas mis la corde au cou; mais cette fausse opinion ne servit qu'à lui épargner les horreurs de la mort. A peine fut-il élevé, que dix Anglais, placés derrière une barricade, firent feu sur lui, et le tuèrent dans un instant : une exécution si prompte répandit la terreur parmi tous les esclaves qui s'étaient flattés qu'on lui ferait grâce par des vues d'intérêt; le corps ayant été exposé sur le tillac, on lui coupa une main qui fut jetée dans les flots, pour faire comprendre aux nègres, que ceux qui oseraient porter la main sur les blancs, recevraient la même punition : exemple d'autant plus terrible, qu'ils sont persuadés qu'un nègre qui meurt sans avoir été démembré, retourne dans son pays aussitôt qu'on l'a jeté dans la mer. Cependant l'auteur ajoute que les Cormantins rient de toutes ces chimères.

Aux menaces du même châtiment pour les rebelles, Snelgrave joignit la promesse de traiter avec bonté ceux qui vivraient dans l'obéissance et le respect qu'ils devaient à leurs maîtres. Ce traité fut fidèlement exécuté; car, deux jours après, l'auteur fit voile d'Anamabo à la Jamaïque; et pendant quatre mois, qui se passèrent avant que la cargaison pût être vendue dans cette île, il n'eut aucun sujet de se plaindre de ses nègres.

Telles furent les séditions qui arrivèrent sur les vaisseaux que Snelgrave commandait; mais il en rapporte une fort remarquable, arrivée sur le Ferriers, de Londres, commandé par le capitaine Messervy.

Snelgrave, ayant rencontré ce bâtiment dans la rade d'Anamabo, en 1722, apprit du commandant avec quel bonheur il avait acheté en peu de jours près de trois cents nègres à Sestre-Crou. Il paraît que les habitants de cette ville avaient été souvent maltraités par leurs voisins, et qu'ayant pris enfin les armes, ils les avaient battus plusieurs fois, et fait quantité de prisonniers. Messervy, arrivé dans ces circonstances, avait acheté des esclaves à fort bon marché, parce que les vainqueurs auraient été obligés de les tuer pour leur sûreté, s'il ne s'était pas présenté de vaisseau dans la rade. Comme c'était le premier voyage qu'il faisait sur cette côte, Snelgrave lui conseilla de ne rien négliger pour tenir tant de nègres dans la soumission. Le lendemain, l'étant allé voir sur son bord, et le trouvant sans défiance au milieu de ses esclaves, qui étaient à souper sur le tillac, il lui fit observer qu'il y avait de l'imprudence à s'en approcher si librement sans une bonne garde. Messervy le remercia de ce conseil, mais parut si peu disposé à changer de conduite, qu'il lui répondit par ce vieux proverbe : « L'œil du maître engraisse les chevaux. » Il partit quelques jours après pour la Jamaïque. Snelgrave prit plus tard la même route; mais, en arrivant dans cette île, on lui fit le récit de la malheureuse mort que Messervy s'était attirée par

son aveugle confiance, dix jours après avoir quitté la côte de Guinée.

Un jour qu'il était au milieu de ses nègres à les voir dîner, ils se saisirent de lui, et lui cassèrent la tête avec les plats mêmes dans lesquels on leur servait le riz. Cette révolte ayant été concertée de longue main, ils coururent en foule vers l'avant du vaisseau pour forcer la barricade, sans paraître effrayés du bout des piques et des fusils que les blancs leur présentaient par les embrasures. Enfin, le contremaître ne vit pas d'autre remède pour un mal si pressant, que de faire feu sur eux de quelques pièces de canon chargées de mitraille. La première décharge en tua près de quatre-vingts, sans compter ceux qui sautèrent dans les flots et qui s'y noyèrent. Cette exécution apaisa la révolte; mais, dans le désespoir d'avoir manqué leur entreprise, une grande partie de ceux qui restaient se laissèrent mourir de faim; et, lorsque le vaisseau fut arrivé à la Jamaïque, les autres tentèrent deux fois de se révolter avant la vente. Tous les marchands de l'île, à qui ces fureurs ne purent être cachées, marquèrent peu d'empressement pour acheter des esclaves si indociles, quoiqu'ils leur fussent offerts à vil prix. Ce voyage devint fort malheureux pour les propriétaires; car la difficulté de la vente ayant arrêté long-temps le vaisseau à la Jamaïque, il y périt enfin dans un ouragan plus redoutable encore que les nègres.

§ V.

Relation de la prise de l'auteur par des pirates.

Au mois de novembre 1718, Snelgrave, dont la réputation était bien établie par le succès de plusieurs voyages, fut chargé du commandement d'un vaisseau nommé le Bird, ou l'Oiseau, qui devait se rendre d'abord en Hollande pour y faire sa cargaison. Le 10 de décembre, étant revenu bien chargé à Helwoetsluys, il fut emporté de dessus ses ancres par un violent orage, et jeté contre la digue, où il eut le malheur d'échouer avec beaucoup de péril. Il fallut ouvrir une tranchée de trois cents pieds de long, par laquelle on vint à bout d'amener assez d'eau pour remettre le vaisseau à flot. Heureusement le dommage ne fut pas égal à la fatigue. On rentra dans le bassin d'Helwoetsluys, d'où l'on mit à la voile au commencement de janvier; mais une autre tempête força Snelgrave de se réfugier à Spithead. Il en partit, et fut encore jeté, par des vents impétueux, plus de soixante-dix lieues à l'ouest du Lézard. Cette troisième disgrâce l'obligea de relâcher à Kingsale en Irlande, et de s'y arrêter jusqu'au 10 de mars. Enfin, levant l'ancre avec un temps plus doux, il ne cessa pas de l'avoir favorable jusqu'à Sierra-Leone, où il arriva le 1er d'avril 1719. En passant près des Canaries, il fut poursuivi par un gros vaisseau qu'il prit pour un corsaire de Salé; mais l'excellence de ses voiles le délivra bientôt de ce danger.

Il trouva dans la rivière de Sierra-Leone trois autres pirates qui s'y étaient déjà saisis de dix bâtiments anglais. Le premier de ces brigands, qui était entré dans la rivière, se nommait Cocklyn; il n'avait pas plus de vingt-cinq hommes à son arrivée, et loin d'être redoutable aux marchands, il cherchait du secours avec cette troupe dans une barque où il avait été abandonné, sur quelque mécontentement, par le fameux Moody, commandant d'un corsaire nommé le Rising-sun, ou le Soleil-Levant; mais en arrivant à Sierra-Leone, Cocklyn et ses compagnons avaient rencontré dans sa chaloupe le seigneur Joseph, riche négociant nègre, et s'étaient saisis de lui. Ils n'avaient exigé pour sa rançon que des munitions et des vivres. Ensuite, n'ayant pas manqué d'audace pour attaquer successivement plusieurs bâtiments de Bristol qui fréquentaient cette côte, non seulement ils s'étaient pourvus de tout ce qui était nécessaire à leur brigandage, mais ils avaient engagé à leur service cinquante ou soixante matelots, qui formaient avec eux un corps de quatre-vingts hommes. D'un autre côté, les gens du Rising-sun, qui étaient partis avec Moody, avaient pris occasion de la dureté avec laquelle il avait traité Cocklyn, pour se révolter contre lui; et, l'ayant mis avec douze autres dans une grande barque qu'ils avaient enlevée aux Espagnols vers les îles Canaries, ils l'avaient abandonné à son mauvais sort. Comme on n'a jamais su dans la suite ce qu'il était devenu, il y a beaucoup d'apparence qu'il fut englouti dans les flots. Les rebelles, après s'être défaits de leur chef, lui avaient donné pour successeur

un Français nommé La Bouse, qui les avait ramenés dans la rivière de Sierra-Leone, où ils avaient rejoint Cocklyn et sa troupe un mois après sa séparation. Le même jour, un autre pirate était entré dans la même baie. Son nom était Davis. Après avoir exercé quelque temps sa piraterie dans une felouque, il s'était rendu maître d'un grand vaisseau vers les îles du cap Vert. En entrant dans la rivière de Sierra-Leone, il avait arboré un pavillon noir pour jeter l'effroi parmi les marchands qu'il espérait d'y rencontrer. Ce Davis était un corsaire généreux, qui avait trouvé, par son habileté et son courage, le moyen d'entretenir une rigoureuse discipline dans une troupe d'environ cent cinquante hommes. Il n'eut point de part à l'infortune de l'auteur. Cocklyn, au contraire, et tous ses associés étaient les plus vils et les plus cruels brigands du monde. Snelgrave, après avoir eu le malheur de tomber entre leurs mains, apprit de plusieurs d'entre eux qu'ils n'avaient choisi Cocklyn pour chef qu'en faveur de sa brutalité et de son ignorance; bien résolus, disaient-ils, de ne s'en donner jamais de semblables à Moody qui prenait des airs de seigneur, et qui affectait des manières polies. Le commandant d'une troupe de pirates n'est choisi par ses égaux que pour combattre à leur tête. Ils se donnent un autre officier qu'ils nomment leur quartier-maître, pour l'inspection générale des affaires, et souvent pour réformer les ordres du capitaine. Outre ces deux emplois, un vaisseau pirate a tous les officiers subalternes, dont l'usage est établi sur les vaisseaux de guerre.

Le jour que Snelgrave découvrit la côte, à trois lieues de l'embouchure de la rivière, le temps était fort calme. Un peu de fumée qu'il crut apercevoir au rivage lui fit naître quelques pressentiments, qu'il regretta de n'avoir pas mieux écoutés. Il donna ordre à Simon Jones, son contre-maître, qui avait déjà fait le voyage, de se mettre dans la pinasse pour aller de plus près à la découverte; mais Jones l'assura que le lieu d'où partait la fumée était sans habitants, et qu'il ne pouvait s'y trouver que quelques voyageurs, qui faisaient rôtir apparemment des huîtres. Cette réponse, de la part d'un ancien matelot, qu'aucune raison ne devait rendre suspect, dissipa toutes les défiances. A cinq heures, on profita de la marée pour s'avancer à l'embouchure de la rivière. Vers l'entrée de la nuit, on découvrit assez loin, dans le canal, un gros vaisseau, qui était le pirate entre les mains duquel on tomba bientôt. Les deux autres, avec leurs prises, étaient cachés derrière une pointe de terre.

Comme le temps ne cessait pas d'être calme, et que les ténèbres devenaient fort épaisses, l'auteur prit le parti de jeter l'ancre à l'embouchure même. Vers les huit heures, la sentinelle du tillac fit avertir qu'elle croyait entendre le bruit d'une chaloupe, qui s'avançait à la rame. Tout le monde se rendit sur les ponts; et Snelgrave fit poster par précaution, sur l'avant du vaisseau, vingt hommes armés de fusils et de sabres. Il cria lui-même le qui vive: on lui répondit que la chaloupe appartenait aux Deux Amis, vaisseau de la Barbade, commandé par le ca-

pitaine Éliot. Cette réponse ne l'ayant pas rassuré, il ne continuait pas moins de faire préparer les armes, et d'ordonner que toutes les lanternes fussent allumées; lorsqu'ayant demandé une seconde fois d'où était la chaloupe, on lui répondit, d'Amérique; et sur-le-champ on lui envoya une décharge de mousqueterie, à la portée du pistolet. Rien ne prouve mieux, remarque Snelgrave, l'audace effrénée des pirates; car ils n'étaient que douze dans la chaloupe; et son bâtiment, dont ils ne connaissaient pas la force, avait seize pièces de canon et quarante-cinq hommes d'équipage.

A ce premier signe de guerre, l'auteur donna ordre au contre-maître de faire feu de sa bordée. N'étant point obéi, il descendit lui-même pour presser les canonniers; mais sa surprise fut extrême, de trouver des gens qui se regardaient les uns les autres avec les marques de la dernière consternation. Quelques uns lui dirent qu'ils auraient pris volontiers les armes, mais qu'ils ne pouvaient les retrouver. Dans cet intervalle, les pirates, qui n'avaient pas trouvé de résistance, étaient montés à bord, et tirant quelques coups au hasard, ils avaient fait disparaître ceux qui étaient restés sur le tillac. Un seul matelot, qui avait eu moins de vitesse à fuir, eut les reins cassés d'un coup de balle. Quelques grenades que les pirates jetèrent brusquement, et qui ne causèrent néanmoins de mal à personne, achevèrent de répandre la terreur. On cria quartier. Là-dessus le chef des pirates, qui était leur quartier-maître, eut la hardiesse de descendre seul, et de

demander où était le capitaine du vaisseau. Snelgrave se présenta, et lui répondit avec un soupir, que c'était lui qui avait porté ce titre. Quelle est ton audace, lui dit le fier brigand, d'avoir ordonné qu'on tirât sur nous? Snelgrave répliqua modestement, qu'il s'était cru obligé de défendre un bâtiment confié à ses soins. Cette réplique irrita si vivement le pirate, qu'ayant levé son pistolet, il tira sur Snelgrave, et l'aurait tué, sans un mouvement heureux qui lui fit passer la balle entre le bras et le corps; mais, furieux de l'avoir manqué, il lui donna un coup si rude, du bout de cette arme, au milieu de la poitrine, qu'il le fit tomber sur les genoux. Cependant le malheureux Snelgrave se remit assez tôt pour monter légèrement sur le tillac. Il y était comme attendu par un autre corsaire, qui jura, le sabre à la main, de ne jamais faire de quartier aux capitaines marchands qui entreprendraient de se défendre; et soit qu'il ne pensât qu'à l'effrayer, ou que dans le transport de sa fureur il ne fût pas le maître de son bras, le coup de sabre qu'il lâcha de toute sa force, tomba sur une poutre. L'arme s'étant brisée, il semblait vouloir encore se servir du tronçon qui lui restait à la main; mais un matelot du vaisseau le supplia de ne pas tuer un capitaine dont tout le monde connaissait la bonté. Cette prière sauva la vie à Snelgrave. Le quartier-maître étant remonté, lui donna ordre d'envoyer quelques uns de ses gens pour prendre soin de la chaloupe, qui était demeurée sans guide au moment de l'abordage, et le menaça de le faire couper en pièces si elle ne se retrou-

vait promptement. Jones s'étant mis dans l'esquif, eut le bonheur de la ramener aussitôt. Alors le quartier-maître prit Snelgrave par la main, et lui déclara qu'il ne devait rien craindre pour sa vie, s'il n'avait donné aucun sujet de plainte à ses matelots.

Les pirates jetèrent alors des cris de joie, et firent plusieurs décharges pour avertir leurs compagnons du succès de leur entreprise; mais ces signes furent si mal interprétés, que leur capitaine s'imaginant au contraire que ses gens avaient été détruits avec leur chaloupe, coupa ses câbles pour s'avancer promptement à l'aide de la marée. Ses soupçons augmentèrent à la vue des feux qui étaient allumés sur le bord de Snelgrave. Sans attendre d'autre signal, il lâcha une bordée terrible, qui mit le quartier-maître et tous ses gens dans une extrême confusion. L'erreur fut bientôt réparée par le porte-voix; mais les reproches tombèrent sur Snelgrave, à qui ces brigands firent un crime de n'avoir pas pensé lui-même à faire connaître qu'il était pris. Au reste, lui dit brutalement le quartier-maître, ne t'imagine pas que ce soit un boulet de canon qui m'étonne; car je m'attends tôt ou tard à descendre en enfer par cette voie.

Le vaisseau de Snelgrave étant fort bien fourni de liqueurs et de provisions fraîches, Cocklyn fit tuer sur-le-champ quantité d'oies, de coqs-d'Inde, de poules et de canards, qu'il fit mettre, à peine plumés, dans la grande chaudière, avec plusieurs jambons, et une grosse truie qu'on ne fit qu'éventrer, sans se donner l'embarras de l'écorcher ou d'en faire

griller le poil. Il donna ordre au cuisinier que tout fût préparé avec moins de formalités que de diligence; d'un autre côté, le quartier-maître envoya demander à Snelgrave quelle heure il était à sa montre : comme elle était d'or, l'auteur jugea que c'était une manière civile de la lui ôter; il la remit au messager, en le priant d'assurer le quartier-maître qu'elle était excellente, et par conséquent digne de lui. Ce brutal officier la reçut, mais ce fut pour la jeter sur le tillac, et la faire rouler à coups de pied, en disant à ses compagnons que c'était une fort jolie boule. Cependant un de ces brigands la prit, et déclara qu'il la mettrait dans la masse commune, pour être vendue, suivant l'usage, au pied du grand mât.

Snelgrave fut conduit sur le vaisseau des pirates, et présenté à Cocklyn, qui lui témoigna quelque regret des mauvais traitements qu'il avait reçus depuis le quartier accordé; mais il ne devait pas ignorer, lui dit-il, que c'était quelquefois le sort de la guerre. Ensuite, il lui déclara qu'il fallait répondre juste à diverses questions qu'on pourrait lui faire; sans quoi il devait s'attendre d'être coupé en pièces : au contraire, s'il ne se faisait pas presser pour dire la vérité, et si ses gens n'avaient pas de plaintes à faire de lui, il l'assura que son voyage serait le plus avantageux qu'il eût fait de sa vie. Pour la première question, il lui demanda quelles étaient les qualités de son vaisseau, sous les vents de mer et sur la côte. Snelgrave lui fit une réponse qui le satisfit : Cocklyn, ôtant son chapeau, le félicita de ses lumières, et dit,

avec un transport de joie, que ce bâtiment ferait un vaisseau de guerre admirable pour les pirates.

Lorsque cette interrogation fut finie, un homme de haute taille, avec quatre pistolets à sa ceinture et un large sabre à la main, s'approcha de Snelgrave, et lui demanda s'il le reconnaissait : mon nom, lui dit-il, est James Griffin, et nous avons été compagnons d'école; l'auteur se remit aisément son visage, mais il se crut obligé de dissimuler. Cependant Griffin continua de lui dire qu'il n'était pas de la troupe des pirates; qu'il avait été pris depuis peu sur un vaisseau de Bristol, où il exerçait l'office de contre-maître; que Cocklyn l'ayant forcé d'entrer à son service, il ne quittait pas un moment ses armes, pour être sans cesse en état de se faire respecter par les scélérats avec lesquels il se trouvait dans la nécessité de vivre; qu'il voulait prendre soin de Snelgrave pendant la nuit suivante, parce que, dans l'ivresse où la plupart des pirates ne manqueraient pas de se plonger, il croyait que cette première nuit l'exposerait à quelque insulte.

Un langage si généreux engagea l'auteur à confesser qu'il reconnaissait Griffin pour son compagnon d'étude; il s'ouvrit à lui sans défiance, du moins sur tout ce qui regardait sa situation, et, ne voyant que sa vie à sauver, après la perte de son vaisseau, il consentit que Griffin demandât au commandant des pirates la permission de boire un flacon de punch avec lui: non seulement elle lui fut accordée, mais Cocklyn voulut être de leur partie, et les fit entrer dans sa cabane : elle était sans meu-

bles et sans chaises; ils s'assirent tous trois sur le plancher, les jambes croisées. A minuit, Griffin demanda un branle pour son compagnon d'école; car tous les pirates, sans excepter le capitaine, n'avaient pas d'autre lit que les planches du vaisseau. Ayant obtenu cette grâce, il marcha devant lui, le sabre nu, et lui promit de veiller près du branle pendant qu'il prendrait quelques heures de repos; mais il fut impossible à l'auteur de dormir, au milieu des jurements et des blasphèmes qu'il entendit continuellement. Vers deux heures, le bosseman s'approcha fort ivre, après s'être informé qui était dans le branle, et tira brusquement son coutelas; Griffin lui ayant demandé ce qu'il désirait, il répondit qu'il voulait mettre Snelgrave en pièces, parce qu'il avait fait l'action d'un vil chien, en ordonnant à ses gens de tirer sur la chaloupe, et en se faisant trop presser pour envoyer sa montre au quartier-maître. Griffin, qui savait la fausseté de cette dernière accusation, menaça cet ivrogne de le fendre en deux, s'il ne se retirait promptement; il suivit ce conseil. Le lendemain, lorsque tout le monde fut de sang-froid, Griffin porta ses plaintes au quartier-maître et à toute la troupe : il représenta que la maxime de ne pas maltraiter les captifs après le quartier accordé, regardait le passé comme le présent et l'avenir, et qu'intéressant tout le monde, elle devait être rigoureusement observée. Plusieurs furent d'avis que le bosseman fût puni du fouet; mais Snelgrave ayant eu la bonté de plaider pour lui, il en fut quitte pour une défense générale de faire la

moindre insulte aux prisonniers : cependant il entreprit encore, dans une autre occasion, de tuer son bienfaiteur.

Le même jour, Jones, contre-maître de Snelgrave, vint lui confesser que sa situation étant très fâcheuse en Angleterre, surtout de la part de sa femme, qu'il ne pouvait aimer, il s'était déterminé, par cette raison, à prendre parti avec les pirates, et qu'il avait déjà signé leurs articles. Son exemple avait été suivi par dix autres matelots du vaisseau ; mais Snelgrave s'aperçut bientôt qu'il était méprisé de la troupe, et fut ensuite informé qu'il était mort quelques mois après que les pirates eurent quitté la rivière. Ce malheureux et les dix autres ne laissèrent pas de conserver beaucoup de considération pour leur ancien capitaine. Il y en eut même quelques uns qui se repentirent de leur engagement, et qui le prièrent de travailler pour leur liberté. Ils n'osaient faire eux-mêmes cette proposition au quartier-maître, car les articles portaient peine de mort pour ceux qui parleraient d'abandonner l'association ; mais Snelgrave trouva cette commission trop délicate pour oser l'entreprendre. Quelques jours après, un d'entre eux lui avoua que, pendant le voyage, il avait entendu plusieurs fois répéter à Jones, qu'il souhaitait de rencontrer quelque pirate en arrivant à Sierra-Leone ; qu'il avait mis exprès à l'écart le coffre où les armes étaient renfermées ; que d'autres matelots l'ayant découvert, et voulant prendre leurs mousquets, lorsque les pirates avaient commencé à faire feu sur eux, il les en avait empêchés, en leur dé-

clarant que c'était l'occasion qu'il avait souhaitée, que s'ils tiraient un seul coup ils se feraient couper en pièces par les pirates; enfin, que pour les faire entrer comme lui au service de ces brigands, il les avait assurés que leur capitaine même était résolu de prendre le même parti. Les pirates dirent ensuite à Snelgrave, que c'était particulièrement à la sollicitation de Jones qu'ils s'étaient déterminés à garder son vaisseau.

Suivant cette résolution, ils ne tardèrent point à jeter dans la mer quantité de biens qui leur étaient inutiles, tels que des balles de laine, et d'autres marchandises destinées au commerce. Dans un seul jour, ils en sacrifièrent ainsi pour la valeur de trois ou quatre mille livres sterling, parce qu'ils n'avaient de goût que pour l'argent et les provisions.

Entre plusieurs Anglais qui exerçaient alors le commerce à Sierra-Leone, pour leur propre compte, il s'y trouvait le capitaine Henri Glynn, qui obtint ensuite le gouvernement de l'île James sur la Gambra, et qui finit ses jours dans ce poste. Cet honnête négociant engagea les deux autres chefs des pirates, Davis et La Bouse, à rendre une visite avec lui au malheureux Snelgrave. Ils étaient à bord, lorsque Cocklyn et son quartier-maître y revinrent de leur prise. Davis, qui avait le cœur noble et généreux, prit fortement les intérêts de l'auteur, et pressa Cocklyn non seulement de le traiter avec bonté, mais de lui rendre ce qui restait de sa cargaison. Ce langage ne parut pas plaire beaucoup à Cocklyn : cependant il invita Glynn, Davis et La

Bouse à passer sur sa prise; et, sur leurs instances, Snelgrave eut la permission de les y accompagner.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se rendirent tous dans la chambre de poupe. Les caisses où Snelgrave tenait ses plus précieuses marchandises, y étaient encore ouvertes et brisées. Quantité d'ustensiles, de papiers et de livres, qui avaient paru méprisables aux corsaires, étaient dispersés sur le plancher et jusque sur les ponts. Ils avaient jeté les livres dans la mer, parce que cette drogue, disaient-ils, était capable de faire abandonner à quelqu'un d'entre eux le chemin de l'enfer, où ils s'étaient engagés de bonne grâce à marcher tous ensemble. Les liqueurs de Snelgrave n'étant point épargnées, la bonne humeur commença bientôt à régner entre les chefs des pirates. Glynn prit cette occasion pour demander au quartier-maître plusieurs objets qui pouvaient être nécessaires à l'auteur. Ils lui furent accordés, et mis ensemble dans un paquet que Glynn se proposait d'emporter à sa maison, pour les mettre plus sûrement à couvert; mais un malheureux incident priva Snelgrave de ce secours. Quelques gens de Davis étant venus à bord avec leur maître, un jeune homme d'entre eux brisa une caisse pour la piller. Le quartier-maître de Cocklyn, à qui l'on vint s'en plaindre à l'oreille, sortit de la chambre de poupe pour arrêter le désordre. Le jeune pirate, à qui il en fit quelques reproches, lui répondit qu'étant tous de la même profession, il se croyait en droit de prendre sa part du pillage. Cette réponse choqua le quartier-maître, qui voulut le frapper de son

sabre; mais le pirate évita le coup, et se sauva près de son maître, dans la cabane. Le quartier-maître l'y poursuivit, et d'un coup qu'il allongea, il le blessa légèrement, et toucha même Davis à la main. Cette audace mit d'abord une furieuse confusion dans l'assemblée. Davis jura de se venger, parce qu'en reconnaissant que son soldat était coupable, il prétendait que personne n'avait droit de le punir en sa présence. Il sortit les yeux étincelants de colère, et, s'étant rendu sur son bord, il allait fondre sur Cocklyn, qui ne pouvait éviter sa ruine, si Snelgrave n'eût prié le capitaine Glynn d'intercéder pour lui. La querelle fut apaisée avec assez de peine, mais à condition que Davis et sa troupe auraient leur part des liqueurs et des provisions qui étaient sur la prise, et que le quartier-maître reconnaîtrait sa faute devant l'équipage de Davis, et lui demanderait pardon. Comme la nuit approchait, Glynn fut obligé de retourner au rivage, et ne put se faire apporter le paquet qu'il avait obtenu pour Snelgrave, et remit à le prendre le jour suivant.

L'auteur passa cette nuit sur son propre vaisseau, accompagné seulement de trois ou quatre pirates, entre lesquels était le furieux bosseman qui avait attaqué plusieurs fois sa vie. Tandis qu'il s'entretenait dans la cabane avec le charpentier, il eut le chagrin de voir entrer le bosseman demi-ivre, qui recommença brutalement à le maltraiter. Mais le charpentier, prenant parti pour lui, traita le bosseman de misérable ivrogne, et le força de sortir. Dans le même instant le vent éteignit la chandelle.

Snelgrave et le charpentier sortirent aussitôt pour la rallumer. Le bosseman, qui s'en aperçut, se mit à crier, avec d'horribles imprécations, que c'était un artifice de Snelgrave pour se procurer l'occasion d'aller à la chambre des poudres, et de faire sauter le vaisseau. Là-dessus, sans s'arrêter aux protestations du charpentier, qui l'assura que c'était un simple accident, il s'approcha de Snelgrave, et jurant qu'il allait lui brûler la tête, il lâcha son pistolet, qui fit heureusement faux feu. Le charpentier ne put douter, à la lueur de l'amorce, que le coup n'eût été lâché sérieusement. Cette infâme trahison le rendit si furieux, qu'il courut dans l'obscurité vers le bosseman. Il lui arracha son pistolet, dont il lui donna tant de coups qu'il le laissa presque mort. Le bruit ayant alarmé les pirates jusque sur leur vaisseau, ils envoyèrent un officier qui enleva le perfide bosseman : ainsi Snelgrave ne dut la vie, pour la troisième fois, qu'à la faveur du ciel.

Il dormit ensuite d'un sommeil tranquille; mais il fut éveillé par les gens de Davis, qui venaient prendre les liqueurs et les provisions que leur chef avait exigées. Ils se joignirent avec les gens de Cocklyn pour y faire un étrange dégât. Les tonneaux de vin et d'eau-de-vie de France furent enfoncés sur le tillac; chacun y puisait à son gré; car, à la réserve de quelques barils qui furent réservés pour les chefs, tout le reste était moins distribué que pillé. On ne prenait pas la peine de déboucher les liqueurs qui étaient en bouteilles; un coup de sabre en faisait l'affaire : c'est ce que les pirates appellent dé-

coller; mais, avec cette méthode, ils brisent trois bouteilles pour en ouvrir une. Aussi toute la provision du vaisseau fut-elle dissipée avant la fin du jour. On ne conserva qu'un peu d'eau-de-vie. Ce qui resta au fond des tonneaux servit le soir à laver les ponts. Les aliments, tels que le bœuf et le porc salé, le fromage, le beurre, le sucre, etc., ne furent pas plus épargnés.

A l'égard des effets que le quartier-maître avait accordés à l'auteur, une troupe de pirates morts-ivres, qui avaient failli de tomber en passant sur quelques paquets, les jetèrent dans la mer. Il n'en resta qu'un, qui contenait un habit noir complet, et d'autres vêtements. Lorsque les ivrognes se furent retirés, un autre pirate, qui avait la tête un peu plus fraîche, voulut savoir ce qui était renfermé dans le paquet. L'ayant ouvert, il en tira l'habit noir, avec un fort bon chapeau et une perruque. Snelgrave, qui n'avait plus d'autre bien à prétendre, le supplia de ne pas l'en priver. Mais ce brigand, le frappant sur l'épaule du plat de son sabre, lui dit, en forme de conseil, que, s'il voulait l'en croire, il ne disputerait jamais rien à un pirate. Supposé, continua-t-il, qu'au lieu de vous avoir frappé sur l'épaule, il m'eût pris envie de vous fendre la tête pour châtier votre imprudence, vous seriez mort à présent. Peut-être vous flattez-vous, ajouta-t-il, que j'aurais été puni moi-même pour avoir tué de sang-froid un prisonnier; mais soyez persuadé que mes amis m'auraient tiré d'embarras. Snelgrave le remercia d'un avis si charitable, et n'en perdit pas moins

son habit. Quelques moments après, le pirate se fit un amusement de s'en revêtir. Mais ses compagnons, le voyant dans cette parure, se firent aussi un passe-temps de le mouiller de vin et d'autres liqueurs. Il fut obligé, enfin, de se dépouiller et de jeter l'habit dans la mer. Le nom de ce scélérat était François Kennedy. Ses chefs le firent pendre, quelques jours après, pour d'autres crimes.

Ainsi, l'unique partage de Snelgrave se réduisait à la perruque et au chapeau, qu'il suspendit tranquillement dans la cabane. Mais un autre ivrogne, qui se présenta bientôt, s'en couvrit la tête, en lui disant qu'il se nommait Hoghin, et qu'il était un riche marchand du rivage. Snelgrave n'osa s'en plaindre, dans la crainte que ce ne fût un pirate. Cependant ce dernier voleur, sortant de la cabane, rencontra le quartier-maître de Cocklyn, qui, ne le reconnaissant pas pour un de ses gens, lui reprocha d'emporter le bien d'autrui, et le maltraita beaucoup. Ensuite, s'étant approché de l'auteur, il lui demanda, d'un ton civil, comment il se trouvait de tout ce tumulte. Snelgrave répondit qu'on lui avait enlevé successivement tout ce qu'il tenait de sa bonté. Le quartier-maître lui promit de lui faire retrouver ce qui existait encore; mais il oublia bientôt cette promesse. Cependant l'auteur avoue qu'en perdant tout ce qu'il possédait, il n'avait été outragé que par le bosseman; et qu'au contraire, tous les autres s'étaient empressés de lui apporter des liqueurs, des tranches de jambon et du biscuit, avec des témoignages de pitié pour sa situation.

Le lendemain, ce fut l'équipage de La Bouse qui eut à son tour la permission de venir piller ce qui était échappé aux ravages des deux autres corsaires. Les restes de vin et de liqueurs suffirent encore pour rendre la fête fort vive et fort tumultueuse. L'auteur, quoique peu maltraité dans sa personne, ne se crut pas moins malheureux de se voir contraint d'assister à ce spectacle.

Il obtint enfin la permission de descendre au rivage, pour aller prendre un peu de repos dans la maison du capitaine Glynn. Les trois commandants des pirates s'y étaient rassemblés, et l'y reçurent civilement. Ils lui promirent encore de lui faire retrouver ce que le quartier-maître lui avait accordé. Glynn lui prêta du linge et d'autres effets, qui lui firent passer la nuit suivante assez tranquillement.

Il retourna le matin à bord, avec les capitaines pirates. Davis, qui plaignait sincèrement son sort, pressa Cocklyn d'assembler tous ses gens sur le tillac, et harangua long-temps en sa faveur. Son discours fut reçu plus favorablement que la première fois. Ils prirent la résolution de donner à Snelgrave le vaisseau qu'ils devaient abandonner, pour passer dans le sien, et de lui faire présent de quelques autres prises avec ce qui leur restait de la sienne. Cette faveur montait à plusieurs mille livres sterling. Un des chefs proposa de le prendre dans la troupe, pour visiter avec eux toute la côte de Guinée, où il pourrait faire un échange avantageux de ses marchandises. Il ne fallait pas douter, ajouta le corsaire, qu'on ne prît dans cette route quelques vaisseaux de France

ou de Portugal. Il voulait que tous les esclaves qu'on trouverait sur ces prises fussent généreusement donnés à l'auteur; et lui conseillant de les aller vendre dans l'île de Saint-Thomas, port libre de l'Amérique, il l'assurait qu'outre les récompenses qu'il serait en état de faire à ses gens, il se trouverait assez riche, en arrivant à Londres, pour remplir l'attente des propriétaires.

Snelgrave ne répondant à cette proposition que par un morne silence, les pirates commencèrent à s'en offenser. La plupart, dit-il, étaient d'une ignorance si grossière, qu'ils croyaient leurs offres fort légitimes; mais Davis reprit la parole, et les assura qu'il pénétrait les idées de l'auteur. Il craint, leur dit-il, en acceptant vos bienfaits, de se perdre de réputation parmi les marchands. Pour moi, ajouta-t-il, je suis d'avis qu'il faut donner à chacun la liberté d'aller à tous les diables par la voie qui lui convient: donnez-lui ce qui reste de sa cargaison, et laissez-le disposer de lui-même à son gré.

Toute l'assemblée étant revenue à cette opinion, quelqu'un y joignit, en faveur de Snelgrave, un fort bon conseil, qui ne fut pas moins approuvé de tous les pirates. Ce fut de monter sur-le-champ dans un brigantin que La Bouse avait abandonné, et d'aller prendre sur le vaisseau, avant que la troupe s'en mît en possession, toutes les marchandises qui pouvaient encore être sauvées. On permit à l'auteur d'y aller lui-même, et de se faire aider par quelques uns de ses propres gens. Il sauva ainsi quelque partie de la cargaison des propriétaires; mais, de son propre bien,

il ne lui revint pas la valeur de trente livres sterling. Tout consistait en liqueurs, en instruments, en toiles, et en étoffes précieuses, dont les pirates n'avaient pas épargné la moindre partie. Ils avaient pris, par exemple, des pièces de la plus belle toile de Hollande, et les avaient étendues sur le tillac pour s'y coucher. Dans leur débauche, ils y avaient répandu le vin à grands flots; et les trouvant ensuite trop souillées pour leur servir de matelas, ils les avaient précipitées dans la mer.

Davis obtint encore pour Snelgrave la permission de passer la nuit avec ceux d'entre ses gens qui lui étaient demeurés fidèles sur les Deux Amis, vaisseau de la Barbade, commandé par le capitaine Éliot, et de descendre au rivage quand ses besoins l'y appelleraient, à la seule condition de revenir au premier signe. Ce vaisseau de la Barbade était celui dont les pirates avaient employé le nom, lorsqu'ils avaient voulu surprendre l'auteur à son arrivée; s'en étant saisis quelques jours auparavant, ils le faisaient servir comme de magasin pour les provisions.

Mais les prisonniers furent exposés le même jour à de nouveaux dangers, par la malignité de quelques nègres qui vinrent donner avis aux pirates, qu'un de leurs compagnons avait été massacré. Ces misérables délateurs accusaient de ce meurtre Bennet et Thomson, deux capitaines anglais qui s'étaient sauvés dans les bois pour se dérober à la fureur de Cocklyn; ils se donnaient tous deux pour témoins du fait, dans la maison d'un autre Anglais nommé Jones, où Bennet et Thomson avaient rencontré le

pirate, et l'avaient assassiné. Un récit de cette nature, confirmé par l'absence de celui qu'on prétendait mort, fit monter la fureur des trois commandants au comble; leurs gens, encore moins capables de modération, ne parlaient déjà que de sacrifier Snelgrave et tous les prisonniers à leur vengeance, lorsque leur compagnon parut sur le rivage, et revint à bord en bonne santé. Il avait rencontré effectivement chez Jones les deux Anglais fugitifs; mais il en avait été quitte pour quelques menaces.

Snelgrave apprit ensuite, de la bouche même de Thomson et de Bennet, le détail de leurs infortunes. John Bennet, parti de l'île d'Antigoa pour la côte de Guinée, avait été pris vers les îles du cap Vert par Davis; mais ce pirate lui ayant rendu son vaisseau, après l'avoir pillé, il était entré dans la rivière de Sierra-Leone, où Thomson était arrivé avant lui. A l'arrivée de Cocklyn, ils s'étaient retirés tous deux sous l'île de Banse, autant pour leur propre sûreté que pour celle du fort de la compagnie, qui avait alors Plunket pour gouverneur; ils y avaient débarqué des munitions, et dressé une batterie sur le rivage. La Bouse fut le premier qui les attaqua : ils se défendirent avec courage; mais Cocklyn venant augmenter le nombre des corsaires, Plunket et les deux capitaines n'eurent point d'autre ressource, pour assurer leur vie et leur liberté, que de chercher une retraite dans les bois, où, pendant plusieurs semaines, ils ne subsistèrent que de riz, et de quelques huîtres qu'ils ramassaient dans les ténèbres sur le bord de la ri-

vière. Les deux bâtiments de Thomson et de Bennet furent brûlés, et La Bouse prit, pour son propre usage, le vaisseau d'un autre Anglais nommé Lamb, qui était plus loin à l'ancre dans la rivière.

Mais, pour revenir à Snelgrave, il passa quatre jours à recueillir les débris de sa fortune, avec l'approbation et les applaudissements même de ceux qui avaient causé sa disgrâce; il passait la nuit sur le vaisseau d'Éliot, qui avait acquis en peu de jours tant d'ascendant sur les pirates, par l'adresse avec laquelle il avait gagné l'affection de leurs chefs, qu'il les frappait sans ménagement, et leur prédisait sans cesse que tôt ou tard ils périraient tous par le plus honteux supplice.

Peu de jours après, le quartier-maître de Cocklyn fut atteint d'une fièvre qui le réduisit bientôt à l'extrémité : dans cette situation, il fit appeler l'auteur pour lui demander pardon des injustices auxquelles il s'était emporté contre lui; il lui confessa qu'il avait été le plus méchant de tous les hommes, et que sa conscience lui faisant sentir de vifs remords, il croyait voir l'enfer ouvert et prêt à le recevoir. Snelgrave l'exhorta au repentir. Il est impossible, répondit-il; j'ai le cœur trop endurci; cependant il promit d'y employer tous ses efforts. Tandis qu'il était dans ces bons sentiments, il donna ordre à son valet de laisser prendre à Snelgrave tout ce qu'il trouverait de son goût dans sa garde-robe. L'auteur profita de cette permission pour se fournir de chemises, de bas, et de quelques autres vêtements.

Le quartier-maître expira la nuit suivante, dans des agitations terribles, mais le cœur si peu tourné à la pénitence, qu'il employa ses derniers moments à proférer les plus affreux blasphèmes. Quelques uns des nouveaux pirates, effrayés de son désespoir, s'adressèrent à Snelgrave pour obtenir la liberté de quitter une vie si détestable; il leur déclara qu'il n'osait leur rendre un si dangereux service; mais il les exhorta beaucoup à ne pas tremper leurs armes dans le sang des malheureux qui tomberaient entre leurs mains, et, leur faisant envisager un temps où leur conscience les porterait peut-être à profiter de l'amnistie royale en faveur des pirates, il leur représenta que ce serait alors un grand avantage pour eux qu'on ne pût les accuser d'aucun meurtre. Il avait apparemment sur lui l'acte même de l'amnistie, qui accordait un pardon général à tous les pirates qui, ne s'étant pas rendus coupables d'autres crimes, se présenteraient dans quelqu'une des colonies anglaises avant le 1er de juillet 1719. Cette pièce et la déclaration de guerre contre l'Espagne étaient du moins tombées entre leurs mains; et, ne pouvant la lire, ils prièrent Snelgrave de leur en faire la lecture. Comme le roi promettait des récompenses à ceux qui prendraient ou qui tueraient quelque pirate, ils ne purent entendre cet article sans se livrer à des transports de rage; cependant, après avoir entendu toute la pièce, quelques uns dirent hardiment qu'ils regrettaient de l'avoir ignorée avant que de s'être engagés pour leur dernier voyage. Snelgrave leur fit observer qu'ils avaient en-

core trois mois jusqu'au terme fixé par la proclamation : il ajouta que la guerre étant déclarée contre l'Espagne, ils pouvaient changer leur qualité de pirates en celle d'armateurs, et s'enrichir honorablement des dépouilles de l'ennemi. Il s'en trouva plusieurs qui parurent goûter cette ouverture; mais les vieux boucaniers, qui avaient les mains souillées d'une infinité de meurtres, traitèrent la proclamation avec mépris, et la déchirèrent en pièces.

Entre ceux qui vinrent consulter Snelgrave sur leur situation, il y eut un Ambroise Curtis qui, étant d'une santé très faible, se promenait continuellement sur le tillac en robe de chambre. Il avait reconnu l'auteur, quoiqu'il ne se fût point encore ouvert à lui. Il lui dit un jour : Je n'avais que onze ans lorsque je commençai mes voyages de mer, sous le commandement de votre père; il me traita sévèrement, parce qu'il me reconnut de mauvaises inclinations. Après sa mort, qui arriva en Virginie, vous ramenâtes son vaisseau en Europe, et vous eûtes de la bonté pour moi dans le voyage. Curtis promit à l'auteur, que lorsque ses meubles et ses bijoux seraient vendus au pied du grand mât, il en rachèterait quelques uns pour lui. L'effet répondit à ses promesses; mais il mourut avant que ses compagnons eussent quitté Sierra-Leone.

Snelgrave avait dans une caisse, entre ses marchandises, trois habits de hasard, brodés. Les trois chefs des pirates se les firent apporter, un jour qu'ils étaient à boire ensemble, et s'en revêtirent sur-le-champ. Le plus long étant tombé en par-

tage à Cocklyn, qui était de fort petite taille, lui descendait jusqu'au milieu des jambes : il aurait souhaité d'en faire un échange avec Davis ou La Bouse; mais, loin d'avoir pour lui cette complaisance, ils lui répondirent que devant voir bientôt des dames de Guinée, qui ignorent les modes de l'Europe, il importait peu que son habit fût long ou court. Ils poussèrent la raillerie plus loin; car l'habit de Cocklyn étant d'écarlate, brodé d'argent, ils l'assurèrent que sa bonne mine, relevée d'une parure si brillante, ne pouvait manquer de lui donner beaucoup d'avantage sur eux, près de leurs maîtresses. Il prit si bien le compliment, qu'il descendit à terre avec eux pour se faire admirer des femmes du pays. C'est une loi sacrée, entre les pirates, de ne recevoir aucune femme à bord, lorsqu'ils sont dans quelque rade; et s'il s'en trouve sur les prises qu'ils font en mer, il leur est défendu, avec la même rigueur, de leur faire la moindre violence. Sans ce frein, on conçoit à quels excès ils seraient capables de s'emporter, et de quels désordres leur discipline serait continuellement menacée; mais ils se dédommagent de cette contrainte lorsqu'ils sont à terre; et les femmes d'Afrique ne résistent point à leurs présents. L'auteur assure qu'il se trouve même des blancs qui ne font pas difficulté de leur prêter leurs femmes, et qui gagnent beaucoup à cet infâme trafic.

Cependant, les quartier-maîtres des pirates n'ayant point été consultés sur l'affaire des habits, il s'éleva un murmure général dans les trois troupes. On alléguait que si ces libertés étaient permises aux capi-

taines, ils s'attribueraient bientôt le droit de prendre pour eux la meilleure partie du butin. Enfin le mécontentement fut si vif, qu'à leur retour on les dépouilla de leur parure, pour en grossir la masse commune. Le bruit se répandit que Snelgrave avait contribué à leur faire naître le dessein de s'en servir. Cette accusation lui attira la haine d'un grand nombre de pirates, surtout celle du quartier-maître de La Bouse. Ce brigand, qui se nommait Williams, voyant l'auteur passer dans une chaloupe pour se rendre sur le vaisseau d'Éliot, jura que, s'il mettait le pied dans le sien, il le couperait en pièces; mais Éliot, qui était dans la même chaloupe, exhorta Snelgrave à ne rien craindre, et lui conseilla seulement de donner à Williams le nom de capitaine, lorsqu'il entrerait dans son vaisseau. C'était là le faible du quartier-maître; parce qu'ayant commandé un brigantin, il se croyait fort au-dessus du poste qu'il occupait. L'auteur, en montant sur son bord, lui dit : «Capitaine Williams, de grâce, écoutez-moi « sur l'article dont vous êtes si offensé. » Williams, adouci tout d'un coup, lui donna un petit coup sur l'épaule, du plat de son sabre, et l'assura tendrement qu'il n'avait pas la force de lui nuire. Ensuite, lorsque l'auteur lui eut appris comment la chose était arrivée, il lui fit présent de quelques bouteilles de vin, en lui promettant d'être toujours son ami.

Les pirates prirent un vaisseau français, à la vue de Snelgrave. Ce bâtiment était entré dans la rivière de Sierra-Leone, sans aucune précaution; et découvrant un grand nombre de vaisseaux, il n'avait pas

laissé de s'avancer avec beaucoup de hardiesse. L'auteur, se trouvant alors sur l'ancien vaisseau de Cocklyn, fut témoin de la frayeur et du trouble des pirates. Jones, son contre-maître, qui s'était engagé à leur service, déclara qu'il prenait ce bâtiment pour le Lanceston, vaisseau de guerre de quarante pièces de canon, que Snelgrave avait laissé en Hollande, et qui avait ordre de visiter la côte de Guinée. Tous les prisonniers souhaitaient que cette conjecture fût vraie, et n'auraient même demandé qu'un vaisseau de vingt pièces; car il ne fallait que des forces médiocres pour réduire une troupe de brigands, composée de gens ivres, ou de nouveaux venus qui manquaient de courage. On aurait ainsi prévenu la perte de plus de cent voiles, qui devinrent bientôt la proie des pirates sur la côte de Guinée, et tous les ravages du fameux Roberts, qui parut renaître des cendres de Davis. L'auteur ajoute modestement, qu'il ne lui convient pas de s'étendre sur les raisons qui ne permirent pas à la cour d'Angleterre de remédier plus tôt à de si grands maux.

Le Français, s'apercevant enfin du précipice où il s'était jeté, perdit l'espérance de s'échapper, et fit peu de résistance. Cependant, pour ne s'être pas soumis au premier feu des pirates, ils lui passèrent une corde au cou, et le firent long-temps souffrir, jusqu'à le laisser presque mort; La Bouse parut heureusement pour lui sauver la vie; et, marquant une vive indignation du cruel traitement qu'on avait fait à son compatriote, il protesta qu'il ne voulait point être associé plus long-temps avec de si infâmes et

de si cruels scélérats. Pour l'apaiser, ils abandonnèrent à sa disposition le capitaine français et le vaisseau.

Après cette expédition, Snelgrave s'employa fort ardemment à débarquer les marchandises qu'on lui avait accordées. Il les fit transporter dans la maison de Glynn, qui se donna beaucoup de mouvement pour l'aider dans cette entreprise. Toute la fatigue tomba presque uniquement sur eux, parce que les pirates employaient à la réparation des prises les gens de Snelgrave, qui avaient refusé d'entrer à leur service, et que, d'un autre côté, les nègres, enrichis par les profusions de ces brigands, refusaient de prêter la main au travail. Les domestiques mêmes de Glynn se firent presser pour seconder leur maître. Cependant toutes les marchandises furent mises enfin dans un lieu sûr.

Aussitôt que les pirates eurent achevé d'équiper pour leur usage le vaisseau qui avait appartenu à l'auteur, ils résolurent de le nommer solennellement, avec des formalités convenables à leur profession. Le 21 d'avril fut choisi pour cette cérémonie. Snelgrave y fut invité. Les plaisirs de la fête consistèrent à faire couler des ruisseaux de punch, dont toute l'assemblée s'enivra. Cocklyn, tenant son verre à la main, s'écria de toute sa force : Dieu bénisse le Windham ! Il but, et cassa son verre. Tous les pirates firent la même chose après lui, au bruit de plusieurs décharges de l'artillerie. Comme le vaisseau n'avait que deux ponts, la place des poudres touchait à la chambre de poupe, et se trouvait ouverte pendant

qu'on tirait le canon. Il arriva même que quelques cartouches, qu'on avait laissé imprudemment chargées près de la première pièce, prirent feu avec beaucoup d'éclat. Davis, qui craignit pour les poudres, fit remarquer le péril qu'il y avait à laisser le magasin ouvert. Mais Cocklyn lui répondit, qu'il aurait souhaité qu'elles eussent pris feu comme les cartouches, parce qu'ils ne pouvaient tous descendre en enfer avec plus de pompe.

Il restait trois prises que les pirates n'avaient point encore détruites, et dont ils se proposaient de faire un feu de joie. Les sollicitations de Snelgrave engagèrent Davis à demander qu'elles fussent épargnées, et cette grâce lui fut accordée. Davis obtint aussi la liberté de l'auteur, à qui l'on permit enfin de faire ses adieux à la troupe, pour se retirer dans la maison du capitaine Glynn.

Cependant, deux jours après, il fut rappelé sur le bord du capitaine Éliot, avec des instances si honnêtes et si pressantes, qu'il ne fit pas difficulté de s'y rendre. Éliot le prit en particulier, et lui représenta qu'ayant été forcé par les pirates de recevoir sur son vaisseau quantité de marchandises qui ne lui appartenaient pas, et dont on pourrait quelque jour le rendre responsable, il avait besoin du certificat d'un honnête homme, pour rendre témoignage de la violence qu'on avait employée contre lui. L'auteur lui accorda volontiers la satisfaction qu'il demandait. Il ajoute qu'Éliot était homme d'honneur. Les pirates le forcèrent à les suivre; mais il saisit heureusement l'occasion d'un tornado, pour les abandonner; et la

fortune ayant secondé sa hardiesse, il fit un voyage fort avantageux pour les marchands qui l'avaient employé.

Pendant que Snelgrave était à bord, les trois capitaines pirates y vinrent aussi, et l'engagèrent à souper avec eux sur le vaisseau de Davis. Le repas fut servi avec beaucoup d'appareil; et quelques trompettes, qui s'étaient trouvés sur les prises, y joignirent l'harmonie de leurs instruments. Mais au milieu de la fête, on entendit un bruit épouvantable. Le feu avait pris au vaisseau; et la plus grande partie de l'équipage étant plongée dans l'ivresse, les cris d'une infinité de gens qui ne pouvaient être d'aucun secours, ne faisaient qu'augmenter le désordre. Il se trouvait à bord plus de cinquante prisonniers, dont la plupart sautèrent dans les chaloupes, et se disposèrent à gagner le rivage. Snelgrave fit observer à Davis, que s'il ne trouvait promptement quelque moyen de les arrêter, il ne lui resterait pas à lui-même un esquif pour se dérober au feu, qui pouvait devenir plus pressant. Il fit tirer sur eux, d'une de ses plus grosses pièces, et cette menace les ramena aussitôt à bord.

Pendant ce temps-là, un canonnier, nommé Goldin, craignant pour la chambre des poudres, eut la prudence de jeter des draps mouillés sur les ais de séparation, et de faire inonder d'eau les lieux voisins. Sans cette précaution, c'était fait du vaisseau et de tous ceux qui étaient à bord; car il n'y avait pas moins de trente milliers de poudre dans le magasin. Cependant le feu continuait à fond de

cale, où il avait commencé; et les chaloupes ayant disparu dans la confusion, l'auteur prit un des treillis du haut-pont, et le laissa couler au bout d'une corde jusqu'au bas du vaisseau, dans le dessein de s'en faire une ressource s'il était forcé de s'abandonner aux flots. Tandis qu'il était à méditer sur le péril, il entendit, ce qu'il ne peut raconter sans horreur, les cris de joie d'une troupe de vieux pirates, qui s'applaudissaient de descendre aux enfers en si bel appareil; mais les derniers venus étaient consternés au contraire de leur situation, et se reprochaient amèrement d'être entrés dans une compagnie si détestable.

La plus grande partie de l'équipage s'était rassemblée sur les ponts, où chacun s'attendait à tous moments de sauter avec le vaisseau, lorsque le contremaître, nommé Taylor, homme d'une hardiesse extraordinaire, qui eut ensuite le commandement de la Cassandre, navire de la compagnie des Indes, parut accompagné de quinze matelots, à demi brûlés comme lui, qui n'avaient épargné ni leur travail ni leur vie pour éteindre le feu. Ils déclarèrent qu'ils y avaient réussi, et que le danger était passé; mais dans le triste état où ils étaient, ils eurent besoin de la plus prompte assistance des chirurgiens. L'incendie avait commencé par la négligence d'un nègre, qui, étant à tirer du rum, avait tenu sa chandelle trop près du baril. Une étincelle avait mis la liqueur en flamme, et le feu s'était communiqué au baril voisin, avec le bruit égal à celui d'un petit canon. Heureusement il n'avait pas gagné vingt autres ba-

rils de la même liqueur, et plusieurs tonneaux de poix et de goudron, qui étaient fort voisins.

Lorsqu'on se crut délivré d'un si grand péril, Goldin releva beaucoup les secours qu'il avait reçus de Snelgrave, pour empêcher le feu de pénétrer jusqu'aux poudres; et ce service fit tant d'impression sur les pirates, qu'ils prièrent l'auteur de se rendre sur le Windham, où ses meubles et ses bijoux devaient être vendus au pied du mât, en lui promettant de le favoriser dans cette vente. Davis l'en pressa lui-même, et s'engagea même à racheter sa montre, pour lui en faire présent; mais pendant cet entretien, un des officiers du vaisseau, qui n'était pas encore revenu de son ivresse, proposa de le prendre pour pilote dans le voyage de Guinée. En vain Davis répondit à cet ivrogne qu'on n'avait pas besoin de pilote, et prit même sa canne pour le chasser de sa présence : Snelgrave ne trouva de sûreté qu'à retourner à terre, dans la maison du généreux Glynn.

Deux jours après, on vit entrer dans la rivière un vaisseau de la compagnie d'Afrique, nommé la Dépêche, commandé par le capitaine Wilson. Il devint aussitôt la proie des pirates. Jones, ancien contre-maître de Snelgrave, en prit occasion de se plaindre, qu'ayant autrefois commandé un bâtiment de cette compagnie, il avait été mal récompensé de ses services, et demanda que la Dépêche fût brûlée pour le venger. Cette faveur lui fut accordée sur-le-champ; mais un jeune brigand de la troupe, nommé John Stubbs, se leva aussitôt, et voulut être écouté.

« Un moment, messieurs, dit-il à ses compagnons, « et j'entreprends de prouver qu'en brûlant ce vais- « seau, vous allez rendre un grand service à la « compagnie. » Ce discours réveilla l'attention de tout le monde. Stubbs continua : « Le bâtiment que « vous voyez est en mer depuis deux ans. Il est vieux, « délabré, et presque mangé des vers. D'ailleurs il a « peu de provisions ; et sa cargaison ne consiste « qu'en un peu de bois rouge et de malaguette. N'est- « il pas clair que si vous le brûlez, la compagnie « n'y perdra pas beaucoup, et que, d'un autre côté, « elle épargnera les appointements de l'équipage, « qui valent trois fois mieux que le vaisseau et la « cargaison ? » Tous les pirates se rendirent à cet éloquent discours ; et le bâtiment fut restitué au capitaine Wilson, qui retourna heureusement en Angleterre.

Le 29 d'avril, tous les meubles et les bijoux de Snelgrave devant être vendus à bord du Windham, il crut devoir hasarder quelque chose pour racheter une partie de son bien. On ne témoigna aucun mécontentement de le voir arriver dans un canot. Plusieurs pirates achetèrent différentes pièces, et les lui rendirent de bonne grâce. Griffin, son compagnon d'école, ne fit pas difficulté de mendier en sa faveur. Deux blancs, qui l'avaient amené dans leur canot, lui rendirent service aussi, en feignant d'acheter pour eux-mêmes. Ses paquets commençant à grossir, quelques pirates lui reprochèrent d'être insatiable, et le menacèrent de les jeter dans les flots. Griffin lui conseilla de se retirer promptement

avec ce qu'il avait acquis. Son bonheur fut extrême d'avoir suivi ce conseil. On mit aussitôt sa montre en vente; et pour chagriner Davis, quelqu'un la fit monter jusqu'à cent livres sterling; Davis paya cette somme argent comptant. Mais celui qui avait affecté de la faire monter si haut, prétendit que les boîtes n'étaient pas d'or, et tira une pierre de touche pour en faire l'essai. La couleur de la touche ayant quelque apparence de cuivre, comme cela est ordinaire, à cause de l'alliage qu'on emploie pour rendre l'or plus dur, le même brigand s'emporta beaucoup contre l'auteur, et l'accusa d'être plus scélérat qu'un pirate, puisqu'il avait eu l'audace de faire passer une montre de cuivre pour une montre d'or. Ce reproche lui fit des ennemis mortels de ceux qui ne connaissaient pas mieux son caractère; et quoique Davis s'y arrêtât peu, quantité d'autres jurèrent de le fouetter cruellement s'il retombait entre leurs mains. Griffin se hâta de lui en donner avis, et lui conseilla de se cacher dans les bois jusqu'au départ des pirates; mais lorsqu'il se disposait à suivre ce conseil, il apprit heureusement que les trois commandants faisaient mettre à la voile. Cette agréable nouvelle fut apportée au rivage par Bleau, son chirurgien, qui avait obtenu la liberté depuis que le chirurgien du vaisseau français s'était offert à suivre le parti de La Bouse. Il y avait un mois entier que Snelgrave languissait sous cette odieuse tyrannie.

Le hasard lui fit apprendre, dans la suite, quel avait été le sort de Davis et de Griffin, ses deux amis. Griffin, qui était dégoûté depuis long-temps de sa

condition, saisit d'heureuses circonstances pour descendre dans une chaloupe, tandis que son vaisseau était à l'ancre devant le fort d'Anamaboe, sur la côte de Guinée. La nuit lui fut si favorable, qu'ayant été poussé au rivage avant le jour, il se rendit, par terre, au cap Corse, où il fut reçu en qualité de passager sur un navire anglais, qui faisait voile à la Barbade. Mais en arrivant dans cette île, il fut saisi d'une fièvre violente, qui le mit en peu de jours au tombeau.

La fin de Davis fut plus tragique. Quelques jours après avoir quitté la rivière de Sierra-Leone, il découvrit, dans son vaisseau, une conspiration pour lui ôter le commandement. Sa fermeté la prévint. Mais ayant appris qu'elle avait été suscitée par Taylor, contre-maître du vaisseau de Cocklyn, il prit le parti de renoncer à l'association. Après avoir quitté Cocklyn et La Bouse, il se saisit d'un vaisseau de Londres, nommé la Princesse, dont le contre-maître, nommé Roberts, si fameux ensuite par ses brigandages, entra volontairement à son service. Cette expédition fut suivie d'un voyage dans l'île du Prince, qui dépend des Portugais. Davis entreprit de s'y faire passer pour le capitaine d'un vaisseau du roi : mais il fut bientôt reconnu, à la dépense extraordinaire qu'il faisait pour sa table et pour la subsistance de ses gens. Le gouverneur ferma quelque temps les yeux, en faveur des avantages qui en revenaient à son île. Cependant la crainte d'être puni quelque jour en Portugal, lui fit prendre la résolution de détruire ces dangereux amis, ou de se défaire au

moins de leur chef. Davis, après l'avoir averti qu'il devait lever l'ancre dans trois jours, et qu'il avait dessein de lui rendre une visite la veille de son départ, descendit effectivement au rivage le jour auquel il s'y était engagé. Il était accompagné de son chirurgien, de son trompette, et de quelques autres officiers de son vaisseau. En arrivant à la maison du gouverneur, il n'y trouva personne pour le recevoir; mais ayant pénétré dans une longue galerie qui bordait la rue, il y rencontra le majordome, qui lui dit que son maître était à la campagne, et qu'on attendait son retour à chaque moment. Cependant le chirurgien crut s'apercevoir qu'il se faisait quelque mouvement dans la rue. Il y remarqua même plusieurs personnes armées; et, se défiant de quelque trahison, il pressa Davis de retourner à bord. Ce conseil venait trop tard. Au moment qu'ils sortaient de la maison, un signe du majordome fit lâcher sur eux quelques coups de fusil, qui tuèrent d'abord le chirurgien et deux autres pirates. Le trompette ne reçut qu'une blessure au bras; et, voyant deux capucins (1) dans la rue, il courut vers eux pour implorer leur secours; mais les habitants le massacrèrent, entre les bras mêmes de ces deux religieux. Davis, quoique blessé de quatre balles, fuyait assez légèrement vers sa chaloupe, lorsqu'un cinquième coup le fit tomber presque mort. Les Portugais, qui le trouvèrent redoutable dans cette situation même, se

(1) Ce récit ne s'accorde pas tout-à-fait avec l'Histoire des Pirates, par Johnson; mais Snelgrave assure que, passant ensuite dans l'île, il apprit le fait des deux capucins.

hâtèrent de lui couper la gorge pour s'assurer de lui.

Il ne fallut point aux rameurs de la chaloupe d'autre avertissement que le bruit, pour leur faire abandonner aussitôt le rivage. Quelques Portugais, qu'ils virent paraître armés, ayant confirmé leurs soupçons, ils allèrent porter à bord la nouvelle de leur disgrâce, qui jeta tous les pirates dans des transports de fureur. Roberts fut choisi sur-le-champ pour succéder à Davis et pour le venger. La mer n'ayant point assez de profondeur sur les côtes pour lui permettre de s'avancer plus proche de l'île, il fit construire un grand radeau, sur lequel il mit plusieurs pièces de gros canon, qui commencèrent à foudroyer la ville; mais les habitants eurent la précaution de l'abandonner; et les maisons, qui étaient de bois, ne purent être fort endommagées. La troupe furieuse pensait à descendre dans des chaloupes, pour consumer l'île entière par le feu; mais à la vue d'un grand nombre d'habitants, qui se faisaient apercevoir, dans l'éloignement, avec leurs armes, le nouveau chef fit retirer son canon, et leva l'ancre dès le jour suivant.

Telle fut, dit Snelgrave, la fin d'un pirate qui, dans une profession moins odieuse, aurait mérité le titre d'homme généreux et plein d'humanité. Roberts ne s'éleva de sa cendre que pour donner d'affreux exemples de tous les vices opposés à ces deux vertus. Les désordres qu'il commit, sur la côte de Guinée, sont innombrables, jusqu'à l'heureuse occasion où le chevalier Ogle ruina ses forces, et le fit périr lui-même avec une partie de ses gens.

Aussitôt que les pirates eurent quitté Sierra-Leone, Bennet, Thomson, et quantité d'autres fugitifs, sortirent des bois pour se rassembler dans la maison du capitaine Glynn. Snelgrave n'en étant point sorti, tint conseil avec eux sur les moyens d'équiper le bâtiment que Cocklyn avait épargné à la prière de Davis. Ils ne pensaient tous qu'à retourner en Angleterre. Avec ce vaisseau, qui était en fort mauvais état, il en restait un autre, que les pirates n'avaient pas brûlé; c'était l'Élisabeth de Londres, commandé par le capitaine Creighton. Ils l'avaient pillé; mais les instances de Griffin, qui avait servi autrefois, sous le frère du capitaine, en qualité de contre-maître, l'avaient sauvé des flammes. Comme il ne lui manquait que ses marchandises, on résolut, de concert, qu'il partirait le premier, pour annoncer aux propriétaires de Londres la perte d'une infinité d'espérances. Creighton prit autant de monde à bord qu'il en put recevoir, et mit à la voile peu de jours après.

L'autre vaisseau avait pour capitaine John Morris, homme d'esprit et d'expérience, mais aussi embarrassé de sa situation que ceux dont toute l'espérance était dans son secours. Il se voyait dépourvu, non seulement de provisions, mais des nécessités les plus indispensables pour un voyage de mer. Tandis que les matelots s'efforçaient, par toutes sortes d'inventions, de suppléer au dernier de ces deux besoins, Glynn envoya dans la rivière de Scherbro une chaloupe qui lui appartenait, pour en apporter des vivres. Les pirates n'ayant pas porté si loin leurs

ravages, on y trouva du riz et quelques bestiaux. On découvrit, d'un autre côté, plusieurs tonneaux de bœuf dans le reste d'un vaisseau à demi-brûlé, qui avait appartenu au capitaine Nishet. Il était resté aussi une grosse quantité de biscuit dans le bâtiment français, qui avait été pris par les pirates. Ainsi l'on se vit assez bien pourvu du côté des vivres pour n'être plus occupé de cet embarras. La réparation des voiles et des câbles fut beaucoup plus lente; mais on parvint encore à munir le bâtiment de ce côté-là. Il aurait été plus difficile, et peut-être impossible, de suppléer à la perte des instruments mathématiques, si la générosité de Glynn ne l'eût porté, en faveur de ses compatriotes, à se défaire d'une boussole, d'un quart de cercle, d'un porte-voix et d'un télescope, qu'il conservait précieusement depuis qu'il s'était établi à Sierra-Leone. Enfin Snelgrave redemanda les marchandises que les pirates avaient laissées à terre. Glynn, Mead et Pearce rendirent honorablement tout ce qui avait été déposé entre leurs mains. D'autres Anglais du pays ne firent voir que ce qu'ils jugèrent à propos. Tout fut embarqué avec environ soixante passagers et six capitaines, dont les vaisseaux avaient été détruits par les pirates, ou employés à leur usage. On partit de Sierra-Leone le 10 de mai, et l'on arriva heureusement à Bristol le 1er d'août 1719.

L'auteur, en descendant au rivage, reçut des lettres de ses propriétaires, qui lui marquaient l'arrivée du capitaine Creighton, avec les lettres qu'il leur avait écrites de Sierra-Leone. On lui promettait le com-

§ I.

Départ de l'auteur, et son journal jusqu'au cap de Monte.

DATES.		PAGES.
1666	Départ pour l'Afrique	6
	Description du cap Vert, vu de la mer	7
	Établissement hollandais de Gorée	8
	Arrivée à Rio-Fresco. — Entrevue avec l'alkaïde.	9
	Les Français sont trompés par un capitaine hollandais	10
	Députation au roi de Bouré. — Entrevue avec un chef nègre	11
	Les Français sont attaqués par les naturels	12
	Portrait et costume du frère du roi de Bouré	13
1667	On s'empare d'un facteur anglais	14
	Rançon fournie par un prince nègre. — Suite de la navigation le long des côtes	15
	Vue du cap de Monte. — Commerce	17
	Cortége du roi	18
	Réception qu'il fait à Villault	19

§ II.

Description du cap de Monte. Cap Mesurado. Petit Dieppe. Rio-Sestos. Côte de Malaguette, etc.

Beauté extraordinaire et productions du pays	20
Rivière de Duro. — Entrevue avec un chef nègre	22
Honneurs rendus aux morts. — Croyances superstitieuses	23
Côte de Rio-Junco	24
Le Petit Dieppe, ancienne possession des Français	25
Rio-Sestos. — Portrait du roi du pays	26
Noms européens donnés aux nègres	27
Commerce des Portugais mulâtres sur la côte	
Leur autorité parmi les nègres. — Principales villes	28
de la côte de Malaguette	29
Entrevue avec un chef nègre, qui avait voyagé en Hollande	30
Rencontre d'un vaisseau d'Amsterdam	31

DATES. PAGES.
Rivières de Sanguin et du Grand-Sestre. — Malaguette, et autres productions du pays.......... 32
Insalubrité de l'air. — Polygamie................ 33
Ancien commerce des Français sur la côte de Malaguette.................................. 34
Salut des naturels............................. Ibid.
Cap Palmas. — Côte des dents. — Principaux lieux de commerce.............................. 35
Rencontre d'un armateur français.............. 36
Rio-Saint-André. — Côte-d'Or. — Absini......... 38
Cap Apollonia. — Cap des Tres-Puntas. — Botrou. 39
Secondé et Takorai. — Bon accueil à Commendo.. 40
Établissement de Frédérichsbourg; erreur de l'abbé Prevost rectifiée.......................... 41
Commerce et entrevue avec le gouverneur hollandais. 42
Anambou, ville du royaume de Fantin........... 43
Mouré. — Eniacham.......................... 44
Arrivée à l'île Saint-Thomas.................. 45
Ile d'Annobou. — Retour en Europe............. 46

CHAPITRE II.

Voyage du capitaine Th. Phillips au royaume de Juida, et dans l'île de Saint-Thomas.

Détails sur les voyages de Thomas Phillips....... 47
Différentes navigations de l'auteur............... 48
1693 Départ pour l'Afrique.......................... 49
Un des vaisseaux échoue aux Dunes. — Conduite que doivent tenir les officiers envers l'équipage d'un vaisseau.................................. 50
Tempête. — Femme engagée comme matelot..... 52
Vue du Pic de Ténériffe, à vingt-cinq lieues en mer. 53
Combat avec un armateur français.............. 54
Triste état du vaisseau de Phillips.............. 55
Arrivée aux îles du cap Vert................... 56
Visite rendue au gouverneur.................. 57
Départ des îles du cap Vert; violent tornado...... 60
Latitude du cap de Monte. — Cap Mesurado...... 61
Visite rendue au roi André.................... 62
Partie des repas consacrée aux morts............ 63
Guerre simulée. — Divertissements des naturels... 64
Pêche abondante. — Querelle entre les nègres et les Anglais, pour un vol supposé................ 65

DATES.		PAGES.
	Visite d'un chef nègre	66
	Aventures d'un Écossais nommé Herbert	67
1694	Départ pour la Côte-d'Or	68
	Petit-Sestos	Ibid.
	Cap Baxos.—Grand Sestos.—Articles de commerce.	69
	Chaîne de rocs. — Battowa	70
	Poivre de Malaguette	71
	Drouin. — Vue des monts rouges. — Violents tornados	72
	Coëtre. — Cap Lahou. — Effroi des nègres à la vue d'un chien	73
	Ornements et vêtements des nègres de la côte des Quaquas	74
	Ils sont anthropophages	Ibid.
	Commerce. — Caractère des naturels	75
	Phillips traite de l'or	76
	Rencontre d'un vaisseau hollandais. — Fâcheuses nouvelles qu'il apporte	77
	Vaisseaux d'interlope et leur commerce	78
	Arrivée à Axim. — Joie et frayeurs du chef du comptoir anglais	80
	Description du fort d'Axim	82
	Costume de madame Rawlisson	83
	Danse de nègres et de négresses.—Population d'Axim.	84
	Comptoir de Dicki. — Tagaratha	85
	Comptoir de Succandi. — Histoire d'une jeune mulâtresse	86
	Rencontre d'un vaisseau anglais. — Pointe d'Abadi. — Schuma	88
	Insolence des Hollandais. — Ils enlèvent Commendo aux Anglais	89
	Vue de hautes montagnes. — Commerce avec les naturels	Ibid.
	Pointe d'Ampeni. — Arrivée au cap Corse	90
	Effets désastreux du climat. — Histoire de William Lord	91
	Artifices de quelques marchands pour déguiser leur piraterie	92
	Visite au roi de Sabo ou Sabou	93
	Mariage singulier	Ibid.
	Violent tornado. — Mauri ou fort Nassau	94
	Fort et comptoir anglais d'Animabo	95
	Comptoir de Winiba.—Reine du pays	96
	Triste état du comptoir	97

DATES. PAGES.

1694 Abondance des daims et des singes. — Commerce de l'or........ 98
Fort danois attaqué par un prince nègre........ 99
Dîner offert à Phillips, par ce prince........ 100
Les Danois se rétablissent dans leur fort........ 102
Mort du capitaine Shurley........ Ibid.
Jeune tigre privé. — Civettes........ 103
Violent tornado. — Rivière de Volta. — Côte d'Alampo........ 104
Valeur relative des esclaves. — Arrivée sur la côte de Juida........ 105
Comptoir anglais. — Inclination des nègres pour le vol. 106
Incommodités et mauvaise situation de l'établissement anglais........ 107
Ville de Juida et ses environs........ 108
Réception des Anglais dans le palais du roi........ 109
Repas nègre........ 111
Regrets du roi, en apprenant la mort de Shurley. 112
Palaver, ou traité conclu avec les nègres........ 113
Maladies produites par le climat. — Vente d'esclaves. 114
Visite des médecins. — Maladies des nègres........ 115
Embarquement des esclaves........ 116
Officiers nègres qui y président. — Désespoir et frayeur des captifs........ 117
Conseil cruel rejeté par Phillips........ 118
Commerce clandestin. — Renseignements sur les poisons des nègres........ 119
Demande singulière que le roi fait à Phillips. — Habiles empoisonneurs de l'île Saint-Thomas........ 121
Femmes du roi. — Curiosité d'un facteur français désapprouvée par le monarque........ 122
Promenade. — Marché. — Repas public........ 123
Nains du roi nègre........ 124
Phillips frappe une idole........ 125
Dieux et idoles des naturels........ 126
Guerre des Arcanis........ 127
Portrait et caractère du roi de Sabo........ 128
Articles de paix, jurés et signés au cap Corse........ 129
Honneurs rendus aux princes nègres........ 130
Recherches de Phillips sur les fétiches........ 131
Conjuration des flots de la mer........ 132
Conjuration de la mort........ 133
Portrait et caractère du roi de Juida........ 134
Sa puissance. — Seigneurs de sa cour........ 135

DATES.		PAGES.
1694	Habileté des rameurs nègres	136
	Difficulté des communications avec la côte	137
	Départ de Phillips. — Description de plusieurs poissons	138
	Le tigre de Phillips mord une négresse	139
	Banc de grotte White Pleken. — Vue du cap Lopez-Gonzalvo	Ibid.
	Iles das Cabras. — Arrivée à l'île Saint-Thomas	140
	Traversée à la Barbade	141
	Pertes de Phillips pendant son voyage	142
	Maladies qui se communiquent dans les vaisseaux négriers	143
	Ouragan terrible	144
	Peste violente à la Barbade	145
	Retour de l'auteur en Europe	146
	Mort de madame North	Ibid.
	Férocité du tigre de Phillips. — Danger que le vaisseau court à la pointe de Beachy	147
	Phillips devient sourd, et abandonne la marine	148

CHAPITRE III.

Voyage de Loyer à Issini sur la Côte-d'Or, avec la description du pays et des habitants.

	Détails sur Loyer et sur son ouvrage	149

§ I.

Causes du voyage de l'auteur, et sa navigation jusqu'à Issini.

1687	Mission du père Gonzalvez à Issini	150
1701	Mission du père Loyer	151
	Détails sur le prince Aniaba	Ibid.
	Départ pour l'Afrique	152
	Tempête au cap Finistère	153
	Rencontre d'un corsaire de Salé	154
	Arrivée à l'île de Ténériffe	155
	Vue du cap Vert	156
	Comptoir français du cap Bernard	157
	Rufisque. — Grand-Sestre. — Conduite d'Aniaba	158
	Secours donnés à un vaisseau portugais	159
	Quaquas, naturels de la côte des Dents	160
	Arrivée à Takuechué. — Joie des nègres	161
	Entrevue avec le roi du pays	162

DATES. PAGES.

§ II.

Érection d'un fort. Audiences du roi. Le fort est attaqué par les Hollandais. Ingratitude d'Aniaba. Son origine.

DATES		PAGES
1701	Danger que court Loyer	163
	Donation faite aux Français par le roi et le peuple.	164
	Le chevalier Damou se trouve à l'audience du roi dans la ville d'Assoco	165
	Description du palais du roi nègre	166
	Cérémonies de l'audience	167
	Discours et compliments	168
	Construction d'un fort	169
	Portrait d'Akafini. — Situation et description du fort français	170
	Il est abandonné par ordre de la compagnie. — Fidélité des nègres	171
	Les Hollandais veulent s'emparer de l'établissement par artifice	172
	Ils sont massacrés par les naturels	173
	Lâcheté d'Aniaba. — Récit de Labat à son égard	176
	Renseignements fournis par des Marchais	177
	Délivrance des prisonniers hollandais	178
	Naufrage du père Loyer. — Départ pour l'Europe.	179
1703	Naufrage de la flotte portugaise	Ibid.
	Arrivée de l'auteur à Lisbonne	180
1706	Il s'embarque pour la France. — Et s'échappe des mains des corsaires	181
	Son arrivée à La Rochelle	182
	Sort de la garnison française d'Issini	Ibid.
	Remarques historiques sur le prince Aniaba	183
	Réception qu'il reçoit à la cour de Louis XIV	184
	Récit de Bosman	Ibid.

§ III.

Situation, bornes, climat et productions du royaume d'Issini. Nègres compas et veterez, etc.

DATES		PAGES
1701 à 1703	Étendue du royaume d'Issini	185
	Climat	186

DATES. PAGES.

1701 à 1703 Aspect général de la contrée. — Beauté de la rivière qui l'arrose........ 187
Villes intérieures d'Ababini et d'Enzoko........ 188
Divers récits sur le cours de la rivière d'Issini........ Ibid.
Assoco.—Takuechué et Bangagyo, villes du royaume d'Issini. — Royaume d'Abassam........ 190
Sol et végétaux........ 191
Fruits divers........ 192
Légumes........ 193
Animaux féroces........ 194
Bétail. — Singes. — Opinion des Issinois sur ces animaux........ 196
Différentes espèces d'oiseaux........ 197
Abondance de la volaille........ 198
Poissons et reptiles........ 199
Insectes. — Pierre d'Aigris........ 200
Peuples divers du royaume d'Issini........ 201
Origine du royaume d'Issini........ 202
Divers noms de la rivière d'Issini. — Occupations et richesses des Veterez........ 203
Caractère particulier de ces nègres........ 204
Monnaie de la contrée........ 205
Instruments de pêche des Veterez. — Occupation des femmes........ 206
Caractère des nègres Compas........ 207
Renseignements sur les peuples d'Issini, tirés de des Marchais........ 208

§ IV.

Figures, habits, caractères, aliments, maisons, lois, et gouvernement des Issinois.

Propreté des Issinois........ 209
Coiffure. — Vêtements........ 210
Caractère. — Inclination au vol. — Défiance des Issinois........ 211
Leur avarice........ 212
Caractère des femmes........ 213
Punition de l'adultère. — Cérémonie des mariages........ 214
Costumes et ornements des femmes........ 215
Soins et éducation des enfants. — Fécondité des Issinoises........ 216
Aliments préparés par les femmes........ 217

DATES.		PAGES.
1701	Mets des nègres appelé Toro	218
à	Manière de faire du vin de palmier. — Construction des cases	219
1703	Maisons où les femmes se retirent pendant leurs infirmités lunaires. — Meubles et ustensiles	221
	Guerre et armes des Issinois	222
	Chefs et instruments militaires	223
	Maladies. — Vers de chair	224
	Remèdes et médecine. — Précautions pour la sépulture	225
	Cérémonie des funérailles	226
	Croyances religieuses des nègres d'Issini	228
	Fétiches et prières qu'on leur adresse	229
	Offrandes. — Devins. — Cérémonie du Tokque	231
	Le père Loyer brise des fétiches. — Frayeur des nègres	232
	Serment sur les fétiches	233
	Ofnon ou grand prêtre d'Issini. — Manière dont on l'élit	234
	Croyance des nègres à la transmigration des âmes	235
	Palais et cour du roi d'Issini	236
	Richesses du roi et de ses grands officiers	237
	Revenus du roi	239
	Produits des champs du roi	240
	Succession au trône. — Sort des enfants du roi	241
	Grands et chefs du royaume d'Issini	242
	Justice. — Peines et délits	243
	Paiement des dettes	244
	Crime de sorcellerie. — Exécution des condamnations à mort	245
	Les exécuteurs sont déclarés impurs pendant trois jours	246

CHAPITRE IV.

Voyage de John Atkins en Guinée, au Brésil, et aux Indes Occidentales.

Introduction	247
Réflexions d'Atkins, sur la vie des matelots	248
Nature des différentes mers	249
Opinion d'Atkins sur les anthropophages	250

DATES. PAGES.

§ I.

Navigation de l'auteur, et ses observations en divers lieux jusqu'au cap Corse.

1721 Emploi d'Atkins sur un vaisseau de guerre. — Départ pour l'Afrique.......................... 251
Iles Sorlingues. — Herbes flottantes.............. 252
Poissons du cap Vert.......................... 253
Arrivée à Sierra-Leone........................ 254
Habitants du cap Sainte-Marie.................. 255
Entrevue avec un chef du cap Mesurado.......... 256
Embouchure de la rivière de Sestos.............. 257
Ville royale du roi Pédro. — Costume du monarque nègre..................................... 258
Audience royale. — Création burlesque d'un duc de Sestos.................................... 259
Vanité qu'en tire le prince nègre................ 260
Homme jaune. — Renseignements sur un peuple de l'intérieur.................................. 261
Suite de la navigation. — Cap Apollonia. — Révolte et courage de quelques nègres................ 262
Punition cruelle.............................. 263
Querelle des Anglais avec un cabaschir du cap das Tres-Puntas.............................. 264
Le même cabaschir s'empare d'un fort danois..... Ibid.
Description de son palais...................... 266
Caractère et habileté de John Conny............. 267

§ II.

Arrivée de l'auteur au cap Corse. Misérable état du comptoir anglais. Suite du voyage à Juida, aux Iles du Prince et de Saint-Thomas, à Mina, etc.; et retour de l'auteur.

Comptoirs de Dixcove, Succonda et Anamabo. - Fort du cap Corse. — État de la compagnie d'Afrique.. 269
Condition des employés anglais dans les comptoirs d'Afrique.................................. 270
Luxe du directeur général...................... 272
Consa, ou concubine négresse.................. 273
Caractère du directeur anglais du cap Corse...... 274
Rareté du bois et de la chandelle sur cette côte.... 275

DATES.		PAGES.
	Montagne du diable	276
	Mortalité causée par l'excès du vin de palmier...	277
	Histoire d'Africanus et de Mouli	Ibid.
	Ile Saint-Thomas. — Heureuse rencontre de deux vaisseaux anglais	278
	Pillages du pirate Roberts.—Navigation du Swallow.	279
	Événements du cap Apollonia	280
1722	Nouveaux pillages de Roberts	281
	On se met à sa poursuite.— Rencontre au cap Lopez.	282
	Mort de Roberts et ses suites. —Butin des Anglais..	283
	Visite rendue au directeur général hollandais, à Mina	284
	Départ du cap Corse	285
	Baie du cap Lopez et ses avantages	286
	Usages des habitants	287
	Entrevue avec le prince Jacobus	288
	Arrivée à Fernambouc. — Réunion des deux vaisseaux à la Jamaïque	289
1723	Départ pour l'Europe	290
	Herbes flottantes. — Remarques sur les courants. — Arrivée en Angleterre	291
	Remarques sur les vents. — Différentes valeurs des esclaves. — Langue de la côte de Malaguette....	292

CHAPITRE V.

Voyage du chevalier des Marchais en Guinée, et aux îles voisines.

	Remarques sur le travail de Labat	293
	Caractère et talents de des Marchais	294
	Objet principal de son ouvrage	295

§ I.

Voyage de l'auteur, depuis le Havre-de-Grâce jusqu'au royaume de Juida, et de là jusqu'à l'île du Prince.

1724	Départ d'Europe	Ibid.
	Cargaison pour le commerce des esclaves	296
	Passion des nègres pour l'eau-de-vie	297
	Autres marchandises propres au commerce de Guinée	298

DATES.		PAGES.
	Départ de Lorient. — Route des deux vaisseaux...	299
	Variation de l'aiguille aimantée. — Relâche à Gorée.	300
	Chauve-souris monstrueuse. — Variation de l'aiguille aimantée. — Trombes d'eau........	301
1725	Abondance des dorades. — Variation de l'aiguille aimantée. — Cap Monte. — Cap Mesurado.......	302
	Côte des dents..........	303
	Arrivée au cap Corse..........	304
	Rade de Juida..........	305
	Friponnerie des nègres..........	306
	Départ de Juida..........	308
	Valeur du mot rafraîchissements..........	309
	Remarques nautiques de des Marchais..........	310
	Son vaisseau est en danger de périr. — Arrivée à Cayenne..........	311

CHAPITRE VI.

Voyage de William Smith en Guinée.

But du voyage de Smith.......... 312

§ I.

Départ, voyage et aventures de l'auteur jusqu'à la ville de Jamaïque en Afrique.

1726	Départ. — Oiseaux du tropique..........	314
	Arrivée à l'île James. — Entrevue avec l'empereur de Fonia. — Projet d'un corsaire anglais........	315
	Sa mort..........	316
	Crainte superstitieuse des nègres, à la vue des machines de mathématiques..........	317
	Smith visite le roi de Barra..........	319
	Audience royale. — Discours du monarque nègre..	320
	Remarques sur la religion des nègres..........	321
	Variété infinie des langues sur la Gambie..........	322
	Divers comptoirs des Anglais sur cette rivière.....	323
	Départ pour Sierra-Leone. — Calmes et tornados.	324
	Rencontre d'un bâtiment anglais..........	Ibid.
	Iles dos Idolos. — Arrivée à Sierra-Leone..........	325
	Description de la baie. — Comptoir anglais de l'île de Bense..........	326
	Le pirate Roberts s'en empare en 1720..........	327

DATES.		PAGES.
	Description de la rivière de Sierra-Leone.	328
	Navigation dans la rivière de Scherbro. — Ile des Bananiers	329
	Zacharie Cummerbus, chef mulâtre. — Ile d'York. — État du comptoir anglais......................	330
	Entrevue avec le roi de Scherbro. — Son discours..	331
	Insulte du prince nègre après le départ de Smith..	332
	Smith revient au secours du comptoir...........	333
	Traitement qu'il fait au roi de Scherbro.—Rage des nègres....................................	334
	Le roi s'échappe à la nage.....................	335
	Danger que court l'auteur......................	336
	Proposition de paix............................	340
	Député envoyé au roi...........................	341
	Réponse du prince nègre........................	342
	Translation du comptoir à Jamaïque.............	343
	Fuite du roi. — Élection d'un nouveau chef.......	344

§ II.

Continuation du voyage de Smith en diverses parties de l'Afrique, avec quelques aventures singulières de l'auteur.

	Départ du nouveau monarque pour sa capitale....	Ibid.
	Réception de Smith à Jamaïque..................	345
	Établissement d'un comptoir....................	346
	Iles des Plantains. — Bois de cam. — Cours de la rivière de Scherbro...........................	347
	Danger auquel l'auteur est exposé pendant toute une nuit......................................	349
	Violent tornado	350
	Smith visite la côte...........................	351
	Disputes entre trois capitaines dans l'ivresse......	352
1727	Embouchure du Rio-Junco......................	353
	Rivière et ville de Sestos......................	354
	Entrevue du contre-maître avec un chef nègre....	355
	Ruine de Drouin................................	356
	Histoire du fort de Frédericksbourg et de Jean Conny..	357
	Arrivée de Smith au cap Corse..................	358
	On l'empêche de lever le plan du château de Mina.	359
	Tantumquerri. — Winneba.......................	360
	Danger de la côte de Juida et difficulté d'y aborder.	361

DATES.		PAGES.
	Français dévoré par un requin	362
	Comptoir de Jaquin et de Sabi. — Conquêtes du roi de Dahomay	363
	Juida conquis et les forts européens ruinés	364
	Étendue et description de la ville de Sabi	365
	Adresse des rameurs nègres	366
	Calmes près de la ligne	367
	Voie d'eau. — Alarme de l'équipage	368
	Découragement des matelots	369
	Joie à la vue du rivage. — Arrivée à la Barbade	370
	Départ pour l'Europe	371
	Arrivée à Portsmouth	372

§ III.

Voyage de Bullfinch Lamb.

1724	Captivité du facteur Lamb	372
	Refus du roi de Dahomay de fixer sa rançon	373
	Portugais mulâtre prisonnier	374
	Traitement que Lamb reçoit du monarque nègre	375
	Son emploi	376
	Puérils amusements du roi de Dahomay. — Son goût pour les livres	379
	Femmes de la cour	380
	Situation et climat du pays	381
	Récit de la victoire du roi de Dahomay	Ibid.
	Éclaircissements sur l'auteur de cette lettre	384

CHAPITRE VII.

Nouvelle relation de quelques parties de la Guinée, par le capitaine William Snelgrave.

1727	Contenu de cet ouvrage	385
	Témoignages en faveur de la sincérité de l'auteur	386
	Jugement sur Bosman. — Commerce des Anglais en Guinée. — Division géographique de la côte	387
	Causes qui s'opposent aux voyages dans l'intérieur de l'Afrique	389
	Sacrifices humains	390
	Victime sauvée par Snelgrave	392
	Joie d'une négresse en retrouvant son fils	393

§ I.

État du royaume de Juida à l'arrivée de l'auteur. Histoire de la ruine de ce royaume.

1727 Ancienne prospérité de la ville de Sabi.......... 394
Population. — Fertilité du sol. — Luxe et mollesse du roi.................................... 395
Causes de la guerre. — Caractère du roi de Dahomay. — Ses premières conquêtes............ 396
Renseignement sur Lamb...................... 397
Commencement des hostilités.................. 398
Mollesse des nègres de Sabi. — Serpents sacrés..... 399
Politique du roi de Dahomay.................. 400
Prise de la ville de Sabi. — Fuite du roi. — Surprise des vainqueurs à la vue des blancs.............. 401
Conduite du roi à leur égard.................. 402
Le roi de Dahomay épargne les nègres de Jaquin. — Arrivée de Snelgrave dans le port.......... 403
Il est appelé au camp du monarque vainqueur..... 404

§ II.

L'auteur se rend au camp du roi de Dahomay. Spectacles barbares, et circonstances curieuses jusqu'à son retour en Angleterre.

Voyage par terre jusqu'au camp. — Aspect général du pays.................................... 405
Réception singulière.............................. 406
Ruine de la capitale du royaume d'Ardra......... 407
Sacrifice de quatre mille nègres. — Parure des guerriers dahomays 408
Première entrevue avec le roi.................. 409
Ses vêtements. — Cérémonies de l'audience........ 410
Captifs du royaume de Tuffo.................... Ibid.
Récompenses accordées aux soldats. — Sort des prisonniers........ 411
Divertissements singuliers. — Effroi d'un prince nègre...................................... 412
Les Dahomays mangent leurs prisonniers. — Sacrifice de quatre cents nègres.................. 413
Opinion que ces peuples ont de Dieu............. 415

DATES.		PAGES.
1727	Négresse blanche. — Manière dont les Dahomays mangent la chair humaine	416
	Chair humaine vendue publiquement. — Opinion d'Atkins	417
	Snelgrave rend visite à un mulâtre portugais. — Guerre du roi de Dahomay contre le royaume d'Yo	418
	Stratagème et succès du premier	419
	Respect des nègres pour leurs fétiches. — Seconde entrevue avec le roi de Dahomay	420
	Propositions de commerce	421
	Politesse et générosité du roi	422
	Snelgrave implore sa clémence en faveur des nègres de Juida	423
	Le monarque se plaint de la conduite de Lamb et de Tom. — Renseignements sur ce dernier	424
	Il est renvoyé au roi de Dahomay. — Fêtes données en son honneur à Londres	425
	Traité pour l'achat des esclaves	426
	Portrait et caractère du roi	427
	Détails sur son armée	428
	Visite rendue au grand capitaine. — Sur les Malayens	429
	Retour de Snelgrave à Jaquin. — Vexations qu'il y éprouve	430
	Un nègre menace de tuer Snelgrave	432
	Arrivée du grand capitaine à Jaquin	433
	Il fait arrêter tous les marchands	434
	Dîner que lui donne Snelgrave. — Avidité des nègres de sa suite	435
	L'envoyé du roi de Dahomay voit la mer pour la première fois. — Ce qui lui arrive	436
	Vieille femme sacrifiée à la mer	437
	Elle est sauvée par les Anglais	Ibid.
	Service qu'elle leur rend. — Snelgrave achève sa cargaison	438
	Retour en Europe	439

DATES. PAGES.

§ III.

Second voyage de l'auteur à Juida. Révolutions dans ce pays. Imprudence et mort cruelle du gouverneur anglais. Ruine du commerce des esclaves.

1729 Misère de l'ancien roi de Juida.................. 439
Arrivée de Snelgrave à Jaquin. — Événements pendant son absence.............................. 440
Prise du fort français par les Dahomays.......... 441
Les Yos se joignent aux ennemis des Dahomays. .. 442
Trudo Audati brûle ses villes, et se retire dans les forêts.. 443
Le gouverneur anglais excite les nègres de Juida à la révolte.................................... 444
Stratagème du roi de Dahomay................. 445
Fautes de ce prince. — Conduite insultante du gouverneur anglais.............................. 446
Il est fait prisonnier. — Son supplice............. 447
Justification du roi de Dahomay. — Dissimulation de ce prince.................................. 448
Incendies à Jaquin, et leurs causes............. 449
Rigoureuse loi pour les prévenir. — Comptoir anglais incendié............................. 450
Crédulité des naturels......................... 451
1730. Retour de Snelgrave en Europe.................. 452
Rapports de différents négociants sur les événements qui eurent lieu à Jaquin après le départ de Snelgrave.. Ibid.
Guerre avec les Yabous 453
Révolte et ruine de la ville de Jaquin............ Ibid.
Les facteurs européens sont faits prisonniers....... 454
Le roi leur accorde la liberté................ ... 455
Ruine du commerce. — Ville d'Appagh........... 456

§ IV.

Remarques sur les esclaves nègres, sur leurs révoltes, et sur la conduite qu'il faut tenir avec eux.

Causes de l'esclavage parmi les nègres. — Nombre des esclaves qui sortent de Guinée............ 458

DATES. PAGES.
Opinion de Snelgrave sur la traite des noirs....... 459
Méthode de l'auteur pour conduire une cargaison d'esclaves.................................. Ibid.
Première sédition dont il a été témoin............ 460
Courage de Snelgrave. — Fermeté de son père.... 461
Révolte de quelques Cormantins................ 462
Malheurs de l'Élisabeth........................ 464
Nègres dévorés par les requins.................. 466
Condamnation et supplice d'un esclave........... 467
Tragique aventure d'un capitaine anglais......... 469
Triste sort de son vaisseau et de sa cargaison..... 470

§ V.

Relation de la prise de l'auteur par des pirates.

1719 Snelgrave éprouve trois tempêtes................ 471
Rencontre de trois pirates dans la baie de Sierra-Leone...................................... 472
Aventures de ces brigands..................... Ibid.
Caractères des différents chefs................. 473
Snelgrave tombe entre leurs mains. — Audace des pirates.. 474
Lâcheté de l'équipage de Snelgrave............. 475
Brutalité des vainqueurs....................... 476
Orgie sur le vaisseau capturé.................. 477
Snelgrave est forcé de quitter son bord.......... 478
Interrogatoire. — Rencontre que fait l'auteur d'un ami de collége.................................. 479
Service qu'il en reçoit........................ 480
Plusieurs des gens de Snelgrave s'engagent au service des pirates. — Trahison du contre-maître découverte..................................... 481
Marchandises de Snelgrave jetées à la mer........ 482
Pillage du vaisseau de l'auteur.................. 483
Dispute entre deux pirates. — Danger dont l'auteur est menacé.............................. 484
Orgie des matelots............................ 485
Menace d'un brigand nommé Kennedy.......... 486
Snelgrave est dépouillé de tout................. 487
Il obtient la permission d'aller au rivage. — Générosité de Davis.............................. 488
On accorde à l'auteur les restes de sa cargaison, et un autre vaisseau......................... 489

DATES.		PAGES.
1719	Dangers que court l'équipage....................	490
	Aventures des capitaines Bennet et Thomson......	491
	Snelgrave recueille les débris de sa fortune.—Mort d'un pirate....................................	492
	Exhortations de Snelgrave	493
	Vanité ridicule d'un des chefs...................	494
	Réclamations de leurs gens......................	496
	Prise d'un vaisseau français....................	Ibid.
	Dabouse sauve le capitaine français	497
	Cérémonie des pirates pour nommer leur vaisseau.	498
	Le feu prend au vaisseau de Davis	500
	Indifférence des pirates. — Travaux de Goldin et de l'auteur................................	Ibid.
	Fin et cause de l'incendie	501
	Reconnaissance des brigands pour les services de l'auteur. — Prise et délivrance d'un vaisseau....	502
	Vente des meubles et des bijoux de Snelgrave.....	503
	Départ des pirates	504
	Mort de Griffin et de Davis.....................	505
	Roberts est nommé son successeur...............	507
	Retour des Anglais............................	508
	Arrivée de Snelgrave à Bristol	509

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME VIII.

